A4



Hugh Cecil Earl of Lonsdale.


NATIONAL
SPORTING
LIBRARY



HISTOIRE

DU CHEVAL.

Paris. — Imprimerie Schneider, 1, rue d'Erfurth.

HISTOIRE

DU CHEVAL

CHEZ TOUS LES PEUPLES DE LA TERRE,

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS ANCIENS JUSQU'A NOS JOURS.

PAR

EPHREM HOUËL.

—

TOME DEUXIÈME.

—

PARIS,
AU BUREAU DU JOURNAL DES HARAS ET DES CHASSES.
8, PLACE DE LA MADELEINE.
—
1852

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

HISTOIRE DU CHEVAL.

CHAPITRE PREMIER.

Le cheval arabe moderne. — Division équestre de l'Arabie. — Généalogies. — Anecdotes — MM. de Lamartine et de Chateaubriand. — Millevoie et Mickiewiez.

De toutes les questions qui ont divisé et qui divisent encore les écrivains hippiques il n'en est point de plus controversée que celle du cheval arabe.

Pour les uns, la dénomination de cheval arabe doit s'étendre à tous les chevaux orientaux; pour d'autres, au cheval né seulement dans les limites de la péninsule arabique.

On a dit aussi que le cheval arabe n'existait pas; que c'était un mythe, une fiction; qu'ignoré des peuples anciens, c'était une création nouvelle, sans importance hors le sable du désert.

Enfin, contrairement à cette dernière opinion, quelques personnes ont avancé qu'en effet le cheval arabe exista jadis;

mais que le type en est effacé : que ce n'est plus qu'un souvenir, une ruine, comme celle de Palmyre.

Or, il nous semble résulter des recherches auxquelles nous nous sommes livré, que la race des chevaux arabes, originaire d'Arabie, est aussi ancienne que le monde ; que cette race, mentionnée depuis Job par tous les historiens, répandue par tout l'univers à la suite de migrations infinies, s'est conservée dans son pays natal avec son cachet primitif; et qu'on peut ajouter foi au double fait de son existence et de sa conservation, attesté par les preuves concordantes tirées de la notoriété, des qualités et de la conformation comparées.

La notoriété a sa base dans la bonne foi instinctive, sauvegardée par l'intérêt, depuis la hutte du sauvage jusqu'au palais du civilisé. Or, l'Arabe, dont le cheval est l'ami, le compagnon, le gagne-pain, le sauveur, a intérêt à conserver pure la race de ses chevaux, comme le berger a intérêt à conserver pure la race des brebis dont la laine fait la fortune. Les Arabes tracent régulièrement les généalogies de leurs chevaux ; dans certaines tribus, des témoins attestent la naissance des poulains et les diverses phases de leur vie. On s'est demandé si l'on pouvait accorder une entière confiance à ces généalogies. Le savant Lawrence, dont nous aimons à citer l'opinion, avoue que les Tom N... ou les John S..., des bords de l'Euphrate, sont tout aussi capables de tromperies que s'ils étaient nés sur les bords de la Tamise ; nous pourrions ajouter sur ceux de quelque fleuve chrétien que ce soit. Cependant il pense que l'on peut généralement se fier à des certificats authentiques, et il ajoute, en parlant d'une généalogie que nous citerons plus loin : « Par *Rabbamy* et *Lahahdadah*. Cela suffit. Le père et la

« mère sont connus et réputés de race pure ; c'est comme si « nous disions par exemple : Par *Sorcerer* et *Éléonore*. Il est « clair que, si le cheval mis en vente est porteur de ce pe- « digree, cela peut être vérifié dans le pays où le cheval est « né, où l'élève du cheval est l'occupation principale de la « nation, où l'authenticité des généalogies de la race natio- « nale est un objet de la plus haute importance. »

Les qualités sont la plus admirable vérification de la généalogie. Qu'est-ce, en effet, qu'une généalogie sans épreuves ? Combien d'erreurs peuvent se glisser dans la filiation la mieux attestée, et d'ailleurs combien de fils indignes de leurs pères ! Que de causes, en modifiant le tempérament ou la conformation de l'individu, le font dégénérer de sa race et le rendent impropre à perpétuer des qualités dont le germe s'est éteint chez lui !

Aussi les Arabes, et les Anglais à l'imitation des Arabes, ont-ils admis des épreuves de vitesse et de fond pour dernière attestation du sang. Les Arabes n'estiment les poulinières que par leur vitesse, leur énergie et les services qu'elles leur rendent. Les étalons sont également choisis parmi les chevaux qui ont brillé dans la poursuite ou la conduite des caravanes, dans la chasse de l'autruche ou les grands pèlerinages.

La conformation enfin doit être une des bases du jugement à porter sur le cheval arabe, parce que la beauté n'est pas une chose idéale et chimérique, mais un sceau divin réellement imprimé par le Créateur à toute œuvre de sa main, une perfection à laquelle se lient toutes les autres perfections. Les Arabes cependant y tiennent peu ; ils ne considèrent généralement que ces deux caractères : le *sang* et les *qualités* ; mais c'est que, par une propriété merveil-

leuse du sol et du climat, l'Arabie donne ou restitue au cheval un type nécessaire que les circonstances ne peuvent que passagèrement altérer. Semblable à l'homme créé parfait dans l'Éden, le cheval arabe semble n'avoir pas mangé le fruit fatal qui, dans les autres contrées du globe, soumet la race équestre à la loi de la dégénération progressive de tous les êtres. La conformation, point secondairement intéressant pour les Arabes, est essentiellement importante pour les autres peuples.

Les Arabes distinguent trois sortes de chevaux : ceux de la race pure et ancienne, remontant, par les juments du prophète et les haras de Salomon, aux temps reculés au delà des limites du souvenir humain ; celle de la race mélangée, et celle des chevaux communs. Cette classification est rationnelle et évidemment raisonnable dans tout pays où le cheval est l'objet de soins attentifs. Elle correspond à notre distinction entre le *pur sang*, le *demi-sang*, et le *sang indigène*. Mais ce qui prête un vaste sujet à la controverse, c'est la filiation de cette race sublime de coursiers, si souvent célébrée par les poëtes et les historiens. Chaque tribu s'enorgueillit de la posséder, chaque voyageur de l'avoir découverte, et chaque acheteur d'en ramener chez lui le type précieux. Cette race est d'ailleurs diversement nommée par les auteurs. Voici les appellations qu'elle reçoit le plus communément : *kahel*, *kahejle*, *kailhan*, *koheilan*, et enfin *kochlani*. Quoi qu'il en soit du nom, il est certain qu'il existe en Arabie une race supérieure, subdivisée en une foule de familles, mais particulièrement en cinq grandes sous-races, qui remontent, dit-on, aux juments de l'Égyre. Nous dirons donc, avec divers auteurs qui ont traité ce sujet, qu'il y a en Arabie une race pure, conservée sans

mélange par tous les principes qui gouvernent le pays, par l'amour du cheval, par le besoin de conserver des espèces énergiques, par la religion, par le fanatisme si l'on veut; nous dirons que, malgré les fraudes, le charlatanisme et le maquignonnage qui existent aussi bien sous la tente de l'Arabe que sous le toit du marchand d'Europe, l'Arabie possède encore la fleur des coursiers du désert, la race de chevaux des kalifs et de Job.

Ainsi, pour nous, un cheval ne sera pas de pure race arabe, parce que nous l'aurons trouvé sous la tente d'un scheik de l'Oman, de l'Yémen ou du Nedjd; car *ceux qui viennent d'Israël ne sont pas tous Israélites*. Mais nous donnerons le noble titre de cheval arabe au généreux coursier qui réunira les conditions de généalogie, de conformation et de performances que nous avons décrites, soit qu'il vienne de l'Irack, de l'Yémen ou de Mascat. Qu'a-t-on, au reste, besoin de tant de formalités pour reconnaître le pur sang d'Orient? Est-il bien certain que les Arabes fassent enregistrer authentiquement la naissance de leurs poulains? Ont-ils un *stud-book*, un *hudjé* en règle? Le cheval dont le sang est le plus pur n'a-t-il pas, à la dixième génération, une tache dans sa filiation? Eh! que nous importent les livres, les parchemins, les sachets pendus au cou du coursier? Que nous importent tous les témoignages plus ou moins sûrs des acheteurs et des vendeurs? Qui ne reconnaîtrait pas le vrai cheval arabe à la première vue, au frémissement de ses ardentes narines, à la soie ondoyante de sa crinière, à l'ongle aristocratique de son pied d'enfant? Vous êtes peintre, poëte, écuyer, et vous ne verriez pas tout d'abord, entre cent, entre mille, le descendant de Mesroor et d'Elborack? Ce pied si délicatement façonné, cette jambe large et

nerveuse, ce corps gracieusement arrondi, cette croupe puissante et terminée carrément par un mouvant panache, cette encolure sortant avec noblesse d'un garrot haut et tranchant, cette tête où semblent rayonner l'intelligence et la pensée, cet œil de lion, si calme et si profond, cette chevelure déliée qui se joue dans l'air comme un ondoyant éventail, cette peau si fine qui semble laisser apercevoir le jeu des muscles et les voyages réguliers du sang : tout cela n'est que l'esquisse du cheval arabe; mais ces caractères lui sont si particuliers, que quand, après l'avoir aperçu et aspiré dans nos rêves, nous venons enfin à le rencontrer une seule fois, nous le reconnaissons aussitôt, et nous nous écrions : Le voilà!

Celui qui a vu un cheval arabe une seule fois en sa vie ne l'oublie plus; celui qui a monté un cheval arabe une seule fois en sa vie croit toujours sentir les molles ondulations de son rein si souple et si liant; il semble que l'on soit assis sur le dos de quelques-uns de ces dragons mystérieux qui tantôt marchaient sur la terre et tantôt s'élevaient par bonds dans les airs.

Nous avons dit que toutes les contrées de l'Arabie ne donnaient pas le même cachet aux chevaux qu'elles produisaient. Il en est de même de tous les pays et sous toutes les latitudes : la moindre différence dans l'air, dans la nourriture, dans les soins, se fait sentir chez l'individu, et à la longue chez l'espèce même, parmi les races les plus anciennes et les plus pures.

Il faut ainsi distinguer en Arabie, principalement, les diverses familles dont nous allons parler.

Nous y trouvons en première ligne les chevaux de l'Irack. L'Irack est cette contrée située entre Bagdad et Bas-

sora, sur les rives de l'Euphrate. Elle est abondante en pâturages exquis, riche par la fécondité de son sol et les habitudes commerciales de ses habitants. L'Irack, dès les temps les plus anciens, comme nous l'avons vu, était regardé comme la patrie des plus beaux chevaux de l'Arabie. C'est là surtout que l'on retrouve la race des kochlani dans son berceau primitif. Ce qui distingue principalement les chevaux pur sang de l'Irack, c'est la belle expression de leur tête, leurs yeux grands et saillants, leur chanfrein légèrement enfoncé qui donne à leurs narines une expression fière et superbe, leur front large et ouvert, signe de cette intelligence si merveilleusement développée chez tous les membres de cette admirable famille.

Le cheval de l'Irack est plus grand et plus fort que le cheval du Nedjd; il est aussi plus robuste et plus dur que lui à la fatigue. S'il n'a pas tout à fait sa suprême élégance, il le surpasse comme producteur, chez les peuples du Nord, en ce qu'il a plus d'ampleur et plus de propension à se plier à l'allure du trot. On trouve cette race principalement dans les environs de Bagdad, d'Orfa et de Bassora; mais il faut en acheter les descendants à l'état de jeunes poulains : car ils sont si estimés, qu'ils sont enlevés de bonne heure par toutes les tribus arabes, par la Perse, par la Turquie et par les Anglais de l'Inde.

Les chevaux du Nedjd sont ceux de ce pays qui représente à peu près l'ancienne Arabie déserte et forme le centre de l'Arabie, contrée montagneuse et coupée de déserts de sable. Là, sur un sol sec et pierreux, le cheval s'accoutume aux privations, aux courses longues et rapides. Les chevaux du Nedjd sont ainsi très-renommés pour leur vitesse et leur énergie. Comme tous les chevaux des montagnes, ils sont

d'un tempérament sec et nerveux, et d'une grande élégance. Ils sont, en général, de petite taille; mais leurs muscles sont bien sortis; ils ont le front haut, et le chanfrein légèrement busqué. Comme dans un pays stérile et dépourvu de ressources, ils ne rencontrent pas toujours leur nourriture naturelle, la nécessité leur a fait prendre des habitudes omnivores : le lait de chamelle, les dattes et le jus qui en découle, la viande séchée, réduite en poudre, et même, dit-on, la viande cuite, aussi bien que les bouillons de viande, viennent remplacer pour eux l'orge et les herbes substantielles des vallées desséchées par les vents du Midi.

On donne quelquefois abusivement le nom de nedjdi à une race de chevaux répandue dans toute l'Arabie, et que l'on suppose venir originairement du Nedjd; car ce pays serait, d'après quelques légendes arabes, la patrie primitive du cheval. Cette prétendue race du Nedjd n'est qu'une variété de la race kochlani. On ne doit accepter, comme cheval du Nedjd, que celui qui provient de ce pays et qui peut appartenir à des familles plus ou moins pures.

Les chevaux de l'Yémen sont ceux qui naissent dans ce divin pays, l'une des plus belles contrées de l'ancienne Arabie heureuse, empire de cette reine de Saba, qui envoyait à Salomon les beaux chevaux de ses haras. Ce pays est encore aujourd'hui renommé par les belles races qu'il possède. Tous les chevaux de l'Yémen sont bons et courageux, ils ont de la taille et du genre; mais c'est surtout aux environs de Djof que se trouvent les plus beaux et les meilleurs. Ceux-ci ont beaucoup de rapport avec les chevaux de l'Irack, dont il est même difficile de les distinguer. Ils ne le cèdent d'ailleurs ni en vitesse ni en élégance aux chevaux du Nedjd. Ces chevaux sont d'un grand prix et recherchés,

comme monture, par tous les scheiks et pachas d'une grande partie de l'Arabie.

Les chevaux de l'Oman sont ceux de cette contrée riche et fertile, située à l'extrémité est, de l'Arabie, qui a pour capitale la ville de Mascat. Ces chevaux sont généralement grands et forts pour des chevaux arabes. Ils ressemblent à des petits chevaux de pur sang occidental, bien doublés. Ils possèdent des qualités précieuses; mais ils n'ont pas le cachet prononcé qui distingue les autres races de l'Arabie.

Les bords de la mer Rouge, depuis Suez jusqu'à la Mecque, vers le Hedjaz, nourrissent d'excellentes races de chevaux dont plusieurs remontent au sang le plus précieux. Ces chevaux ont plus de taille que ceux de l'intérieur de l'Arabie; il s'en fait un grand commerce avec l'Égypte, et leur prix est fort élevé.

Le pays de Barheim, célèbre par les perles qu'il pêche dans le golfe Persique, possède aussi d'excellents chevaux; mais c'est surtout l'île de ce nom qui est fameuse sous ce rapport. Des voyageurs rapportent avoir trouvé dans cette île une famille de juments de la plus grande beauté, et tellement recherchée dans le pays, qu'elle a été cause d'une guerre acharnée entre deux tribus de cette contrée qui dure depuis un demi-siècle.

Les Arabes sont encore nomades comme au temps des patriarches; ils vivent sous des tentes qu'ils transportent çà et là, suivant les saisons, les ordres des scheiks et les nécessités de la guerre. Chaque Arabe, même les plus pauvres, possède au moins un cheval, quelquefois plusieurs. Mais aussi souvent un cheval d'un haut prix, et surtout une jument de race précieuse, appartiennent à plusieurs propriétaires. M. le prince Puckler-Muscau cite une cavale qui

appartenait à six maîtres; quatre d'entre eux possédaient chacun une jambe; le cinquième était propriétaire de la queue, et la tête appartenait au sixième.

Les Arabes montent presque toujours des juments; ils pensent qu'elles résistent mieux aux fatigues et aux privations; qu'elles sont plus douces et hennissent moins fréquemment. D'un autre côté, ils en tirent plus de profit à cause du grand commerce de chevaux qu'ils font avec toutes les nations.

Lorsqu'un poulain naît à un Arabe, il fait constater avec soin sa naissance et sa descendance. Des témoins sont appelés; le poulain est inscrit sur le Hudjé, ou tables généalogiques. Le certificat constatant la filiation du poulain est placé dans un petit sac de cuir recouvert d'une toile cirée et suspendu au cou du cheval. Malgré l'exagération propre au caractère arabe qui se montre dans ces certificats, ils sont en général véridiques, et les Arabes prennent entre eux des précautions extraordinaires pour prévenir les fraudes qui pourraient s'y introduire.

Voici diverses formules de certificats :

« Au nom de Dieu très-miséricordieux, seigneur de toutes les créatures, que la paix et les prières soient avec notre seigneur Mahomet, et sa famille, et ses disciples, jusqu'au jour du jugement, et la paix soit avec tous ceux qui liront cet écrit et en comprendront l'objet :

« Le présent acte est relatif au poulain *Obeoïan* de la vraie race *saklawi*, brun grisâtre, avec les quatre pieds blancs et une marque blanche sur le front, dont la peau est aussi brillante et aussi pure que le miel, et ressemblant à ces

chevaux dont le prophète a dit : *De vraies richesses sont une noble et courageuse race de chevaux*; et dont Dieu a dit : *Les chevaux de guerre, ceux qui se précipitent sur l'ennemi avec des naseaux soufflant fortement, ceux qui de grand matin se plongent dans les combats*. Et Dieu a dit la vérité dans son livre incomparable. Ce poulain saklawi a été acheté par *Cosrein*, fils d'*Emeit*, de la tribu de *Zebara*, arabe anezé. Le père de ce poulain est l'excellent cheval bai nommé *Merdja*, de la race koheilan; sa mère, la fameuse jument saklawi, connue sous le nom de *Djeroua*. D'après ce que nous avons vu, nous attestons ici sur notre espérance de la félicité et sur nos ceintures, ô scheiks de sagesse et possesseurs de chevaux, que ce poulain gris, désigné précédemment, est plus noble que son père et sa mère, et c'est ce que nous attestons, d'après notre connaissance la plus exacte, par cet acte valide et complet.

« Que des actions de grâces soient rendues à Dieu, seigneur de toutes les créatures!

« Écrit le 16 de safar de l'an 1223. »

« Au nom de Dieu miséricordieux, c'est de lui que nous attendons assistance et protection. Le prophète a dit : Que mon peuple ne s'assemble jamais pour commettre des actions illégitimes!

« Voici l'objet de ce document authentique : Nous soussignés déclarons devant l'Etre suprême, attestons, affirmons et jurons, par la destinée et par nos ceintures, que la jument M. N..., âgée de..... ans et marquée de......., descend, au troisième degré et en ligne directe, d'ancêtres nobles et illustres, attendu que sa mère est de la race N. N.

pêle-mêle, les jambes dans les jambes et les chevelures mêlées aux douces crinières; mais, quand la campagne est mauvaise, quand la guerre a ravagé les tribus, quand mugit le simoun, quand le désert est sans eau, quand la fontaine de l'oasis est sèche, alors les mêmes besoins se font comprendre aux mêmes cœurs, se font sentir aux mêmes lèvres : la tente est sans hennissements et sans jeux; le cheval, qui a mangé le dernier aliment et bu la dernière goutte d'eau, n'a rien à demander; il se résigne et jette un triste regard sur la triste famille dont il est encore la consolation et l'orgueil.

Le poulain est devenu cheval; il compte deux ans passés; c'est à cet âge qu'il va commencer sa dure et sobre vie. Nul embarras pour le monter : son dos, sa croupe, son encolure, ne sont-ils pas accoutumés à la main de l'homme? N'a-t-il pas prêté son flanc docile à tous les enfants de son maître? On lui met un pesant harnais, on lui passe dans la bouche un mors d'une effrayante dureté : l'Arabe le monte, et, si ses pieds ne sont pas pourvus des éperons de l'Européen, il se sert, pour animer son coursier, du coin de son étrier de fer, arme cent fois plus dure et cent fois plus cruelle. Oh! par quelle fatalité faut-il, pauvre gazelle, toi si douce, si sage, si rapide, si aimante et même si aimée, pourquoi faut-il que ces instruments de torture soient ton partage, tandis que le ruban du front des sultanes suffirait pour te conduire, que la toison des chèvres d'Angora ferait ta selle, et qu'un mot suffirait pour te faire voler dans les batailles, sans qu'il soit besoin de cet étrier meurtrissant qui déchire tes flancs? Mais, nous l'avons déjà dit, tout cet attirail est venu du Nord : c'est nous qui t'avons porté ces tortures; on reconnaît l'Europe à ses dons.

Cependant les Arabes des montagnes ont encore conservé le simple harnais de leurs pères : un bridon léger, un licou garni de fer, une simple sangle, des cordes pour étrier, voilà l'équipage de plus d'une belle cavale à l'œil de diamant. Les chefs seuls, qui, pour la plupart, sont tous d'origine turque, emploient ces instruments barbares qui font gémir le cœur des vieux Arabes; car ce mors terrible à la gourmette ovalaire, que nous avons coutume d'appeler *mors arabe*, ils l'appellent *mors turc*, et en rejettent l'invention à leurs dominateurs.

Voici venir le jour de l'épreuve; car nous l'avons dit : en vain le jeune cheval descend d'une noble race; il faut, comme les anciens chevaliers, qu'il gagne ses éperons. Après un entraînement de quelques jours, l'Arabe monte son coursier; il le pousse à travers les rochers et les plaines de sable; il presse ses flancs de son large étrier; sans repos, sans trêve, il lui fait franchir un espace de cinquante à soixante kilomètres; puis, ruisselant de sueur, fumant, palpitant, il le précipite dans une eau assez profonde pour le forcer à se mettre à la nage; alors il descend, lui présente le sac d'orge, et, si le brave cheval mange bien et avidement, il est reconnu comme digne de sa race, et sa réputation est faite dans la tribu.

Le jour, le cheval est attaché à la porte de la tente, tout sellé et bridé; il attend son maître et le garde; souvent son hennissement annonce l'arrivée de l'ennemi; son regard épie le shakal et la hyène; son oreille écoute le moindre bruit venant de la montagne; sentinelle attentive il annonce l'ami par un joyeux appel et l'ennemi par un cri belliqueux. Les Arabes attachent ordinairement leurs chevaux par un pied; les trois autres restent libres. L'en-

trave est fixée à un piquet planté en terre. Ceux qui ont vu en Europe de vrais chevaux arabes du désert savent comment ces gracieux animaux viennent courber leur tête sous les caresses en avançant le plus possible vers la main qui les flatte, mais en laissant toujours un pied comme attaché au sol; souvenir touchant de leur enfance, ils se croient encore près de la tente prêts à bondir sur l'océan de sable.

Les Arabes sont peu empressés de montrer leurs chevaux aux étrangers, de crainte du mauvais œil; ils invoquent le grand Macha-Akah pour les en préserver. Ils pensent aussi que certaines marques portent malheur aux chevaux ou aux cavaliers qui les montent; que d'autres, au contraire, sont heureuses, et ils ne se défont pour aucun prix de ceux qui portent celles-ci.

Les Arabes donnent toutes sortes de nourriture à leurs chevaux, mais les principales sont l'herbe partout où il s'en trouve, la paille d'orge et surtout l'orge en grain, qui forme dans toutes les contrées méridionales le premier et le meilleur aliment du cheval. Le lait de chamelle est donné aux poulains en supplément du lait de leur mère, et même aux chevaux faits: ce breuvage, dont ils sont très-friands, forme une nourriture substantielle et restaurante. Enfin ils leur donnent aussi des dattes, et même quelquefois, comme nous l'avons dit, des viandes séchées et réduites en poudre; on dit même que, vers l'Hadramant, les pauvres Bédouins de la montagne donnent aux leurs du poisson séché, pêché dans la mer d'Oman.

Un auteur anglais a donné le récit suivant de la chasse de l'autruche, amusement favori des Arabes :

La chasse de l'autruche est un amusement privilégié

dans un quart du globe. Les Arabes de l'Afrique entraînent leurs chevaux pour chasser cet oiseau, comme nos sportsmen pour chasser le lièvre. Ces divertissements ont lieu dans leurs vastes déserts. Aussitôt que l'on voit l'autruche, la course commence : le cheval n'est d'abord qu'au petit galop seulement, pour ne pas perdre l'autruche de vue, et ne pas la forcer, en l'effrayant, à quitter la plaine pour la montagne. De tous les animaux connus qui se servent de leurs pattes pour courir, on dit que l'autruche est le plus rapide. Dans cette chasse, cependant, lorsque cet oiseau se voit poursuivi à quelque distance, il ne court pas d'abord très-vite, soit ignorance du danger ou confiance dans sa vitesse. Dans cette situation, il ressemble à peu près à un homme courant à toute vitesse. Ses ailes, semblables à deux bras, s'agitent par un mouvement correspondant à celui de ses jambes. Bientôt sa vitesse s'accroît et le dérobe à la vue des chasseurs ; mais, comme le lièvre, au lieu de courir en ligne droite, il prend sa course en cercle, tandis que les chasseurs abrégent la distance, et, se relayant l'un l'autre, trouvent des détours inattendus. Bientôt brisée de fatigue, et voyant qu'il lui est désormais impossible d'échapper, l'autruche s'efforce de se dérober aux ennemis qu'elle ne peut éviter en cachant sa tête dans le sable ou dans le premier buisson qu'elle rencontre. Quelquefois, cependant, elle attend en face les chasseurs, et, quoiqu'en général ce soit l'animal le plus doux de la nature, lorsqu'elle est poussée au désespoir, elle se défend avec le bec, les ailes et les pieds. Telle est l'énergie de ses mouvements, qu'un homme serait tout à fait incapable de lui résister dans le combat. Des voyageurs ont dit que les autruches

étaient beaucoup plus vites que le cheval, et que, lorsque les Arabes chassent cet oiseau, ils ne pouvaient s'en rendre maîtres qu'en se relevant l'un l'autre, comme nous l'avons dit; mais la chose est loin d'être prouvée. Quoi qu'il en soit, la poursuite de l'autruche est une des épreuves qui donnent le plus de prix à un cheval du désert.

On sait que les Arabes aiment le merveilleux en toutes choses, aussi les glorieux faits d'armes de nos ancêtres sont-ils restés dans leur mémoire, comme ces épopées mystérieuses que toutes les nations attribuent à leur berceau. Parmi les noms des héros francs restés populaires en Syrie, on rapporte que celui de Richard Cœur-de-Lion est encore un des plus vivants; aussi, quand un cheval, sans cause connue, frémit ou s'arrête, quand une de ces peurs étranges que tous les cavaliers ont pu remarquer chez les chevaux les plus dociles s'empare de lui : Marche, lui dit l'Arabe, crois-tu donc que ce soit le roi Richard? On dit aussi que les fellah d'Égypte ont accoutumé leurs chevaux à hennir au nom de Bonaparte, le sultan du feu.

Nous avons déjà eu l'occasion plusieurs fois de montrer l'alliance intime qui se trouve entre la poésie et la science du cheval, nous en trouvons une nouvelle preuve dans les belles peintures du cheval oriental que M. de Lamartine nous a données dans son *Voyage en Palestine*. Nous ne pouvons donner une plus haute idée du cheval arabe qu'en empruntant quelques pages au grand poëte dont la France s'honore et qui est pour nous le dernier historien du cheval arabe comme Job en fut le premier.

« Les Bédouins aiment beaucoup à entendre des histoires « après souper. En voici une que l'émir nous raconta, elle « peint bien l'attachement extrême qu'ils ont pour leurs

« chevaux et l'amour-propre qu'ils montrent pour leurs
« qualités.

« Un homme de sa tribu, nommé Giabal, avait une ju-
« ment très-renommée. Hassad-Pacha, alors vizir de Damas,
« lui en fit faire à plusieurs reprises toutes les offres ima-
« ginables, mais inutilement, car un Bédouin aime autant
« son cheval que sa femme. Le pacha fit des menaces qui
« n'eurent pas plus de succès. Alors un autre Bédouin,
« nommé Giafar, étant venu le trouver, lui demanda ce
« qu'il lui donnerait s'il lui amenait la jument de Giabal.
« — « Je remplirai d'or ton sac à orge, » répondit Hassad
« qui regardait comme un affront de n'avoir pas réussi ; la
« chose ayant fait du bruit, Giabal attachait sa jument la
« nuit par le pied avec un anneau de fer dont la chaîne pas-
« sait dans sa tente, étant arrêtée par un piquet fiché en
« terre, sous le feutre qui servait de lit à lui et à sa femme.
« A minuit, Giafar pénètre dans la tente en rampant, et, se
« glissant entre Giabal et sa femme, il pousse doucement,
« tantôt l'un, tantôt l'autre ; le mari se croyait poussé par
« sa femme, la femme par le mari, et chacun faisait place.
« — Alors Giafar, avec un couteau bien affilé, fait un trou
« au feutre, retire le piquet, détache la jument, monte des-
« sus, et, prenant la lance de Giabal, l'en pique légèrement
« en disant : — « C'est moi, Giafar, qui ai pris ta belle
« jument, je t'avertis à temps. » Et il part. — Giabal s'é-
« lance hors de sa tente, appelle des cavaliers, prend la ju-
« ment de son frère, et ils poursuivent Giafar pendant quatre
« heures. La jument du frère de Giabal était du même sang
« que la sienne, quoique moins bonne. — Devançant tous
« les autres cavaliers, il était au moment d'atteindre Giafar,
« lorsqu'il lui crie : — « Pince-lui l'oreille droite et donne

« ries de perles, la tête couverte d'un réseau de soie bleue ou
« rouge, tissé d'or ou d'argent avec des aiguillettes sonores
« et flottantes qui tombent de son front sur ses naseaux
« et dont il voile ou dévoile tour à tour, à chaque ondulation
« de son cou, le globe enflammé immense, intelligent, doux
« et fier de son œil à fleur de tête ; il faut le voir surtout en
« masse, comme il était là, de deux à trois cents chevaux ;
« les uns couchés dans la poussière de la cour, les autres
« entravés par des anneaux de fer et attachés à de longues
« cordes qui traversaient ces cours ; d'autres, échappés sur
« le sable et franchissant d'un bond les files de chameaux
« qui s'opposaient à leur course ; ceux-ci, tenus à la main
« par de jeunes esclaves noirs, vêtus de vestes écarlates, et
« reposant leurs têtes caressantes sur l'épaule de ces en-
« fants ; ceux-là jouant ensemble, libres et sans laisses,
« comme des poulains dans une prairie, se dressant l'un
« contre l'autre, ou se frottant le front contre le front, ou
« se léchant mutuellement leur beau poil luisant et argenté ;
« tous nous regardant avec une attention inquiète et cu-
« rieuse à cause de nos costumes européens et de notre
« langue étrangère, mais se familiarisant bientôt, en venant
« gracieusement tendre leur cou aux caresses et au bruit
« flatteur de notre main. C'est une chose incroyable que la
« mobilité et la transparence de la physionomie de ces che-
« vaux quand on n'en a pas été témoin.

« Toutes leurs pensées se peignent dans leurs yeux et
« dans le mouvement convulsif de leurs joues, de leurs
« lèvres et de leurs naseaux, avec autant d'évidence,
« avec autant de caractère et de mobilité que les im-
« pressions de l'âme sur le visage d'un enfant. Quand
« nous approchions d'eux pour la première fois, ils fai-

« saient des moues et des grimaces de répugnance et de « curiosité tout à fait semblables à celle qu'un homme im- « pressionnable aurait pu faire à l'aspect d'un objet im- « prévu et inquiétant. Notre langue surtout les frappait et « les étonnait vivement, et le mouvement de leurs oreilles, « dressées et renversées en arrière ou tendues en avant, té- « moignait de leur surprise et de leur inquiétude.

« J'admirais surtout plusieurs juments sans prix réser- « vées pour l'émir lui-même. Je fis proposer par mon drog- « man à l'écuyer jusqu'à 10,000 piastres d'une des plus « jolies, mais à aucun prix on ne décide un Arabe à se dé- « faire d'une jument de premier sang; et je ne pus rien « acheter cette fois. »

Dans une autre circonstance, M. de Lamartine raconte un marché qu'il fit avec deux agas auxquels il faisait une visite pendant son séjour à Damas.

« Les deux agas chez lesquels je suis entré m'ont reçu « avec la politesse la plus exquise. J'ai témoigné à l'un « d'eux le désir de voir ses plus beaux chevaux et d'en « acheter, s'il consentait à m'en vendre. Aussitôt il m'a fait « conduire, par son fils et par son écuyer, dans une vaste « écurie où il nourrit trente ou quarante des plus admira- « bles animaux du désert de Palmyre. Rien de si beau ne « s'était jamais offert à mes yeux : c'étaient en général des « chevaux de très-haute taille, de poil gris sombre ou gris- « blanc, à crinière comme de la soie noire, avec des yeux « à fleur de tête, les jambes couleur marron foncé, d'une « force et d'une sécheresse admirables, des épaules larges « et plates, des encolures de cygne. Aussitôt que ces che- « vaux m'ont vu entrer et parler une langue étrangère, ils « ont tourné la tête de mon côté, ils ont frémi, ils ont henni.

« ils ont exprimé leur étonnement et leur effroi par les re-
« gards obliques et effrayés de leurs yeux et par un plisse-
« ment de leurs naseaux qui donnaient à leurs belles têtes
« la physionomie la plus intelligente et la plus extraordi-
« naire.

« J'avais déjà eu l'occasion de remarquer combien l'es-
« prit des animaux en Syrie est plus prompt et plus déve-
« loppé qu'en Europe. Une assemblée de croyants, surpris
« dans la mosquée par un chrétien, n'aurait pas mieux
« exprimé, dans ses attitudes et dans son visage, l'indigna-
« tion et l'effroi que ces chevaux ne le firent en voyant un
« visage étranger, en entendant parler une langue incon-
« nue. J'en caressai quelques-uns, je les étudiai tous. Je
« les fis sortir dans la cour : je ne savais sur lequel arrêter
« mon choix, tant ils étaient presque tous remarquables par
« leur perfection. Enfin je me décidai pour un jeune étalon
« blanc de trois ans qui me parut la perle de tous les che-
« vaux du désert. Le prix fut débattu entre M. Baudin et
« l'aga et fixé à 6,000 piastres et un magnifique manteau
« de soie et d'or. L'animal, comme tous les chevaux arabes,
« portait au cou sa généalogie suspendue dans un sachet en
« poil, et plusieurs amulettes pour le préserver du mauvais
« œil. »

Plus tard, M. de Lamartine achète encore d'autres che-
vaux arabes et s'exprime ainsi sur l'un d'eux : « J'achète
« un second étalon arabe; il est de plus petite taille que
« celui que j'ai acheté de l'aga, mais plus fort et d'un poil
« plus rare ; sa robe est fleur de pêcher. Cet animal est
« d'une race dont le nom signifie roi du jarret. On me le
« cède pour 4,000 piastres ; je le monte pour l'essayer. Il
« est moins doux que mes autres chevaux arabes. Il a un

« caractère sauvage et indompté, mais paraît infatigable.
« Je ferai conduire Tedmor, c'est le nom arabe de Palmyre
« que j'ai donné au cheval acheté à l'aga, par un de mes
« saïs à pied; je monterai Scham pendant la route, Scham
« est le nom arabe de Damas, je l'ai donné au dernier che-
« val que je viens d'acheter. »

M. de Lamartine assistait au départ de Scherif-Bey, pendant son séjour à Damas. « Les cours, dit-il, sont remplies
« d'esclaves tenant en main les plus beaux chevaux de la
« ville richement caparaçonnés.

« Les chevaux de Scherif-Bey étaient là; ce sont les plus
« beaux animaux que j'aie encore vus à Damas; ils sont
« turcomans, d'une race infiniment plus grande et plus
« forte que les chevaux arabes; ils ressemblent à de grands
« chevaux normands, avec les membres plus fins et plus
« musclés, la tête plus légère et l'œil large, ardent, fier et
« doux du cheval d'Orient; ils sont tous bais-bruns et à
« longue crinière, véritables chevaux homériques. »

Voici encore une histoire touchante que raconte M. de Lamartine avec le charme qu'il sait mettre en toutes choses.

« Un Arabe et sa tribu avaient attaqué dans le désert la
« caravane de Damas, la victoire avait été complète et les
« Arabes étaient déjà occupés à charger leur riche butin,
« quand les cavaliers du pacha d'Acre, qui venaient à la
« rencontre de cette caravane, fondirent à l'improviste sur
« les Arabes victorieux, en tuèrent un grand nombre, firent
« les autres prisonniers, et, les ayant attachés avec des cor-
« des, les emmenèrent à Acre pour en faire présent au pa-
« cha. Abou-el-Masch, c'est le nom de l'Arabe dont il nous
« parlait, avait reçu une balle dans le bras pendant le com-
« bat; comme sa blessure n'était pas mortelle, les Turcs

« l'avaient attaché sur un chameau, et, s'étant emparés du « cheval, emmenaient le cheval et son cavalier. Le soir du « jour où ils devaient entrer à Acre ils campèrent avec leurs « prisonniers dans les montagnes de Saphadt ; l'Arabe blessé « avait les jambes liées ensemble par une courroie de cuir « et était étendu près de la tente où couchaient les Turcs. « Pendant la nuit, tenu éveillé par la douleur de sa bles- « sure, il entendit hennir son cheval parmi les autres che- « vaux entravés autour des tentes, selon l'usage des Orien- « taux ; il reconnut sa voix, et, ne pouvant résister au désir « d'aller parler encore une fois au compagnon de sa vie, « il se traîna péniblement sur la terre à l'aide de ses mains « et de ses genoux, et parvint jusqu'à son coursier : « Pau- « vre ami, lui dit-il, que feras-tu parmi les Turcs ? Tu seras « emprisonné sous les voûtes d'un kan avec les chevaux « d'un aga ou d'un pacha ; les femmes et les enfants ne « t'apporteront plus le lait de chameau, l'orge ou le doura « dans le creux de la main ; tu ne courras plus libre dans « le désert comme le vent d'Égypte ; tu ne fendras plus du « poitrail l'eau du Jourdain qui rafraîchissait ton poil aussi « blanc que ton écume. Qu'au moins, si je suis esclave, tu « restes libre ! Tiens, va, retourne à la tente que tu connais, « va dire à ma femme qu'Abou-el-Marsch ne reviendra plus, « et passe la tête entre les rideaux de la tente pour lécher « la main de mes petits enfants.

« En parlant ainsi l'Arabe avait rongé, avec ses dents, la « corde de poil de chèvre qui sert d'entraves aux chevaux « arabes, et l'animal était libre ; mais, voyant son maître « blessé et enchaîné à ses pieds, le fidèle et intelligent cour- « sier comprit avec son instinct ce qu'aucune langue ne « pouvait lui expliquer : il baissa la tête, flaira son maître,

« et, le saisissant avec les dents par la ceinture de cuir qu'il « avait autour du corps, il partit au galop et l'emporta vers « les tentes. En y arrivant, et jetant son maître sur le sable « aux pieds de sa femme et de ses enfants, le cheval expira « de fatigue. Toute la tribu l'a pleuré : les poëtes l'ont chanté, « et son nom est constamment dans la bouche des Arabes « de Jéricho. »

« Nous n'avons nous-mêmes, ajoute M. de Lamartine, « aucune idée du degré d'intelligence et d'attachement aux-« quels l'habitude de vivre avec la famille, d'être caressé « par les enfants, nourri par les femmes, réprimandé ou « encouragé par la voix du maître, peuvent élever l'instinct « du cheval arabe. L'animal est, par sa nature même, plus « intelligent et plus apprivoisé que les races de nos cli-« mats ; il en est de même de tous les animaux en Arabie. « La nature ou le ciel leur ont donné plus d'instinct, plus « de fraternité pour l'homme que chez nous ; ils se sou-« viennent mieux des jours d'Éden où ils s'étaient encore « soumis volontairement à la domination du roi de la na-« ture. Chez les Arabes, le cheval du maître est toujours « là, couvert de son harnais magnifique, et prêt à être « monté ; il fait complétement partie de la famille et semble « prendre intérêt à tout ce qui se fait, à tout ce qui se dit « autour de lui : sa physionomie s'anime comme celle d'un « visage humain. Quand un étranger survient et lui parle, « il dresse ses oreilles, il relève ses lèvres, ride ses naseaux, « tend la tête au vent, flaire l'inconnu qui le flatte, ses yeux « doux, mais profonds et pensifs, brillent comme deux char-« bons sous la belle et longue crinière de son front. Le che-« val du scheik de Jéricho, que j'achetai et que je montai, « me connaissait au bout de peu de jours pour son maître ;

« il ne voulait plus se laisser monter par un autre, et fran-
« chissait toute la caravane pour venir à ma voix, bien que
« ma langue lui fût une langue étrangère. Doux et cares-
« sant pour moi et accoutumé aux soins de mes Arabes, il
« marchait paisible et sage à son rang dans la caravane tant
« que nous ne rencontrions que des Turcs, des Arabes vê-
« tus à la turque ou des Syriens ; mais s'il venait, même
« un an après, à apercevoir un Bédouin monté sur un che-
« val du désert, il devenait tout à coup un autre animal ; son
« œil s'allumait, son cou se gonflait, sa queue s'élevait et
« battait ses flancs comme un fouet ; il se dressait sur ses
« jarrets et marchait ainsi longtemps sous le poids de sa
« selle et de son cavalier ; il ne hennissait pas, mais il jet-
« tait un cri belliqueux comme celui d'une trompette d'ai-
« rain, un cri tel que tous les chevaux en étaient effrayés
« et s'arrêtaient en dressant les oreilles pour l'écouter. »

M. de Lamartine raconte encore un marché conclu avec un Arabe. « L'Arabe, qui montait un beau cheval, que j'au-
« rais désiré emmener, avait paru admirer lui-même le
« cheval turcoman que je montais. La conversation amenée
« habilement sur nos chevaux mutuels, il fait l'éloge de
« plusieurs des miens. Je lui propose de changer le sien
« contre le cheval turcoman. Nous débattons toute la soi-
« rée sur le surplus à donner par moi ; rien ne se décida
« encore. A chaque fois que j'arrive à son prix, il témoi-
« gne une si grande douleur de se détacher de son cheval,
« que nous allons nous coucher sans rien conclure. Le
« lendemain, au moment du départ, tous les chevaux déjà
« bridés et montés, je lui fis encore quelques avances. Il se
« détermine enfin à monter lui-même mon cheval turco-
« man : il le galope à travers la plaine ; séduit par les belles

« qualités de l'animal, il m'envoie le sien par son fils. Je « lui remets 900 piastres, je monte le cheval et je pars. « Toute la tribu semblait le voir partir à regret : les en- « fants lui parlaient, les femmes le montraient du doigt : « leur scheik revenait sans cesse le regarder et lui faisait « certains signes cabalistiques que les Arabes ont tou- « jours la précaution de faire au cheval qu'ils vendent « et qu'ils achètent. L'animal lui-même semblait com- « prendre la séparation, il baissait tristement sa tête om- « bragée d'une superbe crinière, en regardant à droite et « à gauche le désert d'un œil inquiet. L'œil des chevaux « arabes est une langue tout entière ; par leur bel œil, dont « la prunelle de feu se détache du blanc large et marbré de « sang de l'orbite, ils disent et comprennent tout. J'avais « cessé, depuis quelques jours, de monter celui de mes « chevaux que je préférais à tous les autres. Par suite des « innombrables superstitions arabes, il y a soixante-dix si- « gnes, bons ou mauvais, pour l'horoscope d'un cheval, et « c'est une science que possèdent presque tous les hommes « du désert. Le cheval dont je parle, et que j'avais appelé « Liban, parce que je l'avais acheté dans ces campagnes, « était un jeune et superbe étalon, grand, fort, courageux, « infatigable et sage, et à qui je n'ai jamais reconnu l'om- « bre d'un vice, pendant quinze mois que je l'ai monté, « mais il avait sur le poitrail, dans la position accidentelle « de son beau poil gris-cendré, un de ces épis que les Ara- « bes ont mis au nombre des signes funestes. J'en avais été « prévenu en l'achetant, mais je l'avais acquis par ce rai- « sonnement bien simple et à leur portée, qu'un signe fu- « neste pour un mahométan était un signe favorable pour « un chrétien ; ils n'avaient trouvé rien à répondre, et je

« montais Liban toutes les fois que j'avais à faire des jour-
« nées de route plus longues ou plus mauvaises que les au-
« tres. Lorsque nous approchions d'une ville ou d'une
« tribu, et que l'on venait au-devant de la caravane, les
« Arabes ou les Turcs, frappés de la beauté et de la vigueur
« de Liban, commençaient par me faire compliment et par
« l'admirer avec l'œil de l'envie ; mais, après quelques mo-
« ments d'admiration, le signe fatal, qui était cependant un
« peu couvert par le collier de soie et la musette suspendue
« au cou que tout cheval portait toujours, venant à se dé-
« couvrir, les Arabes, s'approchant de moi, changeaient
« de figure, prenaient l'air grave et affligés et me faisaient
« signe de ne plus monter ce cheval. Cela était peu impor-
« tant en Syrie, mais, dans la Judée et dans les tribus du
« désert, je craignis que cela ne portât atteinte à ma consi-
« dération, et ne détruisît le respect et le prestige d'obéis-
« sance qui nous entouraient. Je cessai donc de monter
« Liban et le menai en main à ma suite. Je ne doute pas
« que nous n'ayons dû une grande partie de la déférence
« et de la crainte dont nous étions environnés à la beauté
« de douze ou quinze chevaux qui nous suivaient. Un che-
« val, en Arabie, c'est la fortune d'un homme. Cela sup-
« pose tout, cela tient lieu de tout. Ils prenaient une haute
« idée d'un Franc qui possédait tant de chevaux aussi beaux
« que ceux de leur scheik et que les chevaux du pacha. »

L'*Itinéraire de Jérusalem* nous permet aussi d'embellir notre ouvrage de quelques lignes de M. de Chateaubriand. La gloire du cheval serait incomplète si ce nom, qui est mêlé à toutes les gloires, ne se trouvait pas pour quelque chose dans l'histoire qui lui est consacrée.

« Les juments, selon la noblesse de leur race, sont trai-

« técs avec plus ou moins d'honneurs, mais toujours avec « une extrême rigueur. On ne met point les chevaux à « l'ombre, on les laisse exposés à toute l'ardeur du soleil, « attachés en terre à des piquets par les quatre pieds, de « manière à les rendre immobiles ; on ne leur ôte jamais « la selle; souvent ils ne boivent qu'une seule fois et ne « mangent qu'un peu d'orge en vingt-quatre heures. Un « traitement si rude, loin de les faire dépérir, leur donne « la sobriété, la patience et la vitesse. J'ai souvent admiré « un cheval arabe ainsi enchaîné dans le sable brûlant, les « crins épais descendant épars, la tête baissée entre les « jambes pour trouver un peu d'ombre et laissant tomber « de son œil sauvage un regard oblique sur son maître. « Avez-vous dégagé les pieds des entraves, vous êtes-vous « élancé sur son dos, *il écume*, *il frémit*, *il dévore la* « *terre; la trompette sonne, il dit : allons !* et vous recon- « naissez le cheval de Job. »

Plus loin il raconte l'anecdote suivante : « L'histoire « d'une jument fait souvent l'entretien du pays. On racon- « tait, pendant que j'étais à Jérusalem, les prouesses d'une « de ces cavales merveilleuses. Le Bédouin qui la montait, « poursuivi par les sbires du gouverneur, s'était précipité « avec elle du sommet des montagnes qui dominent Jéri- « cho. La jument était descendue au grand galop, presque « perpendiculairement, sans broncher, laissant les soldats « dans l'admiration et l'épouvante de cette fuite. Mais la « pauvre gazelle creva en entrant à Jéricho, et le Bédouin, « qui ne voulut point l'abandonner, fut pris pleurant sur le « corps de sa compagne. Cette jument a un frère dans le dé- « sert. Il est si fameux, que les Arabes savent toujours où « il passé, où il est, ce qu'il fait, comment il se porte.

« Ali Aga m'a religieusement montré, dans les montagnes,
« près de Jéricho, la marque des pas de la jument morte en
« voulant sauver son maître ; un Macédonien n'aurait pas re-
« gardé avec plus de respect la trace des pas de Bucéphale. »

Voici maintenant quelques anecdotes sur l'amour des Arabes envers leurs chevaux, citées par divers auteurs. Quoique fort connues, elles ne seront pas déplacées ici, tant à cause de l'opportunité, qu'à cause de l'intérêt qu'elles offrent.

Tout l'avoir d'un Arabe du désert consistait en une jument, le consul de France lui offrit de l'acheter, dans le dessein de l'envoyer à son souverain Louis XIV. L'Arabe eût voulu pouvoir rejeter avec mépris cette proposition, mais il était si pauvre qu'il ne pouvait se procurer les premières nécessités de la vie. Il hésitait cependant encore. Il n'avait que de méchants haillons pour se couvrir, et sa femme et ses enfants n'avaient rien à manger. La somme qu'on lui offrait était considérable, il pouvait se procurer, à lui et à sa famille, du pain pour leur vie entière. Enfin, après avoir bien hésité, il conduit sa jument chez le consul. Il met pied à terre, il se penche vers elle, il regarde tantôt l'or et tantôt sa pauvre cavale, il soupire, il pleure : « Quoi donc ? s'écria-t-il, je vais t'abandonner à jamais, te céder aux Francs qui te chargeront de liens, qui te rendront misérable ; non reviens avec moi, mon amour, mon trésor, viens faire renaître la joie au cœur de mes enfants. » Cela dit, il s'élance sur son dos et disparaît comme l'éclair.

L'anecdote suivante n'est pas moins touchante et n'est pas aussi connue. Un Arabe nommé Ibrahim, pauvre, mais distingué par sa naissance, ne pouvant pas payer une somme d'argent qu'il devait, fut forcé d'emprunter ce qu'il

lui fallait à un marchand de Rama, en laissant pour gage une jument d'un grand prix. Lorsque le terme fut arrivé, il ne put pas rendre l'argent et la jument fut vendue. Sa généalogie remontait, du côté du père et de la mère, à plus de cinq cents ans : le prix était de 300 livres, somme énorme pour ce pays. Ibrahim allait souvent à Bonne pour s'informer de sa jument. Il l'embrassait, il lui essuyait les yeux avec son mouchoir, il la frottait avec la manche de sa chemise et lui donnait mille bénédictions, durant tout le temps qu'il restait avec elle. « Mes yeux, lui disait-il, mon âme, mon cœur, suis-je donc assez infortuné pour t'avoir vendue à un autre maître et n'avoir pu te garder ! Je suis pauvre, ma gazelle, je t'ai élevée dans une tente comme mon enfant ! je ne t'ai jamais battue ni grondée ! je t'ai toujours caressée de la façon la plus affectueuse ; Dieu te conserve, ma bien-aimée, tu es belle, tu es douce, tu es aimable. Dieu te défende contre l'œil de l'envieux. »

Sir John Malcolm rapporte deux anecdotes sur le même sujet, d'une nature plus amusante.

Lorsque l'ambassadeur, retournant de sa première mission, était campé près Bagdad, un Arabe monté sur une jument bai clair, d'une taille et d'une beauté remarquable, vint rôder autour de sa tente, jusqu'à ce qu'il eût attiré son attention. On lui demanda s'il voulait la vendre. « Combien m'en offrez-vous ? lui répondit-il. — Cela dépend de son âge ; je suppose qu'elle a plus de cinq ans. — Supposez de nouveau. — Quatre. — Regardez la bouche », dit l'Arabe en souriant. En effet, après l'avoir examinée, il fut reconnu qu'elle arrivait à trois ans, ce qui, à cause de sa taille et de sa conformation, rehaussait beaucoup sa valeur. « Eh bien ! dit l'ambassadeur, je donnerai 50 tomans (le toman est à

peu près d'une livre sterling). — Un peu plus, s'il vous plaît, répondit le malicieux Arabe. — Quatre-vingts, cent. » Il secoua la tête en riant. Enfin l'offre s'éleva à deux cents tomans ! « C'est assez, dit l'Arabe, n'essayez pas davantage de me tenter, vous n'y réussiriez pas. Vous êtes un riche seigneur, vous avez de beaux chevaux et des mules. On m'a dit que vous aviez des monceaux d'argent et d'or. Mais, ajouta-t-il, il vous manquera toujours ma jument, vous ne l'auriez pas pour tout ce que vous possédez. » Cela dit, il partit au galop.

Un sheick, ou chef arabe, qui demeurait à cinquante milles de Bassora avait une race de chevaux du sang le plus précieux. Il perdit une de ses meilleures cavales et fut longtemps sans découvrir si on la lui avait volée ou si elle s'était égarée. Quelque temps après un jeune homme d'une tribu différente, qui, depuis longtemps, désirait épouser sa fille, mais qui avait toujours été refusé par le sheick, obtint le consentement de la jeune fille et s'enfuit avec elle. Le sheick et ses gens se mirent à leur poursuite, mais l'amant et la maîtresse, montés sur le même cheval, firent un chemin incroyable et leur échappèrent.

Le vieux chef jura qu'ils étaient montés sur le diable ou sur la jument favorite qu'il avait perdue. A son retour, il trouva que la dernière supposition était la véritable, que l'amant était le voleur de sa jument aussi bien que de sa fille, et qu'il s'était emparé de l'une pour pouvoir enlever l'autre. Le vieil Arabe fut enchanté de voir qu'il n'avait pas été battu par une cavale d'une autre race, et se réconcilia très-facilement avec le jeune homme afin de pouvoir rentrer en possession de sa jument, qui paraissait être d'un bien plus grand prix, à ses yeux, que sa propre fille.

Un vieil Arabe avait une cavale sans pareille qui l'avait porté pendant quinze ans dans maint sanglant combat, dans maints voyages longs et périlleux. Enfin, chargé lui-même du poids des ans et des fatigues, il la donna à son fils aîné avec un cimeterre qu'il tenait de son père. « Mon fils, lui dit-il, je te donne les deux objets qui me sont les plus précieux sur la terre ; mais je t'adjure, au nom du Dieu clément et miséricordieux, de ne jamais te livrer au repos de la nuit, quelle qu'ait été la fatigue du jour, qu'après les avoir rendus l'un et l'autre polis et luisants comme la surface d'un miroir. » Le jeune Arabe fit le serment qu'exigeait son père ; mais il fut tué dans la première affaire où il fut engagé, et l'ennemi s'empara de la belle cavale. A cette nouvelle, le vieillard s'écria : « La vie m'est odieuse désormais, car j'ai perdu à la fois mon fils et ma cavale, et la perte de l'un me navre comme celle de l'autre. » Cela dit, il pencha la tête et mourut.

Nous terminons par une anecdote d'une date peu éloignée :

« En 1815, une troupe de Druses bien montés attaqua « une troupe de Bédouins dans le Hauran, et les repoussa « jusque dans leur camp ; là, entourés de toutes parts, as- « saillis par des forces supérieures, ils furent tous tués, à « l'exception d'un seul, qui, rassemblant sa jument et pas- « sant à travers les lignes ennemies, prit la fuite poursuivi « par les cavaliers les mieux montés de la troupe victo- « rieuse. Rochers, plaines, collines, tout était franchi avec « la rapidité du tourbillon, et la poursuite continuait tou- « jours. Car les Druses étaient implacables et avaient juré « la mort du dernier de leurs ennemis. Enfin, après plu- « sieurs heures d'une course infernale, vaincus dans leur « colère par leur admiration pour la jument qui entraînait

« son maître loin d'eux, ils lui promirent la vie et le con-
« jurèrent de s'arrêter, afin qu'ils pussent seulement baiser
« le front de cet excellent coursier. L'Arabe y consentit, et
« les Druses en le quittant lui répétèrent cette phrase pro-
« verbiale chez eux : Va laver les pieds de ta monture et
« bois l'eau ensuite. »

Voici maintenant trois chants dont le cheval arabe est le sujet : le premier est une traduction d'un chant arabe qui se ressent de la fougueuse imagination de l'Orient ; le deuxième est la charmante ballade de Millevoie, intitulée le *Tombeau du Coursier*, qui inspira le beau tableau de Mosès ; le troisième est traduit de la magnifique ballade du noble exilé Mickiewicz, intitulée le *Faris*.

CHANT DE L'ARABE OMAGA A SON CHEVAL.

Noble coursier préparé pour la guerre,
Ta blanche robe est un rayon des cieux ;
Les flots pressés de ta molle crinière
De la houri sont les mouvants cheveux ;
Tes crins soyeux, ondulés par la brise,
Sont le nuage envolé dans les airs ;
Ton dos luisant est la roche qu'aiguise
L'eau du torrent qui va se perdre aux mers ;
Ta queue agile est la robe légère
Qui flotte aux pieds de l'épouse du roi ;
Tes flancs brûlants sont ceux de la panthère
Qui vit rampant dans le sentier étroit ;
Ton encolure est le palmier qui laisse
Sur le passant tomber un voile ami ;
Ton front mobile est la cuirasse épaisse
Que l'ouvrier de sa main a poli ;
Tes naseaux sont les antres des hyènes,
Tes yeux de feu sont des astres mouvants,
Ton pas rapide est, aux vertes fontaines,
Le pas léger des chevreuils bondissants ;

Ton fier galop est la voix des orages
Dans le vallon plongeant ses roulements,
Et ton port est celui qu'aux marécages
La sauterelle élève au gré des vents.
Viens, cher coursier, délices de ma vie,
Boire avec moi le doux lait du chameau;
Viens paître, ami, l'herbe de la prairie,
Viens, si je meurs, partager mon tombeau;
Ton âme, au loin d'un monde périssable,
Avec la mienne aux espaces du ciel
Ira, jouant, sur les plaines de sable,
Le sable d'or des chemins du soleil.

LE TOMBEAU DU COURSIER.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il est tombé sur les sables mouvants!

O voyageur! partage ma tristesse,
Mêle tes cris à mes cris superflus :
Il est tombé, le roi de la vitesse,
L'air des combats ne le réveille plus;
Il est tombé dans l'éclat de sa course,
Le trait fatal a tremblé sur son flanc,
Et les flots noirs de son généreux sang
Ont altéré le cristal de la source.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il est tombé sous les sables mouvants.

Du meurtrier j'ai puni l'insolence,
Sa tête horrible aussitôt a roulé;
J'ai dans son sang désaltéré ma lance,
Et sous mes pieds je l'ai longtemps foulé;
Puis, contemplant mon coursier sans haleine,
Morne et pensif, je l'appelai trois fois;
Hélas! en vain : il fut sourd à ma voix,
Et j'élevai sa tombe dans la plaine.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il est tombé sous les sables mouvants.

Depuis ce jour, si triste en ma mémoire,
Nul doux soleil sur ma tête n'a lui;
Mort au plaisir, insensible à la gloire,
Dans le désert je traîne un long ennui.
Cette Arabie, autrefois tant aimée,
N'est plus pour moi qu'un morne et grand tombeau.
On me voit fuir le sentier du chameau,
L'arbre d'encens et la plaine embaumée.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il est tombé sous les sables mouvants.

Sous l'œil du jour quand la soif nous dévore,
Il me guidait vers l'arbre hospitalier;
A mes côtés il combattait le Maure,
Et sa poitrine était mon bouclier.
De mes travaux compagnon intrépide,
Fier et debout dès le réveil du jour,
Aux tendres vœux et de guerre et d'amour,
Tu m'emportais comme l'éclair rapide.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il est tombé sous les sables mouvants.

Tu vis souvent cette jeune Azeïde,
Trésor d'amour, miracle de beauté;
Tu fus vanté de sa bouche perfide,
Ton cou nerveux de sa main fut flatté;
Moins douce était la timide gazelle,
Le haut palmier brillait de moins d'appas;
D'un beau Persan elle suivit les pas ·
Toi seul, ami, tu me restas fidèle.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il est tombé sous les sables mouvants.

Entends du moins ton maître qui te pleure:

Il te suivra : réunis dans la mort,
Nous dormirons dans la même demeure;
Glisse sur nous, fraîche haleine du nord.
Tu sortiras de la tombe poudreuse,
Et, sous ton maître, au jour du grand réveil,
Tranquille et fier, dans les champs du soleil,
Tu poursuivras ta route lumineuse.

Mais, noble ami, plus léger que les vents,
Tu dors encor dans les sables mouvants.

LE CAVALIER ARABE.

Tel l'esquif fuit joyeux la rive sinueuse,
Tel, virant et rasant le vert cristal des eaux,
De sa rame il étreint la mer voluptueuse,
Se courbe en cou de cygne au-dessus de ses flots,
Tel l'Arabe, élançant sa cavale indomptable,
La voit, précipitée au désert qui s'étend,
Noyer son blanc sabot dans les vagues du sable
Qui bruit comme en l'eau bruit un fer ardent!

Quel poitrail de dauphin à ce coursier qui nage,
Aux flots, coulant par grains, du sable qu'il partage
Vite, plus vite, à grand saut;
Et balayant gravier, bruyère,
Il s'élève toujours plus haut
Sur des nuages de poussière!

Un nuage est moins noir, et sur son front serein
Une étoile d'argent brille comme une aurore.
En plumage d'autruche au vent flotte son crin,
L'éclair sous ses pieds blancs luit au sol qu'il dévore.
Vole, ô ma cavale aux pieds blancs!
Arrière et monts et bois tremblants!

Avec son fruit et son ombrage,
Le palmier vert m'attire en vain;
Moi, je m'arrache de son sein.
L'arbre fuit honteux de l'outrage,
Se cache au fond d'une oasis,

Et raille mon orgueil du bruit de son feuillage.
Aux confins du désert le granit, garde assis,
Fixe sur le Bédouin un œil morne et sauvage,
Des pas de mon coursier contrefait les échos
Et murmure après moi la menace en ces mots :

« Où court l'enragé ? Mais arrête !
Là, du soleil aux traits ailés
Ne sauraient préserver ta tête
Ni les palmiers échevelés,
Ni la tente au sein blanc de toile.
Là, point de tente que les cieux,
Là, ne voyage que l'étoile,
Là, le roc seul dort sourcilleux ! »
Vaine clameur ! menace vaine !
Je cours en redoublant mes coups ;
Et les fiers granits dans la plaine
Derrière moi sont restés tous :
Honteux d'un impuissant courroux
Tout en fuyant forment la chaîne !

De saisir le Bédouin par un essor plus prompt
Le vautour, à leurs cris, sentit l'aveugle joie :
De l'aile, en sa poursuite, il vint frapper sa proie,
Et d'un triple contour il couronna mon front.

« Des morts je sens la pourriture,
Croassait-il. Sots, sots enfin,
Coursier qui cherche la pâture,
Cavalier cherchant le chemin.
Cavalier, coursier, vaine chasse !
Qui vient ici n'en revient pas,
Le vent seul y porte ses pas,
Emportant avec lui sa trace !
Ici ne couche que le mort ;
Pour le coursier point de pacage,
Seul, le reptile y paît, s'y tord,
Et le seul vautour y voyage ! »

Alors, en croassant, de sa serre qui luit
Il me raille et trois fois son œil au mien demande.

« Qui s'effraie? » — Il s'effraie, et dans les cieux s'enfuit.
Et quand pour le punir mon arc déjà se bande,
Quand déjà du regard je vise l'insolent,
Lui, déjà dans les airs comme un point gris il pend,
De grandeur de moineau, de papillon, de mouche,
Puis se fond dans l'azur de l'horizon qu'il touche !

Cours, ma cavale aux pieds blancs, cours !
Arrière et rochers et vautours !

Du soleil au couchant un nuage s'arrache,
Blanche, aux voûtes d'azur, son aile à moi s'attache,
Je franchis le désert ; il veut, courrier ardent,
Sur moi l'emporter, mais s'arrête
Et siffle au-dessus de ma tête
Cette menace, au bruit du vent :

« Où court l'enragé? Téméraire !
Là, de soif ton sein se fondra.
Nul nuage n'y lavera
Ton front tout couvert de poussière.
Nul ruisseau n'abreuve le sol
De flots argentins. Quand l'aurore
Y répand ses larmes, d'un vol
Le vent affamé les dévore ! »

Vains cris! doublant mes coups, je cours d'un vol plus prompt,
Le nuage lassé, chancelant et débile,
Toujours plus bas baisse son front,
Puis aux rochers reste immobile.
Et quand avec dédain je retourne les yeux,
Le voilà dépassé de la longueur des cieux !
Mais il médite un crime et son front le dénonce :
De fureur je le vois rougir,
La bile à flots sur lui surgir...
Enfin, noir comme un mort, dans les monts il s'enfonce.

Cours, ma cavale aux pieds blancs, cours !
Arrière et nuage et vautours !

D'un circuit solaire, à la rive
Je tourne autour de moi les yeux;

Et sur la terre et dans les cieux
Plus de courrier qui me poursuive !

De la nature, au pas humain
Là jamais les yeux ne s'éveillent ;
Muets, les éléments sommeillent ;
Tel animal voyant soudain
L'homme passer, sans le connaître,
Ne s'enfuit pas devant son maître !

Quoi, je ne suis pas seul ! Quels remparts et quels rangs
Brillent dans ces îlots où je me noie ?
Coursiers d'un blanc horrible, et vous, cavaliers blancs,
Errez-vous ? Guettez-vous, embusqués, votre proie ?
J'accours.— Fixes ! J'appelle, — et tous muets ! Des os
De quelque ancienne caravane,
Déterrés par un vent profane,
Des squelettes humains sur des os de chameaux.
Le sable en sa fureur sauvage
Coulant des mâchoires sans chair,
Des creux d'où l'œil lançait l'éclair,
Hurle vers moi ce noir présage :

« Où cours-tu, damné de Bédouin ?
Là-bas l'ouragan gronde au loin ! ».

Je vole sans peur. Vers l'orage
Vole, ô ma cavale aux pieds blancs !
Morts, arrière ! arrière, ouragans !
Sur des bancs de gravier cheminant solitaire,
Le simoun, en Afrique, ouragan sans rival,
Me voit de loin, s'arrête, et, surpris, sur la terre
Tourbillonne, et murmure en son sein sépulcral :
« Quel vent, là, mon puîné parmi mes jeunes frères,
D'un aspect misérable et d'un essor si bas,
Ose fouler le sol que m'ont légué mes pères ? »
Il hurle, en pyramide à moi marche à longs pas,
Et voyant un mortel sans crainte, de colère,
Frappe au sol et, d'un coup troublant
L'Yémen, m'étreint dans sa serre,
Ainsi que l'aigle étreint le ramier tout sanglant !

Son haleine de feu m'embrase ;
De l'aile il m'abat dans son vol,
Sème du gravier, m'en écrase,
M'élève en l'air, me lance au sol.
Je me dégage, je l'accable ;
Secouant ses membres ardents
J'écartèle son corps de sable
Et je le broie entre les dents !

Vers les cieux de mes bras il veut s'enfuir en trombe,
Sans s'arracher s'élance à mi-corps, mais retombe,
En sable noir pleut sur mon front
Et me fait un rempart d'un cadavre qui rompt !

Je respire et, tout fier, contemple les étoiles.
Toutes de leurs yeux d'or ont soulevé les voiles,
Toutes sur moi fixent ces yeux,
Car personne que moi sur terre ne chemine.
Qu'il est doux d'aspirer l'air à toute poitrine !
Souffle plein, large ! Tes cieux,
Tous tes cieux, Arabie, à peine
Peuvent suffire à mon haleine.
Qu'il est doux de plonger de tous yeux dans la plaine !
J'y plonge mon regard serein,
Vue et si large et si profonde
Que mon œil embrasse du monde
Plus que l'horizon n'en étreint !

Qu'il est doux de s'étendre à tous bras ! De ma place
J'ouvre au monde mes bras, plein d'amour et joyeux.
Il semble que de l'est au couchant je l'embrasse,
Plus haut, toujours plus haut, jusqu'au faite des cieux !
Mon penser vole en traits dans l'azur de l'espace,
Et mon âme s'y noie ainsi qu'en sa fureur,
L'abeille noie, enterre et sa trompe et son cœur !

(*Traduction de* M. J. Julvicourt.)

Le privilége de la haute poésie, comme celui des divinations antiques, est de prêter un thème à toutes les bril-

lantes allusions ; nous ne chercherons pas à découvrir ici quels mystérieux rapports peuvent se trouver dans le Faris entre la course de l'ardente cavale et les destins du grand peuple qui plie sans périr sous tant d'affreux cauchemars ; mais, au point de vue de notre sujet, nous voulons y voir la régénération des races équestres par le cheval arabe. Le brillant numide que veut arrêter en vain le stupide rocher des préjugés, que poursuit le vautour cherchant pâture, que le simoun va engloutir, qui passe à travers les ossements de mille générations, est le cheval du désert d'Arabie, qui seul a gardé le secret de la perfection divine.

Et dont l'œil embrasse du monde
Plus que l'horizon n'en étreint.



CHAPITRE II.

Chevaux turcs, persans, circassiens, géorgiens, zaporaviens, turcomans kalmouks, mongols, chinois, cochinchinois et indiens.

Après le cheval arabe, il nous reste à étudier les autres chevaux de l'Asie dont quelques-uns semblent garder un brillant reflet de leur illustre voisinage, tandis que d'autres rampent au niveau des races les plus dégénérées et les plus débiles.

Le premier qui fixe nos regards est le cheval turc. Mais, d'abord, y a-t-il un cheval turc? N'est-il pas, comme son maître, un étranger campé depuis dix siècles au sein de la civilisation? D'où viendrait-il? De l'antique Épire, où dorment les divins coursiers d'Achille; d'Olympie, où le vent seul soulève cette glorieuse poussière dont s'honorerait la pourpre des rois; des vallons de Thessalie, où se sont effacées les traces du galop des Centaures? Hélas! depuis que les échos du Parnasse ont oublié les chants d'Homère, depuis que les marbres vivants de Phidias et de Praxitèle

sont tombés sous les haches brutales des barbares et sous celles plus brutales encore des civilisés, depuis que les farouches Osmanlis ont remplacé la vie intelligente à laquelle ils durent leurs succès, par l'immobilité du fatalisme, les chevaux byzantins ont disparu sans qu'il en reste même le plus léger souvenir. Le cheval a quelque chose de la sensitive et de la prévoyance de l'abeille qui s'attache à la famille active et heureuse, et fuit le toit du paresseux et du turbulent.

Il est d'observation que la civilisation musulmane a atteint son apogée dans les premiers siècles de son existence. Arts, industrie, commerce, elle a tout cultivé ; mais, comme le souffle qui la poussait ne résidait que dans l'élément despotique et en dehors de tout esprit de famille et de nationalité, il s'est éteint promptement et n'a plus produit que des ruines.

Les Turcs de Stamboul ont remplacé dans leur sommeil les Romains du Bas-Empire ; les sultans se sont endormis sur les lits enivrants des Césars ; ils ont, comme eux, demandé aux nations voisines les coursiers de leurs fêtes et de leurs armées. L'Atmeïdan, comme l'hippodrome, voit accourir chaque jour les chevaux de la Valachie, de l'Anatolie, de l'Égypte, de la Syrie, du Kurdistan, de la Perse, de l'Arabie, ceux même du nord de l'empire et des contrées occidentales du Caucase.

Cependant les auteurs ont coutume de parler de la race turque, à laquelle ils donnent certaine conformation, certaines qualités, certains défauts. La race turque proprement dite est ramassée et trapue ; elle a le cou court, la tête forte et l'œil bien sorti. Du reste, les vastes États de la Turquie possèdent quelques bonnes races de chevaux indigènes ; on

y rencontre principalement une race de petits chevaux noirs d'un mérite incontestable. Les chevaux de Cappadoce ont aussi conservé leur antique renom, grâce aux soins héréditaires des habitants du pays. Ceux-ci se souviennent encore du temps où ils payaient aux Romains un tribut de quinze cents coursiers d'élite : honneur qui vaut à la Cappadoce de porter encore le nom glorieux de Rome, *Romanie.*

Voici la description qu'en donne le savant Barbequins, ambassadeur anglais à Constantinople : « J'ai vu, lorsque « j'étais dans le Pont, voyageant dans cette partie de la Bi- « thinie, appelée les Axiles, vers la Cappadoce, combien les « naturels du pays sont bons pour leurs jeunes poulains, « avec quelle douceur ils les élèvent depuis leur naissance. « Ils les caressent sans cesse, ils les admettent dans leurs « maisons et jusqu'à leurs tables, et leur donnent les mê- « mes soins qu'à leurs enfants; quelquefois ils suspendent « à leur cou un collier ou un sachet rempli d'amulettes « contre les sorts et le poison, choses qu'ils redoutent le « plus. Les saïs qui les soignent sont aussi doux que leurs « maîtres; ils s'occupent continuellement à leur lisser le « poil avec la main ; ils ne les frappent jamais sans la plus « absolue nécessité. Ces bons traitements font que les che- « vaux ont un grand amour pour l'homme, et, loin de se « montrer méchants ou ramingues comme les chevaux de « nos climats, on peut dire qu'on en trouverait difficile- « ment un seul qui se montre d'un caractère difficile.

« Les Turcs, ajoute le même auteur, ont des chevaux « si dociles, si bien dressés, que, au moindre commande- « ment, ils se mettent à genoux pour prêter leur dos au ca- « valier qui va les monter. Si le cavalier laisse tomber à « terre son bâton ou son djérid, ils le ramassent avec leurs

« dents et le lui redonnent. Un usage assez bizarre, mais « assez général en Turquie, est de décorer les chevaux dont « l'instruction et le dressage sont arrivés au plus haut point « de perfection. Pour cet effet, on leur passe dans les narines « un anneau d'argent en signe d'honneur et de bonne édu- « cation. J'ai vu plusieurs chevaux qui, lorsque leur maître « tombait à terre, s'arrêtaient aussi, sans remuer le pied, « jusqu'à ce qu'il se fût relevé. Une autre fois, j'ai vu un « palefrenier s'éloigner à quelque distance d'une troupe de « chevaux qu'il faisait accourir ou s'arrêter à son comman- « dement. J'ai vu encore plusieurs chevaux dont le maître « était à dîner chez moi, dans un kiosque élevé, dresser « leurs oreilles en reconnaissant sa voix, et accourir en hen- « nissant de plaisir. »

Depuis l'époque où écrivait Barbequins, bien des révolutions se sont opérées à la Sublime Porte, et les voyageurs s'accordent à dire que l'élève du cheval n'y a point gagné; les chevaux commencent à être aussi durement traités en Turquie que dans les États chrétiens: ils sont logés dans des écuries incommodes et mal pavées, et attachés par les quatre pieds avec des entraves fixées en terre par un piquet de fer, ce qui les fatigue horriblement.

Le nom de cheval turc s'appliquait autrefois à tous les chevaux d'Orient: c'est ainsi qu'en Angleterre on cite les noms de Byerley-Turk, de Helmsley-Turk, d'Arrey-Yellow-Turk, etc., sans qu'il soit certain que ces chevaux fussent originaires de Turquie. On appelait de même, en France, *turcs d'Angleterre* des chevaux orientaux, barbes, persans, et même de pur sang anglais. Le mot turc exprimait seulement leur origine orientale. Aussi faut-il remarquer que souvent les anciens auteurs nous ont donné des des-

criptions du cheval turc qui s'appliquent beaucoup mieux au cheval persan et au cheval turcoman qu'au cheval turc proprement dit.

Toutefois il se trouve à Constantinople d'excellents et magnifiques chevaux provenant de tous les pachas de l'empire et des gouverneurs de province. Quand un scheik, ou même un sujet bédouin, a un bon cheval qui convient au pacha ou au gouverneur, celui-ci fait en sorte de l'obtenir par un moyen quelconque ; puis il l'envoie en présent aux ministres et aux grands de l'État : aussi est-ce peut-être à Constantinople que l'on trouve maintenant les plus beaux types des races orientales.

L'équitation turque est une des grandes variétés de l'école méridionale, qui consiste principalement à porter l'étrier très-court et à remonter les genoux. Cette équitation, d'où les Anglais ont pris leur tenue habituelle dans les courses rapides, a plusieurs avantages que l'on n'a pas toujours bien compris : d'abord, elle favorise la tenue quand il faut franchir de longues distances à toute vitesse et fait éviter de nombreux dangers ; puis, dans l'Orient, où le cheval est généralement de petite taille et a le ventre mince, il fallait bien raccourcir la jambe pour qu'elle pût embrasser convenablement le corps du cheval. Pour la tenue européenne, il faut que le cavalier soit proportionné au cheval ; sans cela, sa position sera gauche et forcée. Au reste, l'équitation orientale admet, comme la nôtre, le moelleux, l'assiette, l'aplomb parfait du corps, la fermeté et la douceur de la main, mais elle ne connaît pas cette finesse d'exécution qui fera à jamais de l'ancienne école française la première école du monde. Les Turcs font usage de selles hautes et lourdes, de grands étriers triangulaires qui leur

servent d'éperons ; des garnitures de soie et d'or couvrent la selle et la bride, et s'étendent en brillants réseaux sur l'encolure et la croupe du cheval. Les Turcs étaient renommés autrefois par leur talent en équitation. Sous ce rapport, ils ont beaucoup déchu ; leurs cavaliers ont généralement maintenant la main dure et agissent par saccades ; ils demandent à la force ce qu'un habile cavalier ne doit demander qu'à l'adresse, et ils sont d'autant plus coupables en cela, que leurs intelligents et dociles coursiers ont une cadence et une souplesse naturelles qui vont au-devant du désir de l'écuyer. Espérons que les rapports journaliers qu'ils ont maintenant avec l'Occident, et auxquels ils doivent déjà de notables améliorations physiques, se feront sentir aussi dans l'équitation ; qu'ils aboliront l'usage de cette selle lourde et informe, de ce mors barbare, de cet étrier pesant et acéré, avec lesquels ils martyrisent leurs douces montures, et qu'ils reviendront un jour à être les premiers cavaliers du monde, puisque Dieu a voulu qu'ils en possédassent les meilleurs chevaux.

Parmi les exercices équestres les plus célèbres, on cite celui du djérid. Ce mot vient de l'arabe, et signifie palmier ou dattier. C'est en effet une branche de palmier sèche et sans feuilles, façonnée en sorte de bâton long d'environ un mètre, qui forme la pièce principale du jeu du djérid. La jeunesse de l'empire raffolait autrefois de cet amusement, qui ne laissait pas d'avoir ses dangers. Chaque vendredi, les cavaliers se rassemblaient sur l'Atmeïdan ; ils se partageaient en deux bandes, et, au signal donné, un cavalier partait de chaque côté. Arrivés l'un auprès de l'autre, ils se lançaient le djérid. L'habileté consistait à frapper son adversaire et à éviter soi-même les coups qu'il vous portait. Ils ramas-

saient le djérid en courant, et saisissaient le moment où, dans sa course rapide, le ventre du cheval touchait presque la terre.

Dans ces jeux, ils s'exerçaient à toutes les espèces de voltiges usitées en Orient; ils passaient sous le ventre de leurs chevaux, se remettaient en selle, descendaient et remontaient au galop, et ce qu'il y a de plus surprenant, dit Tormford, c'est de les voir renversés sur la croupe de leurs chevaux, courant bride abattue, tirer une flèche en l'air avec tant d'adresse, qu'elle venait toucher le pied de derrière du cheval sur lequel ils étaient montés. Maintenant la plupart de ces usages sont tombés en désuétude. Lorsque les jeunes Turcs se réunissent, ils se bornent à se lancer mutuellement le djérid et à le ramasser en courant. Pour faciliter cet exercice, ils attachent l'étrier à la sangle du cheval, au plus bas de l'étrivière. Quand le cavalier se baisse, son pied s'accroche à l'étrier renversé qui lui sert de point d'appui pour se relever. Au reste, on court encore le djérid en Orient : c'est un moyen d'exercer les chevaux qui répond aux fantasias algériennes, aux courses et aux chasses occidentales. L'exercice journalier et même violent est le seul moyen d'entretenir et de développer le mérite des chevaux. Partout où la jeunesse se livrera à ces jeux équestres, la nation aura de bons chevaux; partout où les jeux cesseront, les chevaux ne seront plus que des automates dont on estimera la chair au poids et les formes à la rectitude des lignes.

Un des plus gracieux ornements du cheval oriental est cette queue soyeuse et touffue qu'il secoue dans l'air ou balance en éventail autour de ses flancs. Les Levantins en ont un soin extrême, ils tiennent à ce qu'elle soit touffue et

luisante, et, comme nous l'avons déjà vu, ils en rougissent le bout, quand elle est blanche, avec le suc du henné.

Cette parure a tant d'attrait pour les Orientaux, qu'ils en ont fait un signe d'honneur. Dès les temps les plus reculés, les crins des coursiers flottaient sur les épaules des chefs de guerre ; les Turcs les transportèrent sur leurs enseignes. On sait que les pachas se distinguent entre eux pour l'importance de leurs provinces par le nombre de queues de cheval qu'ils font porter devant eux. C'est du reste un bel et gracieux étendard que celui-là ! il rappelle toutes les idées nobles et glorieuses, il est léger à porter, le vent ne peut pas s'engouffrer dans ses plis, et les balles peuvent y passer sans y laisser de traces. Certes le peuple qui portait devant lui une crinière ondoyante, surmontée d'un croissant, devait être grand par sa vaillance et ses conquêtes. Pourquoi faut-il qu'un principe *incivilisateur* se soit attaché à ses nobles instincts ?

Le cheval persan a un peu dégénéré de son antique gloire, c'est encore le digne héritier de cette race formée par Cyrus et qui passa dans l'antiquité pour la première du monde ; mais il s'est ressenti de l'état précaire et de l'affaiblissement du puissant empire à la splendeur duquel il était associé. Le cheval persan est plus grand que le cheval arabe, ses membres sont forts et nerveux, sa poitrine est haute, et son garrot, pour parler le style de l'Orient, s'élève sur son dos uni comme une montagne sur un désert de sable ; actifs, courageux, légers, pleins de douceur et de liant, nuls chevaux ne sont plus propres aux voyages, à la chasse, à la guerre ; leur seul défaut marquant est de porter au vent, ce qui fait que les anciens écrivains anglais les avaient surnommés *astronomes*. Cela tient probablement au

genre d'équitation des Persans et à leur habitude de se servir du mors brisé sans avoir soin de porter les mains assez basses. Peut-être aussi cette disposition, qui se remarque chez un grand nombre de chevaux orientaux, est-elle un don de la nature pour faire éviter au cheval les chaudes exhalaisons d'un sable brûlant et la réverbération monotone qui pourrait à la longue blesser leurs regards. Le chameau, l'autruche, la gazelle, qui habitent les vastes déserts de sable, ont tous les narines élevées et les yeux en l'air.

La haute réputation des chevaux persans les faisait rechercher autrefois de tous les peuples de l'Asie ; mais depuis un demi-siècle ils ont déchu dans l'opinion, et leur usage est moins répandu. Les principaux pays d'élève sont les plaines de Persépolis, de Médie, d'Ardebil, où les Persans vont adorer le tombeau de leur prophète, de Derbent et d'Erivan, célèbre par le Mont-Arrarat et la muraille qui unissait la mer Caspienne au Pont-Euxin. Ceux du Kurdistan sont renommés pour leur énergie. « *Les chevaux des* « *montagnes sont plus beaux que les autres*, disent les Per- « sans, *parce qu'ils respirent un air qui n'a jamais passé par* « *d'autres poumons !* » On distingue principalement en Perse deux races de chevaux : l'une grande et forte, portant le type marqué de son pays, que nous avons décrite sous le nom générique de cheval persan ; l'autre plus petite et plus commune, aux formes arrondies, à la forte encolure. Cette espèce a beaucoup de rapports avec les chevaux des montagnes de plusieurs contrées de la France et particulièrement avec le cheval de la Cornouaille bretonne, dont, par une bizarre analogie, elle rappelle le poil alezan clair et la marche amblée. Tels sont les chevaux du Karabak au nord de l'Arax, remarquables par leur ensemble et

leur vigueur. Ces chevaux viennent, dit-on, des cavales de la Russie méridionale, enlevées par les kans persans ; leurs pères sont des meilleures races d'Arabie ; ils sont souvent donnés en cadeau par les schahs de Perse aux gouverneurs de la province d'Érivan. Ces robustes chevaux ont beaucoup d'ensemble et de gros ; ils sont ordinairement alezans. Les princes du pays en ont grand soin et en possèdent un grand nombre, dont ils font commerce avec les Russes de Tiflis ; c'est avec ces chevaux que se fait la guerre du Caucase contre le fameux Schamil, l'Abd-el-Kader de cette autre Algérie.

Nous donnons ici la description des chevaux de la Perse et des habitudes hippiques de ce pays d'après un célèbre voyageur anglais, sir Porter. Les chevaux persans, dit-il, n'excèdent pas quatorze ou quinze paumes ; cependant ils sont, tout compris, plus grands que les arabes. Les chevaux du Bezen et ceux des environs d'Hissah sont petits, mais fortement charpentés et d'une grande vitesse ; la coutume générale est de ne leur donner à boire que deux fois, au lever et au coucher du soleil, après un bon pansement. Leur nourriture est l'orge et la paille hachée que l'on met dans une musette pendue à leur tête, si l'animal est dehors, et, s'il est dans l'écurie, dans un trou en forme de losange pratiqué à cette intention dans l'intérieur de la muraille, mais beaucoup plus haut que nous ne mettons nos mangeoires. Le foin est inconnu en Perse. Les chevaux persans sont toujours couverts dans l'écurie ; dans la froide saison ils sont enveloppés dans le large *nummud*, vaste couverture de feutre qui les couvre depuis la tête jusqu'aux pieds, et qui est solidement fixée autour d'eux par un long surfaix, qui fait jusqu'à dix fois le tour de leur corps. Dans les temps

chauds, ils ne sont couverts que la nuit d'une couverture d'étoffe légère.

Quelquefois on renferme la nuit un assez grand nombre de chevaux dans la cour de l'habitation du chef; les têtes des chevaux sont alors attachées à leur place par les doubles cordes de leurs licous, et leurs pieds sont enlacés par des cordes de crin fixées à des anneaux de fer fortement fichés en terre. La même coutume existait du temps de Xénophon, et par la même raison, pour qu'il fût plus facile de maintenir chaque animal séparément, les écuries n'étant montées généralement qu'en chevaux mâles. Les palefreniers cependant dorment toujours sur leurs couvertures parmi eux, afin de prévenir tout accident, car ces animaux si doux à l'homme sont très-méchants entre eux; quelquefois, en effet, malgré ces soins, ils parviennent à se délivrer de leurs liens, et alors un grand combat s'ensuit. Un hennissement général, des cris, des coups de pied, des reniflements de rage ont bientôt réveillé les gardiens, et la scène devient terrible. On ne peut se faire idée, quand on n'en a pas été témoin, de ce que ce spectacle a d'effrayant; ces chevaux se saisissent, se mordent, se frappent l'un l'autre avec fureur; on ne peut les séparer avant que leurs flancs ne ruissellent de sang. Dans les combats des peuples de ce pays entre eux, les chevaux prennent part à la querelle de leurs maîtres: ils se déchirent à coups de dents, tandis que les cavaliers combattent sur leurs dos.

On racontait des choses merveilleuses de l'équitation des Perses : tantôt, disait-on, montés sur leurs chevaux et armés de bâtons ferrés, ils jouent au mail et se renvoient la balle avec autant d'adresse et d'assurance que s'ils étaient à pied; tantôt ils placent sur un pilier une pomme ou une balle,

courent dessus à toute vitesse, et, lorsqu'ils l'ont dépassée, ils se retournent sur leurs chevaux, saisissent leur arc et manquent rarement de l'abattre. C'est un souvenir de l'ancienne manière de combattre des Parthes encore en usage chez les Tartares. On citait encore le jeu du turban, qui consiste à tirer un certain nombre de flèches dans un turban, tandis que le cheval court à toute vitesse, ou bien à prendre un turban, à le jeter en l'air ou devant soi en ayant soin de ne jamais le laisser tomber à terre. Enfin, les exercices de voltige qui sont chez nous la spécialité des acteurs de théâtre. Sauter d'un cheval sur l'autre ou sur plusieurs, se laisser glisser sous le ventre, tourner autour du cou d'un cheval lancé au galop et se mettre en selle, se tenir debout, en avant, de côté, en arrière, avec autant d'aisance que si l'on était à pied, et tout cela à une allure fougueuse ! Voilà ce qu'avaient produit les leçons de Cyrus ; mais on nous assure que toutes ces vieilles coutumes disparaissent peu à peu, et que les Persans ont beaucoup perdu de leurs habitudes cavalières. A mesure que les peuples se dénationalisent l'équitation s'en va ; c'est un des signes les plus marqués de la décrépitude des nations, comme au contraire les mœurs cavalières en sont un de vie et de durée.

Les Persans ont aussi leurs courses de chevaux. Voici ce qu'en rapporte un voyageur anglais : « J'étais fort curieux de voir les chevaux de course qui, je ne pouvais en douter, avaient été choisis parmi les meilleurs du pays, afin de montrer toute la beauté de cette race aux yeux du souverain. Les concurrents furent divisés en trois séries pour prolonger le divertissement ; ils avaient été entraînés depuis plusieurs semaines, durant lesquelles on les avait plusieurs fois conduits sur le champ de course ; mais on s'était donné tant

de peine pour les faire suer et réduire leur poids, que leurs os perçaient la peau. La distance marquée pour la course était de vingt-quatre milles, environ trente-huit kilomètres, et, afin que Sa Majesté n'eût pas à attendre, les chevaux avaient été envoyés longtemps d'avance par trois divisions au point de départ, de manière à ce qu'ils eussent à passer devant le roi peu de minutes après son arrivée. Un court intervalle séparait chaque peloton ; ils arrivèrent au but dans leur ordre de départ, mais tellement fatigués, tellement épuisés, que leur vitesse si vantée ne surpassait pas le train d'un petit galop de chasse lorsqu'ils passèrent sous les yeux du roi. »

Voici à quoi se fait connaître un bon cheval, suivant un poëte persan : « Je viens et je te dis, écoute ô prince ! et apprends à quoi se fait connaître un bon cheval, actif et alerte. Vois si ses naseaux s'enflent et se dilatent alternativement, si ses jambes sèches et déliées sont comme les jambes de la gazelle, prête à commencer sa course ; ses hanches doivent ressembler à celles des chamois ; sa bouche délicate,cède à la plus légère pression de la bride, comme la bouche du jeune chameau. Quand il mange, ses dents broient le grain comme la meule d'un moulin en mouvement, et il l'avale comme un loup affamé ; son cou est élevé et majestueux comme celui du faon ; le meilleur temps pour le monter est entre sa quatrième et sa cinquième année ; sa tête est fine et petite comme celle du grand serpent chahmaur ; ses yeux sont saillants comme deux pommes ; ses dents semblent autant de diamants ; la forme de sa bouche doit approcher de celle du chameau mâle ; ses membres sont finement dessinés et plutôt arrondis qu'allongés ; quand on le sort de l'écurie, il est joyeux et il se cabre ; ses

yeux ressemblent à ceux de l'aigle, et il marche avec l'inquiète impatience d'un loup affamé ; son ventre et ses côtes remplissent exactement la sangle. Un jeune homme de bonne famille prête une oreille obéissante aux leçons de ses parents ; il aime son cheval et en prend le plus grand soin ; il sait par cœur la généalogie et la pureté de son sang ; il essaye souvent la vigueur des articulations de son genou ; en un mot, il doit être ce qu'était Mirza-Serraf dans sa jeunesse. »

Mirza-Serraf était le père de Kourouglou, l'ancien chef des haras du sultan ; le poëte avait donc été élevé à bonne école pour apprécier un bon cheval et les soins dont il doit être entouré.

Les Circassiens sont très-amateurs de chevaux, et chaque prince ou même chaque noble se vante de posséder une race particulière de chevaux à laquelle ils attribuent un mérite spécial. Pour éviter toute fraude à cet égard, ils marquent à la cuisse les rejetons de chaque famille. Cette cérémonie a une telle importance à leurs yeux, que celui qui s'aviserait d'imprimer ce signe de noblesse à un cheval de race commune payerait de la vie cette infraction aux vieilles coutumes nationales.

La race la plus vantée naguère en Circassie portait le nom de *spulock ;* elle appartenait exclusivement au kan et à sa famille. Le principal mérite de cette race était la force et la douceur ; sa marque distinctive était un fer à cheval vu de côté. Maintenant la race principale du pays appartient au prince régnant, au chef Abachidezé, sa marque est un N russe.

Les chevaux circassiens sont très-renommés en Turquie où les marchands les conduisent en grand nombre. On sait

que ce pays fournit aussi son brillant contingent aux trésors des harems d'Orient. Il est de remarque constante que les pays privilégiés pour la beauté des femmes le soient aussi pour la grâce et l'élégance particulière des chevaux ; nous aurons occasion d'en offrir plus d'une preuve en Europe comme en Asie.

Les peuples du Caucase sont considérés comme les meilleurs cavaliers de ces contrées. Les chrétiens surtout, qui se distinguent par l'élégance de leurs mœurs, leur intelligence et leur activité, sont peut-être maintenant les plus habiles écuyers de l'Orient. Leur équipement est léger : il consiste dans un feutre ployé en quatre sous l'arçon de la selle. Cet arçon, aussi gracieux que commode, est recouvert par un coussin rond, attaché par un long surfaix ; le tout est parsemé de boutons à tête ronde, argent émaillé de noir ; ils ont pour bride un simple bridon à mors brisé et arrêté, comme nos bridons, par deux larges anneaux. Ils se servent de ce bridon avec une adresse merveilleuse, et en obtiennent, par la pose et la légèreté de la main, tous les effets de la bride.

Le jour de la fête de saint Georges, patron de la Géorgie à laquelle il a donné son nom, des courses de chevaux s'établissent de toutes parts. C'est ordinairement autour des églises qu'elles ont lieu. Les uns luttent de vitesse, les autres lancent le djérid, d'autres jettent à terre leur bonnet et le ramassent en courant, ou, tandis qu'il est en l'air, l'ajustent de leurs longs pistolets et le percent de leurs balles. Cependant des danses s'enlacent sur les pelouses, les belles Géorgiennes, qui gardent pour ce jour-là leurs plus brillants atours, encouragent les cavaliers de leurs bravos et de leurs regards d'autant plus enviés que c'est la seule

circonstance de l'année où il leur soit permis de paraître sans voiles. Le beau idéal de l'écuyer est le Circassien des provinces de la Kabardie et de l'Abcasie.

Parmi les peuplades nomades de la grande famille des Tartares, on distingue, en Asie, les Turkomans, qui se sont fixés, depuis des siècles, au nord-est de la mer Caspienne, dans les plaines du Turkistan. Campés comme leurs pères les Kalmouks sous des tentes de feutre, ils vivent ordinairement de rapines et de brigandages, ou des tributs qu'ils imposent souvent à des peuples plus puissants qu'eux pour le salaire de leurs armes vénales. Les chevaux turkomans sont en grand renom parmi les races hippiques ; on les met au rang des plus fameuses d'Orient pour le service et les qualités. Leur taille est élevée, leur constitution forte et énergique, leur caractère est patient et leur vigueur est telle, qu'ils supportent habituellement les plus grandes fatigues sans montrer le moindre signe de faiblesse ou de lassitude. On en voit souvent parcourir, pendant des mois entiers, des distances de cent trente à cent quarante kilomètres par jour, sans autre nourriture qu'une poignée d'orge au coucher du soleil. Toutefois les voyageurs n'accordent pas à cette race précieuse une beauté comparable à ses qualités. Voici ce que dit le capitaine Fraser dans son *Voyage en Korassan.*

« Les chevaux turkomans, dit-il, manquent d'ensemble et de muscles, ils sont longs de corps et enlevés, ils ont la côte courte, la poitrine étroite et le tendon failli, le cou long, la tête forte, commune et rarement bien attachée. Telle est l'impression qu'ils ont produite sur moi à la première vue, et je fus longtemps à reconnaître les qualités remarquables et vraiment supérieures qui les distinguent. »

Les chevaux turkomans proviennent du croisement d'étalons arabes avec des juments du nord de la Perse, Tartarie, Scythie, ou l'Ergris; ils ressemblent au cheval anglais de demi-sang, mais ils sont un peu moins corsés. Ces chevaux sont recherchés dans tout l'Orient par les nobles et les guerriers, et s'achètent à grand prix. Les meilleurs chevaux turkomans sont élevés sur les bords de la rivière *Ledjen*.

Les Kurdes, qui secondèrent si bien les armes de Saladin, montaient des chevaux venus du Turkistan.

Les Kalmouks sont, pour le pays qu'ils habitent, pour les mœurs, pour les habitudes, pour la figure même, le type du Tartare d'Europe et d'Asie. Fils aînés de la race mongolique, les Kalmouks montent un cheval aussi laid, aussi dur, aussi sobre, aussi sauvage qu'eux. Il semble que ces deux êtres à l'œil hagard, à la charpente osseuse, au rude tempérament, aient entre eux de mystérieuses affinités. Le cheval, en effet, est tout pour le Tartare; s'il est des peuples cavaliers pour lesquels le cheval soit le plus grand agrément de la vie, le plus suprême besoin dans ses habitudes guerrières, agricoles ou commerciales, le Tartare lui demande encore autre chose : sa vie! Le cheval porte, défend, habille et nourrit le Tartare; celui-ci vit du lait de la jument, mange la chair du poulain, fait des habits de sa peau et ses étendards de sa queue. Il paît des troupeaux de chevaux comme d'autres des troupeaux de bœufs. Descendant des Scythes hippomologues, ou buveurs de lait de cheval, ces peuplades ont conservé toutes les habitudes, toute la vie nomade et guerrière de leurs ancêtres. Le lait de jument, fermenté et préparé par les femmes, sous le nom de *koumüss aschba*, fait la principale boisson des Kalmouks.

Les enfants des Kalmouks sont élevés dans les habitudes équestres dès leurs plus jeunes ans. Autrefois comme maintenant encore, à peine peuvent-ils se tenir sur leurs jambes qu'on les enfourche sur des moutons, et qu'armés de petits arcs on les fait chasser des oiseaux, des rats, des souris. Tels sont les jeux de l'enfance. Plus tard, on leur donne de petits chevaux et on les envoie à la chasse des lièvres qui abondent en ce pays; enfin ils s'élancent sur de bondissants et rapides coursiers à la poursuite des rois des forêts, et deviennent propres aux fatigues et à toutes les subtilités que demandent leurs terribles expéditions et leur vie de brigands audacieux.

Le cheval kalmouk est de petite taille, il est la caricature du cheval persan. Rapide, souple et liant comme lui, il en a le port superbe et altier; son jarret est haut et tranchant, sa queue est bien portée, et ses tendons sont forts et bien attachés; mais sa tête est lourde et disgracieuse, sa côte mal faite, ses hanches saillantes; il semble que la nature lui a retranché tout ce qui peut donner la grâce et la beauté, et qu'elle ne lui a laissé que des os, des tendons, des muscles, tout cela attaché au hasard, mais animé par une haute et vigoureuse poitrine.

On trouve encore des contrées païennes dans ces vastes déserts, et les habitants, suivant la coutume des vieux Scythes, immolent un cheval à leurs divinités. Un voyageur dit à ce sujet que, pour être admis à manger de cette viande sacrée, il faut préalablement tremper une *chemise blanche* dans le sang de l'animal; mais un auteur fait observer avec raison que cet objet doit être assez difficile à trouver dans la garde-robe d'un Tartare.

Les voyageurs ont raconté des merveilles sur la force et

la vigueur des chevaux tartares ; on a dit qu'ils marchaient deux ou trois jours sans s'arrêter, qu'ils passaient quatre ou cinq jours sans autre nourriture qu'une poignée d'herbes, de huit heures en huit heures, et qu'ils pouvaient marcher vingt-quatre heures sans boire.

Pour tout cela nous sommes parfaitement de l'avis de l'excellent auteur anglais, Lawrence, qui pense qu'il y a beaucoup d'exagération dans ces récits. Cependant il est reconnu qu'ils sont sobres, robustes et durs à la fatigue, comme tous les chevaux d'une race ancienne, nés dans un pays favorable et élevés énergiquement.

Du vaste empire des Mongols, qui tant de fois menaça de subjuguer le monde, il ne reste plus que quelques peuplades errantes, vivant de rapines et de guerres comme les Kalmouks leurs frères. Le cheval mongolique est fin et sauvage, sa longue crinière ondoie sur le désert comme la cime des vagues sur la mer écumeuse. C'est lui qui fit rayonner dans l'histoire les noms de Gengiskhan et de Tamerlan ; leur audace fut son ouvrage.

Ce furent les Mongols qui firent la conquête de la Chine. L'historien Palafox nous représente les sauvages vainqueurs attachant les rênes de leurs brides à leur ceinture, et guidant leurs chevaux par les jambes et les mouvements du corps ; ayant par ce moyen l'usage complet de leurs bras et de leurs mains pour manier leurs armes, ils avaient un avantage marqué dans ces combats. D'autres, tenant dans la même main leur bride et leur arc et se levant debout sur leurs courts étriers, se donnaient une force double. Enfin, comme les Scythes, les Parthes et les Huns, leurs ancêtres, ils savaient encore combattre en fuyant, et ils n'étaient jamais plus redoutables que lorsque, tournant le dos

à leurs ennemis, ils faisaient voler le trait aigu de leurs arcs, avec ce coup d'œil exercé qui ne les trompe jamais.

Nous allons maintenant demander à l'antique et mystérieux empire de la Chine de nous ouvrir ses portes et de laisser tomber un coin de sa haute muraille pour nous montrer ses races chevalines ; mais, malgré sa bonne volonté, elle a peu de chose à nous offrir. Le cheval chinois n'a jamais été considéré, sous quelque rapport que ce soit, et ces deux mots même hurlent de se trouver ensemble. Qu'irait faire, en effet, le cheval, symbole de la vitesse et du mouvement, dans cet immobile empire, momifié, ou plutôt stéréotypé depuis trois mille ans ? Un cheval chinois doit être un petit animal rond comme une boule, doux et bénin comme une levrette, et capable tout au plus de porter au pas un mandarin orné de *pandeloques en crin rouge, suspendues au poitrail et à la tête et couvert de harnais dorés et brillants de mille couleurs.*

Une remarque curieuse à constater et qui peut même donner lieu à des études sur la physiologie du cheval, mais qui s'écarte du but que nous nous proposons dans cet ouvrage, est la différence qu'opère, sur l'organisation du cheval, le plus faible changement de latitude et de climat. Ainsi, à côté de la Tartarie au cheval indomptable, la Chine au petit cheval chétif et sans force ; à côté de la Perse et de l'Arabie, les deux principales contrées hippiques du monde, les Indes, où le cheval originel n'est rien, et où tout l'or, tout le soin, tout le zèle de la nation la plus écuyère de l'univers n'a pu créer une race. Nous parlerons plus longuement de ce phénomène à l'article des Indes. Nous nous bornerons ici à établir que, en tirant une ligne

droite depuis le golfe de l'Inde, en suivant le cours du Baddor et remontant aux sources du Gange vers Agra ; de là, entrant dans la Tartarie en suivant les limites du grand Thibet ; enfin se dirigeant dans la Tartarie chinoise, vers le lac Hoho, et suivant le tracé de la grande muraille jusqu'au golfe de Petchelli, on sépare de l'Asie, patrie du cheval, les contrées qui lui sont le plus antipathiques.

D'après les annales de la Chine, *Fohi* apprit au peuple à élever six animaux domestiques propres au service de l'homme, à sa nourriture et aux sacrifices religieux. Ces animaux sont : le cheval, le bœuf, la poule, le cochon, le chien et le mouton.

Ce fut lors du règne de Hoang-ti, troisième successeur de Fohi, que l'on inventa les chariots et que l'on dressa les bœufs et les chevaux à les tirer. Hoang-ti vivait vers l'an du monde 2298, ou 1702 ans avant Jésus-Christ. Une ancienne tradition chinoise fait remonter l'équitation en Chine à l'an 2155 avant Jésus-Christ, époque de l'éclipse dont semble parler le Chang-King : « Le premier jour de la dernière lune d'automne le soleil et la lune, dans leur conjonction, ne furent point d'accord dans le Fauy, l'aveugle frappa le tambour, les mandarins montèrent à cheval et le peuple accourut. »

On n'admet généralement l'ère historique des Chinois qu'au règne d'Yao, mais l'histoire constate que sous son règne l'usage des chevaux et des chars était usité en Chine. Le règne d'Yao remonte, selon la chronologie des septantes, à l'an 2559 avant l'ère chrétienne; selon de modernes commentateurs, il ne remonte qu'à l'an 2479, ou seulement 1521 ans avant Jésus-Christ.

Du reste, si les chevaux de Chine ne sont pas beaux, ils ont au moins en partage les qualités du cœur, la reconnaissance et la fidélité. Un grave historien a recueilli l'anecdote suivante :

L'an 704, le rebelle Nyro-lo-Chan pilla le palais du souverain de la Chine. Il trouva dans les écuries cent chevaux dressés à danser devant l'empereur. L'usurpateur voulut les contraindre à montrer devant lui leur habileté, mais les nobles animaux, ne le reconnaissant pas comme empereur, refusèrent de danser à ses yeux, et préférèrent la mort.

Malgré l'ancienneté de leurs habitudes hippiques, les Chinois, comme nous l'avons dit, ont peu l'usage du cheval. Aussi furent-ils, malgré leur civilisation bien supérieure en tout, vaincus par ce cheval tartare, qui s'élança comme un torrent de ses steppes sauvages et brisa la grande muraille. La dynastie tartare ne renonça pas facilement à ses habitudes cavalières ; cependant, avec le temps elle s'endormit dans la molle indolence des successeurs de Fohi. C'est la vengeance des vaincus de rabaisser plus tard les vainqueurs à leur niveau.

Du reste, on ne peut rien dire de positif sur les ressources chevalines de cet immense empire ; il est encore trop peu connu pour cela ; il serait même étonnant que, parmi les climats divers qui s'y trouvent, les zones qui le partagent, il ne s'y rencontrât pas quelques contrées où, avec des soins et de bons types, on ne pût créer et développer des races de chevaux utiles aux divers services du commerce ou du luxe, et spécialement aux besoins de la guerre. Est-ce que les prairies qu'arrosent le fleuve Jaune et le fleuve Bleu ne pourraient pas nourrir de bons et valeureux coursiers? Nous engageons les lettrés chinois à se préoccuper de cette

idée; s'ils refusent un laissez-passer à la civilisation religieuse et morale, qu'ils l'accordent au cheval civilisateur! A cela les lettrés chinois, pensant au cheval de Troie, nous diront peut-être :

Timeo Danaos, et dona ferentes.

Comme nous n'avons pas ici à faire le métier de Sinon, nous ne leur répondrons pas.

Le royaume de Tong-King possède une race de chevaux remarquables par leur gentillesse, leur légèreté et leur vigueur, mais ils sont de petite taille et impropres aux travaux des terres, aussi se sert-on habituellement d'éléphants pour le service du pays. L'empereur en nourrit à lui seul et en possède ordinairement plus de cinq cents; les habitants se servent de buffles pour les transports et les labours; ils les attellent comme nous attelons nos chevaux.

La Cochinchine est semblable à la Chine pour ses races chevalines. Les chevaux y sont petits, faibles et de chétive apparence. On trouve dans les montagnes de ce pays de petits chevaux sauvages que les habitants chassent comme nous chassons les cerfs et les chevreuils, et dont ils regardent la chair comme un manger délicieux.

Nous avons vu l'importance que les anciens Indiens attachaient au cheval, mais ce souvenir venait sans doute des anciennes traditions répandues chez les peuples qui, tour à tour, firent la conquête de ce pays. En effet, les Indes n'ont pas de race chevaline; on ne peut pas tout avoir! Et quand on a les teintures et la rose du Bengale, les diamants

de Golconde, l'or et les rubis du Gange, on peut bien aller demander au pauvre Arabe un noble coursier pour promener son indolence sur les rives fleuries du Malhabar et du Coromandel.

Les chevaux qui naissent dans l'Inde sont petits et faibles, aussi coûtent-ils très-bon marché. Ceux qui servent aux princes, aux nababs et aux besoins des armées, viennent des pays étrangers ; mais il faut les entourer de soins minutieux et leur préparer une nourriture particulière, sans cela on ne pourrait les conserver ; on les nourrit, dans certains lieux, de pois cuits avec du beurre et du sucre ; on se sert aussi et plus habituellement de mâches d'avoine.

Les Anglais qui ont exploré les Indes en connaisseurs et qui ont fait les plus grands efforts pour améliorer les races de ce pays et en implanter de nouvelles, nous ont donné quelques renseignements sur les races indigènes les moins infimes ; les voici, d'après un de leurs ouvrages les plus estimés : Nous avons d'abord le cheval toarhy, provenant du croisement des chevaux turkomans et des chevaux perses ; ses formes sont belles, ses mouvements gracieux et son caractère doux. On dit que, lorsque les chevaux de cette race sont ménagés avec soin, leur taille, leur force, leur corpulence, égalent tout ce qu'on peut demander à un cheval. Pleins d'ardeur et de feu dans le travail, le spectateur les prend pour des démons déchaînés, tandis que le cavalier n'éprouve que leur gentillesse.

Vient ensuite la race d'Yrany, remarquable par la beauté de ses membres, la force de ses articulations et de ses jarrets ; mais elle manque de vigueur, et ses oreilles sont larges et pendantes.

Le cheval cosaque, patient et docile, a la poitrine profonde ; il a de forts avant-bras, mais une tête trop forte et de mauvais jarrets ; du reste, assez courageux et propre à faire de longs voyages et un service pénible.

Les mojanis ont la vigueur, la beauté, la vitesse et le fond.

Le tarsce est mince et a les reins bas : c'est pour cela peut-être que, quoique d'un caractère irritable, manquant de force et n'ayant pas de suite dans l'arrière-main, il est cependant recherché pour la douceur particulière de ses allures.

On cite encore, parmi les meilleurs chevaux de l'Inde, le tator, petit cheval fort laid, mais d'une vitesse et d'un fond prodigieux.

Un connaisseur décrit ainsi les chevaux d'une vente provenant des haras de la compagnie des Indes à Heissac.

« Il y avait au moins mille chevaux en vente ; ils étaient « tous de la taille d'environ quatorze paumes et demie. « Leur encolure était haute et leur regard superbe. Leur « grand défaut semblait être de manquer de force sous le « genou, ce qui est général parmi les chevaux indigènes « de l'Inde, et surtout une trop grande tendance à l'empâ- « tement des jarrets, ce qui ferait qu'en Angleterre la moitié « passerait pour avoir des vessigons. »

Comme on le voit, la Compagnie des Indes fait d'immenses sacrifices pour l'amélioration des races équestres ; mais, jusqu'à présent, elle n'a pas eu le succès qu'elle devait attendre. On a formé dans le Bengale quelques haras publics ; ils sont montés presque en totalité d'étalons arabes, sauf quelques anglais, destinés à produire des chevaux de

cavalerie. On importe peu de chevaux européens dans les Indes ; le climat leur est défavorable. Cependant, comme les Anglais ne peuvent se passer de courses de chevaux, ils ont établi à Calcutta des courses destinées aux chevaux de leur nation ; les autres courses se font entre les chevaux orientaux.



CHAPITRE III.

Le cheval en Italie. — L'équitation. — Les courses. — Madame de Staël. — La Sicile. — La Sardaigne. — La Corse. — Le cheval espagnol. — Le genet. — L'andalous.— La chartreuse.— Aranjuez.

Quand un joug trop lourd est brisé, quand les tyrans ont fui leurs palais, bâtis de larmes et de sang, les esclaves lèvent la tête sur ce seuil où ils ne passaient qu'à genoux ; ils salissent de leurs pieds poudreux les mosaïques de marbre et les tapis soyeux ; ils se partagent les joyaux, et s'en parent comme d'oripeaux. Puis ils se font des chaumières de porphyre, des gamelles d'or, des carmagnoles de pourpre, et jouent aux boules avec les têtes de marbre des dieux et des héros. Tel fut le sort de l'Italie à l'avénement des barbares, après le renversement de l'empire du monde. Institutions, lois, coutumes, jeux, palais, divinités, tout fut livré au pillage de vingt peuples, qui s'en approprièrent les lambeaux sans en connaître le prix. En général, les hommes du Nord prirent les institutions solides, les lois, les sciences militaires, ils empruntèrent les durs ciments, les vastes ba-

siliques ; tandis que les hommes du Midi en continuèrent les folles joies, les arts légers et les jeux sans but. C'est ainsi que les amusements équestres et le goût d'une équitation frivole survécurent en Italie aux besoins qui les avaient créés : tandis que nul éleveur ne songeait à perfectionner les haras détruits, tandis que nul cavalier ne songeait à reporter le nom du Latium aux confins de la terre. Bientôt ce fut un mélange confus de mœurs, de soins et de besoins divers : avec Théodoric, le Dietrich des légendes, apparaissent les coutumes d'Orient. Alboin, chef des Lombards, fait gravir les degrés du Capitole au coursier germain. Enfin, Charlemagne fonde cette souveraineté temporelle des papes, à l'abri de laquelle s'élèva bientôt la puissance commerciale et maritime de l'Italie du moyen âge.

Vers le onzième siècle, les pêcheurs des côtes italiennes s'emparèrent du commerce de la Méditerranée, leurs barques se changèrent en galères marchandes et leurs cabanes en palais. Le cheval ne fut pour rien dans cette régénérescence sociale : de petites cités s'élevant péniblement par un petit commerce, des rivalités de municipe à municipe, de familles à familles, la guerre des Guelfes et des Gibelins, des blancs et des noirs, tempêtes dans un verre d'eau pour le reste du monde tout cela ne pouvait prêter à l'organisation cavalière. Cependant la richesse maritime amène la richesse territoriale, la valeur du marin celle du chevalier, comme si la mer faisait encore naître le cheval sous le trident de Neptune. Les habitudes équestres refleurirent en Italie quand les Buondelmonti, les Donati, les Ubati, les Amédéi, les Médicis, ces marchands devenus rois, eurent fait venir de Syrie les plus beaux types de la

race arabe pour régénérer les races chevalines de la vieille Italie.

Laurent de Médicis passait pour un des plus habiles écuyers de son temps ; la jeunesse de Florence et de l'Italie entière se pressait à ses carrousels et à ses fêtes, où il déployait une pompe royale.

Pendant la durée de la puissance italienne, le cheval fut en honneur, les habitudes équestres brillèrent d'un vif éclat, et des haras nombreux s'établirent de toutes parts. La Pouille et la Calabre, principalement, avaient des établissements considérables, dont les chevaux étaient distingués par une marque particulière. De tout temps, en Italie, on attacha une haute importance aux marques des haras, ce qui, du reste, est fort rationnel : c'est le principe de la conservation du sang ; nous avons vu cette sorte d'iconographie équestre, observée en Grèce, dès les temps les plus anciens ; nous la retrouvons en Italie, en Allemagne, en Espagne et chez plusieurs autres peuples anciens ou modernes. Les Arabes ont remplacé cet usage par celui des généalogies écrites, ainsi que l'ont fait plus tard les Anglais et les Français, à leur imitation. On voit que, partout et en tout temps, le même principe a présidé à la conservation et à l'amélioration des races.

Les principaux auteurs qui ont traité des marques des haras italiens sont : Il signor Aloïse Morosini, da Pietro-Franc, et plus récemment Dufourni.

Parmi les races de chevaux longtemps célèbres en Italie, on vante principalement les chevaux napolitains : joignant la taille à l'élégance, la douceur au liant, ils étaient estimés pour le manége et l'attelage. Avant que les Anglais eussent

acquis le monopole de l'industrie chevaline, les hommes riches de la Grande-Bretagne faisaient venir à grands frais des chevaux napolitains pour leur service.

On connaît l'histoire de ce cheval de bronze, symbole de la liberté des Napolitains, singulière liberté qui, comme les éruptions de leur volcan, ne se répand en laves brûlantes que pour se refroidir aussitôt et s'endormir sous le doux sourire de son beau ciel.

On dit que Conrad IV fit mettre un frein à ce cheval, pour lequel, du reste, le peuple avait une vénération si profonde, qu'il attribuait à son ombre le pouvoir de guérir les chevaux malades. Ces pratiques superstitieuses furent cause qu'on brisa le cheval de bronze ; peut-être aussi voulait-on, comme Conrad, briser le palladium de la liberté de Naples. La tête seule en est restée ; elle sert maintenant d'ornement à quelque musée napolitain.

Le roi de Naples a établi un haras à Persano, qui donne de grandes espérances. Plusieurs personnes, parmi lesquelles nous citerons le prince Pignatelli, Strangoli et le duc de Miranda, s'occupent avec succès de l'élève des chevaux. Ce dernier se livre spécialement à l'introduction dans son pays du cheval de pur sang anglais.

Les chevaux destinés à la cavalerie sont payés un prix élevé ; ils sont achetés aux principales foires du royaume, et, après un certain temps, répartis dans les régiments. Le roi lui-même préside souvent à cette répartition ; honneur au souverain qui comprend si bien l'importance de la question équestre. Le bon exemple vient de haut.

La république de Venise possédait une race précieuse de chevaux, mais plus spécialement destinés à la guerre et au

manége. Le berceau de cette race était la Polinésie, située entre l'Adige, le Pô et la mer Adriatique.

C'est encore dans les riches vallées de ces contrées qu'on trouve les meilleurs chevaux d'Italie.

La réputation des chevaux des rives de l'Adige s'est répandue jusqu'à Padoue, soit parce que la contrée où l'on élève cette race fameuse s'étend jusqu'à cette ville, soit parce qu'il s'y tient une foire célèbre de chevaux où se rendaient autrefois les marchands de tous les coins de l'Europe. On entretient dans les environs de Padoue une race de célèbres trotteurs, qui peuvent rivaliser avec les trotteurs américains ou russes ; attelés aux légers *sédioli*, imitation du char antique, ils sont journellement exercés dans le *Corso*, et vendus à de très-hauts prix. La ville de Padoue est sous l'invocation de saint Antoine, qui partage avec saint Éloi le patronage du cheval et de ceux qui en prennent soin. On connaît le mot de ce postillon qui, voyant mourir son fidèle compagnon, s'écriait avec ferveur : *O san Antonio, Abbiate pïeta dell anima sua.*

La campagne de Rome et quelques contrées de la Calabre possèdent une espèce de chevaux qu'on élève dans un état demi-sauvage. Ces chevaux sont gardés comme ceux des steppes, par des *piccadors* à cheval armés de lances, qui les suivent dans les vastes terrains qu'on leur abandonne. Ils sont énergiques et pleins de feu, et la dépense de leur entretien est presque nulle ; mais ils sont difficiles à dresser, et n'ont jamais l'élégance et les qualités des chevaux élevés avec les soins de la domesticité. C'est ce que comprenaient les anciens, qui, comme nous l'avons vu, entouraient les chevaux de soins infinis. Semblable au sauvageon, qui ne donne que des fruits amers, le cheval aban-

donné à la nature perd la moitié des qualités dont il est doué.

Ce qui distingue particulièrement la nation italienne, ce qui lui fait un titre immortel de gloire, c'est le perfectionnement qu'elle apporta à l'équitation. Alborayque, Frédéric Grison, Fiaschi César, Alexandre Malatesta, Pistofilo et plusieurs autres auteurs, nous ont laissé des traités qui prouvent jusqu'à quel point l'art du manège fut porté en Italie ; aussi la plupart des termes de manège viennent-ils de ce pays. Nous citerons principalement : *Amble* de Ambio, *capriole* de Capra, *foule* de Fola, *escapade* de Scappare, *mezair* de Mezza aria, *piste* de Pista, *liste* de Lista, etc.

La première académie fut établie à Naples par Frédéric Grison, qui peut être regardé comme le restaurateur de l'équitation. Deux élèves formés par ses soins portèrent en Angleterre l'art du manège, qui s'y répandit rapidement. Après lui vint Pignatelli, sous lequel étudièrent Labroue et Pluvinel, les deux maîtres de l'équitation française. Les académies de Padoue et de Rome furent aussi longtemps fameuses ; toute l'Europe y envoyait des élèves, et on peut dire que le siècle et le pays qui virent renaître la peinture, la sculpture, la poésie, la musique, tous les arts enfin, furent aussi ceux à qui le monde doit la renaissance de l'équitation. Les auteurs ont cherché une foule de causes à la dégénération des chevaux italiens ; on a dit que les croisements avaient été mal faits ; qu'au lieu de recourir au sang arabe, on avait eu recours au sang du Nord, qui avait abâtardi les races ; on a attribué cette décadence aux guerres et aux révolutions, mais toutes ces causes ne sont vraies qu'en partie. Le véritable motif de toute dégénération équestre est dans l'abâtardissement et l'anéantissement des

peuples. La richesse et la puissance appellent la corruption, et la corruption appelle la dissolution ; on se souvient de cette voix qui fit trembler le vieux monde : Les dieux s'en vont ! Eh bien, les nations n'ont qu'à trembler quand on peut dire : Les chevaux s'en vont !

Depuis quelques années on s'occupe sérieusement en Italie de l'amélioration des races équestres. Dans le royaume de Naples surtout, des efforts, couronnés de succès, ont eu lieu. Puisse cet élan se continuer ; puissent les projets agricoles, qui fermentent dans la patrie de Virgile, de Pline, de Columelle, lui rendre sa fécondité première. Espérons que nous verrons refleurir encore les roses de Pœstum et d'Ischia et renaître ces coursiers à la large hanche, *qui font résonner la terre sous leurs pas, et y impriment fortement leurs traces.*

At duplex agitur per lumbos spina : cavatque
Tellurem, et solido graviter sonat ungula cornu.

Les Anglais, ces Romains de nos jours, qui promènent par tout l'univers leurs goûts et leurs usages, ont porté leurs courses de chevaux et leurs chasses au renard dans toutes les villes d'Italie. Il peut certainement en résulter un grand bien pour l'avenir équestre ; mais nous n'avons pu nous défendre d'un sentiment de tristesse en lisant le récit d'une chasse aux environs de Rome :

Le renard était sorti des *Catacombes*, il s'était fait battre sur la *voie Appienne*, et était allé se faire prendre sur le tombeau de *Cicéron*. Ce que c'est que la gloire ?

Nous avons dit que les courses de chevaux et les jeux chevaleresques avaient continué en Italie après l'invasion de

ce pays par les autres peuples de l'Europe ; mais ces courses et ces jeux n'ayant d'autre but que le plaisir des yeux, ne servaient en rien l'amélioration, et les débris qui en existent encore, tels que les courses de char et les courses de chevaux libres, en sont une preuve. Les seules courses utiles qui existent en Italie sont les courses au trot dont nous avons parlé, et qui ont lieu à Padoue et dans quelques autres villes d'Italie.

Ces courses prirent naissance à l'époque où les courses de char au galop tombèrent en désuétude. On fit subir au véhicule des changements qui le rendirent plus commode et plus doux. On l'attela d'un seul cheval au moyen d'un brancard au lieu du timon, mais on conserva la forme du joug en faisant porter les deux bouts du brancard sur la sellette, au moyen d'un surdos fixé solidement aux deux extrémités. Le siége du conducteur devint le siége principal, et la place du guerrier fut supprimée ou remplacée par une simple banquette propre à mettre les paquets, et dont souvent, en Italie, les conducteurs se servent pour diriger le cheval par derrière. Tel est l'origine des gracieux cabriolets qui couvrent maintenant l'Europe et le monde, et que l'on trouve encore à l'état primitif dans toute l'Italie, sous les noms de *sedia*, *sediolo*, *corricolo*, *calesse di Napoli*, etc. A mesure que le char se transformait en voiture, on y attelait des chevaux trotteurs, dont l'allure était plus vive que le pas, moins dangereuse et moins fatigante que le galop, et n'avait pas dans ce cas cet inconvénient de dureté qui la faisait rejeter du service de la selle. Le trot est, comme on sait, l'allure spéciale et prédestinée du cheval attelé. Cette allure, du reste, comme toutes les autres, est susceptible de modification ; elle peut surtout acquérir

une grande vitesse par la conformation du cheval et par l'habitude. Bientôt donc on ne se contenta plus d'une vitesse ordinaire, on en vint à attacher du prix au cheval qui pût, sans fatigue, accomplir une longue tâche dans le plus court espace de temps ; on forma des espèces de chevaux qui réunissaient au plus haut degré la conformation nécessaire au trotteur ; enfin, on établit des luttes dans lesquelles les chevaux qui annonçaient le plus de dispositions vinrent montrer aux yeux des acheteurs leur mérite et leur agilité. Ces courses, comme nous l'avons dit, ont lieu, spécialement à Padoue, sur une place hors de la ville, appelée *Il Corso ;* car toutes les villes de l'Italie ont leur *corso*, comme les villes grecques avaient leur hippodrome, les villes romaines leur cirque, comme maintenant les villes d'Angleterre ont le turf.

Cette place est de forme circulaire, et le centre est occupé par un grand nombre de petites bornes, autour desquelles il faut tourner une ou deux fois, selon les conventions. Les prix sont peu élevés et seulement honorifiques ; le principal but est de donner de la réputation au cheval vainqueur, qui acquiert par la victoire une valeur triple ou quatruple de celle qu'il avait antérieurement ; sa gloire se répand dans tout le pays, et les plus riches amateurs se disputent à qui en deviendra l'heureux possesseur. Les concurrents courent deux à deux seulement ; il y aurait de graves inconvénients à en faire courir un plus grand nombre. Les chevaux sont attelés à de légers chars et conduits avec un caveçon, dont les rênes très-épaisses, cordées de fil et de laine, servent de correction au cheval s'il veut s'emporter au galop. Ces courses offrent un spectacle charmant : les chevaux, pleins de feu et d'ardeur, sont retenus

au départ par trois ou quatre hommes. Le *sediolo* auquel ils sont attelés est peint de brillantes couleurs ; un léger harnais laisse presque tout le corps à découvert ; les brancards même, suspendus au haut de la sellette, ne les gênent en rien. Leur énergie, leurs brillantes allures, l'expression orientale de leurs têtes, la vigueur de tout leur ensemble, expliquent suffisamment le nom de *cavallo d'un sentimento terribile*, que les Italiens donnent au cheval qui se distingue à cet exercice.

Mais les courses les plus fameuses de l'Italie sont les courses de chevaux libres qui ont lieu à Rome à l'époque du carnaval. Nous en donnerons ici deux descriptions : l'une de madame de Staël ; l'autre, plus récente, extraite des notes d'un jeune voyageur. On doit à M. Carle Vernet un bon tableau des courses de Rome ; le peintre s'est représenté lui-même, dans ce tableau, sous l'habit d'un spectateur français.

Les chevaux qui paraissent dans ce divertissement appartiennent en grande partie à cette espèce inculte et demi-sauvage qui bondit dans les marais pontins et la campagne de Rome.

« La course de chevaux, dit madame de Staël, attire singulièrement l'attention des Romains. Au moment où le spectacle commence, toute la foule se range des deux côtés de la rue qui aboutit à la place du Peuple ; chacun monte sur les amples amphithéâtres qui entourent l'obélisque, et tous les yeux sont tournés vers la barrière d'où les chevaux doivent s'élancer. Ils arrivent sans bride et sans selle, seulement le dos couvert d'une étoffe brillante, bordée de petites clochettes, et conduits par des palefreniers très-bien vêtus, qui mettent à leurs succès un intérêt passionné. On

passe les chevaux derrière la barrière, et l'impatience que montrent ces animaux pour la franchir, dès que les trompettes ont donné le signal, est inexprimable ; ils offrent un spectacle difficile à décrire, tandis que les palefreniers crient : Place, place, en traversant la foule du peuple et sans blesser personne. Les coursiers sont jaloux l'un de l'autre, comme les hommes animés de jalousie et d'un égal amour de la gloire. Le pavé étincelle sous leurs pas ; et leur désir de gagner le prix, ainsi abandonnés à eux-mêmes, est tel, qu'en arrivant au but il en est qui sont morts de la rapidité de leur course. La foule rompt les rangs quand les chevaux sont passés et les suit en tumulte, et les cris ont bientôt annoncé le vainqueur. Souvent le palefrenier qui gagne le prix se jette à genoux devant le vainqueur, et le recommande à saint Antoine, patron de ces nobles et généreux amis de l'homme, avec un enthousiasme aussi sérieux en lui-même que comique pour les spectateurs.

Voici un fragment d'une lettre écrite par un voyageur sur les courses de chevaux à Rome :

« ...... Je vais te parler du spectacle qui intéresse le plus toi et les Romains ; ce sont les courses de chevaux. En les voyant, je me suis demandé à quelle époque elles remontaient et si leur origine était antique. Ces courses ne ressemblent ni aux courses du cirque, ni à la voltige des Franconi des anciens temps, et l'on pourrait encore moins y reconnaître ces exercices du bataillon troyen dont Virgile a été lui-même chercher l'origine dans les jeux enfantins du *Parvus Iulus*. On a rattaché l'usage des courses modernes aux humiliations que subirent les juifs captifs à Rome, du temps des empereurs, forcés à courir eux-mêmes renfermés dans des sacs pour le divertissement des maîtres

du monde. Ils ont obtenu depuis d'être remplacés par des chevaux dans ces courses, dont ils font encore les frais aujourd'hui. Il est certain qu'elles avaient lieu au quinzième siècle, sous le pape Paul II ; mais je ne pense pas que la seule tradition ait donné des jeux aux Romains de nos jours, ils ont été trop longtemps interrompus dans la ville aux sept collines pour qu'on puisse voir dans ceux-ci la continuation de ceux-là. Les barbares qui ont enlevé les bronzes du Colysée pour en faire des armes, n'étaient pas gens à perpétuer les amusements des vaincus; et puis, de l'humeur dont je sais les modernes Romains, ils sont bien gens à inventer des jeux et des spectacles sans les emprunter à personne; quoi qu'il soit, quelques-unes des dispositions sont les mêmes qu'autrefois; comme aux beaux jours du cirque, c'est au moyen d'une corde que les chevaux *equantur frontibus*, avant de s'élancer ; et, transportée des enseignes des bataillons romains sur un champ de gueules, la fameuse légende S. P. Q. R. qui se voit en tête du programme des courses, apprend à tous que le sénat et le peuple romain prennent part aux affaires publiques *si peu que rien*. On pourrait dire, cependant, que les courses d'aujourd'hui doivent moins au caractère qui constitua les exercices équestres des premiers Romains qu'à celui qui, poursuivant les extrêmes, imagina de faire combattre ensemble des animaux, puis des hommes. Là, c'était l'usage de la force aidée de l'adresse; ici l'abus le plus outré. Si, devenue plus humaine, Rome n'exige plus dans ses jeux la vie des animaux et des hommes, si elle veut bien se contenter de voir courir quelques chevaux, il faudra du moins que rien ne soit ménagé pour exciter leur fougue et qu'ils soient forcés de faire, la vie sauve, les plus grands efforts dont leur na-

ture soit capable. Peu importe au Romain que les chevaux destinés à courir ensemble diffèrent d'âge et de taille, que leur poil soit court et lisse comme un velours ou long comme celui d'une chèvre; il s'embarrasse encore moins de savoir quelle distance ils parcourent dans un temps donné; ce qu'il lui faut, c est que, entraînés de la place du Peuple au palais de Venise par une ardeur convulsive, ils arrivent si promptement qu'ils ne puissent davantage.

« C'est beaucoup que l'administration ait exigé que tous les chevaux soient italiens et âgés de trois ans au moins. Il y a du reste entre les courses de Rome et les courses de New-Market ou de Paris toute la différence qui existe entre le caractère d'une nation frivole et insouciante qui ne songe à semer qu'au moment de recueillir, et cet esprit de constance qui sait préparer les résultats et les poursuivre à travers les générations. Ici, point de race améliorée et préparée de longue main à la course; si, dans les plaines d'Albano ou de Poli, il se rencontre un cheval d'un tempérament de feu, qui souffre impatiemment l'approche de l'homme, dont l'œil intrépide atteste qu'il aimerait mieux laisser sa vie dans la course que de s'arrêter avant le but; qu'on l'arrête, et dans huit jours il prendra rang parmi les coureurs. Tel était *Fuochetto*, dont j'ai vu faire la toilette le samedi 16 février. *Fuochetto* a cinq ans; il est à tous crins, sa taille est au-dessous de la moyenne du pays. Il est fier comme un ancien Romain, vif et turbulent comme un Romain d'aujourd'hui; pour rien son œil s'enflamme, ses naseaux se gonflent, sa petite tête carrée, et ses jambes surtout, prennent une attitude menaçante. Du reste, dans ses moments de calme, rien n'annoncerait en lui un prétendant à la noble palme décernée par le sénat et le peuple romain;

son flanc retroussé et un peu ému atteste que depuis quelques jours une nourriture échauffante a augmenté son ardeur naturelle, et l'unique soin qu'on ait pris de son extérieur, c'est de raser le poil qui flottait à ses jambes, moins encore pour leur donner de la grâce que pour rendre plus efficaces les frictions de liquides spiritueux. Tel est Fuochetto lorsqu'il est amené dans la cour des écuries voisines de la place du Peuple, point de départ des coureurs; c'est là qu'on le ferre à neuf. Ah! *Fuochetto*, que tu te prépares de mauvaise grâce à la gloire qui t'attend! N'étaient ces quatre hommes qui te contiennent, je ne sais si tu serais prêt à temps pour la course, et pourtant l'on te ferre à froid! J'ai entendu reprocher à je ne sais quel artiste de n'avoir mis que six clous à chacun des fers de son cheval de bronze, c'est que l'artiste habillait ses héros à la romaine; les fers des chevaux romains n'ont que six clous, mais ceux des coureurs ont bien d'autres accessoires : ceux de devant sont crénelés en pince de huit ou dix coups de lime: ceux de derrière ont chacun sept à huit crampons très-longs et très-forts, deux à l'extrémité des branches, le reste en pince, car la longue rue qui sert d'hippodrome, *Il Corso*, est pavée, et malgré les précautions il arrive que des coureurs tombent en partant. Ainsi ferré, on fait entrer Fuochetto dans l'une des petites écuries destinées aux chevaux de course. Là se voient un râtelier très-ordinaire, une mangeoire en pierre établie dans un coin; et, ce qu'il y a de mieux, c'est une aire bien faite qui incline vers une large pierre percée de plusieurs trous, placée près de la porte sur un conduit souterrain. Arrivé là, voici ce qui est réservé à ce cheval qui souffre à peine une main caressante : des plaques de cuir de différentes grandeurs ayant des anneaux

à l'une de leur surface, enduites de poix sur l'autre, ont été préparées à l'avance ; on les chauffe et on les applique sur les hanches, sur la croupe, sur les flancs, sur les reins ; en tout dix-sept, si j'ai bonne mémoire ; la plupart sont destinées à recevoir une ou deux balles de plomb armées circulairement de plusieurs pointes de fer aiguisées ; quelques-unes doivent supporter d'autres engins dont je vais parler tout à l'heure ; d'autres servent seulement à fixer l'extrémité des cordons qui réunissent et consolident tout ce harnais. Mais la maître pièce, c'est cette balle armée aussi d'une auréole d'aiguillons, et qui, fixée au haut d'une spirale élastique en fil de fer, doit voltiger çà et là tout autour de la pièce de cuir où elle est attachée, elle se place sur le sommet de la croupe au point où elle commence à s'incliner et à se confondre avec le rein. Il y a certainement beaucoup d'art dans la disposition de ces diverses pièces; on voit le groom romain mesurer une ou deux palmes entre chacune d'elles, puis s'assurer avec le doigt s'il a bien rencontré le muscle auquel elle doit correspondre. Alors s'attachent les brillants *orpelli* qui doivent, comme les ailes des oiseaux, mais en agissant tout différemment, hâter le vol des coursiers : ce sont des feuilles très-minces d'oripeaux qui, roulées au commencement de la course, se déploient bientôt et redoublent par leur sifflement la fureur et les craintes des pauvres animaux. Deux sont fixées à des tresses formées des crins les plus voisins du garrot, une autre sur le dos à la place de la selle. Une bande rouge entoure et presse les vertèbres de la queue. On attache des étuis de fer-blanc ouverts au milieu pour laisser passer les mèches d'amadou qu'ils renferment. La bride a deux mors, tous deux en demi-cercle ; l'un est brisé, l'autre entier ; ils

sont attachés au même montant. La têtière est ornée d'un panache de plumes de diverses couleurs. Outre les rênes en cuir, une tresse de rubans également bigarrée offre une nouvelle garantie contre l'indocilité du coureur. Il n'est pas encore temps de le brider: le premier coup de canon n'a pas encore averti la foule joyeuse qui remplit *le cours* de faire place à ce spectacle si envié et pourtant si oublié depuis deux heures, car, à voir *Il Corso* à quatre heures de l'après-midi, on ne se douterait pas que bientôt huit chevaux furieux vont le parcourir d'un bout à l'autre sans renverser quelques milliers de personnes. A cette heure, deux files de voitures, l'une descendante l'autre ascendante, occupent toute cette rue longue de deux kilomètres. L'intervalle qu'elles laissent entre elles et les hauts trottoirs est couvert de gens à pied, les fenêtres sont encombrées de regardants appuyés sur des draperies, le luxe de la maison.

« Cependant, le troisième coup de canon a invité les voitures à se retirer ; les tentes préparées pour les privilégiés près des modernes *carceres* se remplissent déjà, ainsi que les estrades élevées pour l'aristocratie *à deux paoli*, près de l'obélisque de la place du Peuple, et près du palais de Venise. Au delà de ce palais, au point où finit le cours, on tend, d'un côté de la rue à l'autre, une large toile plus faite pour avertir les chevaux que leur course est finie que capable de les arrêter, et aux ordres d'un officier supérieur, qui, comme autrefois Enée en semblable occasion :

Omnem longo decedere circo
Infusum populum et campos jubet esse patentes.

« Un bataillon de soldats romains se forme en croix et refoule sur les trottoirs le peuple qui encombre l'hippo-

drome. Un piquet de cavalerie le suit, et ces gens-là montent si bien à cheval que sans les deux clefs en sautoir qui décorent leur casque, on ne devinerait jamais à quelle milice ils appartiennent. Il revient bientôt sur la place du Peuple annoncer que tout est disposé; alors la trompette appelle les chevaux, ils paraissent..... Heureusement qu'il n'y a pas loin de leur écurie au point de départ, l'amadou les chauffe déjà, et sept ou huit palefreniers les tenant, qui par la tête, qui par la queue, suffisent à peine à les maîtriser. Ils sont arrivés près de la ligne *linea*, et c'est alors que leur rage redouble, car on enlève les aiguillettes qui jusque-là maintenaient les éperons dans l'inaction, et il ne faut rien moins que l'énorme câble placé devant eux pour les empêcher de s'élancer avant le signal. Plusieurs déjà se sont débarrassés de ces grands coquins à bonnet rouge qui les retiennent; ils allaient franchir le câble, au moment où il tombe; ils s'élancent alors au milieu des applaudissements et des acclamations, et disparaissent bientôt entre les deux files de spectateurs qui descendent des trottoirs et se pressent derrière eux. Ils sont partis huit, ils n'arrivent que sept, trois devant, les autres bien loin; les juges sont placés sur un haut balcon près du but de la course. Allons voir délivrer maintenant aux vainqueurs le pallio de satin bleu et les écus promis..... »

La Sicile fut longtemps un caravansérail ouvert à toutes les nations; les Phéniciens, les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Sarrasins, les Normands, les Espagnols vinrent tour à tour se réchauffer aux feux de l'Etna, et apporter à ce pays leurs lois et leurs coutumes. Nous avons vu que la Sicile antique était un pays renommé pour ses races de chevaux et que les rois de Syracuse s'étaient fait

remarquer par les pompes de leurs équipages et leurs victoires olympiques. L'apogée de la prospérité nationale de la Sicile fut aussi celle de ses races chevalines ; les monuments de Palerme, d'Agrigente, de Syracuse, étaient contemporains des rapides coursiers de Denis.

On raconte que ce roi, qui fut depuis maître d'école à Corinthe, promenait un jour Platon dans un char qu'il conduisait lui-même, aux applaudissements du peuple de Syracuse, qui rappelait ces vers d'Homère :

> L'essieu plie et frémit portant l'énorme poids
> De la science du sage et du pouvoir des rois.

Hieron avait un haras dans l'île d'Ortygie où s'élevaient les chevaux destinés à ses chars.

La supériorité des chevaux siciliens subsista jusqu'à la fin de l'empire romain, qui amena dans sa chute la ruine de la Sicile. Vers le neuvième siècle, les Arabes s'établirent en Sicile ; ils eurent pendant trois siècles des émirs à Palerme et les jeux chevaleresques des Maures remplacèrent les courses de chars et les exercices de la jeunesse romaine.

Le onzième siècle apporta de nouveaux maîtres à la Sicile. C'était le temps où les pèlerins du bocage normand allaient conquérant des royaumes, et, comme le héros de la Manche, donnaient des îles à leurs écuyers ; car l'homme n'invente rien, et, quelque fantastique que soit le drame, il est toujours au-dessous de l'histoire. Les fils du châtelain d'Hauteville-le-Guichard fondèrent l'empire de Sicile après mille fortunes diverses, mais il n'est pas présumable que la race chevaline ait reçu à cette époque quelque modification par suite de son croisement avec celles du Nord ; les che-

vaux amenés par les Normands furent peu nombreux, et la plupart même, étant principalement des chevaux de route et non des chevaux de guerre, étaient de petite taille. On lit dans la chronique d'Aimé que, quand Richard Tancrède arriva en Sicile, *cestui par industrie chevauchait un petit cheval si que petit s'en fallait que li pié ne seraient à terre.* Du reste, comme tous les hommes qui possèdent le génie de la conquête, s'ils n'avaient pas amené de chevaux, il leur suffisait de savoir où ils en pourraient prendre? A la bataille de Castro Giovanni, les Normands étaient au nombre de 700 cavaliers, et autant de fantassins; ils avaient à combattre 15,000 Arabes; ils furent vainqueurs et chaque cavalier eut dix chevaux pour sa part de butin.

Un fait assez curieux c'est que le fameux Roger, le plus glorieux de cette race de géants, s'étant brouillé avec ses frères, et réduit à la misère, se fit voleur de chevaux pour vivre.

Les Normands apportèrent à la Sicile les mœurs féodales et les coutumes du Nord. La plus grande punition que pouvait subir un chevalier était la perte de ses armes et de ses chevaux.

Le duc enleva à li chevalier de Pierre le cheval et armes qu'il trova dedans sa terre.

Depuis l'époque normande, la Sicile a vu sa gloire déchoir à chaque siècle; commerce, agriculture, beaux-arts, tout a disparu; le mulet et l'âne ont remplacé le noble coursier dans les habitudes de la vie sicilienne, et cependant les vertes vallées de Catannes, de Villa-Nova et de Syracuse pourraient encore nourrir de rapides cavales et de belliqueux coursiers. On dit que le haras fondé par le prince de Butera offre des chances de succès; il est composé de chevaux anglais. Nous aimerions à voir essayer

dans le pays les grandes races orientales qui nous semblent mieux appropriées au climat et à la nature du sol.

La Sardaigne est encore un de ces temples poétiques que la nature a créés pour le repos de toutes les gloires; tour à tour grecque, romaine, arabe, normande et toujours italienne, elle est célèbre par la douceur de son climat, l'égalité de sa température, la beauté de ses femmes, la vigueur et l'élégance de ses coursiers, choses qui vont toujours ensemble, sous toutes les latitudes et dans tous les climats. Le cheval sarde était estimé à Rome pour la guerre et le tirage des chars, et maintenant encore, si l'on s'occupait de régénérer sa race par des croisements orientaux, on y renouvellerait les merveilles des vieux âges. Mais l'indolence des habitants leur a fait préférer à l'usage du cheval celui plus paisible de l'âne et du mulet. Rien n'est curieux comme de voir les princes et les gens riches voyageant au petit trot de leur âne; ils ressemblent assez dans cet équipage à l'écolier en vacance des allées de Montmorency. Aussi le roi de Sardaigne fait-il acheter ses chevaux en Angleterre, tandis qu'il possède l'ile fameuse qui jadis en fournissait aux maîtres du monde.

La Corse entretenait autrefois une très-petite race de chevaux, fameuse par sa rusticité et son énergie. Cette race avait beaucoup d'analogie avec celle de certaines îles et de certains littoraux des mers ou même de certaines vastes chaînes de montagne, qui sans doute se trouvaient soumises aux mêmes influences. On trouve spécialement en France des espèces analogues dans les Pyrénées, et les îles d'Ouessant et de Noirmoutier.

L'habitant de la Corse aime le cheval et en fait un usage habituel ; c'est avec lui qu'il parcourt les sombres maquis,

les forêts centenaires et les humides vallées qui donnent un cachet si particulier à cette île célèbre. Des courses de chevaux sont établies depuis un temps immémorial dans la Corse : elles ont lieu principalement aux époques des foires de Bastia et d'Ajaccio, le jour de la Saint-Pancrasse. Jadis elles avaient lieu à Saint-Pancrasse même dans la plaine de Marana.

Du reste, ces chevaux, qui atteignent à peine la taille de un mètre quarante centimètres, ressentent les effets de l'incurie avec laquelle on les traite et de l'état si reculé de l'agriculture.

Fier et vindicatif, le Corse n'a pas encore perdu les caractères de sa nationalité. Il croirait déroger à son honneur s'il cultivait lui-même son champ, et il regarde comme des esclaves les paysans de la côte d'Italie, qui à chaque printemps viennent lui prêter le secours de leurs bras.

Aussi insouciants envers leurs chevaux, ils les laissent errer dans les maquis où ils trouvent pour toute nourriture pendant l'hiver des écorces et des feuilles d'arbrisseaux. Quand ils veulent s'en servir, ils leur distribuent avant de partir quelques poignées d'orge, mais jamais d'avoine, inconnue en Corse, et, pendant le voyage, rarement on leur fait prendre quelque nourriture.

Les chevaux de l'île de Corse se composent maintenant des restes de l'ancienne race, qui sont devenus fort rares, des chevaux mélangés provenant des divers croisements qui ont eu lieu dans les races du pays et dans les races importées, et des chevaux étrangers qu'y exportent les contrées voisines et principalement la Sardaigne.

Divers essais d'amélioration ont été tentés avec succès dans ce pays, et, bien qu'on ne doive jamais en attendre un

grand résultat pour l'importation et l'amélioration générale des races, on peut espérer d'y propager une espèce utile aux besoins du pays et d'arriver à se passer, pour le service intérieur, de l'importation des chevaux étrangers Un dépôt d'étalons doit y être prochainement créé dans ce but.

Nous avons vu, dans un autre chapitre, quelle fut dans l'ancien monde la haute réputation des chevaux des Celtibères ; cette réputation ne fit que s'accroître encore par suite de l'invasion des Arabes dans la Péninsule ; nous ne pouvons mieux faire que de citer textuellement à cet égard les judicieuses et savantes observations de M. de Morris :

« Lorsque les Maures firent la conquête de l'Espagne, en « 711, ils y trouvèrent d'une part la fameuse race ibérienne, qui « depuis des siècles avait les honneurs des courses de Rome « et de la Grèce, et de l'autre cette cavalerie qui avait éprouvé « tant de fois la valeur des Romains. Celle des Goths qui ré- « gnaient en Espagne depuis deux cent quarante-quatre ans, « les races espagnoles apportées d'Arabie, selon quelques « historiens phéniciens les premiers vainqueurs du monde, « ou venues d'Afrique à la suite de nombreuses migrations « comme le prétendent d'autres auteurs, avaient subi de- « puis l'arrivée des Goths de grandes modifications. Il se « trouvait donc alors en Espagne, d'abord les chevaux du « pays, ceux du Nord, et enfin les produits du croisement « de ces deux espèces. Les Maures occupèrent l'Espagne « sept cents ans ; pendant cette longue suite de siècles passés « en guerre active contre les chrétiens ou en traité de paix « ou de commerce avec eux, il s'opère encore des croise-

« ments nécessités par la manière de combattre des uns et « des autres. Les Maures durent faire des efforts pour don- « ner à leurs chevaux la force de résistance dont ils avaient « besoin pour soutenir le choc des puissants destriers des « chevaliers chrétiens ; ces derniers durent s'attacher à ac- « quérir pour les leurs la grande vélocité qui distinguait « ceux de leurs ennemis. Ces croisements, suivis avec le « goût éclairé des princes de ce temps chrétiens ou maures, « dont le plus grand luxe consistait dans la beauté de leurs « coursiers, furent les souches de la race andalouse, dont la « réputation et le mérite sont incontestables, et aussi de « quelques-unes de nos meilleures races. »

Un phénomène politique et religieux fort curieux est la haute civilisation qui se développa chez les peuples arabes, peu de siècles après la promulgation de l'hégire, soit que cette loi, copie matérialisée de l'Évangile, reflétât encore assez de rayons divins pour fondre les dernières glaces païennes, et que d'un autre côté la puissance du glaive lui prêtât un appui qui manquait à l'Église, soit que l'habitude de monter d'impétueux et magnifiques coursiers ait donné à ces hardis missionnaires la soif de toutes les grandeurs. Toujours est-il que les Arabes de Syrie et d'Afrique, principalement ceux qui s'établirent en Espagne, furent pendant quatre cents ans à la tête de la civilisation du monde entier; le souvenir des Maures de Grenade et de Cordoue, de leurs brillants tournois, de leurs splendides carrousels, est resté vivant dans la mémoire des peuples. Ce fut du mélange de ces fêtes guerrières et des jeux plus barbares, mais non moins valeureux, des hommes du Nord que se formèrent les coutumes de la chevalerie dont l'histoire et les romans ont conservé jusqu'à nous les poétiques traditions. On ne sau-

rait croire à quel point la passion du cheval était portée dans cette brillante période où ce noble animal prêtait toutes ses facultés à la gloire, aux plaisirs, aux amours; aussi l'histoire a-t-elle conservé une foule de traits qui prouvent toute l'importance que les Maures attachaient à leur noble compagnon. L'un d'eux vendit la ville de *Botam* au monastère de Lorvan pour *une jument pleine*. Les califs les plus renommés dans les légendes pour le mérite de leurs chevaux furent Abderam III et Almansor; ils entretenaient de superbes haras et faisaient venir de Barbarie et de Syrie les plus beaux types de chevaux orientaux. On cite entre autres le présent de quinze chevaux arabes que fit dans le dixième siècle le grand vizir Abd-el-Maleck-ben-Scheid au calif Abd-el-Rahman III. Depuis la bataille de Guadalèti, qui commença la domination des Maures en Espagne, il s'écoula sept siècles jusqu'au jour où Boabdil, dernier roi de Grenade, se prit à verser des larmes en voyant, du sommet du mont Padul, cet empire détruit que sa race perdait sans retour. Pendant ce long espace de temps, rois, émirs, califs, sultans, perfectionnèrent à l'envi le cheval et établirent en divers lieux des haras dont les traces sont restées imprimées dans le sang des coursiers, dans les mœurs populaires, les monuments du sol et les récits de l'histoire.

Nous avons dit ailleurs que pendant tout le moyen âge le plus beau présent qui pût se faire entre rois et héros était un ou plusieurs chevaux espagnols; il est aussi prouvé que c'est par eux que le sang oriental commença à pénétrer dans l'Occident, ou du moins y entra en plus grande abondance. La France et l'Angleterre principalement opérèrent leurs premiers croisements avec des chevaux espagnols. Honorius et Théodose signalent parmi les délices de la cité Constan-

tine d'Arles l'avantage d'y rencontrer ces nobles animaux que l'Espagne élevait avec tant de soin. S'il faut en croire les historiens, jamais cheval ancien ni moderne n'a surpassé le cheval de bataille espagnol, le magnifique genet andalous : taille élevée, encolure majestueuse et rouée, tête large et altière, membres forts et nerveux, allures trides et brillantes, fond inépuisable, il possédait tout à la fois la vitesse et le liant du cheval du Midi, et la force, la douceur et la patience du cheval du Nord. On peut dire que, semblable à ces grandes renommées qui vivent de leurs souvenirs, le genet espagnol a survécu à lui-même.

Bien que l'Espagne reconnaisse elle-même que ses races chevalines sont depuis longtemps dégénérées, nous avons encore vu de nos jours les chevaux de ce pays vantés comme les régénérateurs des nôtres.

Plusieurs causes ont contribué à faire déchoir la race espagnole : d'abord les rois chrétiens qui succédèrent aux Zegris et aux Abencerages n'avaient pas au même degré le goût des fêtes et des jeux équestres; ceux-ci même furent proscrits comme entachés de mahométisme, et le goût du cheval se perdit peu à peu dans la nation; puis l'agriculture, sans laquelle il n'y a point de chevaux, s'en allait dégénérant à mesure que les Arabes quittaient l'Espagne où ils s'en occupaient spécialement, à mesure aussi que l'or du Nouveau-Monde venait encourager la paresse du peuple qui s'accoutumait à vivre sans rien faire, symptôme effrayant de la décadence des nations. On vit aussi, à la honte de la noble Espagne, les rois, et principalement Charles III, y introduire les chevaux étrangers; les haras furent encombrés de chevaux napolitains qui, tout en donnant de la taille au cheval espagnol, lui firent perdre son cachet primitif; l'habitude

de l'âne et du mulet, dont le service plus commode et plus patient est si favorable à la nonchalance à laquelle invite un climat trop doux ; enfin, et par-dessus tout, l'habitude où entraînait l'équitation de manége de rechercher uniquement dans les producteurs les allures cadencées et raccourcies et non plus la vigueur des muscles, la puissance des poumons, la longueur et la force des articulations. Le cheval est né pour l'action, c'est par l'action que nous devons le juger ; les courses antiques, les tournois du moyen âge, les fantasia mauresques, les chasses et les courses modernes, voilà le moyen d'apprécier le mérite d'un cheval. L'art du manége fera des chevaux agréables à monter, les exercices violents feront seuls d'énergiques chevaux. Ce fut pour remédier en partie à cet état de choses que le roi Alphonse défendit à toute la noblesse de monter des mulets ; mais ce sage règlement fut bientôt éludé.

Parmi les principaux haras d'Espagne on compte celui de la Chartreuse de Xérès. Ce couvent possédait un établissement magnifique où l'on élevait les chevaux les plus renommés de l'Andalousie. Longtemps sa réputation fut européenne, et maintenant on ne voit plus que des ruines là où s'élevaient les immenses écuries, là où bondissaient les innombrables cavales qui portèrent si haut la renommée de la Cartouga. Les environs de Xérès possèdent encore des restes précieux de cette race célèbre.

Le haras d'Aranjuez, appartenant aux rois d'Espagne, et qui a pour succursale le haras de Cordoue, s'est acquis une haute célébrité : on y entretenait une race de chevaux connus sous la dénomination de *Hacas de la Regna*, haquenées de la reine, remarquables par leur souplesse, la délicatesse de leurs membres, la beauté de leurs formes, leur tête

ronde et la singularité de leur robe qui n'avait pas varié depuis un grand nombre de générations, c'était un isabelle foncé ou un bai doré excessivement clair.

Ce haras avait beaucoup souffert des dernières guerres qui ont déchiré l'Espagne, mais, depuis quelques années, il a repris sa splendeur première, et c'est maintenant le plus remarquable de l'Espagne. Il contient plusieurs centaines de belles juments et de nombreux étalons, dont quelques-uns sont de pur sang anglais. Ce haras, habilement dirigé par M. le duc de San Carlos, peut être appellé un jour à jouer un grand rôle dans la régénération des races espagnoles.

On ne peut nier toutefois que la nation espagnole ne fasse beaucoup pour sa race équestre ; il ne manque pas de lois et de prescriptions pour encourager l'industrie chevaline, quelques-unes même sont par trop minutieuses et par conséquent inexécutables ; mais on ne peut trop en louer le but et l'esprit. Ainsi plusieurs provinces sont consacrées spécialement à l'élevage des chevaux : ce sont les royaumes de Cordoue, de Jean, de Séville, de Grenade et de Murcie, et la province d'Estramadure ; et en cela les Espagnols se montrent fort judicieux, car la nature a accordé à certaines localités les conditions nécessaires pour faire prospérer la race équestre, et ces conditions ne se trouvent pas partout. C'est là une des grandes causes des déceptions qu'éprouvent les éleveurs français. Les Espagnols ont parfaitement compris cette loi de la nature, et les prescriptions qui favorisent dans les provinces que nous venons de citer l'élevage du cheval y défendent en même temps celui de l'âne et du mulet. D'un autre côté, de grands avantages et des honneurs sont réservés à ceux qui se livrent à cette noble oc-

cupation ; le possesseur de douze juments poulinières et de trois étalons ne peut être arrêté pour dettes, il est exempt de logement, d'impôts en nature, de réquisitions, de tutelles, de curatelles, enfin de tirage ou de levées quelconques pour le service des armées. Celui qui possède six juments, n'a qu'une partie de ces avantages, et ainsi de suite. Voilà certes de magnifiques prérogatives, et une nation si soigneuse de ses intérêts méritait vraiment de porter le sceptre équestre pendant une longue suite de siècles.

Les courses de vitesse ont été récemment organisées dans plusieurs localités, mais il leur manque la sanction du temps, l'acclimatation, la généralisation. Quand l'Espagne comprendra bien que c'était par les courses anciennes et les jeux équestres qu'elle était arrivée à l'apogée de sa gloire, et que c'est à leur chute qu'elle l'a perdue, elle adoptera les courses de vitesse. L'Espagne n'a qu'à suivre, à cet égard, les idées de M. le duc de San Carlos. C'est à lui qu'est attaché le sort de la régénération de la race chevaline d'Espagne : il sauvera Troie, si Troie peut être sauvée. Espérons que ce beau pays, se reposant enfin de ses luttes intestines, tournera sa brillante intelligence et l'activité de son bras vers les soins agricoles, et qu'un jour le cheval espagnol reparaîtra avec sa nation au premier rang des grandeurs humaines.

Nous ne parlerons ici que pour mémoire des courses de taureaux, reste des anciens spectacles du cirque, qui ont résisté en Espagne à toutes les révolutions; là le cheval n'est pas le héros, c'est la victime dévouée du sacrifice; quand, orné de riches banderoles, il vient piaffer avec grâce et relever sa noble tête aux yeux de la foule, c'est l'ancien gladiateur disant à César : *morituri te salutant.*

Les Espagnols ont conservé dans leurs habitudes le goût du cheval, qui se lie à toutes leurs traditions ; en Andalousie particulièrement il existe des sociétés appelées Maestranza, qui ont pour but l'art du manége et l'éducation des chevaux. A certains jours, les membres de l'association, vêtus d'habits rouges brodés d'or et montés sur des chevaux aux sabots dorés, exécutent des exercices équestres qui rappellent les jeux mauresques ; ils courent la bague, la quintaine et la tête de l'épée, puis, parés des couleurs de leur belle, ils essayent d'enlever un ruban dont l'extrémité passe d'un travers de main l'orbe agité d'une roue.

Les sociétés hippiques d'Espagne ont adopté une noble devise, qui devrait être celle du sport de toutes les nations :

Pro republica est, dum ludere videmur.
(Nos jeux, à nous, sont le bien du pays.)

L'équitation espagnole a rivalisé longtemps avec celle des écoles italiennes et françaises, et l'amour du cheval est fortement empreint dans le cœur des enfants de la vieille Ibérie. Aussi, tandis que des Pyrénées aux colonnes d'Hercule le muletier répète son vieux refrain :

Viva, viva mi caballo
Caballo mio caretto,

les fils des vieux chrétiens savent encore manier leurs ardents coursiers comme au temps du Cid et d'Isabelle. Voici une anecdote qui résume à la fois le mérite du cheval et celui du cavalier :

« Parmi les belles ruines qui couvrent l'Espagne, on remarque un ancien aqueduc destiné à conduire à Tarragone des eaux provenant du pont d'Armantera. Cet acqueduc, composé d'un double rang d'arcades et un des mieux conservés que l'on connaisse, est d'un aspect très-élégant à cause des bossages dont il est orné et des reliefs de ses archivoltes; il importait pour la solidité de ces constructions de leur donner peu d'épaisseur : dans le haut elles se terminent ordinairement par une simple rigole plus ou moins profonde, selon le volume d'eau qu'elle avait à porter, mais toujours fort étroite. Sur un défi, un cavalier s'était engagé à parcourir cette rigole dans toute sa longueur sans avoir remarqué qu'elle est interrompue par une large brèche, précisément à l'endroit où le vallon au-dessous est le plus profond ; arrivé à ce point, le cheval ne pouvait plus retourner, et il eût été fâcheux pour le cavalier de descendre et de revenir à pied. Il donna des éperons, le cheval s'élança, franchit l'espace, acheva le trajet, et gagna le pari. »



CHAPITRE IV.

Le Cheval africain. — L'Égypte. — L'Abyssinie. — La Barbarie. — L'Algérie. Les Courses. — La Fantasia.

Autant l'Égypte des Busiris et des Pharaon brilla par ses chevaux nombreux et rapides, autant la pauvre nation qui vint courber tour à tour son front sous le joug des Perses, des Macédoniens, des Romains, et plus tard des Arabes fut inhabile à produire le cheval, symbole de vaillance et de liberté. L'Égypte, décimée par les guerres, courbée sous les tyrans, épuisée par les exactions, abandonna les soins agricoles et les habitudes cavalières. Aussi, les auteurs qui ont écrit touchant les Ptolémées et leurs successeurs n'ont point fait mention des chevaux d'Égypte. Toutefois il ne faut pas croire qu'ils y dégénérèrent complétement ; mais ils furent moins nombreux, moins soignés, moins appréciés. Déjà, sous les Romains, quoiqu'il s'en fît une assez forte exportation pour l'Italie, ils étaient moins estimés que ceux des autres contrées tributaires ; et cependant, parmi les gigan-

tesques monuments dont les ruines couvrent ce pays, se trouve partout le souvenir du cheval. Sur les bas-reliefs, comme nous l'avons vu, il traine les chars et porte les cavaliers ; de magnifiques hippodromes se dessinent parmi les ruines de ses palais détruits, et de vastes écuries abandonnées sont quelquefois le seul indice qui fasse reconnaître aux voyageurs le passage de l'homme, effacé depuis mille ans par le vent du désert. C'est ainsi qu'au voisinage de l'ancienne Médine, près de la butte de Gorbet-Logar, on aperçoit une ancienne écurie voûtée en grosses briques ; cette construction a plus de soixante mètres de long sur sept de large, elle représente un vaste corridor, où l'on pénètre du côté de l'orient par quatre grandes portes ; près de là est un cimetière couvert de débris ensevelis dans le sable. Sous les califes, l'éducation du cheval revint en honneur ; ils se faisaient gloire de posséder de vastes haras et d'entretenir pour leur service un grand nombre de chevaux. L'histoire nous apprend que, lors de la disette qui eut lieu en Égypte, sous le calife El-Mostanser, les chevaux de ses écuries étaient au nombre de dix mille ; mais que trois chevaux seulement résistèrent au fléau qui ravagea ce pays.

Lorsque l'Égypte passa sous la domination des Mamelouks, cette milice célèbre, qui peut être comparée jusqu'à un certain point à la chevalerie d'Occident, dut comme elle toute sa puissance au cheval. C'étaient d'admirables cavaliers que ces Mamelouks, terribles au combat, redoutables à leurs maîtres, dont ils se délivraient d'un coup de yatagan quand ils les gênaient, tyrans du pauvre fellah, qu'ils dépouillaient chaque jour de l'or qu'il demandait à la fange du Nil ; ils n'avaient qu'un seul amour au monde, leur che-

val ! Ils le soignaient de leurs mains, le nourrissaient des fourrages les plus exquis, lui parlaient comme à leur ami le plus cher ; aussi le cheval du Mamelouk connaissait-il son maître à la voix ; au moindre appel il accourait près de lui, et recevait avec joie, de ses mains, la lourde selle et la bride cruelle des Turcs. Aussi, en face de l'ennemi, rien n'était terrible, rien n'était beau comme ces chevaux et ces cavaliers, couverts de fer et de soie, d'or et de cachemire, bondissant dans la plaine comme les béliers de l'Écriture. Lors de la campagne d'Égypte, nos pères ont pu juger eux-mêmes ces braves cavaliers, dont l'audace surprit les vainqueurs de Lodi.

On dit qu'au premier choc de ces fiers circoncis
Les vieux républicains pâlirent indécis !
Jamais dans l'Italie, aux glorieuses rives,
Ni les Germains couverts de cuirasses massives,
Ni des légers Hongrois les poudreux tourbillons
N'avaient d'un pareil choc heurté nos bataillons.

Les dragons d'Aboukir, si connaisseurs en fait de gloire, ne pouvaient se lasser de raconter les hauts faits de ces fils du désert, qui, affrontant la mitraille et le fer, ne se laissaient étonner que par la mort. On en cite qui, ne pouvant pénétrer dans les carrés hérissés de baïonnettes, y faisaient entrer leurs chevaux à reculons. Le poëte que nous avons cité n'a pas oublié ce brillant fait d'armes.

A ces mots, entraînant un escadron d'élite,
Vers le front de Desaix Sélim se précipite,
Et le premier de tous, sur le rempart d'acier,

Fait voler par élans son rapide coursier.
Tel un obus vomi par le bronze qui tonne
Laboure dans ses bonds l'immense polygone.
Tous arrivent de front, devant les fantassins;
Ils fixent brusquement leurs coursiers abyssins;
Le mors impérieux qui les pousse en arrière
Les force à se cabrer sur la triple barrière,
Et dans le bataillon ébranlé sous leur poids
Les quarante chevaux retombent à la fois.

On sait que cette milice disparut comme corps constitué, lorsque, au commencement de ce siècle, l'homme énergique qui restaura le trône de l'Égypte entreprit la régénération sociale de ce beau pays.

Méhémet-Hali n'a pas oublié d'associer la destinée du cheval à l'ère nouvelle de l'Égypte; une école vétérinaire, placée d'abord près de l'école de médecine d'Abouzabel, a été définitivement établie près du haras de Choubrah. Ce haras existait d'abord à Nayé, village de la Basse-Égypte; plus tard, il le fit transférer à peu de distance du Caire, près de sa maison de campagne de Choubrah. Il se compose de vastes bâtiments et de domaines étendus livrés à l'agriculture, et contient environ mille chevaux, dont près de cinq cents juments, le reste étalons et poulains; quatre cents hommes sont employés au travail des écuries et aux soins agricoles.

Quelques voyageurs pensent que le climat de la Basse-Égypte est peu favorable au cheval, en raison de l'humidité qu'y apportent les débordements du Nil, et que celui de la Haute-Égypte, du côté de l'Abyssinie, leur convient mieux. Quoi qu'il en soit, l'histoire et la tradition sont là pour

prouver qu'on peut faire en Égypte de bons et magnifiques chevaux. Avec des institutions solides, un avenir assuré, une civilisation vraie et adaptée au milieu politique et religieux de ce pays, le cheval égyptien, digne frère de l'arabe, peut encore briller parmi les plus parfaits du monde.

Le luxe des voitures n'a pas encore pénétré en Égypte ; le pacha, quelques grands, et les étrangers, en font seuls usage. Les cheiks et les hommes riches ne sortent qu'à cheval ; comme dans tout l'Orient, le cheval est un signe d'honneur et de distinction. On se sert pour les voyages, les courses dans les campagnes et dans les villes, du mulet, de l'âne et du chameau. Une coutume, fort curieuse et fort rationnelle d'ailleurs, a lieu dans la Turquie, en Syrie, et particulièrement en Égypte, c'est de mettre pendant quarante jours, chaque année, les chevaux au vert ; ce temps écoulé, ceux qui appartiennent aux habitants des bords de la mer reçoivent un bain complet d'eau salée, après lequel on les lave soigneusement à l'eau de savon. Pendant ce carême végétal, les chevaux sont dans le repos le plus absolu, et ce n'est qu'après le bain qui le termine qu'ils reprennent, avec la nourriture sèche et tonique, le travail du jour et les entraves de la nuit.

Les chevaux d'Abyssinie ont une haute réputation parmi les Orientaux ; quelques auteurs même avaient été jusqu'à penser que le berceau primitif du cheval était l'Abyssinie, et que c'était de ce pays que l'espèce s'était répandue dans l'univers. Cette prétention n'a pas besoin, ce nous semble, d'être réfutée ; mais elle sert à prouver l'ancienne renommée du cheval d'Abyssinie.

Les chevaux abyssins sont d'une taille relativement éle-

vée, gris pour la plupart, et presque entièrement blancs de très-bonne heure ; ils ont beaucoup de rapport avec ceux du royaume de Dongola et des contrées voisines qui s'étendent entre l'Égypte et l'Abyssinie. Le voyageur Bosenal fait de ceux-ci le plus séduisant portrait : « Les chevaux de Don-« gola, dit-il, sont les plus parfaits du monde entier ; ils « sont beaux à l'œil, symétriques dans leurs formes, ner-« veux et souples dans leurs mouvements, dociles et atta-« chés à leurs maîtres ; l'un d'eux fut vendu au Caire, en « 1816, pour une somme équivalant à 25,000 fr. » Ce portrait est fort embelli ; la plupart des auteurs s'accordent à dire que les chevaux de Dongola ont la tête busquée, l'encolure longue, la croupe avalée, et qu'ils sont généralement enlevés comme la plupart des orientaux. Les habitants de cette partie de l'Afrique racontent aussi que leurs chevaux descendent d'une des juments favorites du prophète. Il faut que cette question du sang et de la race soit enracinée bien profondément dans le cœur de tous les hommes qui ont fait usage d'un coursier généreux et rapide, pour qu'ils recherchent si avidement les titres de noblesse qui peuvent rehausser leur gloire. Du reste, l'usage de l'âne et du mulet a remplacé chez les Abyssiniens en général celui du cheval, surtout dans les contrées les plus montagneuses et les plus escarpées. Les contrées chevalines sont principalement celles de Godjean, de Damot et de Schoa ; cette dernière surtout produit d'excellents chevaux, mais qui malheureusement sont mal élevés et mal soignés. L'état politique du pays s'oppose à toute amélioration sensible de la race équestre.

Bruce nous apprend que si les Arabes montent de préfé-

rence les juments, les Africains, au contraire, ne montent jamais que des chevaux. La raison en est claire, dit-il, les Arabes étant constamment en guerre avec leurs voisins, tâchent de prendre leurs ennemis par surprise, dans le crépuscule du soir ou l'aurore du matin. Les juments sont plus sages, moins bruyantes, et hennissent moins fréquemment, c'est ce qui fait qu'ils leur donnent la préférence. L'Africain, au contraire, attaque à force ouverte, il s'avance sans crainte dans la plaine sans horizon ; les surprises et les stratagèmes lui sont inutiles.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur les races chevalines et les habitudes équestres de cette partie de l'Afrique ; les nations de ces contrées sont trop peu connues, et leurs usages sont d'ailleurs enveloppés de tant de barbarie, qu'il est difficile d'en faire ressortir quelque fait utile et intéressant pour la science ou l'agrément.

D'après le récit des voyageurs, plusieurs contrées du centre de l'Afrique, et principalement le royaume de Bornou, possèdent d'excellentes races de chevaux. M. Tully, dans son *Histoire de Tripoli*, dit que ceux de cette dernière contrée sont supérieurs à ceux de la Barbarie et même de l'Arabie ; ils possèdent, selon lui, les qualités de ces deux races : ils sont vigoureux comme l'arabe et beaux comme l'africain ; mais il faut, en général, se méfier des voyageurs, qui souvent n'ont pas de grandes connaissances en chevaux, et qui se laissent séduire facilement par quelques qualités spéciales, sans pour cela que l'ensemble réponde aux brillants récits dont leur imagination a fait les frais.

Dans les contrées méridionales et occidentales de l'Afrique, et particulièrement dans le voisinage des côtes de

Guinée, les chevaux sont médiocres, petits, faibles, ramingues et méchants ; mais, outre qu'un climat trop chaud et des sables arides sont des conditions peu favorables au développement de la perfection chevaline, quel secours peut-on attendre des soins de l'homme, dans un pays où l'abrutissement et la dégradation humaine sont poussés à leurs derniers degrés ? Là où l'homme est vendu comme un vil troupeau, le cheval, qui participe des instincts et des sentiments de l'homme, ne pouvait être qu'un être dégradé et sans valeur.

Dans l'histoire du cheval africain, nous avons gardé pour le dernier le plus remarquable et le plus illustre de tous, le cheval barbe. La Barbarie, proprement dite, comprend les régences de Tunis, les royaumes de Maroc et de Fez, et cette terre d'Alger, si fameuse dans les histoires anciennes et modernes, et qui méritait par sa gloire et ses malheurs de devenir une terre française. Bornée au nord par la Méditerranée, au midi par une chaîne de montagnes, qui la sépare du grand désert, cette contrée jouit d'une température douce et régulière, d'un ciel d'azur et d'un sol d'une fécondité si merveilleuse, que Rome en avait fait le grenier de l'univers. Des cours d'eau nombreux entretiennent dans ses vallons une éternelle fraîcheur ; une herbe substantielle et appétissante croît dans ses prairies, et les vents balancent dans ses plaines la vague dorée de ses céréales. Le cheval barbe est le descendant du numide, le rival de l'arabe, le père du cheval espagnol, et la source la plus féconde de ce sang fameux que les Anglais ont amené à une perfection idéale. Toutes les causes qui peuvent contribuer à l'amélioration, au perfectionnement d'une race, se sont réunies

pour faire du cheval barbe un modèle de vigueur et d'élégance : magnificence du climat, fécondité du sol, fréquence de communications avec l'Arabie par les pèlerinages et les caravanes, goût prononcé de tous les peuples qui ont habité ce pays, Arabes, Carthaginois, Romains, Turcs, Maures, pour le cheval et les habitudes cavalières, haute civilisation et mœurs élégantes des habitants de ces contrées, pendant plus de dix siècles ; tout a conspiré, l'homme et la nature, pour faire du cheval barbe un magnifique monument, dont malheureusement maintenant il ne reste plus que les débris.

Nous avons vu les Numides sans frein de Jugurtha combattre tour à tour les armées romaines ou participer à leurs victoires. Nous voyons plus tard les Arabes et les Turcs créer dans ce pays une race particulière aussi gracieuse que la race arabe, et plus appropriée aux mœurs et aux habitudes des habitants. Tant que la fièvre de conquête, qui poussait il y a mille ans le Midi sur le Nord, fit au besoin aux Maures d'Afrique et d'Espagne de bons et énergiques coursiers, les races de chevaux s'améliorèrent rapidement. Le cheval barbe devint le premier cheval du monde, plus grand que l'arabe, plus gracieux que l'égyptien, plus énergique que tous les chevaux du Nord, en y comprenant même l'Italie et la Sardaigne. le cheval barbe est ordinairement le plus beau modèle que l'on puisse donner ; il est calme au combat, sobre sous la tente, et terrible à l'ennemi. Mais l'heure du déclin s'entendit à la bouche du Muezzin, sur les hauts minarets. L'esclavage abrutit bientôt les fils des Abencerrages et des Zégris ; la noble guerre, qui est la mère du noble coursier, ne fut plus qu'un pillage organisé

et une suite de brigandages. Bien plus, le gracieux cavalier de Grenade abandonna le cheval, et se fit pirate de la mer. Alors, adieu les beaux coursiers, adieu les souvenirs des haras du prophète. De ce moment, date la dégénération effrayante dans laquelle nous avons trouvé la race barbe lors de la conquête d'Algérie.

Le cheval barbe a plus de taille que le cheval arabe; il a la tête un peu plus longue et légèrement busquée, sa poitrine est magnifique, ses membres forts et nerveux. Son arrière-main laisse quelquefois à désirer, mais son ensemble est merveilleux de grâce et d'élégance ; il a le pied sûr, la course rapide, et se plie néanmoins facilement aux travaux les plus compliqués du manége ; sa docilité est extrême, et la plupart du temps son maître le conduit sans bride, par la voix seulement et la fameuse baguette traditionnelle des peuples nümides : *Numidi infreni*.

Les chevaux barbes ont été renommés dans tout le moyen âge à cause de leur douceur, de leur mérite et de l'âge avancé auquel ils parviennent, et qui a donné lieu à ce proverbe : *Les barbes meurent, mais ils ne vieillissent pas*. Les mœurs de cette partie de l'Afrique pendant plusieurs siècles ont eu beaucoup de rapports avec celles de l'Espagne ; les rapports fréquents des Maures entre eux, les invasions et le contact des chrétiens, les rapports du sol, de la température, des usages, tout concourait à opérer cette fusion ; aussi, jusqu'au siècle dernier, la race barbe, comme nous l'avons dit, fut-elle estimée au moins à l'égal de la race arabe.

L'intérêt qui s'attache au cheval algérien depuis la conquête nous permet d'entrer ici dans quelques détails cir-

constanciés que nous prendrons dans l'intéressant ouvrage publié sur l'Algérie par M. Moll.

« Les divergences encore fort récentes d'opinion à l'égard des chevaux de l'Algérie ne rendront peut-être pas inutiles quelques développements sur cette importante question.

« On est tellement habitué à juger les chevaux sur l'extérieur, qu'il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on ait pris une mauvaise opinion de la race barbe, telle qu'elle existe aujourd'hui dans notre colonie. En effet, pour les gens non connaisseurs ou habitués aux formes développées du Nord, l'espect de ces animaux justifie cette assertion que les chevaux actuels de l'Afrique valent tout au plus nos rosses de fiacre. On ne voit pas chez eux cette conformation que le vulgaire confond avec la *beauté,* parce qu'elle plaît aux regards, et on leur attribue des défectuosités, parce que sous certains rapports ils sont disgracieux. D'ailleurs, l'exiguïté de leur taille, plus apparente encore par suite de la taille ordinairement grande des cavaliers qui les montent, suffirait pour les déprécier aux yeux d'une foule de personnes.

« C'est à l'œuvre qu'il faut les voir pour les bien juger, et c'est chez eux qu'on peut apprécier l'influence de ce mystérieux principe d'action, qu'en physiologie on appelle l'*influx nerveux,* et que le vulgaire reconnaît et désigne, chez certains animaux, en disant qu'ils ont de l'âme. Sobres, dociles, patients, ils sont cependant, en général, pleins de courage et de fonds, et d'une sûreté de jambes à toute épreuve. On voit ces soi-disant *rosses* galoper dans des terrains où un cheval du Nord passerait difficilement au pas, contourner ou franchir les obstacles avec une mer-

veilleuse agilité, et, sous un soleil brûlant, montés par de lourds cavaliers, souvent mal nourris, n'ayant pas toujours de l'eau à discrétion, traités comme le cavalier français traite en général son cheval, c'est-à-dire sans soins, sans amour, faire malgré cela, pendant une série de quinze, vingt et même trente jours, des marches journalières de trente à quarante kilomètres, dans un pays accidenté et privé de routes, au travers des torrents et des broussailles, sur des pentes rocheuses et ravinées, marches qui se compliquent encore souvent de courses rapides nécessitées par les alertes ou la poursuite des ennemis. Et cependant, loin d'avoir ce qu'il y a de mieux dans le pays, c'est à peine si, jusqu'à présent, nous avons eu le choix dans le rebut.

« Le cheval africain, tel qu'il existe aujourd'hui dans la colonie, et malgré les causes nombreuses qui ont contribué à sa dégénération, est encore, à mon avis, le cheval de guerre par excellence. On pourrait désirer un peu plus de taille, mais peut-être n'y arriverait-on qu'au détriment de cette légèreté, de cette force, de cette constitution robuste, de cette âme, de ce qui fait, en un mot, le mérite de ces chevaux. Dans tous les cas, rien ne sera plus facile à obtenir que cette augmentation de taille, lorsque la production des chevaux ne sera plus uniquement entre les mains des Arabes.

« Je n'entrerai que dans peu de détails sur l'extérieur et la conformation de ces animaux, sujet qui a déjà dû être traité avec étendue par des hommes spéciaux. Je dirai seulement que la taille varie entre un mètre quarante-cinq centimètres et un mètre cinquante-cinq centimètres ; que les formes sont

sèches, anguleuses, et, généralement, flattent peu l'œil; que, néanmoins, lorsqu'on examine ces animaux de près, on trouve que tout est combiné de manière à réunir les conditions de force, de vigueur et de légèreté. Ainsi, capacité thoracique très-développée; épaules musculeuses, fortement inclinées; avant-bras longs et recouverts de fortes saillies musculaires; genoux larges, canons courts, tendons forts et détachés; sabots durs et bien contournés; reins droits et courts; jarrets étirés, larges et plats.

« J'ai vu, en outre, dans la province de Constantine et à Oran, plusieurs chevaux ayant des formes plus arrondies, plus développées, et se rapportant tout à fait à celles sous lesquelles on représente habituellement les chevaux turcs, et même quelquefois, quoiqu'à tort, les chevaux arabes. Le poitrail et la tête sont plus larges, l'encolure plus épaisse et rouée, le corps plus cylindrique et la croupe plus chargée. J'ai même vu, chez plusieurs d'entre eux, des cous de cochon.

« Ces chevaux, m'a t-on dit, proviennent de chevaux turcs et turcomans importés, à diverses époques, de la régence.

« Dans la province de Constantine, il existe également une race plus grande, plus développée, plus haute sur jambes, mais moins bien faite que la race ordinaire, et que l'on connaît sous le nom de *Trass-Berdee* (jument de bât). Cette race, peu estimée, et qu'on dit provenir de Tunis, sert, en effet, principalement à porter des fardeaux. On l'emploie également, et de préférence, à la production des mulets.

« Dans la province de Constantine, et surtout dans celle d'Oran, les chevaux sont plus nombreux et meilleurs que dans les provinces d'Alger et de Titterie. Peut être notre

occupation a-t-elle contribué à cette différence, mais il paraîtrait qu'elle existait avant notre arrivée. A part les circonstances physiques, plus favorables dans les deux premières provinces, par suite du grand nombre de plaines et de riches vallées qui s'y rencontrent, on expliquerait très-bien cette différence par le fait seul de l'action plus immédiate de l'ancien gouvernement sur les provinces d'Alger et de Titterie. Les Turcs avaient, en effet, le triste privilége de tarir toutes les sources de richesse dont ils s'occupaient, et c'est notamment dans la production des chevaux que leur influence nuisible se faisait sentir. Les beaux chevaux étaient l'objet de la convoitise des officiers turcs qui, méprisant les formes légales, habitués d'ailleurs à traiter les Arabes en peuple conquis, s'en emparaient purement et simplement toutes les fois qu'ils le pouvaient. Bien des razzias ont été exécutées dans le seul but d'acquérir un beau cheval. Renchérissant sur leurs chefs, les soldats turcs, dans beaucoup de garnisons, ne se gênaient pas pour arrêter aux portes les Arabes qui arrivaient montés sur de bons chevaux, pour les en faire descendre à coups de bâton et s'en emparer. Aussi les Arabes avaient-ils fini par ne plus venir dans ces villes que montés sur des ânes, des mulets ou ce qu'ils avaient de plus mauvais en chevaux. Des Arabes des environs de Bone m'avouaient qu'une des causes qui leur faisait accepter la domination française avec plaisir, c'était de n'avoir plus à cacher leurs montures de choix. De là vient que les grandes et fortes tribus possèdent seules de bons chevaux, et que la province d'Oran, où ces tribus sont plus multipliées qu'ailleurs, en a le plus grand nombre. Ainsi, les Ouled-Sidi-el-Aribi, riche tribu des marabouts de

la plaine du Chéliff, les Oulassas, les Hachems-Gharabas, les Ouled-Sidi-Seleïman, les Ouled-Giaffar, riches et puissantes tribus, s'adonnaient et s'adonnent encore, avec succès, à l'élève des chevaux, et en ont un grand nombre de fort beaux dans leurs vastes plaines.

« Il en est de même, dans la province de Constantine, chez les puissantes et populeuses tribus des Abd-el-Nour, de Hanenchas, des Haractas, de Ouled-Soltani, des Ouled-Ammer-Ben-Seba, de Ouled-Righas, etc.

« Les tribus du désert, malgré les obstacles que leur opposait la nature de leur pays, élevaient et élèvent encore un grand nombre de bons chevaux, grâce à la liberté dont elles jouissaient, tandis qu'aux environs des villes, et partout où le pouvoir turc était fort, les tribus, même les mieux placées, à l'exception de celles du Makhzen, s'adonnaient peu à l'élève des chevaux, et beaucoup plus à celui des mulets et des ânes.

« Les tribus kabyles sont dans le même cas, non pas à cause des Turcs, mais à cause de la nature montagneuse des contrées qu'elles habitent.

« Disons cependant que les chevaux des plaines basses et fertiles qui avoisinent la côte passent, parmi les Arabes, pour inférieurs à ceux des montagnes et des plaines arides du Midi, quoiqu'ils aient plus de taille et d'étoffe.

« On sait qu'en général les Arabes estiment plus les juments que les chevaux. Ils ne s'en défont que difficilement, et comptent la généalogie de leurs chevaux plutôt d'après les mères que d'après les pères.

« Autrefois, ils vendaient leurs plus beaux chevaux aux Turcs, qui les préféraient aux juments. Ils en vendaient éga-

lement dans le Maroc, et les tribus des confins du désert ne conservaient même généralement que quelques chevaux d'élite pour la reproduction.

« Les diverses tribus en relation avec nous nous ont vendu un assez grand nombre de chevaux à diverses époques ; mais il a toujours été très-difficile d'en obtenir des juments. D'ailleurs, la plupart de ces tribus, étant précisément autrefois exposées aux spoliations des Turcs, se trouvent dans le cas déjà signalé, c'est-à-dire ont peu de chevaux. De là, en partie, la difficulté que nous avons eue pour la remonte de notre cavalerie. Du moment où nous dominerons au loin, nos besoins en chevaux seront, je pense, facilement satisfaits ; car tout ce que j'ai entendu dire des grandes tribus du Midi me porte à croire, même en faisant la part de l'exagération habituelle des Arabes, que, malgré l'état de guerre, état qui, du reste, comme on le sait, n'est point anormal chez les Arabes, il s'y trouve encore d'importantes ressources en chevaux.

« On serait porté à croire que l'Arabe, peuple pasteur et guerrier, tenant avant tout à ses chevaux, qu'il estime bien au-dessus de ses femmes, devrait avoir acquis une expérience consommée dans la connaissance du cheval, de meilleurs modes d'élève, d'entretien et d'emploi de cet animal. Il n'en est rien cependant ; et, comme si ces hommes, passés maîtres en ruses et en commerce, étaient frappés d'incapacité en présence des faits naturels, on retrouve chez eux la stupidité du sauvage, même en ce qui concerne leur animal de prédilection. On en jugera par ce qui va suivre. Mais disons tout de suite que ce qu'on a conté de l'amour de l'Arabe pour son cheval, et des soins qu'il lui

prodigue, est digne d'être rangé à côté de l'énumération des autres vertus qu'on lui a si étrangement prodiguées. L'Arabe aime son cheval plus que sa femme, mais cela ne prouve nullement qu'il l'aime beaucoup. Il passe souvent de longues heures à le contempler, et refuse parfois de le vendre à des prix très-élevés ; mais il n'y a là rien de ce sentiment qui porterait, par exemple, beaucoup de personnes à conserver leurs chiens, même au prix de grands sacrifices, et quoiqu'ils ne leur soient d'aucune utilité. C'est tout simplement l'avare qui se complaît dans la vue d'un objet d'une haute valeur à ses yeux. C'est le guerrier qui tient à ses armes, parce qu'elles lui sont utiles, ou l'homme vaniteux qui contemple avec orgueil les richesses qu'il possède.

« L'Arabe abuse de son cheval comme il abuse de tout. « Mettez un cheval, dit M. Baude, entre les mains d'un enfant qui ne le craigne pas, l'enfant abusera de tous les moyens de l'animal ; ainsi font les vieux Arabes. Élevés dès l'enfance à manier des chevaux, les Arabes sont incontestablement des cavaliers plus exercés que nous, mais leur équitation ne vaut pas la nôtre. L'art patient de beaucoup obtenir de l'animal en le fatiguant peu leur est inconnu : ils l'attaquent du mors et de l'éperon par brusques saccades, et c'est malgré la manière dont il est conduit que le cheval barbe conserve tant de grâce, de vigueur et de solidité. »

« On sèvre les poulains à sept ou huit mois ; à un an on lui coupe les crins, et, à partir de ce moment, il devient le compagnon des jeux des enfants, qui commencent son éducation en le montant, les plus jeunes d'abord, les plus âgés ensuite, à mesure que les forces de l'animal augmentent.

A l'âge de trente mois, on lui met la selle et la bride, et on le tient entravé auprès de la tente, pendant un temps graduellement plus long, afin de l'habituer à la soumission. Alors les hommes le montent ; mais, au lieu d'user de ménagements à son égard, ils le soumettent presque immédiatement aux plus rudes épreuves, lui font faire des fantasias, le lancent à fond de train et l'arrêtent court, lui font parcourir rapidement des terrains accidentés, lui apprennent à s'enlever par-dessus les obstacles ou à les contourner, l'habituent à la détonation des armes à feu, et enfin s'attachent à lui donner un bon pas, qui, avec le galop, est la seule allure que les Arabes laissent prendre à leurs chevaux.

« A quatre ans, l'animal, lorsqu'il a supporté ces épreuves, ce qui n'arrive pas toujours, est regardé comme dressé ; mais souvent il est déjà presque ruiné. A partir de ce moment, et pour le refaire, on le soumet à un traitement plus doux, et on lui donne une bonne nourriture. A cinq ans, on lui coupe de nouveau les crins, et les Arabes, qui ignorent le moyen de reconnaître l'âge du cheval par l'usure des dents, l'estiment approximativement par la longueur de la crinière.

« A sept ans, l'animal est censé avoir acquis toutes ses facultés, ou être complétement ruiné. Aussi les Arabes disent-ils : « Sept ans pour mon père, sept ans pour moi, sept ans pour mon ennemi. » Ce proverbe constitue, avec le suivant, la base du système et des connaissances hippiques des Arabes : « Fais manger le poulain d'un an pour le conduire à bien ; monte-le à trois ans, jusqu'à ce qu'il en plie ; soigne-le parfaitement de quatre à cinq ans, et alors, s'il ne te convient pas, vends-le. »

Les jeux équestres des peuples ont ordinairement un rapport direct avec leur manière de combattre. Les fantasias algériennes sont un composé des anciens carrousels des Maures et des évolutions militaires en usage dans leurs combats ; mais, au lieu des exercices savants, des méthodes gracieuses des anciens Maures, on ne trouve ici que la fougue, l'impétuosité et le désordre du sauvage : lancer son cheval à toute bride, l'arrêter court, le mener tantôt à droite, tantôt à gauche, sans but déterminé, tirer son coup de fusil et charger en courant, tel est le fond des fantasias, spectacles si cher aux peuplades de l'ancienne barbarie. Quoi qu'il en soit de la bizarrerie, il y a quelque chose qui émeut fortement l'âme à voir s'élancer ces nombreux cavaliers, partant tous à la fois, poussant des cris, agitant leurs armes, faisant feu de toutes parts; à voir les chevaux s'animer à l'imitation de leurs maîtres, bondir et se cabrer, suer le sang et l'eau, franchir les ravins, descendre les collines, voler comme des flèches, et s'arrêter court tandis que leurs naseaux fument et que le feu semble sortir de leurs ardentes prunelles. C'est vraiment un thème militaire, et il ne faudrait que le régulariser pour y donner peut-être un but d'utilité pratique, utile dans les évolutions de la cavalerie légère.

Depuis la conquête, des courses de chevaux ont été établies à Alger, à Oran, à Bone, par nos braves officiers; c'est une institution à encourager, et qui portera un jour ses fruits. Des tentatives ont été aussi faites par l'administration de la guerre pour l'amélioration des races chevalines ; mais les types du pays ne sont pas assez purs pour servir de fondement à une régénération complète de l'espèce.

C'est à nous qui possédons maintenant le sol fécond qui vit naître les chevaux de Jugurtha et d'Abderame, et auquel le monde est redevable de *Godolphin-Arabian* et des *Barb-Mare*, qui formèrent la race pure ; c'est à nous qu'il appartient de faire renaître la race barbe, avec son énergie, sa grâce et ses facultés régénératrices. Il ne faut, pour cela, qu'aller chercher sur les bords de l'Euphrate quelques-uns de ces types que l'Orient conserve encore, et les semer avec intelligence et patience sur cette terre promise qui attend de nous son réveil à la civilisation et au partage de nos gloires.



CHAPITRE V.

Chevaux russes et cosaques. — Chevaux sauvages. — Mazeppa. — Chevaux polonais.

Depuis la fondation de l'empire de Russie par le vieux chef scandinave Ruric, jusqu'au règne de Pierre le Grand, les peuples à demi sauvages de la Moscovie s'occupèrent fort peu de la science du cheval. Semblables aux Sycthes, leurs pères, ils buvaient le lait de leurs juments, se nourrissaient de la chair de leurs poulains, et parcouraient les steppes en troupes vagabondes, comme le font encore les Tartares et les Cosaques des bords de la mer Caspienne. La Moscovie devait au voisinage de la Perse et de la Turquie une race excellente de chevaux. Passant sans transition de la patrie du soleil dans celle des frimas, le cheval russe était sobre comme tous les fils du désert, dur à

la fatigue, robuste et plein de feu. Il conservait, de son illustre origine, l'œil de la gazelle et la démarche altière ; mais il avait pris la robe fourrée du Nord, la longue crinière et l'aspect misérable du riche déshérité.

Longtemps la civilisation sommeilla comme engourdie sur cette terre glacée ; un jour enfin, un coursier de l'Ukraine conduisit à Sardam le civilisateur du Nord ; sa main apprit à construire des navires, son grand cœur en savait la marche. Plus tard, le même coursier le porta dans Paris, où trônait alors le roi du monde. Pierre vit et comprit toutes les grandeurs de la terre, et les légua à son peuple, en le conviant à son tour au mystérieux banquet du progrès.

C'est au cheval que la Russie dut l'honneur de sortir de sa longue léthargie ; c'est à lui qu'elle dut la formation de ce vaste empire qui s'étend sur deux mondes, et qui du pôle glacé des bords du Kamtchatka touche aux contrées heureuses de l'antique Éden.

Parmi les mille transformations que les climats divers, les habitudes variées de ces peuplades, l'inégalité des conditions et des fortunes, viennent apporter à la race chevaline en Russie, on distingue cependant deux grands types spéciaux : le cheval du Cosaque et le cheval destiné au tirage des traîneaux. Qu'importe que la race arabe presque pure s'élève dans les riches haras par les soins d'intelligents boyards ? Qu'importe que des familles de pur sang anglais, transportées à grands frais et s'alliant toujours entre elles, maintiennent, sous un climat analogue, la pureté aristocratique de leur nom et adoucissent les chagrins de l'exil, en retrouvant sur les bords de la Neva et du Dneiper

les jeux du turf et les souvenirs de la patrie? Qu'importe, enfin, que de judicieux croisements, des soins constants et éclairés, un amour instinctif de la science hippique, améliorent et modifient chaque jour les espèces chevalines en Russie? Pour l'étranger, pour le poëte, il n'y en a que deux :

Le cheval du Cosaque,

Le cheval du traîneau.

Qui ne connaît le cheval du Cosaque, qui n'a vu sa longue crinière, cette tête osseuse et énergique, cette maigreur apocalyptique et cet air d'indépendance et de sauvagerie qui rappelle le souvenir des coursiers d'Attila! M. de Béranger l'a peint pour l'éternité dans ses belles odes :

> Viens, mon coursier, noble ami du Cosaque,
> Vole au signal des trompettes du Nord ;
> Prompt au pillage, intrépide à l'attaque,
> Prête sous moi des aîles à la mort.
> L'or n'enrichit ni ton frein ni ta selle,
> Mais attend tout du prix de mes exploits,
> Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
> Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Nous reviendrons à ce type, d'ailleurs si connu, quand nous parlerons des chevaux à demi sauvages de la Russie d'Europe.

Le cheval russe, proprement dit, est de corpulence moyenne, peu distingué, mais vigoureux, sobre et infatigable, plus propre pour le tirage que pour la selle. C'est là que l'on trouve la souche de ces chevaux qui font voler les rapides traîneaux sur les routes glacées, à travers les dé-

serts. Le traîneau remonte en Russie à la plus haute antiquité, c'est la voiture de l'hiver sous les pôles arctiques ; l'été, on le remplace par le léger *drosky*, qui n'est, à vrai dire, qu'un traîneau porté sur quatre roues. On attelle ordinairement trois ou quatre chevaux de front; le postillon les dirige du siége, il les anime, les ralentit, les arrête au son de sa voix ; les côtes les plus rapides sont descendues et montées du même train, et la vitesse avec laquelle disparaît la distance semble réaliser les poétiques fictions de l'Orient, ou les miracles que notre siècle a vus naître à l'aide des chemins de fer et de la vapeur. Le fonds que possèdent ces chevaux est inépuisable; souvent, en arrivant au relais, le postillon demande au voyageur la permission de continuer, quoiqu'il ait déjà parcouru trente et quelques werstes, environ trente-deux kilomètres et qu'une distance pareille reste encore à parcourir. Les courriers vont ordinairement de St-Pétersbourg à Moscou en quarante-deux heures. On compte, de l'une à l'autre de ces deux villes, sept cent vingt-neuf werstes, c'est donc environ dix-huit werstes ou dix-huit kilomètres à l'heure, vitesse prodigieuse, si l'on compte le temps de relayer et les repas des voyageurs. L'empereur Alexandre et son père Constantin voyageaient avec une rapidité qui tenait du prodige. L'empereur allait de Saint-Pétersbourg à Moscou en trente-six heures, cependant il ne mangeait pas dans sa voiture et prenait ses repas à l'aise. Le grand-duc Constantin franchissait la distance de Varsovie à Pétersbourg d'une manière encore plus rapide; cette distance est de seize cents kilomètres ; il mettait quatre-vingts heures à la parcourir, c'est vingt kilomètres à l'heure. S. M. l'empereur Nicolas a encore reculé ces extrêmes limites ; le

grand empereur, qui tient d'une main si ferme le sceptre de Pierre Ier, veut tout voir par lui-même, et souvent, tandis qu'on le croit paisible au fond de son palais, il vient tomber à l'improviste chez l'un de ses puissants sujets, pénètre sous la hutte du Kalmoulk, dans les tentes des soldats qui gardent les frontières de l'empire, ou se fait annoncer à la porte des rois ses voisins.

Un voyageur nous a transmis le récit de la vigueur et des misères du cheval russe employé aux travaux des grandes villes.

« On est dans l'habitude, dit-il, de plaindre les chevaux de fiacre, à Paris ; les travaux, les peines, les privations, les mauvais traitements auxquels ces malheureux animaux sont soumis et exposés, ont donné lieu à un proverbe que tout le monde connaît : *Paris est l'enfer des chevaux*. Eh bien ! un tel enfer peut être considéré comme le paradis pour les chevaux de place à Pétersbourg, car leur sort est bien autrement rigoureux.

« Les paysans, qu'un sol glacé empêche pendant l'hiver de se livrer aux travaux de l'agriculture, et qui n'en doivent pas moins payer la redevance, sollicitent un permis de leur seigneur, et, l'ayant obtenu, partent sur un traîneau façonné de leurs mains, attelé d'un maigre cheval, pour l'une des principales villes de l'empire, dans l'espoir d'y gagner quelqu'argent au service public.

« Le paysan qui s'absente ainsi de son village n'a, jusqu'au moment de son retour dans sa chaumière, pour abri que le ciel, et pour lit que le banc de son frêle équipage ; il fait ses repas en plein air, et rien n'égale sa frugalité. Le désir d'amasser un petit pécule lui fait supporter avec courage

toutes les privations. N'accordant aucun relâche au pauvre animal sur le travail duquel sont fondées toutes ses espérances, il le flatte par de douces paroles, l'appelle *son père, son oncle, son petit pigeon*, et mille autres expressions semblables; il lui promet mille félicités dans une autre vie, en récompense des peines qu'il éprouve dans celle-ci. On ne saurait dire si ces hommes incultes croient à la réalité de pareils dédommagements pour tous les êtres; mais, dans ce cas particulier, ce serait en vérité un vœu bien légitime, car ces malheureux chevaux passent quelquefois une partie de l'hiver sans être dételés et sans pouvoir se coucher un seul instant. On ne conçoit pas comment ils peuvent résister à de pareilles fatigues. Lorsque le froid est vif, dans la crainte qu'ils ne périssent d'engourdissement, on les force à marcher sans cesse et le jour et la nuit. Dans toutes les rues sont disposées des mangeoires pour leur donner l'avoine; ils ne s'arrêtent que là, par intervalle, quand ils sont exténués. Du reste, ferrés à trois crampons et naturellement ayant le pied très-sûr, ils galopent sur la glace, sans que presque jamais il leur arrive d'accidents.

« On pourrait croire qu'il y a exagération dans le récit des souffrances et du service des chevaux russes, dans les grandes villes, pendant l'hiver; eh bien! ce n'est que l'exacte vérité. Un grand nombre de chevaux passent six mois d'hiver dans les rues de Pétersbourg, faisant un exercice continuel, traînant la nuit leur maître endormi, qui se réveille aussitôt qu'ils s'arrêtent pour leur crier: « En avant! » et leur appliquer un vigoureux coup de knout.

« Un cheval de fiacre est vieux, à Paris, quand il compte douze à quinze années; en Russie, il est souvent encore

plein de force et de légèreté à vingt-cinq ans, malgré la négligence ou les mauvais traitements qu'il supporte, ce qui prouve l'excellence de sa constitution. Les maladies sont rares chez lui, surtout celles qui attaquent les membres et la vue. Il est sobre, patient, et très-sensible aux caresses; il a, pour la reconnaissance, des facultés presque aussi développées que le chien; enfin, dans les chevaux russes les plus communs, on trouve une intelligence et des moyens physiques approchant beaucoup de ce qui distingue les chevaux arabes. »

La Russie est maintenant une des contrées du monde où l'on s'occupe le plus de l'amélioration du cheval; le nombre des haras est considérable. Les chevaux élevés chez les seigneurs et les riches boyards se distinguent du cheval indigène par les croisements orientaux et anglais qui ont modifié leur conformation, par les soins qui leur sont donnés et la nourriture plus substantielle et plus succulente qu'ils reçoivent. Leur taille est généralement élevée, leur port élégant, leur peau fine et leur œil ardent. Parmi les chevaux russes on cite particulièrement les *rissah* ou trotteurs, de la race d'*Orlow*. Ces chevaux ont, dit-on, pour origine un cheval arabe donné en 1780 au comte d'Orlow par le Grand Turc. Ce cheval fut placé dans le haras du comte, situé près d'Aroul; il se composait principalement de juments danoises. Quoi qu'il en soit de cette origine, c'est actuellement encore de ce haras, entretenu avec le plus grand soin par la comtesse Orlow-Tschemansky, que sortent les meilleurs trotteurs. Ce sont eux qui traînent les voitures légères qui sillonnent les rues de Saint-Pétersbourg et ces traîneaux qui glissent sur les flots glacés de la Neva. Les

rissah sont, avec les trotteurs américains, les hardraves et les padouans, les premiers trotteurs du monde ; leur conformation n'est pas toujours régulière, mais ils ont la force, la vitesse, l'énergie : c'est là tout le cheval. On rapporte que les chevaux attelés au drosky, et donnés par le czar à notre grand peintre Horace Vernet, sont issus de cette espèce fameuse. Les trotteurs russes trottent à la vitesse d'environ sept minutes pour quatre kilomètres, ce qui est la plus grande vitesse connue. Les *petits trotteurs d'Estonie*, ceux de Viatka et de Kolywan, égalent presque en vitesse ceux du haras d'Orlow, mais ils ont moins d'élégance et de taille.

La cavalerie régulière de l'armée russe, en y comprenant les soixante-douze escadrons de la garde, s'élève environ à 90,000 hommes. La cavalerie irrégulière est innombrable ; elle se compose des Cosaques du Don, de l'Oural et de la mer Noire, des Kirghises, Tartares, Baskirs, et autres peuples tributaires. Leur effectif militaire habituel est d'environ 150,000 hommes. Voilà, à proprement parler, la véritable cavalerie russe ; car, autant le Cosaque, fils des Scythes, est cavalier de sa nature, autant le paysan moscovite l'est peu ; aussi, la cavalerie de ligne, recrutée particulièrement dans les provinces impériales, est-elle d'une notable infériorité sur toute la cavalerie de l'Europe. Mais, en revanche, rien de magnifique, rien d'imposant, comme l'aspect de la garde impériale : les soldats de la garde sont choisis dans l'élite de l'armée ; ils sont tous de la même taille, de la même tournure, du même aspect, et semblent, comme on l'a dit, *taillés sur le même patron par un ukase ;* malheureusement, par une coutume singulière, adoptée généralement par tous les peuples, ces cavaliers sont d'une taille disproportionnée

avec leurs chevaux; il en résulte que ces corps sont peu aptes à supporter de grandes fatigues et qu'ils semblent plutôt organisés pour la parade que pour le combat. Rien n'est beau comme le défilé de la garde à la suite d'une revue: après les innombrables bataillons de l'infanterie, on voit s'avancer les cavaliers des gardes avec leur uniforme blanc couvert de broderies d'or, et leurs cuirasses noires et polies; les cuirassiers de Gatchina, avec leurs casques et leurs cuirasses luisantes; la pesante cavalerie des dragons de la garde; les lanciers et les hussards aux rouges uniformes; les cosaques rouges et bleus dont les longues lances s'élèvent comme une forêt mouvante. Chaque régiment a ses chevaux d'une même couleur, les uns noirs, les autres bais, gris ou alezans; la marche est fermée par un régiment mahométan, avec ses quatre escadrons composés de Circassiens, de Kurdes, de Turcomans, et d'autres tribus du Caucase. Chaque escadron a son uniforme particulier: ici, le bonnet pointu des Persans en agneau noir; là, le haut turban des provinces du Caucase. Le plus singulier de tous, c'est celui que composent les jeunes nobles du Caucase. Ils portent le costume national, un casque surmonté d'une pointe d'acier, une brillante cotte de mailles sur un justaucorps écarlate, une riche et coûteuse armure; c'est le faste militaire de l'Orient dans ce qu'il a de plus éclatant, de plus pittoresque et de plus splendide. Ils montent de petits chevaux à l'œil de feu et au pied de fer; ardents, vifs et légers, ils ont toute la vigueur et le brillant du cheval arabe, s'ils n'en ont pas la grâce et la perfection; ces chevaux sont gris pour la plupart et le bout de leur queue blanche est teint en rouge par le henné.

Nous l'avons déjà dit, le défaut de la garde russe est de

chercher des hommes de trop grande taille, il faut, par suite, recourir aux fortes espèces chevalines ; aussi, négligeant la race indigène des chevaux cosaques et des autres provinces méridionales où ils trouveraient les éléments d'une formidable cavalerie, le gouvernement fait tout au contraire pour obtenir cette espèce de chevaux épais, lourds et charnus, qui plaisent tant aux cavaliers de l'école allemande : aussi sont-ils peu capables de résister à de grandes fatigues. La tenue des cavaliers à cheval est celle adoptée depuis quelques années en Prusse et en Hollande ; elle consiste à porter la jambe en arrière de manière à rompre la ligne perpendiculaire à laquelle s'attache, au contraire, l'école allemande.

Les régiments cosaques, hommes et chevaux, diffèrent essentiellement de la cavalerie moscovite ; il y a, chez le Cosaque, une liberté d'allures, un air d'indépendance que n'ont pu détruire ni la servitude ni la discipline. Les Cosaques de la garde sont l'élite d'une belle race ; leur bonnet sans visière, leur regard libre et décidé, leur pantalon a plis et leur justaucorps sur lequel vient flotter une large veste sans boutons, leur donnent un aspect particulier. Ils suspendent un pistolet à leur ceinture ; un sabre et une longue lance complètent leur équipement. Les Cosaques portent l'étrier court, et leurs chevaux n'ont point de mors ; aussi, dans le premier moment de la charge, le désordre semble régner dans leurs rangs ; mais peu à peu les lignes se rétablissent et bientôt elles égalent, si elles ne la surpassent pas, la merveilleuse régularité des troupes d'élite.

Chaque contrée fournit son genre de cheval ; la Livonie et l'Estonie ont leurs doubles bidets robustes et corsés ; le pays d'Archangel, les petits chevaux appelés *messenshi*, à

la puissante encolure, et les *oneschki*, aux crinières pendantes et aux yeux effrontés. Les environs de *Viatka* s'enorgueillissent de leur famille de trotteurs. Dans la Sibérie, l'espèce est chétive en général, et cependant les Tartares d'*Altaï* ont amélioré une race particulière dont ils font grand commerce. Les *Tougousses* et les *Tartares-Bratzky* nourrissent de jolis chevaux, mais d'une taille peu élevée et peu aptes à aucun service. La plupart de ces chevaux ont la robe tigrée de bai et d'alezan, leurs crinières et leurs queues sont épaisses et légèrement frisées. Enfin, en continuant vers le nord, les *Jukultes* et les *Kamtschadales* n'ont presque plus de chevaux, et se servent plus habituellement du renne et du chien, qu'ils attellent à leurs traîneaux.

En remontant vers le sud, on trouve les Kirghises, dont le cheval est en général petit et disgracieux ; cependant, quoique peu apprécié hors de son pays, il est vigoureux et hardi. Les Kirghises aiment le cheval, et en font l'inséparable compagnon de leur vie. Les femmes même, plus libres qu'elles ne le sont habituellement chez les peuples de ces contrées, montent à cheval comme les hommes ; elles prennent part aux courses et aux chasses. L'Amour même se fait écuyer, l'amant défie à la course la jeune beauté qui l'a séduit ; s'il atteint le coursier de l'hippodamie hyperboréenne, elle n'a, pour s'avouer vaincue, qu'à se laisser toucher de la main ; dans le cas contraire, c'est à coups de knout qu'elle éconduit le poursuivant.

Les Kalmouks nourrissent, dans les excellents pâturages de leurs immenses steppes, un grand nombre de chevaux renommés ; on sait que ces peuples sont comptés parmi les plus belliqueux de la Tartarie et qu'ils forment

une partie notable des troupes irrégulières de l'empire.

Mais les chevaux les plus fameux de la famille cosaque sont ceux de l'Ukraine, des Cosaques du Don et des Cosaques zaporoges. Le cheval de l'Ukraine est spécialement destiné à la cavalerie légère ; il est vigoureux, léger, plein de souplesse et d'élégance : c'est le coursier des légendes scandinaves à la crinière lumineuse.

Le cheval du Don ressemble au cheval circassien ; comme lui, il porte encore le reflet pâli de la race d'Orient : il est sobre, dur à la fatigue, plein de grâce et d'énergie; malheureusement la chétivité de la nourriture et un travail excessif lui ôtent son aspect brillant et ses formes majestueuses, fruits des climats plus doux et de soins mieux entendus.

Les Cosaques zaporoges élèvent, sur les bords du Dneiper et du Bug, les meilleures races de chevaux, non-seulement de la Russie, mais encore peut-être du monde entier, pour les besoins de la cavalerie. C'est le cheval oriental, grandi par le climat et la nourriture ; sa tête est légère et intelligente, son encolure souple et gracieuse ; ses muscles se dessinent fièrement sous une peau fine et rosée, et ses membres, robustes et d'un aplomb parfait, ont l'air de défier le travail et la fatigue.

Comme les habitudes équestres des Tartares sont presque partout les mêmes, nous allons décrire ce qui se passe ordinairement dans la tabune ou troupeau de chevaux d'un grand propriétaire cosaque :

Chaque tabune est sous le commandement d'un chef nommé Attaman, qui a sous ses ordres un certain nombre de gardiens nommés Tabunzecks.

Durant les beaux jours, si rares en ce pays, la tabune erre en liberté jour et nuit à travers les steppes ; pendant

les six autres mois de l'année elle passe la nuit à couvert, le jour venu, on la laisse sortir dans la plaine, et là les pauvres chevaux écartent avec leur sabot la couche de neige répandue sur le sol, afin d'y chercher un peu d'herbe. Quant à l'abri de la nuit, c'est peu de chose; c'est un enclos fermé par un mur en limon desséché et sur lequel on a construit du côté du nord une espèce de toiture grossière, afin de le garantir de la bise. Les étalons s'emparent d'abord des meilleures places de ce hangar, les jeunes poulains forment des groupes le long du mur et se serrent les uns contre les autres pour entretenir parmi eux un reste de chaleur. Ce n'est pas du froid qu'ils ont le plus à souffrir; le tabunzeck leur délivre une certaine provision de fourrage, mais cette provision est rarement suffisante. A mesure que l'hiver avance, le foin devient de plus en plus rare, et l'on est forcé d'y substituer de la paille et des roseaux desséchés. Si l'hiver se prolonge au delà du terme ordinaire, les malheureux chevaux sont réduits à manger la terre dont le mur de l'appentis est formé; quelquefois même ils s'arrachent les uns aux autres les crins de la queue, et ils les dévorent; tandis que dans ce pays fertile un seul été produit plus d'herbe qu'il n'en faudrait pour approvisionner toutes les tabunes pendant cent hivers.

Aussi la saison d'hiver enlève-t-elle un nombre considérable de chevaux. Près de la moitié des produits périssent ainsi chaque année de faim et de misère, et ceux qui survivent sont tellement amaigris, tellement épuisés, que six mois suffisent à peine pour les rétablir.

Dans une tabune de mille chevaux, il y a généralement quinze à vingt étalons et quatre ou cinq cents cavales. Les étalons, surtout les vieux, se considèrent comme les sei-

gneurs et maîtres de la communauté ; ils exercent leur autorité avec fort peu de modération, et se livrent entre eux des combats désespérés. Il existe toujours dans chaque tabune un étalon qui, plus méchant ou plus fort que ses camarades, s'est acquis une sorte de suprématie. Les factions, les cabales, les intrigues s'agitent parmi cette foule ; souvent une coalition générale se forme contre un seul individu : on se jette sur lui, on l'accable de ruades et de morsures, on le contraint de vivre à l'écart.

C'est lorsque deux tabunes se rencontrent que des combats terribles s'engagent. Ordinairement les tabunzecks ont soin de laisser, entre leurs troupeaux respectifs, une distance convenable ; mais cette rencontre peut avoir lieu par suite de quelque négligence des gardiens. Souvent aussi ils la provoquent quand, par exemple, il s'agit d'occuper un pâturage contesté. Dans ces occasions, les cavales et les jeunes poulains ne prennent point part à l'action. Des deux côtés, les étalons s'élancent avec une furie et une impétuosité dont ne peuvent se faire une idée ceux qui n'ont vu le cheval que dans l'état domestique. La rage éclate dans leurs yeux, ils hérissent leur crinière comme des lions ; ils se déchirent avec leurs dents ; le bruit de leurs sabots qui s'entre-choquent retentit au loin, et pendant cette lutte acharnée, dont le tumulte et l'agitation ne sauraient se décrire, ils rugissent, ils beuglent, ils poussent des cris si perçants et si étranges, que le souvenir ne s'en perd plus quand on l'a entendu une fois. La troupe victorieuse emmène toujours en triomphe un certain nombre de cavales prisonnières.

Les tabunzecks s'occupent alors de l'échange des captives. Il est bien rare qu'à propos de cet échange ils n'en

viennent pas aux mains, eux aussi, si toutefois ils ont pu rester neutres jusque-là.

Le printemps venu, les chevaux s'indemnisent des privations de l'hiver. Les loups, de leur côté, ne sont pas moins pressés de réparer les jeûnes qu'ils ont endurés. C'est l'époque où la chair des poulains est la plus délicate, et les loups la préfèrent à toute autre. Nuit et jour ils errent dans le voisinage des tabunes, comme le lion de l'Écriture, cherchant quelque chose à dévorer. Comme ils sont les plus faibles, ils ont recours à la ruse : ils n'oseraient s'exposer à attaquer une tabune en plein jour ; et, quelque pressés qu'ils soient par la faim, ils ne se hasardent jamais à commettre un pareil acte de témérité. C'est pendant la nuit, lorsque le troupeau est dispersé dans la plaine, et qu'ils se trouvent assez nombreux, qu'ils attaquent leur proie. Alors un admirable esprit d'ensemble et d'union se déploie parmi les chevaux ; les étalons et les cavales se portent rapidement vers le point menacé, et fondent sur les assaillants avec une impétuosité qui met souvent ceux-ci en déroute. Les loups reviennent à la charge ; ils s'emparent de quelque pauvre poulain qui s'est écarté de quelques pas du gros de la troupe, et s'apprêtent à l'entraîner ; sa mère se précipite pour le délivrer, au risque de partager son sort. C'est ici que le combat s'engage véritablement ; les cavales s'avancent sur leurs ennemis en phalange serrée ; elles les poursuivent des pieds et des dents, tandis que les étalons se tiennent en dehors de la ligne ; les crins hérissés et les naseaux ouverts par la colère, ils galopent sur les flancs de leur armée et remplissent à la fois les fonctions de généraux, de trompettes et de porte-étendard. Si un loup ose les effronter, ils s'élancent sur lui, et souvent ils l'assomment

d'un seul coup de leur puissant sabot. Alors, ils traînent le cadavre avec leurs dents jusqu'au milieu des cavales, qui le broient sous leurs pieds. Si, au contraire, l'étalon échoue dans son premier élan, c'en est fait de lui ; huit ou dix loups affamés lui sautent à la gorge, et ne lâchent point prise qu'il ne tombe mort sur le sol. Crime inutile, hélas ! ils ne profiteront point de leur victoire : les compagnons du mort se précipitent sur les assaillants et le vengent avec usure. Les loups finissent toujours par être complétement défaits ; ils fuient en désordre, laissent sur le corps des vainqueurs plus d'une marque sanglante, plus d'une entaille profonde qui atteste l'acharnement de la lutte.

Ces grandes batailles, sont rares en général, le loup les évite. Sa tactique consiste en surprises : il se glisse sournoisement à travers les herbes de la steppe, il s'approche de la tabune en prenant le vent, et reste en embuscade pendant des heures entières, jusqu'à ce qu'une cavale vienne à s'écarter avec son poulain du reste du troupeau. Même alors il tente rarement une attaque à force ouverte ; il s'approche encore davantage en rampant, il imite le chien par les mouvements de sa queue. Si la cavale, trompée par ces démonstrations amicales, le laisse s'approcher d'assez près, il lui saute à la gorge, et en un moment il la saigne et la tue ; puis, s'emparant du poulain, il l'entraîne, il l'emporte, et il disparaît avec son butin avant que le tabunzeck ait soupçonné sa présence. Ses tentatives de maraude n'obtiennent pas toujours un succès aussi complet ; souvent la cavale évente sa ruse et donne l'alarme ; le tabunzeck accourt, et le dénoûment de l'affaire est qu'il augmente son bagage d'une belle fourrure. La seule chance qui reste au loup pour s'échapper, c'est de rouler la tête la première au fond

de quelque ravin, exercice gymnastique que le cavalier s'abstient prudemment d'imiter.

Voici venir l'été ; les loups ne sont plus à craindre, mais les malheureux chevaux vont avoir à souffrir de la soif plus qu'ils n'ont souffert de la faim pendant l'hiver. La chaleur est extrême : de l'ombre nulle part, si ce n'est celle que les animaux produisent en formant de petits groupes. Ils se rassemblent donc çà et là, chacun d'eux cherchant à placer le corps de son voisin entre lui et les rayons du soleil brûlant. Souvent le tabunzeck cherche un abri au centre d'un de ces groupes ; il s'étend sur la terre, tandis que le chevaux se tiennent immobiles, la tête baissée et leur prunelle ardente fixée sur le sol.

L'automne ramène les plaisirs et la joie. La plaine se couvre d'une herbe verdoyante ; les sources fournissent de l'eau en abondance. Les chevaux prennent des forces, afin de se préparer aux privations de l'hiver.

Le cheval sauvage obéit au chef du troupeau ; il semble que cet animal soit né pour la soumission. Au hennissement du maître comme au son de la trompette, il se répand dans la plaine, s'arrête, tourne, se masse en escadrons, s'allonge en file, ou s'avance en corps sur l'ennemi ; soit qu'il conserve dans la vie sauvage le souvenir de son ancienne domestication, soit que l'instinct que Dieu lui a donné le porte à cette noble obéissance qui le rapproche de l'homme, dont la destinée est d'obéir.

Lorsqu'on veut s'emparer d'un ou deux chevaux de la tabune, voici ordinairement comme on s'y prend : l'attaman monte un cheval dressé pour cet usage et s'avance vers le gros de la troupe, suivi de plusieurs tabunzecks à cheval. Les captifs sont désignés d'avance ; on les pousse, à force

de cris, vers quelque préau moelleusement gazonné, et l'attaman s'avance, armé de son arkan. L'arkan est une corde de chanvre ou de crin, longue d'environ vingt mètres, munie, à l'une des extrémités, d'un anneau de fer, formant un nœud coulant, que l'attaman tient de la main droite, roulée autour du poignet ; c'est le lasso des gauchos, arme redoutable dans la main habile des peuples pasteurs. Quelquefois l'attaman n'atteint pas son but du premier coup, mais le cheval, frappé par l'arkan, s'écarte du troupeau et fuit à toute vitesse, suivi de près par le cheval dompté qui, ménageant mieux ses forces et son courage, finit bientôt par rejoindre le fuyard. L'arkan est lancé de nouveau, et cette fois l'animal est pris ; il se débat en vain, plus il résiste et plus il accroît sa souffrance ; le nœud coulant presse son cou, et la secousse est telle, qu'il en est souvent renversé ; mais bientôt il se relève, il bondit de nouveau, le sang sort de sa bouche écumante, mais l'attaman l'attire vers lui à l'aide de l'arkan qu'il raccourcit peu à peu. Alors arrivent les tabunzecks, ils s'emparent de la victime, la saisissent par les oreilles, et lui bouchent la vue. Dès qu'un instant de calme se fait apercevoir, on lui met aux jambes une entrave à triple branche, on place dans sa bouche un simple bridon, et on lui retire l'arkan. Une fois en cet état, le pauvre animal se croit libre, il veut se lever, ou fuir s'il est debout ; mais il reçoit à l'instant une grêle de coups de *kantschu*. Les souffrances qu'il éprouve, les efforts qu'il vient de faire, la course longue et rapide qui a précédé sa défaite, ont épuisé ses forces ; une écume rougeâtre suinte de tout son corps, et un tremblement nerveux fait palpiter toutes les fibres de son être. C'est alors qu'un tabunzeck reçoit l'ordre de le monter ; on lui place une selle sur le dos ; s'il résiste, on a re-

cours au kantschu jusqu'à ce qu'il ne fasse plus aucune résistance. La selle est garnie d'un poitrail, d'une croupière et de deux sangles ; le tout est encore assujetti au moyen d'une corde qui passe plusieurs fois autour de son corps. Bientôt l'intrépide tabunzeck s'asseoit sur le dos du coursier sauvage, qui part ventre à terre, en cherchant surtout à se débarrasser de son bridon.

La défense principale de ces chevaux consiste dans le saut de mouton ; ils se cabrent rarement, et cherchent en général à se dérober à la gêne qui leur est imposée par une fuite précipitée ; bientôt, cependant, succombant à tant de tortures, le cheval, déjà à demi dompté, finit par se ralentir ; son souffle ardent se précipite, son flanc bat convulsivement, il respire à peine, il va s'arrêter ; c'est alors que le cavalier le presse à son tour ; il l'excite de la voix, s'empare vigoureusement des rênes, et lui fait accomplir, autour de la tabune, des cercles de plus en plus rétrécis. Enfin, il jette à ses compagnons le bout de la longe du bridon ; ceux-ci s'approchent de l'animal, le saisissent par les oreilles, et lui attachent la bride sur le sommet de la tête. Le cavalier descend, et le cheval est abandonné tout sellé et bridé jusqu'au lendemain.

Pendant trois jours on renouvelle ces tortures sans le laisser ni manger ni boire ; ce n'est que le quatrième jour qu'on lui permet de prendre quelque nourriture, mais aussi la transformation s'est opérée ; le sauvage est apprivoisé, le cheval indompté des steppes est propre à rendre presque immédiatement tous les services qu'on voudra lui imposer. Tel est le sort du cheval à demi sauvage dans l'ancien et le nouveau monde ; nous retrouverons les mêmes usages quand nous parlerons des chevaux des pampas d'Amérique. Rien,

du reste, n'est plus à déplorer que ces barbares usages; le cheval doit être élevé, dès sa plus tendre enfance, sous l'œil et sous la main de l'homme; les victoires obtenues plus tard sur un instinct incivilisé ne s'acquièrent jamais qu'aux dépens de sa force et de son tempérament.

On rapporte que les chevaux sauvages prennent l'habitude, pendant l'hiver, de courir contre le vent, ce qui cause quelquefois de grandes pertes dans les tabunes. Ainsi, quand la neige vole en tourbillons, on a vu des troupeaux entiers se jeter dans la mer d'Azof; les chevaux courent d'abord sur les glaces qui garnissent les rives, mais, ébranlée bientôt par la masse de chevaux qui s'y précipitent, la surface de ces glaces ne tarde pas à se rompre, et ils périssent engloutis dans les flots.

Les Tartares *Shelut* ont dans leur village une place qu'ils nomment Taulga ; c'est un carré où sont quatre poteaux ; c'est là qu'ils célèbrent tous les ans, une ou plusieurs fois, la cérémonie suivante :

Ils tuent un cheval, lui ôtent la peau, et mangent sa chair près du Taulga. Ils empaillent ensuite la peau et mettent le cheval empaillé sur des bâtons qui traversent les quatre poteaux. A côté du Taulga sont d'autres pièces où sont attachés des peaux de lièvre et d'hermine. Le Taulga est pour eux un lieu sacré, et les peaux qu'ils y exposent sont une offrande qu'ils font à leurs dieux.

La marque distinctive des chevaux tartares est une longue raie, faite à l'aide d'un fer chaud, et qui descend en biais le long de la cuisse. Quelquefois on les marque à l'épaule; les Kalmouks leur font une entaille à l'extrémité supérieure des oreilles, et souvent leur fendent les naseaux, sous prétexte de leur donner plus de facilité à respirer.

Dans les haras des bords du *Dniéper* et dans ceux de l'Ukraine on marque les chevaux par une lettre, mais souvent il se commet des fraudes à cet égard ; c'est ce qui explique le grand nombre de chevaux marqués d'un sabre que l'on rencontre dans les foires de ces contrées. Cette marque est celle d'un riche boyard, nommé Tomanow, grand éleveur tartare, célèbre par ses connaissances et la supériorité de ses chevaux.

Terminons l'histoire du cheval des steppes par la peinture qu'en fait lord Byron dans l'épisode de Mazeppa. Je me sers ici de la traduction de M. Bonnefin :

MAZEPPA.

IX.

« Le cheval, cria-t-il, le cheval!... » On l'amène.
C'était un vrai coursier des steppes de l'Ukraine,
Prompt comme la pensée, aux vigoureux jarrets,
Mais sauvage, indompté comme un daim des forêts.
Il n'avait été pris, je crois, que de la veille.
Epouvanté du bruit qui frappait son oreille,
On conduit devant moi cet enfant du désert,
La crinière hérissée et d'écume couvert,
Résistant fièrement par des bonds redoutables.
Soudain, à triples nœuds des valets misérables
M'attachent sur le dos du fougueux animal,
Excitent du fouet et lâchent le cheval.
En avant ! en avant !... Comme un torrent rapide
Il s'élance à ces cris et l'effroi seul le guide.

. . . .

. . . .

Vers nous avec fierté galopent les coursiers ;
Voilà mille chevaux... où sont les cavaliers ?

Quelle main dirigea cette course rapide?
Mon regard inquiet cherche en vain qui les guide.
Leur queue haute et légère ondoie au gré du vent.
Les crins, qui sur leur col se dressent fièrement,
D'aucune main jamais n'éprouvèrent l'atteinte;
Jamais l'acier du mors de sa cruelle empreinte
N'ensanglanta leur bouche. A leurs pieds, point de fers.
L'éperon, le fouet, tous ces tourments divers,
N'excitèrent jamais leur ardeur généreuse,
Et leurs larges naseaux, de la bride odieuse,
Même pour la sentir, n'approchèrent jamais;
C'est de libres coursiers un escadron épais,
Fier, sauvage, et semblable aux vagues vagabondes
Que roule l'Océan sur ses plaines profondes.
La terre sous leurs pas a retenti soudain
Comme le sourd écho d'un tonnerre lointain.
Ils arrivent à nous: leur approche bruyante
Ranime du cheval la marche chancelante;
Il semble retrouver sa vigueur un moment;
Prêt à bondir de joie, hennit, mais faiblement,
Puis... tombe tout à coup. — Quelque temps il palpite,
Sous ses membres fumants vainement je m'agite:
Son corps sans mouvement ne sent plus mon effort;
Son œil terne et glacé reste fixe..... Il est mort!

XXI.

Cependant, près de lui, sur les sombres bruyères,
S'étend à flots pressés la foule de ses frères;
Pour son dernier moment ils semblent arriver:
Mais sur leur compagnon étonnés de trouver
Un homme qu'y retient une corde sanglante,
Ils s'arrêtent d'abord, reculent d'épouvante,
Respirent inquiets, tournent rapidement,
Hennissent..., puis autour galopent vaguement.

Tout à coup, un coursier sur ses pas les entraîne ;
C'est le roi du troupeau... Sombre comme l'ébène,
Sa robe sans mélange a tout l'éclat du jais.
De ses larges naseaux en tourbillons épais
Il jette au loin l'écume et vers le bois s'élance ;
Au seul aspect de l'homme une même démence
Saisit ses compagnons, et, prompts comme le vent,
Tous sur leur frère mort m'abandonnent mourant !...

Les peuples vaincus n'ont pas d'histoire, mais leurs chevaux ne disparaissent pas comme eux de la scène du monde ; ils ne se laissent pas aller à ces folles illusions, à ces accès de fanatisme, d'orgueil ou de rébellion qui sont l'écueil des nations. S'ils ne progressent pas, si la main de l'homme manque au développement de leur organisation, la nature ne les abandonne pas ; ils retrouvent toujours, dans leurs antiques berceaux, l'herbe des mêmes prairies et les eaux des mêmes fontaines. Vieille terre de Pologne, vous avez ployé un genou sanglant sous le joug de votre superbe voisine, mais vous avez conservé le noble coursier de *Sobiesky*, et les chevaux des lanciers de la grande armée n'avaient rien à envier à ceux des fiers palatins vainqueurs de Vienne.

Le cheval polonais appartient à la famille équestre des coursiers d'Odin ; il joint à la taille développée des chevaux du Nord le feu et l'énergie du cheval du Midi.

La nation polonaise fut célèbre, au moyen âge, par ses races chevalines, et la première page de son histoire, comme celle de la Perse, est une chronique équestre.

Nous lisons dans l'ouvrage de M. de Marmier :

« Parmi les traditions des âges merveilleux de la Pologne, on trouve le récit d'une course de chevaux qui devait donner au vainqueur la couronne de son pays. Le roi For-

geron Prezemislas venait de mourir ; on convint d'assigner une course de chevaux, et l'on déclara que celui qui arriverait le premier au but proposé aurait la couronne.

« Un des concurrents, nommé Leszek, pour mieux assurer ses succès, eut recours à l'artifice. Il s'agissait d'une couronne, et tous les moyens lui étaient bons pour l'obtenir. La lice était marquée dans une vaste plaine sur les bords du Prondnik, qui se jette dans la Vistule, à l'est de Krakovie : il la sema de fers pointus qu'il couvrit de sable, et se traça lui-même une route où il pouvait courir sans danger. Il ferra même son cheval contre l'usage ordinaire, et y employa des fers entiers et épais, en cas que, par mégarde, il donnât lui-même dans les piéges qu'il avait tendus. Deux jeunes gens inconnus les aperçurent : cherchant à s'amuser, ils s'exercèrent à pied dans la carrière, en attendant que le peuple fût assemblé.

« Surpris de ce qu'ils voyaient, et fouillant plus avant, ils reconnurent le sentier que s'était réservé l'auteur de ce stratagème et les marques mêmes qui l'indiquaient. La crainte empêcha l'un de découvrir ce mystère; l'autre conçut d'abord le dessein d'en profiter.

« Les candidats arrivent. Toute la nation, dans le silence, attend le moment qui va lui donner un souverain. Leszek court avec force; personne ne peut le devancer. Le jeune homme, courant à pied, cherche à lutter avec lui. On rit de ses efforts. Il poursuit sa route, jusqu'à ce qu'arrivé à la borne, et voyant le cavalier prêt à recevoir la couronne, il découvre sa trahison. Ceux qui étaient restés en chemin l'avaient déjà reconnue. Ils s'élevèrent eux-mêmes contre Leszek et demandèrent sa mort. Le peuple indigné le mit en pièces; et, par un caprice qui se ressent de la simplicité

de ces vieux temps, mais qui marquait aussi un grand fonds de droiture et de bonne foi, il deféra le trône au jeune homme qui l'avait gagné en effet, admirant sa noble audace ; les palatins eux-mêmes approuvèrent ce choix, et il monta sur le trône sous le nom de Leszek VI. »

Lorsque Henri de France s'assit sur le trône des Jagellons, les nobles polonais vinrent au-devant de lui, montés sur de magnifiques chevaux qui firent l'admiration des seigneurs français de l'escorte du jeune roi.

Le cheval polonais a été chanté par les poëtes, il vit dans les légendes et partage la gloire des vieux guerriers vainqueurs des Turcs, dans les souvenirs traditionnels de la nation.

Voici une de ces ballades :

LA MORT DU GUERRIER.

« Le brouillard est tombé sur la mer bleue et la douleur sur le cœur ardent ; le brouillard ne se dispersera pas sur la mer, la douleur ne s'éloignera pas du cœur.

« Ce n'est pas un astre qui brille sur la plaine lointaine, c'est un petit bûcher qui fume. Auprès du bûcher est un tapis de soie, et sur ce tapis de soie est couché le jeune homme audacieux.

« Il presse son mouchoir sur sa blessure mortelle et tente d'arrêter son sang brûlant et impétueux. Auprès de lui est un fier coursier qui frappe du pied le sol humide comme s'il voulait parler à son maître.

« Lève-toi, dit-il, beau jeune homme, mets-toi sur ma croupe, et je t'emporterai sur la terre natale, vers ton père,

vers ta mère, vers tes parents et tes petits enfants, et vers ta jeune épouse.

« Le jeune homme audacieux soupire ; sa forte poitrine palpite ; ses blanches mains retombent fatiguées ; sa blessure mortelle s'est rouverte, son sang coule comme une rivière, et il dit à son cheval :

« Ah ! mon bon coursier, mon coursier fidèle, mon fidèle camarade de bataille au service du tsar, dis à ma jeune épouse que je suis marié avec une autre femme, que j'ai pris pour dot la plaine déserte, que l'épée aiguë nous a fiancés, et que la flèche acérée nous a réunis sur la couche nuptiale. »

A certaines fêtes de l'année, les jeunes filles se font donner un cheval et un chariot, et s'en vont dans le village en chantant :

« Dans les prairies, dans les prairies vertes, sur une herbe tendre, le bon paysan faisait paître ses forts chevaux. Leurs pieds sont liés avec de la soie, leurs crinières sont ornées de perles fines. Pourquoi ne boivent-ils pas l'eau de la source ? Pourquoi ne mangent-ils pas l'herbe tendre ? Pourquoi restent-ils immobiles ? Ils ont pressenti quelques malheurs ; ils ont prévu qu'ils allaient faire un long voyage. »

Les courses de chevaux sont fort anciennes en Pologne ; elles font encore l'amusement favori des jeunes Polonais. Les plus fameuses se célèbrent ordinairement dans les allées d'Uiardow, magnifiques avenues bordées d'arbres et de verdure.

La Pologne, réunie à la Lithuanie, fut un jour la nation la plus puissante du monde ; mais la division se mit parmi les grands, et chacun vendit sa part de royauté pour satisfaire sa rancune ou son dédain. Depuis deux cents ans, dix

partages ont eu lieu, et celui qui lui fut le plus funeste eut lieu tandis que sa sœur, la pauvre France, ne pouvait la secourir, subissant alors le joug honteux que d'odieux tyrans lui imposaient sous couleur de liberté.

On conçoit que la race équestre eut peu à gagner parmi tous ces désastres, aussi n'avons-nous rien à dire du cheval polonais moderne ; mais ce beau pays n'est pas voué à une éternelle misère; un jour il réparera ses ruines, il respirera, tranquille et fier, à l'ombre d'institutions fortes et fécondes ; un jour on verra le cheval polonais le disputer aux plus dignes coursiers de l'avenir. Les destins réaliseront pour lui la prédiction du poëte :

« Les champs que l'on traverse ne sont plus soumis à la verge du despotisme ; un peuple libre et fort les féconde par son travail, les défend par son courage ; les châteaux élevés sur les collines ne sont plus déserts et silencieux ; sur les remparts j'entends sonner le cor du gardien qui annonce l'arrivée d'une troupe d'hommes d'armes; sur le pont-levis, les chevaliers passent fièrement avec leur armure de fer, leur casque empanaché et leur glaive étincelant. Dans les villes, les cloches résonnent, les églises sont parées comme pour un jour de fête, les fifres et les cymbales retentissent avec les chants nationaux ; une foule joyeuse, bruyante, exaltée, inonde les rues et les places et se précipite vers les portes couvertes de guirlandes de fleurs, et les arcs de triomphe ornés de signes symboliques. Sur le chemin, on voit de loin flotter un nuage de poussière, et à travers ce nuage on distingue les hetmann avec leurs chevaux fougueux et leurs larges cimeterres revêtus de pierres précieuses, les palatins avec leur ceinture d'or et leur aigrette de diamants, et des cohortes de grands seigneurs, plus riches que des

rois, et des légions de gentilshommes rapportant en triomphe les dépouilles de leurs ennemis, traînant captifs après eux les chefs des tribus tartares. Salut à vous, jours heureux de la Pologne, jours de magnificence et de batailles, de triomphe et de galanterie, où l'amour de la gloire palpitait dans tous les cœurs, où le sourire de la beauté se mêlait à toutes les victoires! Salut à vous, nobles enfants de cette contrée, Sobieski, Kosciusko, vous tous qui avez vaillamment combattu pour l'honneur de votre patrie, vous qui l'avez soutenue sur le penchant de sa ruine, et qui l'auriez sauvée, si elle eût pu être sauvée! »



CHAPITRE VI.

Chevaux armoricains : Le Danemark, le Holstein, le Vurtemberg, la Belgique, la Bavière, la Hollande, le Hanovre et le Mecklembourg. — Chevaux du Nord : la Suède, la Norwége, la Finlande, l'Islande et la Laponie.

La grande et forte race de chevaux si ancienne et si renommée du carrossier armoricain occupe sur la carte du monde un espace de huit degrés environ. Nous la retrouvons en France depuis la Bretagne jusqu'aux vertes vallées du Calaisis, et, en Angleterre, depuis la pointe de Falmouth jusqu'à la Tweed, qui sépare ce royaume de l'Écosse. Nous allons nous occuper ici de quelques contrées spéciales que l'on a considérées comme le berceau de la forte espèce de tirage, en opposition avec la race légère, dont le berceau est attribué à l'Orient. Ces deux types, comme tous ceux qui existent sur la surface de la terre, sont le produit du sol et du climat. Comme tous les autres, ils peuvent se modifier en changeant de latitude, ou par les soins et l'in-

telligence de l'homme. Il est prouvé maintenant qu'on peut faire descendre la plus pure race de l'Orient au dernier degré de la dégénération ou à l'ampleur la plus exagérée ; et, si l'on ne peut pas également ramener le grossier cheval de trait au type gracieux du cheval d'Orient, c'est qu'il est en toutes choses plus facile de descendre que de monter.

Facilis descensus Averno est,
Sed revocare gradum superasque adire ad auras,
Hoc opus, hic labor.

Le cheval qui mérite à tous égards d'être placé en tête de cette famille est le cheval danois, formant le dernier anneau de cette chaîne magnifique qui, depuis la pointe du Conquet, dans la petite Bretagne, longe l'Europe maritime jusqu'à la pointe Skogen, au diocèse d'*Alborg*, et qui, sous le nom de destrier au moyen âge et de carrossier au nôtre, est et fut le cheval de tous les services, soit en paix, soit en guerre. Le Danemark est, comme nous l'avons vu, un pays très-anciennement renommé pour sa race chevaline, nous avons dit ailleurs que son nom signifie : *Province des hommes de cheval.* Les Romains faisaient grand cas des chevaux danois, qu'ils attelaient à leurs chars et qui formaient en grande partie la monture des chevaliers. Pendant tout le moyen âge, le cheval danois fut recherché par les hommes d'armes, principalement comme cheval de tournoi ou cheval de bataille, c'était *le grand cheval* des légendes, d'où est venu le proverbe : *Monter sur ses grands chevaux*. Le cheval danois, en effet, était remarquable par sa haute taille, sa tête fière ornée de petites oreilles, son chanfrein busqué, et ses lèvres fines *qui auraient bu dans un verre*, comme

disaient les anciens écuyers. Son encolure était rouée et majestueuse, ses épaules étaient un peu rondes, ses membres forts, nets et bien dessinés, sa crinière et sa queue épaisses et ondoyantes, ses pieds un peu trop larges, ce qu'il devait à l'humidité du sol et des prairies.

Mais ce qui le faisait remarquer surtout, c'était son beau poil pie, tigré ou blanc comme le lait, qui lui donnait un cachet tout particulier et tout différent des autres races. Le cheval danois provenait du croisement des chevaux orientaux avec les juments indigènes; il est probable que c'étaient des chevaux venant d'Espagne et de Barbarie, chez lesquels dominait la forme de tête que l'on appelle *busquée*, ce qui, joint à la consanguinité et à la mode qui exagère tout, fit arriver cette particularité à un degré tel, qu'elle devint une véritable difformité. Les contrées les plus favorables pour l'élève du cheval sont l'Oldembourg et le Jutland. Ces chevaux à la vaste poitrine, à la démarche altière, et doués en général de la plus grande docilité, se trouvèrent tout formés quand l'usage des carrosses et des voitures s'introduisit dans les mœurs publiques, vers le seizième siècle. Aussi, non-seulement les rois et les grands seigneurs en faisaient venir pour traîner leurs équipages, mais, quand l'Europe s'occupa systématiquement de l'élevage du cheval, elle prit pour modèle du carrossier le cheval danois. Le vieil auteur *Winter* le cite parmi les principaux types d'amélioration pour la formation d'un haras. Quel que soit, en effet, le jugement favorable ou défavorable que l'on puisse porter sur l'effet que ce croisement produisit dans les races européennes, et principalement dans les races françaises, on doit reconnaître que pendant deux siècles environ, ainsi que nous le verrons plus loin, le cheval dont nous avons

fait le portrait convenait merveilleusement au service auquel il était destiné. Le beau cheval danois, par ses qualités, et même par ses défauts, est le carrossier parfait. Cette tête superbement et fièrement portée, cette ganache mince qui permet à l'encolure le plus beau ramener, ces allures trides et cadencées, cette crinière ondoyante, cette queue attachée haut, ce rein un peu bas qui fait paraître l'encolure plus relevée, enfin ce poil si brillant sous l'équipage, tel était, tel est encore le carrossier, mais les carrosses ne sont plus!

Les rois de Danemark possédaient depuis de longs siècles près de Copenhague un haras magnifique, ou naguère encore on entretenait près de deux mille chevaux; ces chevaux étaient marqués par une lettre initiale à une cuisse, et à l'autre par la date de leur naissance. Cette coutume, empruntée à l'Espagne, vient encore corroborer l'opinion que nous avons émise que les premiers producteurs employés en Danemark étaient des chevaux espagnols.

Le duché de Schleswig-Holstein, qui touche au Danemark, peut lui être comparé pour le genre de son espèce chevaline; cependant la nature des prairies de cette province donne au cheval des formes plus massives, et plus d'empâtement dans les extrémités; mais des soins habiles, et d'heureuses introductions de types étrangers, ont modifié ces dispositions naturelles. Aussi les chevaux du Holstein se sont-ils fait une haute réputation parmi les espèces carrossières. L'agriculture, l'élève des bestiaux, et l'éducation du cheval particulièrement, ont fait de remarquables progrès dans cette contrée. L'importation des chevaux est une des principales branches du commerce; et, grâce aux infatigables et patriotiques efforts du duc de Schleswig-Holstein,

Augustenburg, qui a introduit le cheval de pur sang dans ses États, le cheval du Holstein s'est placé en première ligne parmi les espèces dites du Nord. Nous devons ici rendre un double hommage au duc hippiatre, auteur d'excellents ouvrages sur la question chevaline, il a encore formé lui-même, dans l'île d'Alben, le haras d'Augustenburg. Bien que cet établissement date seulement de quelques années, il compte déjà parmi les plus importants de l'Europe. Le système d'amélioration suivi dans le Holstein est celui de l'Angleterre; pour un esprit judicieux, il n'y avait pas d'autre marche à suivre : les mêmes causes produisent les mêmes résultats dans des circonstances pareilles. Les phénomènes identiques de sol et de climat se retrouvent dans ces deux pays sous des latitudes égales; il n'y avait donc qu'à transporter la race anglaise sur les bords de l'Elbe, en la soumettant aux lois qui président à sa conservation, pour la voir se continuer aussi parfaite.

Maintenant, non-seulement le Holstein suffit à sa consommation, mais encore, ainsi que nous l'avons dit, il fournit à l'exportation, concurremment avec le Mecklembourg et le Hanovre, une grande partie des chevaux que les États inhabiles vont mendier honteusement à leur porte.

Le *Wurtemberg* n'était pas spécialement renommé pour ses races chevalines, et encore maintenant l'amélioration qui s'y est développée tient-elle plus aux soins intelligents et à la volonté ferme des souverains de ce pays qu'à ces causes naturelles qui indiquent à l'homme la voie industrielle dans laquelle il doit marcher. Déjà, vers la fin du dix-septième siècle, des haras avaient été créés sur les mêmes bases que ceux d'aujourd'hui. Ces haras arrivèrent à un haut degré de prospérité sous le règne du duc Charles-

Alexandre, et l'exportation des chevaux, signe éclatant de la prospérité hippique d'un pays, rapporte au Wurtemberg des sommes considérables.

Les guerres et les invasions vinrent modifier cet état de choses. Ce pays eut beaucoup à souffrir des troubles qui signalèrent la fin du siècle dernier et le commencement de celui-ci; et, malgré la sollicitude éclairée de Frédéric II, et les sages règlements qu'il fit à ce sujet, la campagne désastreuse de 1812 ruina pour plusieurs années l'industrie chevaline du Wurtemberg. Cependant le gouvernement ne se découragea pas; dès les premiers jours de paix, les haras furent rétablis et sagement administrés; on comprit que la prospérité hippique tenait à l'écoulement facile et avantageux des produits; le roi ordonna que ses écuries ne fussent montées qu'en chevaux indigènes, l'exemple de la cour fit loi, comme il est d'usage, et en peu d'années le Wurtemberg fut en état non-seulement de remonter sa cavalerie et de faire face à tous les besoins du luxe et du commerce intérieur, mais encore de fournir un nombre considérable de chevaux à l'exportation étrangère. L'importation, au contraire, se borna exclusivement aux étalons et aux juments de races distinguées destinées à l'amélioration.

Le principal haras est celui de Marbach, situé à peu de distance de Stuttgard, au bailliage de Musingen, dans un paisible et silencieux vallon, sur la gauche de la rivière de l'Alp; il se compose de juments des races orientale, anglaise, française, hongroise, mecklembourgeoise, et trotteuse de l'Ostfriesland. Les étalons, qui font l'hiver le service des écuries de la cour, appartiennent aux races arabes et anglaises.

L'amélioration est basée principalement, comme dans plusieurs haras d'Autriche, sur le sang arabe, et les résultats qui en sont la suite prouvent que la réussite dans les choses de la nature ne tient pas autant à l'absolutisme dans la forme qu'à la persévérance et surtout à l'intelligence dans le fond des idées; qu'importe, en effet, que la lumière soit prise à tel ou tel flambeau pourvu que ce soit la lumière?

Le cheval de la Belgique moderne est l'ancien cheval flamand, dont le nom a, dit-on, servi à faire donner le sobriquet de *flandrin* à un homme grand et efflanqué. Cette dénomination peint du reste assez bien le cheval de cette contrée, qui n'a jamais eu d'autre réputation que celle du poids et de la taille. C'est principalement le type du cheval flamand qui domine dans les tableaux de bataille du dix-huitième siècle; l'école flamande, en effet, fut en vogue à cette époque, et recherchée pour la vérité et le naturel de son faire. Les peintres de ce pays copièrent le cheval qu'ils avaient sous les yeux, il s'y joignit un certain mélange du type antique, que l'on baptisa du nom de cheval héroïque, et l'usage s'introduisit de monter les combattants, héros et rois, sur un monstre fabuleux qui n'a jamais existé que sur la toile.

Un grand nombre de personnes et même d'artistes pensent encore que les hommes d'armes du moyen âge étaient montés sur des chevaux de cette espèce, représentés aujourd'hui par notre cheval de trait: une forte tête, une encolure épaisse, une crinière abondante, une croupe arrondie, des membres chargés de crins, et des pieds larges et plats; tandis que les anciens bas-reliefs, les vitraux et les vignettes des missels, les tapisseries antiques et les sceaux des chartres les peignent sous l'aspect qui leur appartient,

celui du plus beau et du plus vigoureux demi-sang de notre époque. Souvent même on se servait des chevaux de pur sang, témoins les chevaux ramenés par Richard, le cheval espagnol de Guillaume le Conquérant, et une foule d'autres. Nous traiterons ailleurs la question du cheval artistique. Revenons au cheval belge.

Depuis plusieurs années que la Belgique forme un État séparé, la sagesse de ses habitants, l'habileté de son roi, lui ont fait des loisirs de paix et de confiance qui ont élevé au premier rang sa situation agricole, déjà si favorisée par la nature. La question chevaline y a été étudiée avec une conscience et une hauteur de vues qui méritent tous les éloges. Le système anglais y est adopté avec tous ses développements, des courses ont lieu sur plusieurs hippodromes, et des éleveurs intelligents et zélés s'efforcent de placer la Belgique au nombre des contrées hippiques de l'ancien continent.

La Bavière, séparée par le Rhin, nous offre une partie presque française, qui a conservé nos institutions et nos lois: c'est de celle-ci dont nous parlerons d'abord

La Bavière rhénane est l'ancien pays de Deux-Ponts, dont les races chevalines avaient acquis une haute réputation. Le haras de Deux-Ponts avait été fondé par le duc Christian, il était formé de chevaux et de juments d'origine orientale. Le mérite des reproducteurs était éprouvé par des chasses à courre, qui remplaçaient à cette époque les courses encore inusitées, comme institution, sur le continent. On sait qu'après la conquête de la Bavière, faite par la France, le haras de Deux-Ponts fut conservé, que d'excellents étalons arabes y furent placés, et qu'il acquit, sous l'habile direction de M. Strubberg, une grande prospérité.

Lors de l'invasion de 1814, tous les étalons furent amenés en France et placés la plupart au haras de Rosières.

Redevenu bavarois en 1815, le vieux haras répara ses pertes, des chevaux supérieurs de race orientale y furent conduits, ainsi que quelques belles juments anglaises; on y remarque enfin plusieurs étalons des diverses races allemandes, et même de race française. Quoi qu'il en soit de ces éléments variés, le système qui domine est celui de l'amélioration par les races orientales, et peut-être nulle part les croisements du sang oriental pur avec la jument du Nord n'a produit des résultats plus brillants par leur forme et leurs qualités que dans la Bavière. L'existence du cheval deux-pontois était un de ces phénomènes physiologiques qui donnent un si puissant intérêt à la science chevaline. Procédant comme le cheval anglais du cheval d'Orient, il en avait la grâce et la fierté, le liant et la souplesse, mais il n'avait pas, comme son illustre rival, subi la terrible épreuve des courses, baptême indispensable sans lequel le noble sang perd, dans nos froids climats, la chaleur qu'il a puisée aux rayons du soleil. Cependant, il faut le dire, les chasses, l'attelage, le service du manége ou de la guerre, servaient aussi à développer chez le cheval de Deux-Ponts ses qualités natives, et à désigner les types d'amélioration; aussi les hommes de guerre principalement avaient-ils en haute estime cette variété célèbre dont la France a possédé longtemps une branche importante, mais qu'elle n'a su ni conserver, ni transformer utilement, comme nous le dirons plus loin.

La vieille Bavière possède le haras de Rohrenfeld, qui appartient en propre au roi; les étalons font en hiver le service des écuries de la cour, et reviennent au printemps

au haras. Ainsi qu'à Deux-Ponts, le type oriental domine comme reproducteur ; cependant, depuis quelques années, le nombre des étalons anglais tend à s'accroître.

L'amélioration qui se développe dans le pays est due principalement, comme dans les autres États d'Allemagne, au soin qu'ont eu les gouvernements d'encourager la vente des produits chez les éleveurs en proscrivant le cheval étranger, et en favorisant au contraire l'exportation.

Le système des primes y est bien entendu, elles sont distribuées avec un grand éclat. Le montant de la prime, payée à l'éleveur *en écus neufs*, est contenu dans une bourse en soie aux couleurs nationales, blanc et bleu clair. On y ajoute un étendard en soie blanche, sur lequel est brodée la lettre initiale du nom du prince régnant, avec cette inscription :

Der Landes Vater dem thatigen Burger.

(Le père du pays au citoyen intelligent.)

Les courses de chevaux ont été introduites en Bavière depuis quelques années, mais elles ont peu progressé ; les principales ont lieu à Munich lors de la grande fête agricole du mois d'octobre : *October Fest.*

La Hollande n'est point un pays hippique. Ce sol artificiel, conquis sur la mer par un peuple industrieux, ne fournit que des plantes aqueuses et sans saveur ; l'air, constamment imprégné d'humidité, pousse au développement anormal de la masse lymphatique ; et, quelques soins que l'homme puisse prendre, il ne peut vaincre la nature au point de la forcer à produire un noble et vigoureux coursier là où ses lois éternelles s'y opposent. Le cheval hollandais offre le type des plus fortes races de trait, il est de haute taille, son corps est long, sa croupe avalée, ses han-

ches sont saillantes, ses membres épais et chargés de longs poils, enfin ses pieds sont larges et plats. On voit les plus beaux types de cette espèce traîner dans les rues de Londres le fourgon du marchand de bière, couverts de brillants harnais et ornés de pompons rouges.

Le meilleur cheval de la Hollande est le cheval frison, renommé autrefois parmi les fortes races de l'Europe ; son poil était noir, c'était encore le cheval d'Armorique, mais arrivé à son plus haut degré de force corporelle. Cependant, à côté de cette race indigène, le patient et judicieux Batave avait trouvé moyen de créer une espèce spéciale dont il avait développé la vitesse et l'énergie. Le cheval *hartdrave*, ou fort trotteur, fut célèbre particulièrement à la fin du siècle dernier ; le hartdrave était ordinairement de couleur sombre, noir ou bai brun ; sa poitrine était profonde, sa tête lourde, ses membres secs et cependant communs vers les extrémités ; sa taille était élevée, et son arrière-main offrait, vers les hanches surtout, une grande puissance d'organisation. L'allure de ces chevaux était une espèce de trot désuni, tenant le milieu entre le traquenard, le pas relevé et le trot de course des Anglais et des Américains.

A l'époque encore peu éloignée où le continent n'avait point de routes voiturables, et où par conséquent le cheval de selle était le seul moyen de transport rapide pour le plaisir ou pour les affaires, le cheval hartdrave eut, comme nous l'avons dit, son ère de célébrité ; mais, maintenant que d'incroyables améliorations ont modifié par toute l'Europe l'ancien système de voirie, ce genre de cheval a été remplacé chez les gens de luxe par le cheval anglais et allemand. Il s'en va comme s'en vont toutes choses, comme s'en vont

les institutions qui n'ont plus de bases, les dieux qui n'ont plus d'autels.

La race du Hanovre était peu estimée autrefois, quoique ce pays fournît depuis longtemps un très-grand nombre de chevaux au commerce extérieur. C'était plutôt par leur bon marché que par leurs qualités qu'ils trouvaient facilement acquéreur. Mais depuis plusieurs années de grands changements ont eu lieu, les méthodes anglaises ont été adoptées dans ce royaume, des chevaux supérieurs, et même de nombreuses poulinières, y ont été introduits ; maintenant le cheval hanovrien se fait remarquer non-seulement par la régularité de sa conformation et sa docilité de caractère, mais encore par les qualités physiques qu'on lui avait refusées jusqu'ici. On n'admet dans les haras du Hanovre que des chevaux éprouvés par les courses ; aussi, après l'Angleterre, le Hanovre est-il la nation d'Europe qui possède relativement le plus d'hippodromes. On a compris aussi que le plus puissant mobile de l'amélioration était la vente facile et assurée des produits, et par conséquent l'exclusion du cheval étranger ; tous les efforts du gouvernement se sont portés dans ce sens.

L'établissement des haras date, en Hanovre, de l'année 1736 ; les deux principaux furent celui de *Celle* et celui de Hanovre. Les étalons de ce dernier étaient les chevaux des écuries du roi ; plus tard, deux autres furent créés : Neuhaus, dans la forêt de Solingen, et Mensen, dans le cercle Hoya. Un demi-siècle avait suffi pour développer en Hanovre une haute prospérité chevaline. Vers 1800, cette industrie était la principale richesse du pays, l'exportation montait annuellement à près de six mille têtes.

Le Hanovre eut beaucoup à souffrir, comme tous les pays

voisins du Rhin, des guerres et des invasions qui signalèrent l'avénement du quatorzième siècle. L'industrie chevaline spécialement fut anéantie, mais elle se releva vers la fin de 1815, et depuis ce temps sa prospérité va toujours en croissant, par suite de la facilité avec laquelle se fait le commerce du cheval hanovrien, qui, comme nous l'avons dit, joint au mérite de la conformation celui de la douceur et d'un dressage parfait. Il faut le dire aussi, l'intelligence des gouvernants a répondu à celle des éleveurs : les uns et les autres ont compris qu'ils devaient s'unir dans une même pensée et marcher d'accord au même but. Aussi, tandis que l'administration introduisait les types améliorateurs les plus perfectionnés, et favorisait chez les éleveurs l'écoulement des produits, ceux-ci répudiaient les anciens chevaux, les bannissaient de tous leurs services, même de celui du labourage, et consacraient tous leurs soins à cette espèce de chevaux à deux fins, propre à la guerre, à la chasse, au tirage de toute nature, espèce caractéristique des besoins de la civilisation du dix-neuvième siècle, qui semble naître et s'élever presque spontanément dans certaines contrées privilégiées.

Le cheval du duché de Brunswick a beaucoup de rapports avec le cheval du Hanovre; il a progressé par les mêmes moyens. Un haras important existe à Hatzburg, et les courses de Brunswick, fondées en 1838, sont rangées depuis longtemps parmi les plus importantes de l'Allemagne du Nord.

Le Mecklembourg est, de toutes les contrées transrhénanes, la plus fameuse pour sa race chevaline; aussi, en France surtout, donne-t-on le nom de mecklembourgeois à tous les chevaux du Nord. Le mérite du cheval de cette race

consiste principalement dans l'ensemble, la force de la charpente réunie à l'élégance, la noblesse des allures, la douceur du caractère et la vigueur de la constitution. Depuis longtemps les auteurs, qui se sont répétés les uns les autres, ont consacré la ressemblance du cheval cotentin avec le cheval du Mecklembourg ; tous deux, en effet, ont été célébrés comme destriers parmi les hommes d'armes du moyen âge, tous deux aussi ont conservé cette célébrité pour les attelages de luxe de l'époque moderne.

Naguère encore l'étalon oriental régnait seul dans les haras du Mecklembourg; aujourd'hui le cheval anglais, les courses, les steeple-chases, ont passé sans altération des bords de la Tamise sur les rives de l'Elbe. Les hommes intelligents et riches se sont mis à la tête du mouvement, et, bien que ces modifications datent seulement de 1822, et n'aient été adoptées par le gouvernement que depuis quelques années, l'élève du cheval dans le Mecklembourg a atteint son apogée. Les principaux haras du Mecklembourg sont : celui du grand-duc; celui du comte de Plessen, à Ivenack; celui du baron de Biel, à Lierow ; celui du comte de Hahn, à Basedow ; et celui du comte de Basservetz, à Prebberede.

Les hippodromes sont situés à Gastron, à Doberan, à Neubrandenbourg; les courses durent plusieurs jours et sont divisées en courses de vitesse, en courses au trot, modelées sur celles qui ont lieu en France, et en steeple-chases, dans lesquels se distinguent les jeunes amateurs du pays.

Créé pour le service de l'homme, le cheval, comme le chien, est, de tous les animaux, celui qui affronte le plus aisément la diversité des climats ; s'il atteint, dans les régions tempérées, l'apogée de sa puissance, de son énergie et de

sa beauté, il accompagne son maître sous la zone torride et le suit encore près des glaces du pôle.

Les autres animaux ont leurs zones habitables spéciales, leurs limites, au delà desquelles ils ne vivent plus que d'une vie de misère et de chétiveté. Mais le cheval et le chien, quoique subissant de grands changements, semblent se revêtir d'une vie nouvelle et se transformer au gré des climats et des besoins qu'ils imposent à l'homme. Le cheval du Nord n'est plus, il est vrai, le coursier oriental, à la peau fine, aux crins soyeux, ni le puissant destrier des vallées herbues des plages armoricaines; mais c'est encore le serviteur utile et patient, l'ami de la famille; c'est le roussin laineux du Batave, ou le poney des Orcades, à la crinière frisée et ondoyante. Longtemps, les nations du Nord sommeillèrent dans leur sauvage enfance; elles s'éveillèrent à la vie, lors du brisement de l'ancien monde. Nous les avons vues suivre la trace sanglante d'Attila, ou monter sur les barques normandes à la suite de Rollon; nous avons alors répété ce que l'histoire nous avait appris de leurs chevaux et de leurs habitudes cavalières. Nous n'aurons à nous occuper ici que des nations modernes, qui habitent maintenant le nord de l'Europe.

Nous commencerons par la Suède : Les chevaux de ce pays ont peu de réputation; ceux qui appartiennent à l'aristocratie ont beaucoup d'analogie avec les chevaux danois dont ils descendent, quoique des mélanges judicieux aient été faits avec le cheval oriental et le cheval anglais. En général, la race du pays est petite, d'une conformation régulière et arrondie; ils sont vigoureux et rapides comme tous les chevaux montagnards. Dans plusieurs provinces, on les abandonne durant l'hiver dans de vastes landes,

et on les reprend à l'entrée du printemps pour les travaux des campagnes, le service du commerce et des voitures publiques. En général, les Suédois sont moins compatissants envers leurs chevaux que leurs voisins les Danois; souvent, après une longue course ou des travaux épuisants, on voit sur le bord du chemin un pauvre animal, debout et haletant, broutant les chardons et les ronces du chemin; quelquefois le conducteur y ajoute des croûtes de pain dur, mais c'est un luxe qui ne s'accorde que rarement. Heureusement, la nature bienveillante, qui ménage le vent à la brebis privée de sa toison, accorda au cheval suédois un cuir épais, un caractère patient, et lui apprit à faire sa nourriture des moindres miettes tombées de la table providentielle.

La Norwége n'est point une contrée hippique. Depuis les temps les plus reculés, l'habitant de ses contrées apprit à voler sur mer, à courir sur les rames en mouvement, comme disent les anciens fabliaux normands; mais, quoiqu'il y rende encore d'utiles services, l'aspect du cheval, dans ces froides régions, n'a plus cette grâce et cette poésie qui fait naître, dans des pays plus privilégiés, une affection profonde entre l'homme et son magnifique esclave. Le cheval norwégien est de taille médiocre : sa tête est forte, son encolure courte, son poil long et terne, sa queue touffue et frisée; en général, son aspect est misérable; et, bien que ses qualités le fassent encore rechercher pour le tirage des traîneaux et le service intérieur, il faut malheureusement admettre que là, plus qu'en aucun lieu du monde, le cheval est réduit à l'état de bête de somme.

Cependant, une espèce se distingue au milieu de cette variété dégénérée, c'est le cheval trotteur, appelé trauvère.

depuis un temps immémorial. Le cheval trauvère a acquis une haute célébrité parmi les races du Nord pour sa vitesse et sa résistance au travail. On voit des chevaux de cette espèce franchir d'énormes distances, attelés, l'été, aux voitures légères, l'hiver, aux traîneaux qui les remplacent. Souvent aussi ces chevaux sont employés à la selle. Plusieurs contrées de la Norwége sont encore privées de routes, et les habitants ont conservé l'usage du cheval, mais plutôt, ainsi que nous l'avons dit, comme machine animée servant à transporter le voyageur d'un point à un autre, que comme compagnon de plaisir et de gloire.

Dans plusieurs pays du Nord, l'usage du cheval est presque aussi connu que chez les peuples orientaux ; mais là c'est un instrument, ici c'est un ami.

Le cheval islandais est arrivé au dernier degré de l'échelle animale ; il baigne sa longue crinière dans les eaux de la mer glaciale, et, cependant, il conserve encore un cachet particulier, qui le distingue de tous les autres animaux de la création.

Le cheval islandais est ordinairement de couleur baie terne ; son poil est long, sa queue touffue, sa croupe courte et avalée, sa poitrine large, son encolure courte, son œil petit, son chanfrein long sans être busqué, sa ganache forte et épaisse ; ses jambes sont sèches et peu garnies de poil, mais les tendons sont entièrement noyés dans les tissus ; le sabot est bien fait, le corps et le rein sont bien conformés, enfin, la taille ne s'élève pas au-dessus d'un mètre à un mètre vingt centimètres au plus.

Pauvre ou riche, l'habitant d'Islande ne voyage jamais qu'à cheval, et les traditions du pays conservent le souvenir des services rendus à chaque famille par ce précieux

serviteur ; aussi, dans la hutte enfumée du paysan, le siége d'honneur est formé par ces têtes de chevaux, blanchies par le temps, qu'on trouve dans les grands bois et les pâles bruyères.

Nous ne pouvons mieux terminer le portrait du cheval d'Islande que par le récit suivant que nous empruntons à M. Marmier :

« Tous les voyages se font avec des chevaux d'une race particulière, des chevaux petits comme ceux de la Corse, forts et adroits comme ceux des Pyrénées, agiles comme les poneys de l'Irlande. La nature les a donnés, comme une compensation, à cette pauvre terre d'Islande, car ils sont doués d'une patience, d'une douceur, d'une sobriété admirables. Le voyageur peut se fier à eux quand il gravit les montagnes, quand il traverse les marais. L'instinct les guide à travers les sinuosités les plus tortueuses et le sol le plus fangeux. Là où ils posent le pied, le terrain est sûr ; s'ils tâtonnent, c'est qu'ils cherchent leur route ; s'ils résistent à la bride, c'est que le cavalier se trompe. Quand ils ont voyagé tout le jour, l'Islandais les lâche au milieu des champs ; ils s'en vont ronger la mousse des rochers et reparaissent le lendemain, frais et dispos comme la veille. Quand vient l'hiver, le sort de ces pauvres bêtes est bien triste. Le paysan, qui n'a jamais assez de foin pour nourrir tout son troupeau, garde seulement un ou deux chevaux et chasse les autres dans la campagne. C'est grande pitié que de les voir alors errer au hasard pour chercher un peu de nourriture et un abri. Ils grattent le sol avec leurs pieds pour trouver sous la neige quelques touffes de gazon. Ils s'en vont au bord de la mer mâcher les racines flottantes des jucus ; quelquefois on les a vus ronger les planches hu-

mides des bateaux. Lorsque le printemps arrive, beaucoup d'entre eux ont péri, et ceux qui résistent à la disette et à la rigueur de l'hiver sont tellement maigres et exténués, qu'à peine peuvent-ils se soutenir ; mais, dès que la neige est fondue et que l'herbe pousse, ils reprennent leur vigueur.... Aussi, dit encore M. Marmier, celui qui étudie la nature sous ces divers aspects doit-il une belle page à ces pauvres et chétifs animaux qui, sur une terre ingrate comme celle d'Islande, partagent toutes les privations, toutes les misères de l'homme. Pour moi, dit-il, dussé-je faire rire ceux qui n'ont jamais compati aux misères des animaux, j'avouerai que, dans mes excursions en Islande, j'ai souvent pressé avec attendrissement la tête de mon cheval qui me portait si patiemment à travers les sentiers rocailleux, qui n'abusait ni de mon ignorance des chemins ni de ma maladresse de cavalier, et, lorsqu'il m'arrivait de le frapper, à le voir pencher humblement le cou et reprendre une nouvelle allure, je me sentais saisi d'une sorte de remords, comme lorsqu'on commet une injustice.

« Au commencement de juin, il est toujours assez difficile de se procurer de bons chevaux. Pendant l'hiver, on ne leur donne qu'une chétive ration ; ils dépérissent jusqu'à ce qu'au printemps on les reconduise dans les pâturages, et il faut qu'ils y restent quelques semaines pour reprendre leurs forces. »



CHAPITRE VII.

Des chevaux allemands, la Prusse, l'Autriche, la Hongrie, la Servie.

Parmi les nations de l'Europe centrale, la Prusse est essentiellement la plus cavalière. Sa position géographique la force à tenir le balancier politique entre les civilisations jeunes et vieilles du continent. Cet état de choses nécessita, dès longtemps, l'organisation toute guerrière de ce peuple, dont on a pu dire justement : « On ne sait où com« mence son état militaire, où finit son état bourgeois ! » La Prusse a sans cesse sur pied une armée considérable, et surtout forte en cavalerie, afin de pouvoir lutter avec les nations voisines, dont la plupart entretiennent, à peu de frais, dans leurs vastes steppes, d'immenses troupeaux de chevaux. Le caractère prussien est un mélange de bon

sens, de grandeur et de ténacité, qui convient merveilleusement aux destinées de ce peuple : c'est un honneur pour lui d'avoir compris que la question chevaline intéressait sa puissance et sa nationalité.

Ce fut au moment où la France, après la prodigieuse apogée de sa gloire, se laissait retomber dans cette stupide barbarie qui suit les civilisations et détruisait les institutions qui avaient élevé si haut sa puissance; au moment où, avec tant d'autres fondations utiles, les haras français étaient tranchés par la sape des Vandales, que la Prusse adoptait, non le système mixte qui avait été établi en France par Louis XIV, mais une organisation régulière, qui subsiste encore avec d'utiles modifications, et qui avait la plus grande analogie avec l'administration des haras restaurée, en 1806, par Napoléon. Vers 1786, le gouvernement prussien avait posé les bases de l'organisation de ses haras.

Des établissements furent formés dans de vastes domaines, achetés ou concédés par la couronne. Le roi Frédéric-Guillaume illustra son règne par l'appui qu'il donna à l'institution naissante, et, pour preuve de sa sollicitude, il permit que le haras de Neustadt portât son nom. Comme tout était à faire, on chercha les éléments partout : l'Europe, l'Afrique et l'Asie furent mises à contribution; l'Angleterre, la France, l'Italie, l'Espagne, le Maroc, l'Arabie, fournirent leur contingent; les savants dirent qu'il n'y avait point là de principes, mais la Prusse avait besoin de chevaux et non point de principes; elle réussit.

Quatre grands haras, *Haupt-Gestut*, furent établis en Prusse, comme quatre sources fécondes d'où le cheval national devait jaillir.

Trakhenen, dans la vieille Prusse; *Neustadt*, sur la ri-

vière de *Dosse*; *Gradita*, dans les provinces saxonnes, et *Vesra*, près d'Erforth.

En outre, dix dépôts d'étalons, *Land-Gestut*, furent établis dans les contrées les plus favorables à la production.

Jusqu'à la guerre de 1806, l'amélioration marcha à pas de géant, et la Prusse se vit en état de ne plus rien demander à l'étranger; mais la guerre de France vint sécher dans son germe cette prospérité naissante; les haras et les dépôts furent dépouillés de leurs principaux reproducteurs, et l'espèce améliorée fut complétement détruite. Il serait difficile, dit M. de Montendre, d'énumérer la quantité de chevaux enlevés de certaines contrées, situées sur les bords des fleuves; par exemple, le riche et fertile pays, entouré par les deux bras de la Vistule, connu sous le nom de l'*île de Nogat*, a nourri, habillé, équipé et monté, pendant deux ans, la plus grande partie de nos régiments, contenus dans ces opulents villages; les bords de l'Oder, ceux de l'Elbe, ont fourni des milliers de bons et beaux chevaux.

Voici un fait, raconté par le même auteur, qui prouve tout le soin que les pauvres Prussiens mettaient à dérober leurs richesses hippiques à l'exploitation des vainqueurs :

Un régiment de dragons était disséminé dans plusieurs villages, au milieu des belles prairies qu'arrose la Vistule; depuis plus de trois mois, une compagnie occupait une ferme isolée, mais très-considérable. Un grand nombre de chevaux, de bœufs, de moutons avaient été fournis par le fermier, soit pour le régiment en particulier, soit pour l'armée en général. Tous étaient remarquables par leur beauté, et la ferme avait la réputation de posséder les plus belles races du pays. Cependant, un magnifique étalon avait pu, selon le dire du fermier, être emmené au loin avant notre

arrivée, ainsi que des poulinières et des poulains précieux. Un jour, un paysan, qui croyait avoir à se plaindre du fermier, vint trouver l'officier qui commandait ce détachement et l'avertit que le magnifique étalon, qu'on croyait parti, était caché dans la ferme ; le lieu, il ne put l'indiquer, mais il jura que le cheval ne pouvait être ailleurs.

D'après cette assertion, on fit, plusieurs jours de suite, toutes les recherches possibles, mais sans rien découvrir ; on pensa que le paysan en avait imposé, ou était dans l'erreur, car on ne cache pas un cheval, et un étalon surtout, comme on cache une poule ou un lapin.

On avait donc renoncé à rien découvrir concernant l'étalon si vanté, lorsqu'un soir l'officier lui-même, s'étant relevé par hasard, et ayant regardé par une petite fenêtre qui donnait dans une des cours de la ferme, aperçut du mouvement. Curieux de savoir ce qui pouvait se passer à une heure aussi avancée de la nuit, il chercha à découvrir ce qu'on faisait dans la cour, au milieu de laquelle se trouvait une énorme meule de paille entourée de fagots. Deux ou trois personnes, dont l'une portait une lanterne, étaient occupées à déranger les fagots ; après en avoir enlevé deux ou trois, elles disparurent dans le flanc de la meule et furent très-longtemps sans reparaître ; enfin, elles sortirent de leur cachette, remirent les fagots en place et se retirèrent.

L'officier ne pouvait deviner ce que ces hommes avaient été faire dans l'intérieur de la meule ; il soupçonnait cependant qu'on pouvait y avoir caché des provisions ou des armes ; il résolut de s'en assurer : dès le lendemain, préoccupé de cette idée, il fit venir, à la pointe du jour, quelques cuirassiers, et, en présence du fermier et de ses gens, il fit déranger les fagots. On ne vit rien d'abord, le tour de la

meule paraissait intact; cependant, à force de sonder, on découvrit un endroit où la paille était moins tassée. Bientôt on trouva un passage étroit, dans lequel un homme à peine pouvait se glisser. Au bout de ce passage, un grand espace vide, occupé par quoi? par qui? par un cheval. Évidemment, la meule avait été faite au-dessus de lui, car on fut obligé de la défaire pour le faire sortir de sa cachette. C'était le superbe étalon en question. On peut juger du désappointement, de la stupeur et de la douleur du fermier.

Le pays tout entier partageait son chagrin; mais, en revanche, la joie des Français était grande, la capture était importante, et bientôt, conduit au quartier général de Finkenstein, l'animal fut admiré du maître et de son brillant état-major, avant d'être dirigé sur la France, où, sous le nom de *Néron*, il a fait, pendant plusieurs années, l'orgueil d'un de nos principaux haras.

Aux malheurs de la guerre succéda le calme de la paix. On se mit à l'ouvrage, on recueillit les précieux débris échappés au pillage, et, quatre ou cinq ans après, une prospérité relative brillait déjà sur la Prusse; tant est grande et efficace la volonté d'un peuple énergique, soutenu par un gouvernement fort et respecté!

Mais un nouvel échec attendait encore la régénération de l'espèce chevaline en Prusse; les événements de 1812 approchaient, l'expédition de Russie, qui rappelait, par ses gigantesques proportions, ces torrents humains qu'entraînait au moyen âge, vers l'Orient, la voix de Pierre l'ermite, vint briser une seconde fois l'espoir de l'avenir. Le passage des armées, la mobilisation intérieure, les batailles et la misère, dévorèrent en peu de temps plus de cent mille chevaux, pris parmi les plus vigoureux et les plus nobles. Le

paysan, comme en France à cette époque, en était venu à envier le mauvais cheval, sans taille et sans figure, persuadé qu'au moins il pourrait garder celui-là.

Enfin l'Europe respira ; 1815 ouvrit une ère de paix qui, depuis, n'a été troublée que par des chocs intérieurs. La Prusse s'occupa de nouveau de l'amélioration de ses races chevalines ; non-seulement les établissements furent restaurés et rétablis dans leur prospérité première, mais encore la consommation intérieure fut assurée. Le producteur, certain d'un débouché facile, se livra avec ardeur à l'élève du cheval, et la Prusse doit maintenant compter parmi les nations les plus avancées sous ce rapport ; elle seule suffit à la remonte de sa cavalerie, aux exigences du commerce et du luxe, et livre encore à l'exportation un nombre considérable de chevaux supérieurs.

L'exportation étrangère est le sceau de la prospérité, comme l'importation est celui de la ruine des nations. L'amélioration primitive en Prusse eut lieu par le sang arabe ; maintenant le sang anglais y est employé avec faveur. Nous n'entrerons pas dans les détails de la polémique qui s'est élevée à ce sujet, nous l'indiquerons seulement.

Le vieux défenseur du cheval arabe, M. de Burgsdorf, appelle au secours de son protégé les plus nobles souvenirs.

« J'ai vu, dit-il, en 1775, les superbes chevaux limou-
« sins et normands, fils d'étalons arabes, amenés sur le
« Rhin par les princes émigrés français ; j'en ai monté plu-
« sieurs, entre autres ceux du brave et malheureux Som-
« breuil ; en d'autres temps, j'ai vu les chevaux les plus
« distingués de Deux-Ponts et d'Anspach, chez lesquels le
« sang arabe prédominait.

« Ceux tout à fait orientaux du comte autrichien War-
« tensleben.

« J'ai franchi, avec un cheval du haras de Czartorwiski, « une palissade en planches de six pieds de haut, en pré« sence du vénérable comte Lindenau, auquel je dois mes « faibles connaissances en science hippique.

« J'ai monté le superbe *Uñiyau;* j'ai chassé le cerf à « Delsarr, le renard à Rvenach; chasses si importantes et « célèbres pour tout noble sportsman. J'ai monté les in« comparables chevaux de pur sang du prince Louis-Fer« dinand, du comte de Lindenau, du comte Arnin Boile« zemburg, de M. Marschal et de beaucoup d'autres ama« teurs, et je dois dire qu'ils ressemblaient beaucoup plus « aux orientaux pour la forme, le sang, les allures, la « sûreté et la durée, que les chevaux d'aujourd'hui. J'ai « monté aussi plusieurs chevaux de selle distingués de « S. M., élèves du haras de Frédéric-Guillaume ou de « celui de Trakehnen, tels que ***Rodric***, ***Festin***, ***Bellarine***, « ***Narine*** et ***Marie***, descendant tous de ***Turc-Main-Atty***. »

M. de Burgsdorf se compare au vieux lion, qui ne cède pas, même après la blessure; il tombe de la colline sur laquelle il combattait, mais, reprenant ses forces, il s'efforce de regagner la position qu'il ne veut perdre qu'avec la vie.

On répondait à cela :

« Toutes les qualités qui forment le meilleur cheva de « guerre se trouvent dans le cheval anglais, pour lequel au« cun fossé n'est trop large, aucune haie trop haute, et qui, « pendant des jours entiers, se tient aux côtés des chiens, « sur un terrain mou et difficile, se tire du marais le plus « profond, et dont les courses dans la plaine ne sont pas

« surpassées par les voitures à vapeur, mais seulement par « les aérostats et les pigeons courriers. »

Ces qualités précieuses se trouvent réunies, non-seulement dans les chevaux du régiment *Melton-Mowbray*, presque tout *Thorough-bred*, ou à peu près, dans ceux des *Oxford-bleus* et des *Scotch-greys*, dont chacun présente l'idéal du cheval militaire ; mais aussi, dans les chevaux de la cavalerie légère et surtout « dans les chevaux du Yorks-« hire, de l'artillerie et des batteries de fusées. Dans la « même catégorie, il faut placer presque tous les chevaux « de carrosse, qu'on voit à Londres en si grand nombre « dans la fashionable saison. »

Pour nous, nous l'avons déjà dit, qu'importe la main qui tient le flambeau, pourvu que ce soit la lumière?

Or, l'état de la question chevaline en Prusse peut se résumer ainsi, d'après l'un de ses auteurs :

« Le luxe, qui se remontait autrefois à l'étranger, se remonte maintenant dans le pays!

« L'étranger même se fournit, chaque année, d'un grand nombre de chevaux prussiens!

« Donc la Prusse est dans la bonne voie! »

On retrouve encore en Prusse l'ancienne race noire du Nord, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois. Le haras de Trakehnen, en particulier, en possède des types remarquables.

En Prusse, comme dans le Mecklembourg, et généralement dans toute l'Allemagne, le soin des chevaux est porté à un si haut point, que le premier domestique de la maison, auquel obéissent tous les autres, est celui qui a la charge des chevaux. Il remplace, dit M. Marmier, dans la demeure du paysan, cet important fonctionnaire des anciennes mai-

sons princières du Nord, ce *mare-schalck*, d'où nous est venu notre grand titre de maréchal.

La Prusse a tout ce qu'il faut pour compter dans les premiers rangs des nations cavalières du monde : sol fécond et climat tempéré, patriotisme éclairé, gouvernement progressif et ferme à la fois Les hommes de cheval de ce pays sont célèbres par leurs lumières et leur pratique savante. Les rois, à l'exemple de Frédéric-Guillaume, accordent toute leur prédilection au noble animal qui fait une des principales forces de leur empire. La direction des haras, confiée au grand écuyer du roi, forme une administration indépendante, et n'a pas à craindre les brusques changements de systèmes, ou les capricieux errements d'imbéciles théoriciens. Enfin, les brillants officiers de la landwehr, toute cette jeunesse ardente, riche et intelligente, soit qu'elle se montre en habits somptueux sur la promenade de Berlin, soit qu'elle se livre au plaisir belliqueux de la chasse, dans les vieilles forêts où leurs pères chassaient l'urus et le bison, met son orgueil à faire briller le cheval national, comme, en d'autres pays, on se met à parader sur un cheval étranger.

L'Autriche, proprement dite, n'a qu'une réputation secondaire comme nation équestre ; c'est aux nations unies et surtout à la Hongrie, sa compagne chevalière, qu'elle doit ses coursiers les plus estimés, et ces établissements gigantesques, soit publics, soit particuliers, qui font l'admiration de l'Europe. Le cheval autrichien n'était autre, au moyen âge, que le roussin allemand, cheval de bagage et de suite. Cependant, dès cette époque, de fréquents croisements avec l'étalon oriental avaient modifié, dans les écuries des nobles et des grands, cette race grossière, et sou-

vent ces destriers indigènes rivalisèrent, dans les batailles et les passes-d'armes, avec ceux, plus célèbres alors, de France, d'Espagne et d'Italie.

Toutefois, ce fut vers la fin du siècle dernier, comme dans tout le nord de l'Europe, que des encouragements publics furent donnés à l'élève du cheval, et que des établissements furent fondés par le gouvernement. L'administration des haras se divise, en Autriche, en deux branches principales : les haras et les dépôts d'étalons. Les premiers, régis militairement, se trouvent sous les ordres directs du conseil aulique, et appartiennent spécialement aux contrées peu populeuses de l'empire. Les seconds se divisent en plusieurs circonscriptions et sont destinés à seconder l'administration dans les pays les plus privilégiés par la fécondité du sol et l'aisance de leurs habitants.

Les principaux haras de l'Autriche sont : Mezochegyès et Babolna, en Hongrie ; Radautz, dans la Bukowine ; Nemoschitz, en Bohème ; Ossiak, en Carinthie, et Biber, en Styrie. Ces établissements contiennent environ deux mille juments. C'est là que s'élèvent les étalons destinés à la régénération des races et à la remonte des écuries particulières de l'empereur. Le haras de Mezochegyès est le plus important de tous. Son existence remonte au moyen âge. Il fut destiné primitivement à fournir l'armée d'un certain nombre de chevaux d'élite.

Vers la fin du dernier siècle, l'empereur Joseph lui donna le titre de haras impérial pour la cavalerie légère. Il était alors composé exclusivement de juments et étalons hongrois ; plus tard, on leur adjoignit des chevaux de Siebenbourg et de Circassie ; des juments du Mecklembourg, et des étalons de races et d'espèces diverses, pris dans diffé-

rentes contrées de l'Europe; maintenant, enfin, le sang arabe domine dans les reproducteurs de ce haras.

L'établissement contient quinze mille hectares; il possède environ trois mille chevaux, dont mille poulinières.

Les officiers des haras sont tirés des différents régiments de cavalerie; les hommes de service sont ordinairement d'anciens cavaliers; on choisit de préférence, pour soigner les chevaux, les habitants de la Bohème; pour gardiens de troupeaux, les Hongrois, et pour conducteurs de bœufs, les Esclavons.

Ce haras est situé sur le flanc d'une vaste colline, dans un pays agréable et doué d'une merveilleuse fertilité. L'agriculture y est bien entendue, aucune entrave administrative et tracassière ne vient déranger les plans d'amélioration et de perfectionnement que l'expérience et la marche des idées viennent y apporter.

Le haras de Babolna est regardé comme le second de l'empire; il est situé sur la rive droite du Danube, dans une vaste plaine qui s'étend près de Komorsa; il contient dix mille arpents et renferme environ mille têtes d'animaux.

C'est à Babolna que sont placés les étalons arabes les plus précieux. Cet établissement possède encore des étalons de race kladiup, remarquables par leur taille et leur conformation. Les poulinières sont de race hongroise et lipstzane. Il y a aussi plusieurs juments arabes.

Le haras de Radautz date de 1792 : il est situé dans le cercle de Bukowine; il comprend une contrée tout entière, qui touche à la fois au Siebenbaryen, à la Hongrie, à la Gallicie, à la Moldavie et à la Valachie. Son territoire occupe dix-sept villages : il est arrosé par la Stuschawa, qui prend sa source dans les montagnes de Seletin. Le nombre

des chevaux entretenus dans ce vaste haras ne fut, d'abord, que de quatre cent cinquante, mais bientôt il fut porté à quinze cents. Ce nombre serait, d'ailleurs, beaucoup plus considérable, si l'on y comprenait le dépôt de remontes qui y est joint et qui est sans cesse alimenté par des chevaux de l'Ukraine, de la Bessarabie, de la Moldavie et de la Valachie.

Le sang arabe est encore la base de l'amélioration du haras de Radautz, comme de tous les autres établissements publics de l'Autriche.

Les chevaux des haras impériaux sont marqués de la lettre initiale de l'établissement où ils sont nés; nous avons vu cet usage ancien répandu partout, et tenir lieu des généalogies écrites qui sont d'invention moderne.

Les dépôts d'étalons desservent sept contrées principales; ils sont situés dans les localités suivantes :

Vienne, pour la partie de l'Autriche située au delà et en deçà de Lems; *Hatschem*, pour la Moravie et la Silésie; *Nimbourg*, pour la Bohême; *Gratz*, pour l'Illyrie et l'Autriche inférieure; *Drahowize*, pour la Gallicie; *Medschen*, pour le Suebenbourg; *Crems*, pour la Lombardie et Venise.

Les établissements hippiques particuliers sont en très-grand nombre et fort considérables; dans l'empire d'Autriche, le plus remarquable est celui du comte Hunyady. Ce haras est situé à Keffet, dans le district de Neutra. Le type améliorateur et propagateur du haras de Keffet est le cheval arabe, et plusieurs chevaux de cette race, aussi précieux par leurs qualités que par leur conformation, y sont employés; mais, il faut le dire, là ne se borne pas la marche suivie dans ce haras. Si le type est arabe, les soins et l'intelligence sont anglais : les chevaux sont élevés avec dou-

ceur, maniés chaque jour, fortement nourris, dressés à tous les services et exercés de manière à développer chez eux les qualités qui doivent assigner leur mérite comme reproducteurs ou comme travailleurs.

Les courses, la chasse, les voyages longs et pénibles, sont les épreuves par où passent les élèves du haras. On les voit parcourir d'énormes distances avec une vitesse prodigieuse. Ils franchissent ordinairement les cent soixante kilomètres qui séparent Urmany de Pesth en treize heures, et, en onze heures, les cent quarante kilomètres qui séparent Urmany de Vienne.

Un des étalons les plus remarquables du haras de Hunyady a été le célèbre *Tajar*. L'histoire de ce cheval est assez remarquable pour prendre place dans ces pages.

Tajar était né sur les bords du Nil, dans le haras du pacha ; Mourad-Bey le montait à l'époque où le *sultan* Bonaparte conduisait les chrétiens à la conquête de l'Égypte. Ce fut ce noble coursier qu'il lança contre les escadrons français à la bataille des Pyramides. *Tajar* assista à plus de vingt combats, et les cicatrices nombreuses qui brillaient sur sa robe d'argent attestaient la part qu'y avaient prise le cheval et le cavalier. Plus tard, *Tajar* devint la propriété du scheik Émir-bey, un des restes de ces brillants mamelucks, qui n'avaient échappé aux balles des vainqueurs de Lodi que pour tomber sous les balles albanaises. Quand le farouche Méhémet fit massacrer sous ses yeux cette célèbre milice, *Tajar* devint le prix du sang ; il fut donné à l'un des sbires du sultan, comme ces dépouilles des morts, d'où l'œil se détourne avec frayeur. Ce fut cette circonstance qui facilita l'acquisition qu'en fit le baron Fechtig. *Tajar* fut embarqué au Caire pour le compte du baron,

mais sa traversée fut rude et périlleuse, il eut à supporter une violente tempête; embarqué avec d'autres chevaux, la place qui lui était destinée se trouva trop étroite; forcé de rester couché sur le tillac, le tangage et le roulis ajoutèrent de cruelles meurtrissures aux cicatrices des batailles.

En arrivant à Trieste, *Tajar* n'offrait qu'un hideux et sanglant squelette. Cependant les hommes de cheval reconnurent en lui le noble descendant du pur sang d'Orient. MM. Heiss et de Veltheim le regardèrent comme un des types les plus parfaits de la création. Acheté par M. Appel, sa descendance a confirmé le jugement qu'ils en avaient porté. Son nom est inscrit parmi les plus précieux régénérateurs des haras de l'Europe. L'intelligence et la douceur accompagnent ordinairement, chez le cheval, les grandes qualités de race et d'organisation; *Tajar* en était une preuve : son palefrenier couchait souvent près de lui sous les mêmes couvertures. Pendant la nuit, un cheval se détachait-il dans les écuries voisines, *Tajar* réveillait le dormeur en le poussant doucement, comme *Bayard* frappait l'écu de Renaud pour annoncer l'ennemi. Lorsqu'il se levait le matin, c'était avec si peu de bruit et tant de précautions, que le sommeil de son camarade de lit n'en était pas interrompu.

Le haras de Zinkendorff appartient au comte Szechengi; il est situé dans le district d'Œdenbourg, à quatre-vingts kilomètres de Vienne. Cet établissement date de 1815 seulement; il est monté en chevaux et juments de pur sang anglais. L'art et la nature se réunissent à Zinkendorff pour en faire un des plus remarquables établissements de l'Europe. C'est là que s'élèvent la plupart des jeunes athlètes

qui prennent part aux courses militaires en Hongrie depuis quelques années.

Le haras du prince Esterhazy est un des plus célèbres de la Hongrie; il est situé à Ozora, sur la rive gauche de la Sio, dans le district de Tolna. Sa fondation remonte au commencement du siècle dernier. Des bâtiments considérables et bien disposés, des coteaux couverts d'une herbe fine et succulente, de magnifiques prairies arrosées par des sources d'eau vive, en font un berceau privilégié pour l'élève du cheval. Le type arabe se mêle au type anglais dans le haras d'Ozora; on y élève toutes sortes de chevaux, depuis le fort carrossier jusqu'au cheval de guerre, de chasse et de course.

Non loin du haras principal existe un autre haras demi-sauvage, où s'élève encore le cheval hongrois, fils dégénéré du cheval d'Orient.

Le haras de Déregigyhaza appartient au comte Coraly; son territoire occupe un espace de quarante milles. Il s'élève en pente douce depuis Féléyghola jusqu'à Mezo-è-Hegyès, et renferme plusieurs bourgs et villages, peuplés de plus de vingt mille habitants.

Ce vaste domaine est presque uniquement consacré à l'élève du cheval. On peut se faire une idée du nombre de ces animaux, en pensant que la seule commune de Vasathely entretient, non-seulement un haras sauvage de juments d'ancienne race hongroise, mais encore seize autres établissements, de deux cents têtes chacun, dont les produits passent généralement à la remonte des dragons et des hussards de l'armée.

Le haras de Biber est situé en Styrie, dans une magnifique position, et possède de beaux pâturages dans un pays

à la fois montagneux et fécond. Le nombre des juments s'élève environ à quatre-vingts; le type arabe y domine.

Le haras d'Ossiak était autrefois un couvent de Bénédictins, supprimé par l'empereur Joseph II. La nature avait refusé ses trésors à cette localité; il a fallu de grands efforts et des défrichements considérables pour l'amener à sa nouvelle destination. Ce haras est principalement destiné à fournir de types reproducteurs les dépôts d'étalons et les contrées voisines.

L'ancien haras de Kollnitz a été fondu dans celui d'Ossiak.

Le haras de Nemoschitz est situé en Bohême sur les bords de l'Elbe et fait partie de la seigneurie de Pardubitz. Il s'est formé des débris du haras de Hawranska : le nombre des poulinières est de cent environ ; les étalons proviennent des grands haras de la Hongrie et de la Bukowine.

Le haras de Lengyeltothy a été fondé par un des hommes de cheval les plus intelligents de l'Europe, M. le baron de Fechtig. Il est situé dans le district de Somoyz, près du lac Balaton, à une journée de Vienne. Cet établissement est consacré presque uniquement à l'élève du cheval arabe et à son croisement avec les fortes races du Nord. Le mode d'éducation suivi chez M. le baron de Fechtig répond à tous les besoins du service actuel; ses chevaux sont employés de jeune âge au travail des fermes, et une nourriture succulente et appropriée développe leur organisation et les prépare aux labeurs qui leur seront imposés. Aussi, les chevaux élevés par M. le baron de Fechtig sont-ils en grande réputation en Autriche. L'archiduc Étienne, l'un des princes les plus renommés par ses connaissances hippiques, les choisissait de préférence pour la remonte de ses

écuries. Ces chevaux sont, en général, de grande taille; ils ont du fond, de belles allures, beaucoup de liant et de bon vouloir; très-bons pour la chasse et le manége, ils n'ont pas leurs pareils pour l'attelage des voitures légères. Le haras de Lipitza, dans le Frival, possède une excellente espèce de chevaux; leur origine est espagnole; ce sont eux qui alimentent le manége de Vienne, de l'École espagnole, qui porte encore ce nom, à cause du travail qui s'y exécute et de l'origine des chevaux qui y sont employés : *die spanische Schule.*

Les chevaux de Lipitza ont conservé le tride et l'élégance des anciens genets d'Espagne, mais ils ont plus d'énergie que les chevaux espagnols actuels, un fond inépuisable et une grande longévité.

Ils se font remarquer par la force de leurs hanches et la puissance de leurs jarrets; les carrossiers de cette espèce s'élèvent à la taille des plus forts carrossiers anglais. Ils sont réservés spécialement pour la remonte des écuries de l'empereur, tant à l'attelage qu'à la selle, et pour celle des manéges de haute école et de campagne.

On sait que la Hongrie fut, dès les temps les plus reculés, fameuse par ses races chevalines, et par le goût de ses habitants pour les exercices équestres. Le proverbe dit : *Lora termell a escogyar.* Le Hongrois est né à cheval. La Hongrie tient plus aux habitudes de l'Orient qu'à celles du Nord, quoiqu'un reflet de chevalerie brillât sous l'aigrette orientale des vieux Magyares.

Le cheval était un besoin pour ce peuple belliqueux, qui, conservant les traditions des Huns et d'Attila, ne combattait jamais qu'à cheval; aussi, les seigneurs hongrois avaient-ils soin d'entretenir un grand nombre de chevaux

dans leurs vastes domaines, et l'histoire nous apprend que, lorsque les magnats s'écrièrent à la face du ciel : « Mourons pour notre *roi*, Marie-Thérèse!.. » quarante mille chevaux de guerre sortirent des haras à demi sauvages de cette héroïque nation.

Les courses anglaises ont été introduites depuis peu d'années en Hongrie. Cette institution a trouvé un peuple tout préparé à la recevoir.

Le Hongrois comprend que les épreuves de force et de vitesse sont les bases de toute amélioration raisonnée. Les courses, fondées d'abord par des souscriptions particulières, reçoivent maintenant une allocation spéciale de 10,000 ducats.

Elles progressent chaque jour, et il faut espérer que la Hongrie, obéissant à l'impérieuse loi de la marche des temps, ne laissera pas déchoir la gloire chevaline, qui élève si haut son nom parmi les nations.

On lira avec intérêt la description suivante des chevaux hongrois et des habitudes équestres de ce peuple, due à la plume d'un voyageur français :

« La population de la Hongrie offre un mélange singulier de Slaves, de Valaques, de Transylvaniens, d'Allemands, de Juifs et de Français même ; car, par une de ces bizarreries que la guerre explique cependant, il existe au centre de la Hongrie un village, un seul, peuplé de Français ; son nom est allemand : il s'appelle Fünf-Kirchen, c'est-à-dire cinq églises. Ses habitants ont gardé notre costume et notre langage, le fait est authentique ; quant aux chevaux, nous ne voulons pas affirmer qu'un sang français coule encore dans leurs veines.

« Le Juif, comme partout, n'est qu'un vil paria rejeté

d'une contrée dans l'autre, et n'emportant des pays qu'il traverse que son or et sa haine pour les chrétiens qu'il attrape de son mieux. Tous ces usurpateurs du sol hongrois, plus ou moins soumis à ses lois, n'ayant eu dans leurs différentes migrations aucune influence sur la race chevaline, nous ne nous en occuperons pas. Les invasions turques sont les seules qui aient pu amener quelques changements; mais nos connaissances à cet égard sont trop bornées pour que nous puissions en parler, quoique nous soyons en droit de supposer que ces invasions aient laissé du sang oriental dans le pays. La nation hongroise, proprement dite, est divisée en trois classes : celle des magnats ou seigneurs, grands propriétaires, souverains de leurs domaines, rois de leurs vassaux; celle des *edelleute* ou nobles, et celle des paysans.

« Voyons maintenant quelle place occupe le cheval au milieu de ces trois grandes castes :

« Il y a en Hongrie quatre espèces de chevaux bien distinctes : la race primitive dégénérée; la race conservée et améliorée dans les haras du pays par d'heureux croisements avec des chevaux venus des provinces septentrionales, et la plupart régénérés par les étalons royaux des haras de Mezochegyès et de Babolna; les *Youkers*, et les chevaux de demi-sang; enfin, les chevaux de pur sang.

« La race primitive dégénérée appartient exclusivement à la classe pauvre du pays. Ses chevaux sont faciles à reconnaître. D'une taille excessivement petite, ils rappellent un peu nos poneys bretons; ils ont, en général, la tête forte, les yeux beaux, les oreilles mal attachées, la queue peu fournie, la crinière longue, les reins bons, les pieds bien faits, la croupe avalée, les jarrets larges et puissants, le poil

presque toujours bai-brun, quelquefois alezan, rarement gris; beaucoup plus de soutien dans les allures que de vitesse.

« Leurs yeux vifs et intelligents, leurs extrémités sèches et nerveuses, et leur incomparable énergie qui résiste à une fatigue constante, au manque absolu des soins, à l'intempérie des saisons qu'ils bravent en tout temps, jour et nuit. tels sont les caractères qui trahissent encore chez cette race une noble origine. Le véritable connaisseur ne peut s'y méprendre. A l'examen seul des membres exempts de tares, à l'âge même de vingt ans, il faut bien reconnaître un sang généreux.

« Quant au voyageur ignorant et indifférent qui traverse la Hongrie, il vous dira, comme cet auteur anglais dont j'ai oublié le nom : « Il existe dans la terre des magnats un « petit animal qui ressemble un peu au cheval, mais qui « n'est pas plus gros qu'un chien ; on l'appelle *vorspann*, et « les paysans s'en servent pour les travaux de l'agriculture. » Ces petits animaux, qu'on désigne en Hongrie sous le nom de chevaux, n'en déplaise à l'auteur anglais, font le service de vorspann, et nous allons expliquer la véritable signification de ce mot :

« La poste, en Hongrie, n'est autre chose qu'une espèce de service organisé par les paysans ou par les edelleute, propriétaires de chevaux ; il y en a deux sortes : la poste réservée aux gens riches ou pressés, établie sur les grandes lignes seulement. est servie par des chevaux de choix de la race améliorée, mais commune, généralement petits de taille ; ils se rapprochent aussi de nos chevaux bretons : ce n'est d'ailleurs pas la seule analogie que nous trouvions entre ces deux pays. Cette poste est fort chère, mais d'une

grande vitesse ; nous avons vu faire en vingt heures le trajet de Pesth à Vienne, c'est-à-dire soixante lieues allemandes, et par un temps de neige. Malheureusement, nous le disons, c'est seulement pour les grandes communications qu'on peut recourir à ce service. Les diligences, et il y en a peu, ont des relais particuliers qui vont assez mal. Dans l'intérieur du pays, il n'existe véritablement que le *vorspann*. Ce mot, formé de deux mots allemands, *spannen* atteler, et *vor* devant, signifie attelage proprement dit ; il désigne une paire de chevaux, quelquefois deux, et même la voiture par extension. Dans chaque village, on trouve un homme préposé à la distribution des chevaux aux voyageurs ; il cumule avec cette fonction celle de rendre la justice, en distribuant à propos des coups de bâton ; aussi l'appelle-t-on juge. Lorsqu'on voyage, pour être sûr de ne pas coucher sur la route, il faut faire prévenir de village en village : car ce service, comme tous ceux qui sont imposés, se fait avec une grande négligence. Les chevaux de paysan n'entrent jamais dans une écurie : ils sont passablement nourris, mais d'une sobriété remarquable ; ils sont réunis en troupeaux très-nombreux, nuit et jour, dans des pâturages, à la garde d'un seul homme. C'est là qu'on vient les prendre pour s'en servir au champ et sur les routes. Cette race s'élève à la grâce de Dieu. Les juments travaillent jusqu'au dernier moment; aussitôt que le poulain peut se tenir sur ses jambes, il suit sa mère dans des courses souvent fort longues ; aussi son dressage est facile, et, lorsqu'on veut le soumettre au joug, la lutte entre l'homme et le cheval ne laisse pas longtemps la victoire indécise. C'est dans le pâturage même que le jeune Hongrois s'essaye à une équitation improvisée qui manque rarement son but.

« Le petit cheval du paysan sert aux travaux de l'agriculture dans une grande partie de la Hongrie ; les terres sont légères, et deux petits chevaux suffisent à traîner la charrue : ailleurs, on se sert de bœufs et de buffles. Rien de plus curieux qu'un *vorspann* hongrois : nous convenons de désigner ainsi cheval et voiture, si tant est qu'un long panier d'osier fait en forme de V posé sur deux fourches de bois, adaptées à quatre roues, mérite le nom de voiture. C'est cependant là le véhicule de tous les paysans ; c'est celui de la bonne ménagère qui se transporte au marché, de l'officier que le devoir ou le plaisir appelle d'une station à une autre ; et nous avons entendu dire à plus d'un que, couché sur une épaisse botte de paille, la pipe à la bouche, bercé par l'entretien monotone du cocher avec ses chevaux, sous un ciel étoilé, et pourvu que le thermomètre ne marque pas dix-huit degrés de froid, on peut encore faire de beaux rêves. Le service des troupes se fait entièrement par *vorspann* : les régiments n'ont pas de fourgons comme en France ; à chaque changement de garnison, on impose aux villages qu'il faut traverser le nombre voulu de *vorspann* pour les bagages des officiers et des soldats. Dans les stations, ce sont encore les *vorspann* qui amènent les fourrages, les munitions et transportent les malades : tout cela à la charge du paysan. Les paysans montent presque toujours un de leurs quatre chevaux, indifféremment celui de devant ou celui de derrière ; ils ont une selle en bois, recouverte d'une peau de mouton ; le harnais se compose de bouts de corde et de cuir ; les chevaux n'ont, à vrai dire, que des traits et une têtière de bridon. Quand le charretier mène sa voiture, ce qui arrive assez fréquemment, c'est au moyen d'une seule corde qu'il dirige les chevaux à droite, à gauche, ou les ex-

cite suivant l'impulsion donnée; nous n'avons jamais pu comprendre ce genre de manége. Malgré le peu de soin qu'il donne à son cheval, le Hongrois l'affectionne singulièrement; s'il néglige de lui donner une couverture quand il a chaud, de le panser quand il est sale, et même de lui donner de l'avoine, c'est qu'il est parfaitement convaincu qu'il n'en a nul besoin; en revanche, il lui prodigue les termes les plus tendres; il ne le rudoie jamais : un léger coup de fouet donné à regret vient à l'appui des sollicitations les plus douces. C'est toujours en l'appelant par son nom que le Hongrois sollicite son cheval d'aller plus vite, et ces noms sont tous d'une poésie qui ferait bien rire nos charretiers, si on les engageait à suivre un si bon exemple. Après avoir monté une côte, le Hongrois descend gravement de son cheval, lui tire le toupet, passe sa main sur le rein, et finit en tirant la queue. Jamais vous ne lui feriez négliger cette opération, qu'il renouvelle souvent pour tout son attelage; il prétend ainsi rétablir une circulation plus énergique. Nous laissons à d'autres le soin d'expliquer l'origine d'une coutume dont nous n'avons jamais bien compris l'efficacité.

« En voilà bien long sur ces petits chevaux, pour lesquels vous auriez un profond mépris, si nous pouvions vous les montrer, à vous surtout, mesdames, habituées à voir la poussière des Champs-Élysées se soulever sous les fers de vos superbes purs sang, qui, tout fiers qu'ils sont, semblent encore emprunter un nouvel orgueil à la conscience de leur noble fardeau. Vous ne voudriez pas nous croire, si, vous désignant un petit animal maigre, sale, abattu, nous vous disions : Voilà un descendant de cette race arabe, dont le sang coule dans les veines de ces chevaux, si beaux et si ardents, qui vous font voler au gré de vos désirs. Hé-

las ! n'en est-il pas ainsi de nous, mesdames? et pourrions-nous reconnaître dans ces hommes d'aujourd'hui, si chétifs d'apparence, si petits même dans leurs excès, si faibles dans leurs élans, ces géants d'autrefois, qui portaient en se jouant les pesantes armures et les lourdes épées que nous pouvons à peine soulever? Je ne sais si, entre ces deux contrastes, l'avantage ne resterait pas encore au cheval; mais nous ne voulons pas pousser plus loin une comparaison qui deviendrait trop philosophique à propos du quadrupède qui nous occupe. Consolons-nous de toutes ces grandes décadences humaines, en vous parlant du cheval hongrois, que de sages croisements ont su en préserver.

« La race conservée et améliorée s'élève, partie dans les haras particuliers, partie chez les edelleute aisés. Presque dans tous les haras et chez les éleveurs les chevaux restent toujours dehors et ne sont nourris à l'avoine qu'à l'âge de deux ans. Les chevaux élevés chez les particuliers sont aussi bons, mais offrent beaucoup moins de distinction, tout en étant assez beaux cependant pour faire honte à plus d'un attelage des Champs-Élysées. Les cultivateurs, les propriétaires les attellent par quatre. On croirait, à les voir traîner les légers chariots hongrois, que c'est pour eux un plaisir et non un travail; ils ont l'air aussi fiers que leur maître, sous un harnais dont la simplicité fait encore ressortir la beauté de leurs formes, leur bonne condition et le brillant de leur poil; car le harnais hongrois, même le mieux conditionné et le plus élégant, ne couvre jamais le corps du cheval; il n'y a ni reculement, ni croupières, ni sellette; mais un collier et deux traits en cuir double, et, pour rêner le cheval, une simple sangle aussi de cuir, quelquefois en tresse rouge, avec un crochet. Tout le luxe du harnache-

ment se concentre sur la tête, où de longues lanières de cuir, plus larges à leur extrémité, et fixées à la têtière de la bride, pendent sur le nez du cheval et descendent quelquefois plus bas que le poitrail. Ces ornements sont d'un effet assez gracieux, et nous les préférons de beaucoup à ces petits lambeaux de drap rouge et aux clochettes des attelages polonais. C'est l'hiver, attelés à des traîneaux rapides, qu'il faut voir les chevaux hongrois dans leur plus belle parure ; mais l'on sait assez que les chevaux de traîneaux portent pompons et grelots, pour qu'il ne soit pas nécessaire de le redire ici. Les chevaux hongrois sont, je crois, habitués à fouler aux pieds la neige et la glace sans danger ; peut-être le doivent-ils aux crampons vissés que, par parenthèse, nous ferions bien d'emprunter à ces peuples qu'on regarde presque comme demi-barbares ; il est certain que les chevaux hongrois affrontent neige et glace sans se ralentir, et que leurs pieds sont aussi fermes sur le sol glissant que sur l'hippodrome le mieux sablé.

« Rien de plus joli à voir que le cheval hongrois aux courses du pays, courses sans apparat et dont le costume et la bonne tenue du cavalier font tous les frais ; un ducat, une timbale, souvent un objet de moindre valeur, sont les prix que se disputent vingt ou trente jeunes Hongrois, tous fils d'éleveurs. A peine âgés de quatorze à quinze ans, ils commencent à lutter sur le champ de bataille, où les obstacles ne manquent pas ; un terrain presque toujours raboteux ne ralentit pas leur ardeur. Sans autre ornement qu'une bride avec ses longues lanières flottantes, que le vent et la rapidité de la course font voler autour de lui, le cheval, fier et impatient comme s'il pressentait le triomphe, laisse à peine modérer ses élans vigoureux par son cavalier ;

celui-ci, fixé sur le poil luisant de son coursier, n'a pour appui que la force des genoux et conserve presque toujours une pose académique ; les chutes sont assez rares et la victoire est chaudement disputée. Ces courses ont lieu au trot et au galop, deux fois par an, dans toutes les provinces où on élève des chevaux. Le costume hongrois contribue beaucoup à donner de la grâce et de l'originalité à ces réunions d'hommes et de chevaux. Ce costume se rapproche un peu de celui de nos paysans bretons : le chapeau, rond comme le leur, est cependant relevé tout autour en forme de gouttière ; au lieu de guêtres, ils ont la botte ou le brodequin, la culotte de toile ou de drap excessivement étroite, serrée au corps par une étroite ceinture de cuir, la pelisse jetée sur l'épaule à la manière des hussards ; leur veste longue, presque toujours ornée de brandebourgs, est ouverte sur la poitrine ou boutonnée à volonté. C'est seulement les jours de fête et de cérémonie qu'ils portent la pelisse ; ces jours-là, ils ornent leurs chapeaux d'une plume de coq ou d'aigle, lorsqu'ils peuvent s'en procurer ; à défaut de l'une et de l'autre, ils se contentent d'une branche verte. Les cochers hongrois portent le même costume, de plus un immense tablier de toile blanche.

« Si le Hongrois est habile cavalier, il n'est pas moins excellent cocher ; rien n'égale la hardiesse de ces automédons à peine sortis de l'enfance ; ils conduisent avec une rare adresse quatre chevaux vigoureux dans des chemins bordés de précipices, sur un terrain accidenté et souvent dangereux ; ils ont un sang-froid dont on s'étonne, et se servent d'une manière] merveilleuse de leurs immenses fouets à longues mèches tout en cuir ; ils ont une manière de retourner cette mèche autour du manche qui ne la laisse

jamais exposée à se mêler; le coup de fouet est rare, mais toujours à propos et bien dirigé. L'amour du cheval est inné chez le Hongrois; il en est de même, du reste, chez presque tous les peuples voisins : nous avons parcouru la Pologne, la Prusse, l'Autriche, la Styrie, la Bavière: partout, non-seulement on s'occupe sérieusement de l'amélioration ou de la conservation des races chevalines, on attache un grand prix à l'art de l'écuyer, mais encore on aime véritablement le cheval pour lui-même. En Hongrie, les hommes de toutes classes se font une gloire d'exceller dans l'exercice du cheval, soit en guidant eux-mêmes leurs quatre *youkers*, soit en montant leurs *pur sang*. La hardiesse à cheval est portée chez eux à un degré où nous ne l'avons vu dans nul autre pays, même en Angleterre. Un Anglais s'expose dans des courses ou des chasses périlleuses; il risque sa vie dans un *steeple-chase*, mais il n'est pas seul, il lutte devant un public qui l'anime et l'encourage. Le Hongrois fait seller son cheval favori, c'est ordinairement le plus difficile, il sort seul et dans l'endroit le plus écarté de son parc; il va lutter contre les troncs d'arbre, les haies et les fossés qu'il a fait placer à dessein. S'exposer ainsi pour l'amour du danger en lui-même est, à notre avis, le sublime du genre. Les jockeys hongrois peuvent rivaliser avec les jockeys anglais, et, quant aux cochers, nous donnerions la préférence aux premiers. Nous avons vu des jeunes gens conduire quatre *youkers* dans un parc à allées tortueuses, tourner les massifs et les troncs d'arbre, toujours au grand galop, avec un succès et une audace qui nous rappelaient l'habileté des anciens Grecs tournant les fameuses bornes de leurs hippodromes. Tout le monde connaît en Autriche ce Hongrois intrépide, dont le nom se mêle à tous les paris,

à tous les carrousels ; nul n'a pu encore lui disputer le prix en fait d'audace et de courage ; à cheval, il n'est pas d'obstacle qui puisse l'effrayer ; on l'a vu traverser, au grand galop de son cheval, le Danube glacé, et on l'a vu atteler quatre chevaux, à peine dressés, sans autre harnais que leurs traits attachés sur le mors. On comprend que le Hongrois ne peut arriver à tant de puissance qu'en s'en occupant beaucoup.

« Le luxe des chevaux est poussé très-loin en Hongrie dans toutes les maisons considérables ; il y a un grand nombre d'attelages et de chevaux de selle. Les femmes montent peu à cheval en général ; cependant le goût de l'équitation commence à se répandre parmi elles, et nous serions étonnés qu'il ne devînt pas bientôt une passion, car elles ont l'énergie et la grâce qui font les brillantes amazones. Le sol de la Hongrie est tellement favorable à l'élève du cheval, et la nation est si naturellement portée à s'occuper de chevaux, qu'il n'est pas étonnant de voir élever de magnifiques pur sang ; on n'est pas exclusif comme nous pour le cheval anglais ; mais le Hongrois comprend trop l'amélioration des races, pour ne pas aller chercher à sa source ce sang fameux qui fait les vainqueurs de presque tous les hippodromes. Les *youkers* et chevaux de demi-sang, dont nous avons à peine parlé, sont des chevaux de fatigue ; on les attelle pour deux excursions lointaines : à Pest et à Vienne. tous les fiacres sont traînés par des *youkers ;* ceci, nous espérons, ne vous donnera pas une trop mauvaise idée d'eux, car Vienne est trop près de nous, maintenant, pour que tout le monde ne sache pas que ses fiacres sont d'élégants coupés bien menés, qui brûlent le pavé. Les *youkers* sont infatigables et montrent beaucoup de sang oriental ; ils ont

l'encolure renversée, les protubérances osseuses saillantes; leur œil est morne au repos, mais ils retrouvent leur ardeur à l'action; on dirait, à les voir pensifs et mélancoliques, qu'ils se souviennent des triomphes de leurs ancêtres, de leur liberté perdue, de leurs pâturages sans limites, de leurs courses à la poursuite des cavales hennissantes, qu'ils portent à regret le joug de l'homme, et que c'est seulement à la vue de l'espace que revient leur énergie; bien différents en cela du cheval anglais qui porte ses fers avec orgueil, et dont la soumission semble être volontaire et libre.

« Cheval hongrois, *youker*, demi-sang ou pur sang. Tout cheval né en Hongrie est en quelque sorte naturalisé; on le croirait, du moins, à le voir figurer dans les brillantes cérémonies dont il fait l'ornement : rien n'égale sa fierté lorsqu'il porte son maître au milieu d'un cortége. Nous avons assisté à quelques-unes de ces fêtes qui excitent encore l'admiration de tous les étrangers dans un siècle où l'on n'admire plus guère, tant on est blasé, même sur le beau. Nous voudrions pouvoir vous donner une idée du coup d'œil offert par ces magnats dans leurs magnifiques costumes, avec leurs sabres, leurs ceintures émaillées de pierres précieuses, leurs toques de fourrures, où une aigrette de diamant fixe une plume d'aigle, leurs longues *chéropées*, espèce de pelisses en velours et fourrure jetées sur leurs épaules; ces fiers et nobles coursiers dont la selle, la bride et la chabraque étincellent d'or et de rubis; ces évêques, chargés de leurs lourds ornements, sous le poids desquels leurs chevaux se relèvent avec orgueil, confiants qu'ils sont dans la solidité de l'écuyer à soutane, qui se souvient encore du temps où le prêtre quittait l'autel pour revêtir l'armure et combattre l'infidèle! Mais il faudrait vous dire aussi

les costumes des dames, dont les robes à queue, brodées d'or, sont gracieusement portées par quatre jeunes pages. La réunion de tous les corps de l'Etat, chacun dans son costume, et, au milieu de tout cela, cette milice admirablement montée, caracolant sous d'élégants uniformes, etc.; et quand nous nous serions épuisés à chercher des mots pour vous peindre cet ensemble, vous n'en auriez encore qu'une idée bien imparfaite : toute description est semblable à une traduction; quelque exacte qu'elle soit, elle ne rend jamais l'original; car, *toute traduction est une trahison.* »

Parmi les peuplades mixtes, fleurons détachés du vaste empire d'Orient, que refoulèrent les principes du Coran, et que la croix rattacha au faisceau des peuples du Nord, on distingua longtemps une nation puissante, maintenant comprise dans d'autres États : ce fut la nation servienne. Les Serviens étaient d'intrépides cavaliers; ils vivaient, pour ainsi dire, à cheval, et les bardes de ce pays nous ont laissé, dans de nombreuses poésies, les nobles souvenirs de leur gloire hippique.

A défaut d'histoire contemporaine, nous citerons les fragments épars de leurs chants populaires, échos lointains d'un passé belliqueux. Ce sont, en général, des histoires d'amour ou de guerre, empreintes de ce cachet mystérieux qui caractérise les légendes du moyen âge. On retrouve dans ces fragments des détails curieux sur les mœurs, les habitudes de ce peuple et ses rapports avec les autres nations.

Le héros fabuleux Marko rappelle le Renaud des légendes françaises. Son cheval *Scharatz* est calqué sur *Bayard*. La tradition raconte que nul autre que Marko ne pouvait le monter. Ce guerrier l'avait acheté d'un marchand

ambulant. C'était alors un poulain faible et malade, mais, à des signes certains, le héros reconnut sa force et son intelligence. Il le prit avec lui, le soigna, le guérit, le dressa à tous les exercices, et lui apprit, entre autres choses, à *boire du vin*.

« Quand Marko, disent-ils, eut vu le premier mousquet « et qu'il se fut assuré de son effet, il se retira dans une « grotte profonde : c'est là qu'est suspendue son épée, qu'il « s'est endormi, et que son coursier se nourrit de mousse ; « qu'il se réveillera pour revenir lorsque l'épée tombera à « terre, et que le cheval ne trouvera plus de quoi se nourrir. »

. . . .

... Aussitôt, Marko s'arracha au sommeil;
Il sauta à bas de son cheval tacheté,
Resserra les sangles du brave Scharatz,
Et, caressant et flattant le coursier :
Scharatz, dit-il, mon aile rapide !
Si tu m'attrapes la wila Rawjolita
Je te ferrerai de pur argent,
De pur argent et d'or bruni ;
Je te couvrirai de soie jusqu'aux genoux,
Et de franges depuis les genoux jusqu'aux pieds ;
J'entremêlerai ta crinière de fils d'or,
Et je l'ornerai de perles fines.
Mais, si tu n'atteints pas la wila,
Je t'arracherai les deux yeux du front,
Je briserai tes quatre pieds,
Et je t'abandonnerai seul ici,
Mourant et chancelant d'arbre en arbre,
Parce que Marko n'aura plus de frère.

. . . .

Marko était assis, et se délectait à boire son vin noir ;
Mais le Scharatz remarqua l'approche des cavaliers,
Et, frappant du pied la terre,

Le beau coursier se rapprocha de son maître.

. . . .

Voyez comme il écume de rage, le More!
Il tourne la bride de son cheval arabe,
Il lui déchire les flancs à coups d'éperons,
Il veut écraser sous ses pieds le héros;
Mais c'est ce que ne souffre point le destrier Scharatz:
Il se dresse sur ses deux pieds de derrière,
Et, avec ceux de devant, il attaque la cavale,
Et, la saisissant violemment avec les dents,
Il lui arrache de la tête l'oreille droite,
De telle sorte qu'elle nage bientôt dans son sang.

. . . .

Des Turcs aucun n'échappa au massacre,
Excepté le seul Méhémed, le gouverneur.
Monté sur son coursier, prompt comme les wilas,
Tschupitsch le poursuit, monté sur son coursier noir;
Ils se poursuivent à travers la plaine, tous deux;
Ils se poursuivent pendant deux pleines heures.
Méhémed ne peut plus fuir son ennemi,
Et Tschupitsch ne peut encore le saisir;
Car le coursier du Servien est fatigué,
Il a reçu des blessures, le noble coursier!
Sept cruelles blessures, le brave animal,
Et pourtant il ne veut pas se laisser vaincre!

. . . .

Le premier des cavaliers qui entend cet ordre est Milosch;
Il attache à son côté le sabre étincelant;
Il court à son beau coursier blanc,
Son coursier blanc aux yeux ardents;
Il lui resserre ses quatre sangles,
Ainsi que la cinquième, une ceinture de soie.
Quand il passe la bride au bon coursier,
Il hennit de joie, le brave coursier de bataille;
Il creuse la terre du pied de devant;
Il creuse la terre, il redresse l'oreille,
Que le cœur de Milosch s'en réjouit!
Il semble annoncer à Milosch, le fidèle animal,
Qu'aujourd'hui la bataille
Lui laissera de glorieux souvenirs.

Le second cavalier qui entend l'ordre,
C'est Tschupitsch Stojan, du village de Notjai :
Lestement Stojan s'élance de sa tente ;
Il ceint son sabre d'acier étincelant ;
Il court vers son cheval, le bai-cerise,
Qui vaut un plein caisson d'or ;
Et pourtant il n'a pas coûté au héros un dinar,
Car Tschupitsch l'a gagné sur le champ de bataille ;
Il l'a pris au Turc Peiso, aga de Méhémed,
Et il le monte, à la honte des Turcs.
Il lui resserre solidement les quatre sangles,
Ainsi que la cinquième, une ceinture de soie.
Le troisième, enfin, c'est Bogitjewitz Antoine,
Le chef de Lonitza, la blanche forteresse ;
Il entend l'ordre, et s'élance de sa tente,
Ceint à ses flancs l'acier éblouissant,
Court à son coursier noir,
Lui resserre fortement les quatre sangles,
Et la cinquième, une ceinture de soie.
Les coursiers sont sellés et les cavaliers rassemblés :
Car le More s'arma un jour en guerre,
Il se vêtit de riches habits,
Ceignit son cimeterre damasquiné,
Et sella lui-même sa grise jument arabe ;
Il la sangla de sept courroies ;
Il la brida d'une bride tressée d'or ;
Il attacha sur ses flancs une blanche tente,
Et, de l'autre côté, sa forte massue.
Il monta sur le dos de la cavale,
Et, tenant en main sa lance de bataille,
Il prit le chemin de la blanche Stamboul !
Quand il arrive devant les portes,
Il plante en terre sa forte lance,
Attache à la hampe la jument arabe,
Dresse devant les murs sa blanche tente,
Et impose un tribut à la ville.

« Angélina, ma fidèle épouse,
Mon brave alezan vit-il encore ? »
Et l'épouse Angélina lui répondit :

« Cher époux et maître, malade, Dojtschin
Il est encore en vie, ton bel alezan ;
Je l'ai nourri et soigné moi-même. »
Et le héros reprenant :
« Angélina, ma fidèle épouse,
Va, et amène dehors mon bon coursier:
Conduis-le à mon frère d'adoption,
A mon Probatim le forgeron Péro.
Dis-lui de me ferrer mon alezan,
Car je veux moi-même aller au combat :
Qu'il me le ferre de confiance et d'amitié ;
A mon retour, je lui payerai ce service. »

L'un des frères offre en don
Un coursier sans la moindre tache :
Il se courbe jusqu'à terre, le fougueux étalon,
Tant il est chargé d'or et d'argent!.....
Ferrés d'or sont les pieds du coursier;
Des tresses d'or et de soie battent ses flancs,
Et une agrafe étincelante décore son poitrail;
Il porte la Vénitienne, la belle vierge,
Qui, silencieuse, assise, tient sur le poing un faucon.
Et le frère s'adresse ainsi au fiancé :
« Reçois pour présent le coursier et la vierge,
Et la parure du coursier, soit d'or, soit d'argent;
Reçois aussi pour présent ce noble faucon,
Car tu es le plus beau parmi tes frères..... »
Milosch s'incline profondément sur son coursier,
Et accepte avec politesse les présents.

Mais ce que je ne pourrai jamais te pardonner,
C'est ton penchant et ta prédilection
Pour le waiwode servien Milosch,
Parce qu'il est vigoureux et de bonne mine!
N'as-tu pas entendu raconter
Qu'une cavale l'a enfanté ;
Une cavale arabe de couleur pâle,
Et qui est également la mère de son Kranich?
Un jour, on le trouva sur la litière,
Suçant les mamelles de la cavale ;;

De là vient qu'il est si grand et si fort.
Mais, quand je pourrais te pardonner ceci,
Ce que je ne puis, ô frère ! te passer,
C'est ce que tu dis du jovial Relja !
Avec chaque chef boivent deux cents Serviens.
Nul des Serviens n'est sans coursier ;
De braves Serviens, de braves coursiers,
Et ceux-ci de vraie race arabe.
Millo s'occupe à ferrer son coursier.
Il ne le ferre point comme on ferre un cheval ;
Non, il le ferre de plomb et d'argent.
Le coursier frappe du pied et se cabre,
Et Millo dit tout bas au coursier :
« Demeure, ami, oh ! demeure, mon brave coursier !
Si nous ramenons quelque chose de bon,
Le bien sera pour toi comme pour moi.
Je te tresserai une crèche d'aubépine ;
J'y mettrai des lis et des immortelles,
Afin que tour à tour tu manges, tu t'amuses.
Mais, si nous amenons quelque chose de mauvais,
La mort sera pour toi comme pour moi.
Je te tresserai une crèche de saules pleureurs ;
Je n'y mettrai que d'amères ellébores,
Qui, loin de te nourrir, te feront mourir. »

LE COURSIER.

« O jeune fille, ma douce âme !
N'as-tu pas vu mon coursier ?
— Je ne l'ai ni vu ni aperçu ;
Mais, hier, je l'ai entendu,
Comme attaché au tronc de l'érable ;
Il agitait son mors bruyant,
Et frappait du pied le pavé de marbre.
Même ton coursier est irrité
De ce que tu aimes deux belles à la fois,
Aliwera et Tadora :
Celle-ci vient de donner le jour à un enfant ;
Celle-là pleure, abîmée de douleur ! »

LA JEUNE FILLE AMOUREUSE.

Hier au soir, dans l'hôtellerie,
Nous fîmes un somptueux repas,
Et nous vîmes là une belle jeune fille,
Dont la tête portait une couronne de fleurs.
Je lui donnai mon coursier à conduire :
« Dis-moi, bel alezan à la crinière d'or,
Dis-moi, ton maître est-il marié?.....»
Et le coursier lui répondit en hennissant :
« Non, par le ciel, belle fille, pas encore.
Mon maître n'est point marié; mais à l'automne,
Au prochain automne, il pense à t'épouser.....»
Et la jeune fille, joyeuse, dit au coursier :
« Si je savais que cela fût vérité, bel alezan,
Je prendrais mes atours d'or et d'argent,
J'en garnirais ton poitrail;
Oui, de pur argent je l'ornerais,
Et j'entourerais ton front de mon collier d'or! »



CHAPITRE VIII.

Le cheval en Amérique et dans les colonies. — L'Amérique du Sud. — Les chevaux sauvages. — Les Gauchos. — L'Amérique du Nord. — Les Mexicains. — Les prairies. — Saint-Domingue et Cuba.

Lorsque Christophe Colomb aborda aux rives inconnues qui devaient devenir la jeune Amérique, il trouva un peuple sauvage, mais chez lequel avait brillé une certaine civilisation. Comment le premier homme avait-il pénétré dans cette immense péninsule? Quel peuple y avait apporté ces rudiments des arts que le voyageur, étonné, rencontra dans ses déserts et ses gigantesques forêts? Par qui furent bâtis ces palais détruits, ces obélisques renversés? et quels ossements renferment ces tombeaux muets, qui gardent le profond silence d'un passé mystérieux? Rien, jusqu'à présent, n'est venu éclaircir ces questions; seulement, tout prouve que l'homme et les animaux domestiques n'y sont point abori-

gènes, et que déjà la civilisation du vieux monde avait fait de grands progrès, lorsqu'un hasard, un naufrage ou quelque tentative inconnue, peupla l'Amérique pour la première fois.

Quoi qu'il en soit, le vaisseau qui porta le premier homme sur cette terre féconde n'y porta point le cheval. C'est alors qu'il se passa un fait auquel nous avons déjà fait allusion, et qui était marqué dans l'histoire de la civilisation du monde, à savoir, la décadence de l'esprit humain, de l'intelligence, de la pensée et des arts, sur une terre neuve et fertile, et au milieu du plus beau et du plus riche climat. L'homme civilisé, l'homme capable de bâtir des palais, de polir la pierre, d'édifier des villes, redevint sauvage ; il oublia sa patrie, ses dieux, sa langue et son génie, et se contenta de vivre de la vie facile que lui offrit un pays neuf et d'une fertilité merveilleuse.

Ce fait, unique dans l'histoire, ne vient-il pas de l'absence du noble animal, premier élément des rapports que l'homme est forcé d'établir avec ses semblables, pour entretenir le flambeau sacré des sciences et des arts? Nous avons vu le cheval présider à toutes les sociétés naissantes ; nous le retrouvons au seuil de toutes les nationalités, près de la tente des premiers patriarches, autour des obélisques égyptiens, surgissant de terre, en Grèce, sous le trident de Neptune, accompagnant la fugitive Didon sur le sol où devait naître Carthage : une organisation nationale, sans le secours d'un cheval ni d'un vaisseau, est sans précédent dans les annales du monde. Quand les vieilles nationalités semblent périr, il y a seulement déplacement du foyer qui les vivifie, il y a usure des ressorts qui les font mouvoir ; mais l'activité, le mouvement, la vie, qu'entretiennent les communications

faciles, ne sont point éteints; ils se rallument ailleurs, sous l'égide d'institutions appropriées à l'époque et au milieu qui leur est propre. Après l'Égypte, la Grèce; après celle-ci, Rome; après Rome, l'Europe moderne.

Si quelques parias déshérités ont mené la vie sauvage dans les déserts de l'Afrique, c'est que le cheval ne voyageait point avec eux dans les déserts de sable où ils s'égarèrent, semblables, en cela, au premier habitant d'Amérique, dont nous nous occupons en ce moment.

On peut dire que le cheval contribua puissamment à la conquête de l'Amérique. Les cavaliers espagnols, montés sur leurs belliqueux coursiers, parurent à ces peuples enfants, qu'ils allaient soumettre, autant de géants à quatre jambes, de monstres étranges, mi-partie homme et cheval. Ils résistèrent à l'épée terrible des soldats de Cortez; ils soutinrent avec intrépidité le feu du mousquet et l'éclat du canon : mais les armes tombèrent de leurs mains, à l'approche de ces nouveaux centaures; ils se jetèrent à genoux, et adorèrent cet être extraordinaire, qui confondait toutes les notions de leur intelligence.

Longtemps encore, après qu'ils furent désabusés sur ce point; longtemps après qu'ils eurent reconnu que le cheval n'était qu'un animal distinct du cavalier, ils pensaient qu'il se nourrissait des cadavres des vaincus tués dans les batailles, et que, quand un cheval hennissait, c'était *pour demander de la chair humaine.* «Cette impression, dit un voyageur, ne s'est pas encore entièrement effacée, car on voit très-rarement des Indiens de race tout à fait pure se servir volontairement du cheval; ils voyagent généralement à pied, courant au petit trot, comme au temps de Montézuma. Une aversion pareille, et quelquefois même un peu enfantine,

se manifeste encore chez eux à la vue d'un grand chien de race européenne; et, en retour, ceux-ci se montrent singulièrement hargneux à la vue d'un indigène : il semblerait que, de part et d'autre, et par un instinct respectif et traditionnel, ils ont conservé le souvenir de l'époque épouvantable où l'Espagnol faisait écraser sous les pieds de son cheval le malheureux Indien, et lançait contre lui des chiens furieux qui le déchiraient.»

Bientôt, cependant, les chevaux devinrent familiers aux peuples d'Amérique; non-seulement les vainqueurs les multiplièrent dans leurs possessions, mais encore ils établirent un grand nombre de haras demi-sauvages, et laissèrent, dans les forêts et les savanes, des étalons et des cavales. Fernand Cortez prit un soin particulier de propager le cheval dans ce nouveau monde. On le voit se plaindre, près de l'empereur, de ce qu'un gouverneur, jaloux et envieux, défendit l'exportation des juments poulinières des autres provinces de l'Amérique pour le Mexique; « car, disait-il, le voyage de la mère patrie est trop long, et le transport trop difficile et trop coûteux. » Plus tard, on fit venir directement des chevaux barbes et orientaux, particulièrement pour la Nouvelle-Gallicie, et on retrouve encore des traces d'un sang plus pur et plus généreux.

Un siècle après la conquête, l'Amérique possédait, relativement, autant de chevaux que l'Europe; et, depuis cette époque, d'innombrables troupeaux de chevaux parcoururent ces vastes déserts des deux Amériques.

Nous traiterons d'abord de l'Amérique méridionale. C'est principalement au sud du continent américain, sur les bords de la Plata, que les chevaux sauvages ont multiplié d'une manière remarquable. Il n'est pas rare d'en rencontrer des

troupes de plus de dix mille, habitant chacune un canton séparé. Ces chevaux ont beaucoup déchu de la race espagnole ; ils sont, en général, de petite taille ; ils ont la tête forte, le jarret bas, les hanches saillantes, et l'encolure épaisse ; leur poil est ordinairement bai-brun. Le cheval sauvage obéit au chef du troupeau ; il semble que cet animal soit né pour la soumission : au hennissement du maître, comme au son de la trompette, il se répand dans la plaine, s'arrête, tourne, se masse en escadrons, s'allonge en file, s'avance en corps sur l'ennemi, soit qu'il conserve, dans la vie sauvage, le souvenir de son ancienne domestication, soit que l'instinct que Dieu lui a donné le porte à cette noble obéissance qui le rapproche de l'homme, dont la destinée est d'obéir.

L'instinct qui porte ces chevaux à se réunir ainsi en immenses troupeaux rend leur voisinage très-dangereux pour les voyageurs, en exposant ceux-ci à perdre leur propre monture. Dès qu'une de ces hordes aperçoit des chevaux apprivoisés, elle les appelle avec empressement, s'en approche autant que la prudence le permet, et, si l'on ne prend pas toutes les précautions nécessaires pour les empêcher de s'échapper, ils auront bientôt rejoint la troupe indépendante, sans que rien puisse les engager à s'arrêter dans leur course vagabonde. Les Américains du Sud sont extrêmement adroits dans l'art de saisir et de dompter les chevaux sauvages ; ils emploient, pour cela, une longue corde, nommée *lasso*, qu'ils jettent avec une étonnante précision sur l'animal qu'ils veulent s'approprier. Dans chaque district, il y a des hommes qui n'ont point d'autre occupation que celle de veiller à la marche des troupes de chevaux qui les habitent. Ces hommes, montés sur des chevaux autrefois sauvages eux-mêmes, s'en servent pour appeler ceux

qui s'éloignent des limites du district. Ce sont eux aussi qui sont chargés de saisir et d'apprivoiser les chevaux que l'on veut soumettre au service domestique. Pour arriver à ce but, ils attirent la troupe dans un lieu dont elle ne peut s'échapper, se mêlent parmi elle, choisissent l'animal qui leur convient, et lui jettent le *lasso* autour du cou. Le cheval, qui se sent retenu, cherche à se dégager, et ne fait, en se débattant, que rendre plus étroit le nœud dont il est entouré : la respiration lui manque, il tombe ; deux hommes se jettent sur lui, et s'en rendent maîtres.

Chacune de ces familles sauvages a un chef, auquel appartiennent des priviléges particuliers. Il est le sultan de la troupe, et son harem est très-nombreux. Si quelqu'un ose empiéter sur ses droits, sa colère ne connaît point de bornes ; il attaque à l'instant son malheureux rival, le force à fuir, et souvent même lui arrache la vie. Le harem, qui doit être le prix de la victoire, regarde le combat avec anxiété. Quelquefois le vainqueur, tel qu'un glorieux conquérant, daigne admettre le vaincu au spectacle de ses plaisirs, ce qu'il ne ferait pas, sans doute, s'il songeait à l'inconstance du sort, et s'il calculait que l'esclave aujourd'hui, devenu maître à son tour, retirera une ample vengeance des affronts qu'il a reçus.

L'amour du cheval, le besoin d'une locomotion rapide que lui seul peut procurer, sont tellement innés dans le cœur de l'homme, que les peuplades les plus arriérées apprirent promptement à user du cheval. Dès la fin du seizième siècle, les sauvages des environs de Buénos-Ayres avaient de nombreux troupeaux de chevaux. En 1680, les Indiens des Missions levèrent six mille chevaux pour combattre les Portugais de la colonie du Saint-Sacrement.

Les plus célèbres cavaliers de l'Amérique sont les Gauchos, peuplades vagabondes qui habitent les savanes, entre Buénos-Ayres et la Patagonie : Espagnols d'origine, leur vie, presque sauvage, se passe pour ainsi dire à cheval ; ils voyagent et chassent à cheval ; ils dorment à cheval ; ils prennent leurs repas à cheval. Ils se servent de ces hautes selles du temps de la chevalerie, qu'ont adoptées les peuples d'Orient, et dont le modèle est connu, dans nos manéges, sous le nom de *selle à piquer*. L'étrier se compose d'une petite pièce de bois ou de corne triangulaire, étroite et creusée comme un sabot. Le mors est pesant et semblable à ceux dont on se servait dans les anciennes écoles. Les bottes des Gauchos sont faites avec la peau d'un poulain naissant, qu'on tue à cet effet. Ce tissu est ras et moelleux : la peau de la jambe forme le haut de la botte ; celle du jarret, le cou-de-pied ; et celle du pâturon est disposée de façon à ce que le gros orteil puisse s'y emboîter. C'est, en effet, la seule partie du pied que les Gauchos posent sur l'étrier, usage qui leur est commun avec la plupart des tribus nomades de l'Asie. Ils portent des éperons longs et pointus. Les Gauchos passent pour être les plus hardis cavaliers du monde ; ils montent, à la première vue, les chevaux sauvages qu'ils prennent au lasso, quand ceux qu'ils montent sont fatigués. Le lasso, semblable à l'arcan des Tartares, est, dans leurs mains, une arme redoutable ; ils s'en servent pour prendre les chevaux et les bœufs sauvages, dont les peaux sont pour eux l'objet d'un commerce considérable. Ils chassent aussi le chevreuil et le léopard, et même la perdrix, qu'ils forcent facilement à la course, et qu'ils prennent au moyen d'un nœud coulant placé au bout d'une baguette.

De toutes les contrées de l'Amérique du Nord, la plus célèbre, pour sa race chevaline et ses habitudes équestres, est le Mexique. C'est là que les coutumes espagnoles ont imprimé, sous ce rapport, un sceau puissant et ineffaçable qui même a survécu à celles de la mère patrie. Un voyageur a fait une comparaison très-ingénieuse des Arabes de l'Algérie et des Mexicains qui doit trouver place ici.

« Cavalier comme l'Arabe, le *Ranchero* met son bonheur, sa vie tout entière dans son cheval ; c'est son premier bien et sa divine ressource, il ne s'en sépare qu'avec la vie.

« Comme l'Arabe au cercle du foyer domestique, la conversation qu'il affectionne est celle qui roule sur le compagnon de ses fatigues, sur le mobile de ses joies, sur son cheval ; il s'anime en parlant de lui, ses yeux brillent, ses cheveux se dressent, il tressaille d'enthousiasme en énumérant les brillantes qualités de son alezan, ou les grâces infinies de son Tordillo aux crins noirs.

« Sa femme peut être malade à la maison, ses enfants courir tous nus à l'ardeur du soleil, pourvu que son cheval ait au râtelier une bonne provende de flèches de maïs et une mesure pleine de grain ; quand vient le soir, il dort sans souci l'intrépide centaure, tout lui sourit dans ses songes.

« Les jours de fête, lorsque la criarde cornemuse déchire au loin les échos des montagnes pour annoncer la fête du village ou les enivrantes émotions de la place des taureaux, l'Arabe d'Amérique prend sa plus riche selle, il suspend au pommeau le sac de cuir brodé de soie, d'or ou d'argent qui rappelle le *djébira* des Arabes d'Afrique ; il met à son cheval sa belle bride enrichie d'étoiles et de croissants d'argent, chausse son éperon à large molette, et part

au grand galop, en soulevant d'épais nuages de poussière. De même que l'Arabe, il ne marche jamais sans armes, mais son arme, à lui, c'est l'épée ; la carabine se fabrique trop loin et coûte trop cher, la poudre est rare ; aussi n'est-ce pas de la carabine que se sert le paysan du Mexique pour exécuter sa fantasia, mais de lance et de sabre.

« Du plus loin qu'il aperçoit un ami, il porte la main à la poignée de sa latte de fer qui ne l'abandonne jamais, tire cette lame quelque peu rouillée, la brandit fièrement au devant de lui, la fait tourner en cercle autour de sa tête ; puis, poussant tout à coup ce cri de Saint-Jacques, auquel son cheval obéit comme le coursier de l'Arabe obéit au cri de guerre, il se lance au galop, les jambes tendues, le corps penché, l'épée flamboyante dans la main droite. Le voyageur qui vient au-devant de lui en fait tout autant, les deux chevaux s'entrechoquent en s'arrêtant court sur leurs jambes de derrière et labourent le sol de leurs sabots, les épées se croisent, les cris se mêlent. Après le simulacre de combat qui rappelle la rencontre de deux cheicks de l'Algérie, les deux cavaliers calment leurs dociles montures et, laissant pendre l'épée à la dragonne de cuir, échangent une cordiale poignée de main.

« Les compliments d'usage sont aussi longs, aussi exagérés, aussi emphatiques que ceux que se font en pareil cas les Arabes, etc.

« Dans les fêtes locales, pendant l'intervalle qu'on laisse entre les différents combats de taureaux, les paysans mexicains se plaisent à mesurer tantôt leurs forces, tantôt leur adresse de cavaliers, tantôt la rapidité de leurs chevaux.

« Un grand cercle se forme dans un champ ou sur la place d'un village ; chevaux et cavaliers, serrés côte à côte,

laissent au milieu un grand espace libre, où les jeunes gens, le haut du corps nu, la ceinture serrée par une étroite bande de soie, vont se livrer à la lutte.

« Les cavaliers qui arrivent trop tard au rendez-vous, plutôt que de former une seconde ligne derrière la première, lancent leurs chevaux sur le cercle et s'ouvrent de force une place entre deux compagnons, comme le lion s'ouvre un passage à travers les fils du chêne le plus compacte.

« La lutte commence, un silence profond règne dans l'assemblée. Tant que la force des champions se balance, tant que leurs efforts, détruits par des efforts égaux, restent sans résultats, chacun retient son haleine, chacun attend; mais, lorsque l'un des deux athlètes, fatigué, semble laisser l'avantage à son rival, mille cris divers partent des coins opposés, encouragent le vainqueur, réveillent l'énergie de celui qui fléchit, modèrent l'un autant que l'autre, etc.

« Au printemps de chaque année, les Arabes d'Afrique se livrent aussi à de semblables exercices. Que de fois n'avons-nous pas vu, dans les plaines qui s'étendent auprès des grandes villes du littoral, cinq à six cents cavaliers réunis en cercle assister, sous la présidence d'un vieux *cheick*, à des jeux athlétiques, où la jeunesse du pays déploie son adresse et exerce ses forces!

« Les courses des deux pays offrent les mêmes rapports : deux cavaliers partent au galop sur un terrain uni, prenant la bride de leurs chevaux entre leurs dents, ou la laissant flotter suivant le degré de confiance qu'ils ont dans les jambes de leurs montures; puis ils se saisissent l'un l'autre et cherchent à s'enlever mutuellement de la selle. Ils sont presque entièrement jetés hors de ligne verticale, leurs corps ne tiennent plus au cheval que par la pression éner-

gique des genoux ; cette pression suffit à la fois pour activer la course des deux quadrupèdes, les tenir presque collés l'un à l'autre, et donner aux rivaux un point d'appui solide, quoique mouvant.

« Les deux hommes, les deux chevaux, ne forment qu'un corps porté sur huit jambes, dont les mouvements échappent à l'œil tant ils sont violents et rapides; les bras se nouent autour des corps, les têtes se redressent et s'inclinent, chacun s'efforçant de dominer la tête rivale et l'obligeant à se courber sous la pression du menton. Les muscles sont tendus comme des cordes, ils dessinent leurs arêtes vigoureuses sous la chair ruisselante des bras; les chevaux se mêlent et jettent à chaque instant une rosée de sueur sur les brunes épaules des athlètes.

« Tout à coup, l'un des deux aventuriers roidit les jambes, écarte violemment son cheval en appuyant l'éperon pour le porter en avant; en même temps il imprime au corps de son adversaire une terrible secousse, l'ébranle, l'enlève, le soutient un instant dans l'air en témoignage de sa victoire, et le dépose mollement sur le sol en arrêtant sa monture. »

Le cheval mexicain est, en général, de taille peu élevée, il est bien proportionné, plein de feu et d'ardeur; ses membres sont admirablement dessinés et musculeux dans les régions supérieures; ses canons sont courts et tendineux; sa queue est haute et gracieusement portée; on ne la coupe jamais, mais, suivant la mode bizarre du pays, on l'abaisse autant que possible au moyen de caparaçons d'un cuir lourd et épais, garnis de franges et de morceaux de métal, qui couvrent jusqu'au tronçon. Ces caparaçons, reste de l'ancien harnais de bataille, se nomment encore : *boucliers à la*

Cortès. Les chevaux ne sont presque jamais ferrés au Mexique, excepté, seulement, pendant les courses, les chasses ou les voyages dans les pays montagneux. Les robes les plus communes aux chevaux de ce pays sont le soupe de lait et toutes les variétés de gris.

L'allure la plus habituelle, ou du moins celle qu'on peut donner aisément aux chevaux mexicains, est l'amble : *sobre-paso*. Cette allure, si douce et si commode pour les voyages, est connue, comme nous l'avons vu, dans le monde entier; usitée surtout au moyen âge, elle disparaît à mesure que l'usage des voitures se répand de plus en plus dans les nations civilisées.

Au Mexique, tous les chevaux naissent et sont élevés dans de vastes forêts ou pâturages, où ils vivent dans l'état sauvage jusqu'à l'âge de quatre à cinq ans. On les prend au *lasso* comme dans l'Amérique du Sud. La plupart des chevaux s'habituent promptement à leur maître; leur naturel est doux mais ardent; leur défaut est d'être souvent ombrageux.

Un établissement avait été formé par le comte de Regla, d'après les principes de l'Europe : il était composé d'étalons et de juments de pur sang anglais; mais on dit qu'il n'a pas eu de succès.

En général, le Mexicain ne se sert de ses chevaux que pour les monter, et n'emploie, à ce service, que les chevaux entiers et hongres. Quant aux juments, elles sont exclusivement destinées à la reproduction. On n'attelle que les mulets et les bœufs. Cet ancien usage a cependant éprouvé quelques exceptions, depuis que des étrangers et des entrepreneurs de diligence des États-Unis ont adopté

l'emploi des chevaux pour l'attelage, exemple qui sera promptement suivi.

Les chevaux sont durement traités au Mexique, ils n'ont pas de litière, et ne mangent que pendant la nuit ; on les fait sortir de l'écurie à la pointe du jour, on les panse, on les baigne, et, lorsque la toilette est terminée, on les attache à des piquets placés sous les portiques qui entourent les cours ; souvent on les selle dès le matin, comme chez les Arabes. Au coucher du soleil, on les ramène à l'écurie, où ils trouvent le râtelier et la mangeoire garnis, après avoir subi un jeûne absolu de douze heures. Leur nourriture consiste, dans les plaines élevées, en orge pur, et, dans les vallées, en maïs ; point de foin ; quelquefois, seulement, on les laisse brouter les extrémités des feuilles de maïs. Au printemps, on leur donne, pendant quelque temps, des herbes fraîches ou on les envoie au pâturage. En voyage, tant que dure la marche journalière, on ne leur donne pas la moindre chose à manger ; à peine si on les laisse boire, quand, vers midi, on trouve de l'eau dans le voisinage. Arrivé à la couchée, on les promène au pas jusqu'à ce qu'ils soient refroidis ; on leur ôte alors la selle et on les lâche dans la cour ouverte de l'auberge où, pendant la nuit, ils vont alternativement manger dans des crèches fixées sous des hangars ou se rouler par terre.

Aucun cheval européen n'égale en qualité, pour le voyage, le cheval mexicain, dont les allures agréables, le fonds, la sobriété, l'adresse et la sûreté sur les routes les plus dangereuses et au passage des torrents ou des précipices, ne peuvent être assez admirés.

Les courses de chevaux au Mexique sont, quant aux formes actuelles, exclusivement d'origine anglaise. Les An-

glais établis dans ce pays ont, comme partout ailleurs, introduit les usages, les modes et les distractions de leur patrie. Le mérite des chevaux mexicains, l'habileté des cavaliers, la passion des habitants pour les jeux de hasard, ont favorisé l'institution naissante. Les courses les plus brillantes sont dirigées par des Anglais. Cependant il s'est formé déjà des sociétés d'indigènes dans le même but, qui, chaque jour, tendent à s'accroître.

Nous donnons ici le récit d'une course, due à la plume d'un témoin oculaire, qui offre d'intéressants détails :

« Je commencerai par parler d'une fort belle course à laquelle j'assistai et qui eut lieu dans une plaine aux environs de Mexico. Neuf Anglais, quatre Mexicains et un Colombien, avaient amené sur l'hippodrome vingt-cinq chevaux, tous de races indigènes, et dont chacun avait un nom espagnol. Ces animaux étaient vigoureux, agiles, et la plupart d'une grande beauté. La longueur de l'arène variait, suivant le genre des courses, entre deux cents à quatre cents mètres, et je n'en vis jamais au delà de cinq cents. Cette distance paraîtra sans doute bien minime, comparativement à celles qui sont adoptées et parcourues en Europe. Mais bien peu de chevaux soutiendraient, par suite de la raréfaction de l'air sur le plateau si élevé du Mexique, une course plus longue en développant toute leur vitesse, tandis que les chevaux les plus ordinaires de ce pays parcourent, sans beaucoup d'efforts, une distance de cent à cent vingt kilomètres par jour, soit au trot, soit au petit galop.

« Les courses avaient lieu sur un hippodrome, préparé avec soin et entouré de barrières. Quelques chevaux étaient montés par les propriétaires, d'autres par des jockeys. Ceux-ci avaient d'élégants vêtements à la mode anglaise.

« Les poids étaient réglés comme dans les courses d'Europe ; le plus léger était de 65 kilos 1/2, le plus fort de 75 kilos 1/2. Des tribunes couvertes étaient préparées pour les dames et les spectateurs privilégiés ; un grand nombre restaient à cheval ou dans leurs voitures.

« Une foule considérable, tant à pied qu'à cheval, se pressait aux barrières; parmi les cinq cents cavaliers, tous en costume national, qui entouraient la lice, plusieurs montaient des chevaux magnifiques et de la plus noble origine. L'un des vainqueurs était un beau cheval gris, appelé *Carabolo*, appartenant à un jeune Colombien. »

Le même auteur assiste encore à une réunion plus importante qui avait attiré un immense concours de spéculateurs. « Plus de deux cents équipages, dit-il, remplis de dames ; au delà de mille cavaliers et des milliers de piétons s'étaient donné rendez-vous autour de l'hippodrome ; des pavillons, des tentes élégantes, des tribunes réservées et ornées avec luxe et élégance, entouraient l'arène.

« Vingt-deux chevaux concoururent pour différents prix, dont la valeur s'élevait à 800 piastres chacun. La distance à parcourir avait été augmentée jusqu'à cinq cents mètres. »

L'Amérique du Sud et l'Amérique centrale ne sont pas les seules portions du nouveau continent où l'on trouve des chevaux sauvages. Transportés au Mexique par les Espagnols, les chevaux se sont eux-mêmes répandus dans les contrées qui sont au nord.

Les immenses prairies situées à l'ouest du Mississipi renferment encore quelques-unes des nombreuses troupes de chevaux sauvages qui couvraient jadis le territoire des Indiens Koutonnis, à l'ouest des montagnes rocheuses, près des sources de la Colombie ; mais elles deviennent

chaque jour plus rares, et ce n'est plus que vers le nord, entre le 42e et le 45e degré de latitude, qu'on en rencontre des bandes considérables. Les jeunes étalons marchent en troupes séparées, et l'on s'en empare facilement en se servant de juments, autrefois sauvages, pour les attirer. Les Koutonnis montrent une adresse et une précision étonnantes dans la manière dont ils leur jettent le lasso, dont l'usage s'est répandu sur les rives du Mississipi, comme sur celles de la Plata. Selon le major Long, les Osages attachent la plus haute importance à se procurer cette espèce de chevaux, qui est douée d'une légèreté sans égale. Pour s'en rendre maîtres, ils entreprennent des chasses, qui les conduisent quelquefois jusqu'aux bords de la rivière Rouge, dans le Canada. Lorsque les chasseurs ont découvert quelques-uns de ces animaux, ils se divisent en trois bandes, dont deux se placent sur la route que les chevaux doivent traverser, la troisième se met à leur poursuite, et les pousse vers le lieu où l'on a dressé l'embuscade.

Les chevaux ont un grand prix et sont, pour ainsi dire, un objet de première nécessité parmi les tribus nomades qui fréquentent les vastes plaines du Sarkatehwan et du Missouri; elles s'en servent pour transporter leurs tentes, leurs familles d'un endroit à un autre, et le plus vif désir, l'unique ambition d'un jeune Indien, se borne à posséder un beau cheval propre à la chasse, exercice qu'il aime avec passion.

Enlever les chevaux d'une tribu ennemie est considéré comme un exploit aussi glorieux que celui de tuer son adversaire sur le champ de bataille. La distance qu'un Indien parcourt, les privations qu'il supporte dans ses excursions, sont incroyables. L'homme qui a dérobé un cheval n'ose

se livrer au sommeil; il s'assied à la porte de sa cabane, la bride dans une main, son fusil dans l'autre, tandis que son cheval est placé derrière lui, les jambes liées avec de fortes courroies. Malgré toutes ces précautions, il arrive souvent que le chasseur, accablé de fatigue, s'endort malgré lui; au bout de quelques minutes, il est réveillé en sursaut par le galop de son cheval, qui vient de lui être enlevé. Les Spokans, dont le territoire est situé dans le voisinage de la Colombie, et plusieurs autres tribus d'Indiens, ont un goût prononcé pour la chair de cheval, qui forme une partie de leur nourriture.

M. de Châteaubriand n'a pas oublié la peinture du cheval à demi sauvage de l'Amérique; il y mêle le poétique souvenir de deux Floridiennes qu'il a rencontrées au désert.

« Les étalons de tous les âges et de tous les poils, les « poulains et les juments avec les taureaux, des vaches et « des génisses, commencèrent à fuir et à galoper autour de « nous; dans cette confusion, je fus séparé des Creeks; un « groupe épais de chevaux et d'hommes s'agglommèrent à « l'orée d'un bois. Tout à coup j'aperçois de loin mes deux « Floridiennes: des mains vigoureuses les asseyaient sur « les croupes de deux barbes, que montaient à cru un bois « brûlé et un Siminole. O Cid! que n'avais-je ta rapide « *Rabièra* pour les rejoindre? Les cavales prennent leur « course, l'immense escadron les suit, les chevaux ruent, « sautent, bondissent, hennissent au milieu des cornes de « buffles et des taureaux; leurs sabots se choquent en l'air, « leurs queues et leurs crinières volent sanglantes, un tour- « billon d'insectes dévorants enveloppe l'orbe de cette ca- « valerie sauvage; mes Floridiennes disparaissent comme « la fille de Cérès, enlevée par le dieu des enfers. »

Les prairies sont habitées par des colons d'origine espagnole et par des indigènes réduits à un petit nombre, tant à cause de la destruction qui en a été faite à diverses époques, qu'à cause de leur fusion avec les conquérants.

Les cavaliers (caballeros) ont conservé les anciens costumes et les anciennes habitudes espagnoles. Ils portent le sombrero aux larges ailes, orné d'une bande de clinquant, la jaquette couverte de nattes, parsemée de boutons brillants ; les calzoneros, singulier pantalon ouvert sur le côté, depuis la hanche jusqu'au talon, brodé, bariolé de toutes sortes de couleurs et chargé de boutons de métal. Une riche ceinture, de longues bottes en cuir, également couvertes de broderies, des étriers en bois ciselé, une selle garnie de plaques en argent, complètent le pittoresque effet de cet équipement.

Les Indiens indigènes, qui prétendent tous descendre de Montézuma et qu'on désigne sous le nom de *pueblos*, sont très-bons agriculteurs ; les meilleurs chevaux sortent de leurs écuries.

La principale des tribus indiennes est celle des Sommanches ; on lui a donné le nom de reine des prairies. Nulle autre tribu ne peut lui être comparée pour le mérite de ses chevaux, par les soins dont ils sont entourés et par l'habileté de ses habitants dans les exercices équestres.

Le cheval est en grande estime chez ce peuple ; son influence se manifeste même dans les relations de la famille, et les plus douces jouissances de la vie.

Lorsqu'un Sommanche a jeté les yeux sur une jeune fille et qu'il a cru voir qu'elle ne lui serait pas refusée, il tue un de ses chevaux, lui arrache le cœur et va clouer ce cœur sanglant à la porte de sa bien-aimée. La jeune fille le fait

rôtir, le coupe en deux parties, en donne une à son amant, mange l'autre, et le repas est la sanction du lien conjugal.

Nous devons à M. Duflot de Mofras une description pittoresque de la cérémonie funèbre d'un chef indien, emporté par son cheval dans un abîme.

« Pour se faire une idée du lieu de la scène, il faut se figurer, sur le dernier plan, des montagnes de quatre à cinq mille mètres de haut, couronnées de neige à leurs sommets, et chargées, sur leurs flancs, d'arbres magnifiques ; au pied de ces montagnes, un torrent impétueux et d'une effrayante profondeur ; en deçà, le plateau d'une prairie ; derrière le plateau, de petits bois de chêne et de pins, entre lesquels s'élevaient les loges des Indiens, formées de pieux recouverts de peaux de buffles, représentant diverses figures d'animaux.

« Sous la plus belle de ces tentes, entouré des femmes de la tribu, reposait le cadavre du chef, peint de couleurs éclatantes, revêtu d'une robe de bison, et ses longs cheveux relevés en panache, indice de sa dignité. Après que le cacique, appelé à lui succéder, eut débité, en accompagnant ses paroles de gestes expressifs, une sorte d'oraison funèbre, où il appelait le défunt l'aigle de la tribu, et comparait sa valeur à celle de l'ours et sa prudence à celle du castor, le cadavre fut solidement attaché sur son plus beau cheval, à l'aide de lanières de peau de cerf. On plaça sa lance dans une main, son arc dans l'autre, les chevelures de ses ennemis à l'arçon de sa selle, à son cou et sur ses bras ses colliers de verre et ses ornements de cuivre ; puis on le conduisit, au milieu des gémissements des femmes, sur le plateau où les guerriers à cheval formaient un demi-cercle, dont les deux extrémités aboutissaient au torrent.

Le cheval prit place au centre de ce demi-cercle, et les cavaliers, agitant leurs armes, entonnèrent leur chant de guerre, dont rien ne saurait rendre l'expression sauvage. Le cheval, épouvanté, bondit sur le plateau, emportant le cadavre auquel chacun de ses mouvements imprimait une oscillation en avant et en arrière.

« Arrivé au bord du précipice, il recula, les naseaux en feu; puis, revenant brusquement sur ses pas, il essaya de rompre le rempart vivant qui l'enfermait et qui toujours se rétrécissait derrière lui. Plusieurs fois l'animal renouvela le même trajet et les mêmes efforts; mais enfin, frappé de terreur, poursuivi par les hurlements des Indiens et percé par leurs armes, il se précipita avec son fardeau dans le gouffre. Les cavaliers, arrêtés sur le bord, le virent se briser sur les pointes des rochers, disparaître dans les flots d'écume du torrent; puis ils regagnèrent leurs loges en silence. »

Les États-Unis, colonie détachée de la vieille Angleterre, n'ont rien conservé des habitudes espagnoles qui caractérisent si puissamment les autres parties de l'Amérique. Là, le cheval est adapté aux besoins de ce peuple, né d'hier et vieux déjà par l'intelligence; ce n'est plus le poétique habitant des savanes, le père des barbes d'Abdérame, c'est une machine intelligente et docile, façonnée de main d'homme à même une matière divine. Le cheval anglais a été porté aux États-Unis, et chaque jour des convois des types les plus précieux viennent retremper et accroître les générations qui s'élèvent et se multiplient sous un climat favorable et entouré des mêmes soins.

L'espèce cultivée avec le plus de soin aux États-Unis est le cheval trotteur; le besoin d'une locomotive rapide, à

travers d'énormes distances, développe chez les habitants de cette contrée le goût de l'allure la plus favorable à une vitesse soutenue. De rapides trotteurs ont été importés à grands frais; un judicieux mélange du cheval de sang et de la jument indigène, et principalement l'exercice habilement dirigé de génération en génération, a donné au cheval trotteur américain un mérite particulier dans sa spécialité.

La vitesse de ces chevaux passe pour être maintenant supérieure à celle de tous les trotteurs connus. Les Américains mettent un soin infini à perpétuer et à améliorer cette race précieuse. Des courses au trot, organisées par des sociétés, des paris considérables, et, plus encore, la vente à un prix élevé des chevaux supérieurs, entretiennent, chez l'éleveur, une émulation constante. Une chose à remarquer, c'est que le gouvernement des États-Unis, sentant toute l'importance du trotteur, a favorisé, par tous les moyens possibles, les luttes faites à cette allure; mais en même temps il a prohibé les courses de vitesse, soit qu'il les regarde comme inutiles, soit qu'il veuille éviter les inconvénients qui se sont attachés dans la mère patrie à cette institution.

Tout en applaudissant à l'esprit national et judicieux qui a donné aux courses au trot un grand développement en Amérique, on doit regretter que les courses de vitesse aient subi cette injuste défaveur. Les unes et les autres sont utiles: l'une est le but, l'autre le moyen; le cheval de sang ne peut s'élever qu'au moyen de courses de vitesse, et, tant que les Américains n'adopteront pas les courses de vitesse, ils continueront à être tributaires de l'étranger, pour tous les types supérieurs de leurs chevaux de sang.

De même que sur le vaste continent américain, le cheval

était inconnu dans les îles qui l'avoisinent; Saint-Domingue spécialement ne dut cet utile serviteur qu'à la compagnie des jésuites qui l'y porta vers la fin du seizième siècle. Les chevaux se multiplièrent rapidement à Saint-Domingue, le sol et le climat leur furent favorables, et ils trouvèrent dans les savanes une abondante et succulente nourriture. On les prend avec des nœuds coulants, formés par des cordes de lianes; les vieux chevaux se brisent souvent en tombant ou se tuent en se débattant quand ils sont pris; les jeunes se laissent facilement dompter, ils finissent même par devenir fort doux, mais ils restent quelquefois ombrageux.

On dit que les chevaux de Saint-Domingue ne s'approchent des rivières qu'avec de grandes précautions; ils dressent les oreilles, hennissent, regardent autour d'eux avec une sorte d'effroi, avertis par un instinct merveilleux du danger que peut leur faire courir la rencontre des caïmans. L'intelligence du cheval à cet égard est si prodigieuse, qu'il préserve son cavalier des périls sans cesse renaissants dont le menacent ces redoutables amphibies, et les diverses espèces de reptiles malfaisants qui peuplent cette colonie. Non-seulement il sait fuir leur présence en emportant son maître, souvent malgré lui, à travers les rochers et les bois, en franchissant collines et vallons; mais encore il se refuse à continuer sa route, il bondit, il se cabre; averti par ces signes certains, le voyageur s'arrête et bénit son sauveur et son fidèle compagnon.

Le pauvre nègre surtout, plus exposé, par la nature de ses habitudes, à tous ces dangers, sait mieux qu'un autre apprécier l'utilité de cette heureuse prévoyance; aussi, lorsqu'il rentre à sa case après le péril évité, il accable son cheval de caresses, il l'embrasse, il partage avec lui son maïs

et ses douces patates ; il élève, par la pensée, son cheval jusqu'à lui, et s'écrie, dans son enthousiasme : « Si le cheval ne parle pas, c'est qu'il ne le veut pas. (*Ça di monde-là n'a pas parlé, parce que li n'a pas voulé.*) Il ne dit pas, cet animal ! il dit, ce monde ! au besoin il dirait, cet homme !..

L'île de Cuba, la reine des Antilles, possède, depuis son occupation par les Espagnols en 1511, une race de chevaux indigènes, errante dans les forêts et les savanes, semblable à celle du continent américain ; mais, en outre, on y rencontre deux espèces principales, l'une ancienne, que l'on distingue, dans le pays, sous le nom de *marchador ;* l'autre, plus moderne, appelée race *trotteuse.*

Le *marchador* a pour allure le pas relevé, ses battues sont à quatre temps ; c'est l'ancien cheval du colon avec lequel il parcourait d'énormes distances sans fatigue ; aussi cette espèce, toute disgracieuse de forme qu'elle était, a-t-elle été longtemps en honneur dans ce pays ; encore maintenant, beaucoup de personnes y demeurent attachées, et, confondant ses qualités morales et l'énergie qu'elle doit à une hérédité laborieuse avec une conformation irrégulière, tiennent à conserver ces défauts et rejettent toute amélioration qui, sans altérer le fond, augmenterait les spécialités de cette race précieuse.

L'espèce des trotteurs s'est formée du besoin d'une locomotion rapide à l'attelage qu'a fait naître là, comme partout, les modifications vicinales et l'adoption des voitures légères.

Les planteurs, qui, généralement, sont tous éleveurs, perfectionnent cette espèce par des croisements arabes ou anglais, et cherchent à la faire rivaliser avec les trotteurs américains.

CHAPITRE IX.

Histoire des perfectionnements de la race chevaline. — Races anglaises. — Les sportsmen. — Les jockeys. — Chevaux célèbres. — Histoire de Black-Bess. — Courses, chasses, steeple-chases. — Gloire hippique de l'Angleterre.

Arrivons maintenant à la grande nation équestre du monde, à la terre aux vertes collines et aux blanches falaises, à la poétique Albion, qui est devenue la positive Angleterre.

C'est vous, peuple anglais, tour à tour notre frère ou notre vaillant ennemi, qui, à l'aide d'un patriotisme éclairé, d'institutions fortes, d'une patience séculaire, d'une volonté au-dessus des obstacles, avez arraché le sceptre hippique aux nations indolentes du continent, plus généralement favorisées que vous cependant par le sol et par le climat. Quel pas vous avez fait depuis les petits chevaux aux ar-

dentes crinières qui repoussaient dans leurs navires les légionnaires de César, jusqu'à ces gracieux et rapides coursiers que vous faites voler sur les hippodromes tracés par vos mains, dans les turfs verdoyants du Nord, les steppes desséchés de l'Ukraine, les sables de l'Afrique, les pampas et les savanes du nouveau monde !

Les Anglais comprirent les premiers, entre tous les autres peuples, la possibilité de remanier pour ainsi dire l'œuvre du Créateur, de façonner à leur gré chez les animaux domestiques l'individu et même l'espèce, de modifier la charpente, de développer les muscles ou le système graisseux, de restreindre ou d'augmenter les facultés locomotives ! Il est facile de comprendre la nécessité où fut le peuple anglais d'en agir ainsi. Resserré dans son île peu fertile en général, pressé de toutes parts par les mers, regorgeant d'intelligence et d'or, ces deux grands leviers de toute chose humaine, accoutumé aux voyages qui lui faisaient connaître les merveilles que prodiguait la nature aux autres contrées, l'Anglais dut chercher les moyens de faire naître chez lui tout ce qui peut augmenter le bien-être et l'agrément de la vie. Sous un ciel lourd et dans un climat froid, il eut le cheval du désert sablonneux de l'Asie ; dans ses montagnes arides, le bœuf cotentin et la vache suisse ; il adapta à ses zones agricoles le cochon de la Chine et le mouton d'Espagne, tout cela à force de persévérance, de constance, et, il faut le dire aussi, à l'aide d'une organisation politique qui réunit à la fois l'ordre et la liberté. Cette idée n'est pas venue aux anciens, sous les pieds desquels s'ouvraient sans cesse des mondes nouveaux. Elle ne fût pas venue aux possesseurs des vastes déserts de Syrie ou des grandes steppes de Russie, ni aux peuples malheureusement

favorisés par un sol trop fertile et un climat trop doux. Il faut que le cerveau de l'homme soit frappé par le marteau du besoin, pour qu'il puisse en jaillir une pensée féconde. C'est ainsi que la fable a peint la reine des arts sortant un jour, sous les coups de Vulcain, du front du maître du monde.

En remontant aussi haut que possible dans les annales de la Grande-Bretagne, nous trouvons d'abord les Celtes, dont nous avons décrit ailleurs les habitudes équestres, puis l'époque saxonne, empreinte de cette mystérieuse influence que la chevalerie du Nord commençait à répandre sur l'Europe. Celle-ci nous a légué ses souvenirs de guerre et d'amour, où se confondent la gloire du cheval et celle du cavalier. Ici, c'est Alfred, élève de Charlemagne, portant une civilisation trop avancée à des peuples encore barbares, et se trouvant dépaysé parmi eux comme un cheval de sang parmi les épais roussins des campagnes. Plus loin, Athelstan, suivant les usages polis de la cour de France, exerçant à la grande chasse ses chevaux et ses chiens, visitant lui-même les coursiers de ses haras, et recevant en présent de Hugues-Capet quelques-uns de ces destriers français dont la renommée commençait alors.

On connaît les règlements que vit naître le dixième siècle en faveur des chevaux, les lois d'exportation et d'importation, les avantages offerts à l'introduction des étalons étrangers, destinés à l'amélioration, et les cas de rédhibition prévus par les lois d'Howel-Dhu, sur lesquels ont été calqués ceux des codes modernes.

On sait aussi que c'est à cette époque que l'on doit ces sages règlements qui défendent les animaux contre la brutalité de l'homme, et qui, quoique existant depuis mille

ans en Angleterre, n'ont été adoptés en France que de nos jours seulement.

Cependant l'histoire du cheval anglais, comme celle de l'Angleterre elle-même, ne commence véritablement qu'au règne de Guillaume I[er]. Chaque nation a ainsi un héros civilisateur, dont le génie reste empreint dans ses lois, dans ses coutumes, dans ses préjugés même. Quand les derniers rayons en sont éteints, les nations s'écroulent pour l'ordinaire, comme ces bergers qui s'égaraient au désert quand l'étoile de Bethléem cessait de les guider.

Guillaume et ses soldats portèrent en Angleterre toutes les habitudes équestres qu'une civilisation plus avancée avait déjà développées dans le royaume de France. Chacun des héros d'Hastings y consacra un souvenir de son pays. Avec les Bretons d'Alain Fergent, les courses druidiques, décrites dans les vieux chants populaires que nous avons cités ; avec les Français, les chasses et les fêtes équestres ; avec les Normands, enfin, les chevaux espagnols et les croisements orientaux, qui devaient opérer plus tard une si prodigieuse métamorphose dans la race anglaise.

On sait que Guillaume montait un cheval espagnol à la bataille où il vainquit Harold. Déjà, du temps de Richard I[er], le cheval espagnol était un des plus beaux présents que pût faire un chef à ses hommes d'armes. Les barons normands introduisirent dans leurs nouvelles possessions les rejetons de leurs belles races équestres, depuis cette puissante famille d'Armorique à la haute encolure, dont nous avons déjà parlé, jusqu'aux chevaux améliorés de leurs haras.

Parmi les monuments les plus curieux qui nous restent de l'épopée normande, il en est un qui mérite toute l'attention de l'histoire, c'est cette suite de tableaux histo-

riques, appelée tapisserie de la reine Mathilde. Soit que ce travail ait été fait par les ordres de cette princesse, soit que, nouvelle Pénélope, sa main royale ait consacré les jours de l'absence à des ouvrages de laine, qui devaient à travers les âges rappeler la gloire de son époux, toujours est-il que cette légende brodée ne peut appartenir à une autre époque que la sienne, et que le soin minutieux donné aux plus simples détails accuse la fidélité de l'ensemble et la sincérité du caractère donné à chaque individualité. Les chevaux y jouent un grand rôle : c'est d'abord le voyage du duc Harold à la cour du duc normand, l'expédition de Bretagne, puis l'embarquement dans les vaisseaux ; enfin, l'arrivée sur la terre anglaise et la grande bataille qui décida du sort de ce royaume. Tous ces chevaux offrent le même aspect ; ils sont de la même espèce et possèdent les caractères de la race carrossière normande : formes rondes et brillantes, encolure fort rouée, tête légèrement busquée, membres forts et distingués, crins abondants, croupe puissante, queue attachée généralement un peu bas ; mais, comme la croupe est dans une belle direction, et que le rein est bon quoique un peu long, il est à croire que c'est une négligence de l'artiste. Ce qui frappe tout d'abord, c'est le tride et l'énergie des allures, le port de tête, ramené à la perpendiculaire, et la facilité avec laquelle semblent se manier ces fiers coursiers. La comparaison de la taille des hommes à celle des chevaux annonce chez ceux-ci la plus forte stature ; il est impossible enfin à l'observateur attentif de ne pas reconnaître là le cachet de cette race normande qui, sous les noms divers de destrier ou de carrossier, a conservé, malgré les dégradations, les modifications ou les perfectionnements, dans les vallées du Cleveland comme dans

celles de la Normandie, le type inhérent au milieu dans lequel elle se propage.

Un détail caractéristique qui prouve jusqu'à quel point le dessinateur a mis de conscience et de vérité dans son travail, c'est ce petit bidet qu'un messager, vêtu à la légère, tient par la bride, et qui seul contraste de tout point avec les destriers des hommes d'armes qui l'environnent. Il est à croire qu'il représente le petit cheval de Calédonie ou le poney gallois, dont la vitesse et l'énergie devaient effectivement mieux convenir pour les courses rapides que ces puissants chevaux de bataille qui portaient des guerriers maillés de fer de la tête aux pieds.

Ce n'est qu'en 1121, sous le règne d'Henri Ier, que l'on a la certitude de l'introduction du cheval arabe proprement dit en Angleterre. Alexandre Ier, roi d'Écosse, joignit aux riches présents qu'il fit à l'église Saint-André un cheval *arabe* et des armes turques.

Avant le douzième siècle, les femmes montaient à cheval comme les hommes, usage qui s'est conservé dans plusieurs contrées de l'Europe jusqu'à nos jours; c'est à la reine d'Angleterre, fille du roi de Bohême, que l'on attribue l'introduction des selles à femme en Angleterre vers 1140.

Cependant les courses se perfectionnaient comme institution. L'historien Fitz-Stephen, qui écrivait au milieu du douzième siècle, rend compte de celles qui avaient lieu à Smithfield, déjà célèbre comme marché aux chevaux dès cette époque.

« Lorsqu'un essai de chevaux de prix devait avoir lieu, « dit-il, certains cris qu'on faisait entendre obligeaient tous « ceux qui ne possédaient que des chevaux communs à vi-

« der le terrain. D'habiles jockeys partaient au signal donné,
« dévoraient l'espace et fendaient l'air comme la foudre.
« L'espoir des applaudissements et des récompenses enflam-
« mait leur cœur, ils se disputaient avec acharnement la
« victoire, excitant leur monture du fouet et de l'éperon et
« l'encourageant de la voix. »

Les croisades, qui firent entrer l'Europe moderne dans la grande voie de la civilisation, donnèrent une immense impulsion à l'amélioration anglaise; les rois et les barons d'Angleterre ramenèrent dans leurs possessions continentales et insulaires un nombre considérable de chevaux d'Orient. Les chroniques nous ont laissé le souvenir de deux chevaux achetés dans l'île de Chypre par Richard Cœur-de-Lion.

In this worlde they hadde nopers
Dromedary nor destrere,
Stede, Babyte no cammele,
Goeth none so swifte without fayle.
For a thousand pown of golde
Ne should the one be solde.

Aucun ne peut les égaler,
Soit dromadaire ou destrier,
Chameaux courants, chevaux du More,
Sont loin d'aller si vite encore;
Aussi, pour mille bons ducats
On ne les aurait certes pas.

Le règne du roi Jean Sans-Terre est célèbre dans les annales d'Angleterre par deux faits éclatants : la concession de la *grande chartre* et l'encouragement qu'il donna à la race équestre. Les tyrans et les usurpateurs ont souvent une belle page au verso de leur histoire. Le génie du mal est

ans en Angleterre, n'ont été adoptés en France que de nos jours seulement.

Cependant l'histoire du cheval anglais, comme celle de l'Angleterre elle-même, ne commence véritablement qu'au règne de Guillaume I[er]. Chaque nation a ainsi un héros civilisateur, dont le génie reste empreint dans ses lois, dans ses coutumes, dans ses préjugés même. Quand les derniers rayons en sont éteints, les nations s'écroulent pour l'ordinaire, comme ces bergers qui s'égaraient au désert quand l'étoile de Bethléem cessait de les guider.

Guillaume et ses soldats portèrent en Angleterre toutes les habitudes équestres qu'une civilisation plus avancée avait déjà développées dans le royaume de France. Chacun des héros d'Hastings y consacra un souvenir de son pays. Avec les Bretons d'Alain Fergent, les courses druidiques, décrites dans les vieux chants populaires que nous avons cités; avec les Français, les chasses et les fêtes équestres; avec les Normands, enfin, les chevaux espagnols et les croisements orientaux, qui devaient opérer plus tard une si prodigieuse métamorphose dans la race anglaise.

On sait que Guillaume montait un cheval espagnol à la bataille où il vainquit Harold. Déjà, du temps de Richard I[er], le cheval espagnol était un des plus beaux présents que pût faire un chef à ses hommes d'armes. Les barons normands introduisirent dans leurs nouvelles possessions les rejetons de leurs belles races équestres, depuis cette puissante famille d'Armorique à la haute encolure, dont nous avons déjà parlé, jusqu'aux chevaux améliorés de leurs haras.

Parmi les monuments les plus curieux qui nous restent de l'épopée normande, il en est un qui mérite toute l'attention de l'histoire, c'est cette suite de tableaux histo-

riques, appelée tapisserie de la reine Mathilde. Soit que ce travail ait été fait par les ordres de cette princesse, soit que, nouvelle Pénélope, sa main royale ait consacré les jours de l'absence à des ouvrages de laine, qui devaient à travers les âges rappeler la gloire de son époux, toujours est-il que cette légende brodée ne peut appartenir à une autre époque que la sienne, et que le soin minutieux donné aux plus simples détails accuse la fidélité de l'ensemble et la sincérité du caractère donné à chaque individualité. Les chevaux y jouent un grand rôle : c'est d'abord le voyage du duc Harold à la cour du duc normand, l'expédition de Bretagne, puis l'embarquement dans les vaisseaux ; enfin, l'arrivée sur la terre anglaise et la grande bataille qui décida du sort de ce royaume. Tous ces chevaux offrent le même aspect ; ils sont de la même espèce et possèdent les caractères de la race carrossière normande : formes rondes et brillantes, encolure fort rouée, tète légèrement busquée, membres forts et distingués, crins abondants, croupe puissante, queue attachée généralement un peu bas; mais, comme la croupe est dans une belle direction, et que le rein est bon quoique un peu long, il est à croire que c'est une négligence de l'artiste. Ce qui frappe tout d'abord, c'est le tride et l'énergie des allures, le port de tête, ramené à la perpendiculaire, et la facilité avec laquelle semblent se manier ces fiers coursiers. La comparaison de la taille des hommes à celle des chevaux annonce chez ceux-ci la plus forte stature; il est impossible enfin à l'observateur attentif de ne pas reconnaître là le cachet de cette race normande qui, sous les noms divers de destrier ou de carrossier, a conservé, malgré les dégradations, les modifications ou les perfectionnements, dans les vallées du Cleveland comme dans

celles de la Normandie, le type inhérent au milieu dans lequel elle se propage.

Un détail caractéristique qui prouve jusqu'à quel point le dessinateur a mis de conscience et de vérité dans son travail, c'est ce petit bidet qu'un messager, vêtu à la légère, tient par la bride, et qui seul contraste de tout point avec les destriers des hommes d'armes qui l'environnent. Il est à croire qu'il représente le petit cheval de Calédonie ou le poney gallois, dont la vitesse et l'énergie devaient effectivement mieux convenir pour les courses rapides que ces puissants chevaux de bataille qui portaient des guerriers maillés de fer de la tête aux pieds.

Ce n'est qu'en 1121, sous le règne d'Henri Ier, que l'on a la certitude de l'introduction du cheval arabe proprement dit en Angleterre. Alexandre Ier, roi d'Écosse, joignit aux riches présents qu'il fit à l'église Saint-André un cheval *arabe* et des armes turques.

Avant le douzième siècle, les femmes montaient à cheval comme les hommes, usage qui s'est conservé dans plusieurs contrées de l'Europe jusqu'à nos jours; c'est à la reine d'Angleterre, fille du roi de Bohême, que l'on attribue l'introduction des selles à femme en Angleterre vers 1140.

Cependant les courses se perfectionnaient comme institution. L'historien Fitz-Stephen, qui écrivait au milieu du douzième siècle, rend compte de celles qui avaient lieu à Smithfield, déjà célèbre comme marché aux chevaux dès cette époque.

« Lorsqu'un essai de chevaux de prix devait avoir lieu,
« dit-il, certains cris qu'on faisait entendre obligeaient tous
« ceux qui ne possédaient que des chevaux communs à vi-

« der le terrain. D'habiles jockeys partaient au signal donné,
« dévoraient l'espace et fendaient l'air comme la foudre.
« L'espoir des applaudissements et des récompenses enflam-
« mait leur cœur, ils se disputaient avec acharnement la
« victoire, excitant leur monture du fouet et de l'éperon et
« l'encourageant de la voix. »

Les croisades, qui firent entrer l'Europe moderne dans la grande voie de la civilisation, donnèrent une immense impulsion à l'amélioration anglaise; les rois et les barons d'Angleterre ramenèrent dans leurs possessions continentales et insulaires un nombre considérable de chevaux d'Orient. Les chroniques nous ont laissé le souvenir de deux chevaux achetés dans l'île de Chypre par Richard Cœur-de-Lion.

In this worlde they hadde nopers
Dromedary nor destrere,
Stede, Babyte no cammele,
Goeth none so swifte without fayle.
For a thousand pown of golde
Ne should the one be solde.

Aucun ne peut les égaler,
Soit dromadaire ou destrier,
Chameaux courants, chevaux du More,
Sont loin d'aller si vite encore;
Aussi, pour mille bons ducats
On ne les aurait certes pas.

Le règne du roi Jean Sans-Terre est célèbre dans les annales d'Angleterre par deux faits éclatants : la concession de la *grande chartre* et l'encouragement qu'il donna à la race équestre. Les tyrans et les usurpateurs ont souvent une belle page au verso de leur histoire. Le génie du mal est

toujours un génie, voilà pourquoi les hommes s'y laissent prendre. Jean fit venir de Flandre cent étalons des plus fortes races, auxquels on attribue l'origine de ces chevaux de gros trait, une des spécialités hippiques de l'Angleterre.

On doit encore à ce prince la fondation d'un vaste haras, où ses soins empressés et vigilants avaient su réunir les plus précieux types de son royaume. Le présent le plus considérable qu'on put lui faire était un beau cheval, et le moyen le plus infaillible de lui plaire était d'élever et de propager les plus belles espèces de chevaux.

Cent ans plus tard nous voyons Édouard II acheter en Lombardie trente étalons de selle et douze de trait. Ce prince fut un de ces rois cavaliers qui favorisèrent si puissamment l'amélioration chevaline dans la Grande-Bretagne; il consacra mille marcs sterling à l'achat de cinquante étalons espagnols, et à cet effet il demanda un sauf-conduit aux rois de France et d'Espagne.

L'histoire parle des rapides chevaux de course qu'Édouard entretenait dans ses haras, et, quoiqu'il soit difficile de savoir à quel genre de cheval cette dénomination s'appliquait positivement, il est certain que ces chevaux avaient un degré de sang très-avancé, par suite des importations nombreuses qui avaient eu lieu à cette époque et antérieurement.

Une des preuves du soin que l'Angleterre mettait alors à former une espèce spéciale et à laquelle elle attachait le plus grand prix, c'est l'ordonnance promulguée par Édouard pour défendre l'exportation à l'étranger. On a blâmé cette mesure sans la comprendre, mais il est certain qu'autant il importe à un peuple de favoriser le débouché de ses produits améliorés, quand il y a abondance ou seulement suffisance

et que les peuples voisins peuvent rivaliser avec lui, autant il serait dangereux dans une industrie naissante de laisser se diffuser ces éléments de régénération à peine formés et peu nombreux que peuvent enlever, à prix d'or, des nations avides et moins avancées dans la voie du progrès.

Cependant, à mesure que l'amélioration se développait, le prix des chevaux augmentait à proportion. Il devint tel, qu'Édouard II, en 1386, crut devoir intervenir contre les exigences des marchands; il fixa le prix des chevaux et désigna, dans son ordonnance, les provinces qui s'occupaient alors le plus spécialement de l'élevage du cheval. Ces prescriptions nous semblent peu utiles, aussi furent-elles promptement abolies.

Jusqu'à la fin du quinzième siècle on ne cite rien de remarquable touchant le cheval anglais. A cette époque, la guerre des deux roses porta un coup funeste à l'industrie chevaline, et ce ne fut que sous Henri VIII que des mesures furent prises pour y remédier.

C'est alors que parurent des règlements qui fixèrent la taille et l'âge des étalons, et défendirent de les laisser vaguer dans les herbages et les forêts. On annonçait en même temps l'intention de prohiber d'une manière absolue l'emploi d'étalons défectueux et même celui des juments tarées.

Les auteurs anglais ne sont pas d'accord sur l'effet que produisirent les ordonnances despotiques d'Henri VIII. Quoi qu'il en soit, ce prince apostat mit dans la question du cheval la violence et l'emportement dont il fit preuve en toutes choses et qui placèrent son nom parmi ceux des plus fameux tyrans. Il fut défendu de posséder des chevaux au-dessous d'une taille déterminée; les archevêques et les ducs devaient avoir sept chevaux de selle d'au moins quatorze

paumes. Tout ecclésiastique dont le revenu s'élevait à cent livres sterling, tout particulier dont la femme portait un *capuchon à la française ou un mantelet de velours*, était tenu, sous peine de vingt livres d'amende, d'avoir au moins un bon *hack*.

Malgré ces règlements, il paraît que le règne d'Élisabeth ne fut pas favorable à l'amélioration chevaline, soit à cause des troubles de l'époque, soit par le peu d'encouragement que lui donna cette avare princesse; on va jusqu'à dire qu'elle ne put opposer que trois mille cavaliers à la descente dont la menaçait la gigantesque Armada. Henri IV fit présent à Élisabeth de plusieurs chevaux français, qui firent l'admiration de la cour; la France, à cette époque, n'avait rien à envier à l'Angleterre.

L'usage des carrosses fut introduit en Angleterre par le comte d'Arundel; jusqu'alors la reine ne voyageait qu'à cheval ou en litière, elle se rendait à l'église en trousse sur un cheval monté par son premier écuyer.

Jacques Ier organisa en Angleterre les courses, qui n'avaient pas eu encore d'hippodromes spéciaux.

On choisissait même de préférence des terrains accidentés et semés d'obstacles de tous genres, comme on le fait encore pour les *steeple-chases* d'aujourd'hui, reste barbare des vieilles courses saxonnes.

Avant cette époque, les vainqueurs se contentaient de prix honorifiques, qui consistaient ordinairement en une clochette de bois ou d'argent; de là l'expression qui survécut même à cette coutume : *Bear away the bell*, remporter la clochette, pour exprimer la victoire remportée par un cheval. Nous avons vu que, dès l'époque romaine, la clochette suspendue à la tête du cheval était un signe d'honneur et de

distinction, et que cet usage s'est encore conservé dans certains pays, où l'on voit les postillons entourer le cou de leurs chevaux de colliers garnis de clochettes, ou les suspendre au frontail de la bride.

Les premières courses régulières eurent lieu à Chester, à Stadform, à Enfield et à Croydon, près de Londres. Le roi se rendait souvent à Newmarket pour chasser à courre et au faucon dans les belles plaines de cette contrée, mais on ne voit pas qu'il y ait organisé de courses.

Jacques fit acheter, d'un marchand nommé Markham, un cheval arabe dont le prix fut fixé à 500 livres sterling, somme énorme pour le temps. Ce cheval a peu marqué dans les généalogies chevalines de l'Angleterre. On prétend que la défaveur dont il fut l'objet tenait à la mauvaise opinion qu'émit sur son compte le fameux duc de Newcastle dans ses ouvrages. Newcastle compte à bon droit parmi les hommes de cheval les plus célèbres du monde. Élève de l'école italienne, il sut néanmoins se dépouiller de cette roideur prétentieuse qui en fut l'écueil; il prépara la transition entre l'ancienne équitation des tournois et des carrousels et celle plus large de la chasse et de l'hippodrome. Son traité d'équitation, dont Solleysel a donné une excellente traduction, est un curieux monument de sciences et d'études sérieuses, mêlées à une vanité personnelle souvent puérile. Le frontispice représente *Guillaume Cavendish, lord Ogle, comte, marquis et duc de Newcastle*, sur un cheval bondissant, entouré d'un cercle de chevaux qui lui rendent hommage à genoux. On lit au bas :

Et le diable le plus robuste,
S'il le montait, à tous airs irait juste.

Un fait qui n'a pas été assez remarqué, c'est l'influence de l'équitation anglaise et des harnais légers employés dans les courses et les chasses, sur l'amélioration du cheval. L'équipage de manége prête peu aux mouvements rapides, et la tenue qu'il exige fatigue le cavalier dans les allures de vitesse. En débarrassant le cheval de cet attirail, en substituant à la lourde selle carrée ce petit siége ovale, à la bride à muserole une bride légère et même un simple filet, les Anglais ont donné au cheval et au cavalier toute facilité pour se livrer sans fatigue à ce laisser-aller instinctif qui leur permet, à l'un et à l'autre, d'accomplir la vie sauve les plus terribles épreuves. L'allure du trot surtout reçut, par suite de la modification du harnachement, une plus importante destination. Tout s'enchaîne ici-bas; l'habitude des courses obligea les coureurs à simplifier leur équipage, et ce simple équipage permit par suite au cavalier de sentir de plus près les mouvements du cheval, d'y obéir, de s'identifier pour ainsi dire avec lui, dans cette marche saccadée et incommode jusque-là que les Romains appelaient, comme nous l'avons vu, *supplice* et *tourment*, et qui est maintenant, grâce aux Anglais, dans le monde entier, l'allure la plus habituelle et la plus utile de toutes. L'expression : *trotter à l'anglaise*, doit rester dans le vocabulaire hippique, car ce sont les Anglais qui sont bien les inventeurs de ce mode d'équitation, qui ne pouvait naître que chez eux et qui n'a d'analogue nulle part.

Charles Ier établit les courses de Hyde-Park et de New-market ; il fit acheter plusieurs chevaux et plusieurs juments de sang oriental, et accorda de magnifiques encouragements aux hommes qui se distinguèrent dans la noble industrie chevaline.

Les guerres civiles de cette époque arrêtèrent l'élan national vers l'élève du cheval qui se manifestait de toutes parts. Cependant, le protecteur Cromwell y donna les soins les plus assidus et les plus éclairés; il posséda lui-même plusieurs chevaux fameux, et, tandis que leur maître gagnait des batailles, ses coursiers remportaient des prix sur les hippodromes. Ce fut son écuyer Mr. Place qui introduisit en Angleterre le célèbre étalon *White-Turk*.

Charles II se livra avec zèle à l'amélioration du cheval, et, à son exemple, la noblesse des trois royaumes en fit son occupation favorite. Un palais fut élevé pour le roi, à Newmarket, et des prix considérables furent accordés par lui à cet hippodrome. Ce fut par l'ordre de ce prince que deux sportsmen célèbres, sir Christoph Wyvill et sir George Fenwick, parcoururent l'Arabie et en ramenèrent plusieurs étalons et un assez grand nombre de juments qui, connues dans le langage du turf sous le nom de *Royal-Mare*, se retrouvent dans les généalogies de toutes les familles de pur sang anglais. Charles II fut le premier roi d'Angleterre qui fit courir des chevaux en son nom.

Malgré les troubles qui signalèrent le règne de Jacques II, l'amélioration du cheval continua. Ce prince était excellent écuyer, mais son règne fut trop court pour lui permettre de réaliser ses projets. On dit que, dans sa retraite de Saint-Germain, il adoucissait les chagrins de l'exil en élevant lui-même les chevaux dont il se servait pour la chasse.

C'est à cette époque que le duc de Berwick ramena du siége de Bade, en Hongrie, l'étalon *Lister-Turk* et d'autres chevaux célèbres, tels que *Barb-Chillaby Taffolet-Barb*, etc.

Guillaume III fonda une école d'équitation que l'on ap-

pelait alors Académie, dont il donna la direction à un écuyer français de beaucoup de talent, le major Foubert.

Les courses furent augmentées, et un grand nombre de prix royaux, connus sous le nom de *King's plates*, furent accordés aux divers hippodromes.

Vers le même temps, *Selaby-Turk*, *Darley White-Turk* et *Yellow-Turk*, furent importés dans la Grande-Bretagne; *Darley-Arabian* et *Curven-Barb* appartenaient aux écuries royales.

Le règne de la reine Anne se distingua par les encouragements qu'elle accorda à l'élève du cheval et principalement aux courses; c'est de cette époque que date leur extension dans toutes les parties du royaume. La reine elle-même y prit part; elle eut son haras, ses entraîneurs, ses jockeys, et forma une précieuse réunion des élèves les plus remarquables que s'empressaient de lui offrir les nobles lords et les riches éleveurs.

La mort de cette princesse se fit remarquer par un incident qui rattache l'histoire du cheval, ainsi que nous l'avons vu tant de fois, à l'histoire de la destinée des nations.

C'était le 12 août 1714, on allait disputer sur l'hippodrome d'York la coupe d'or offerte par le comté. Toute la haute et petite noblesse du pays s'y était donné rendez-vous. L'histoire dit qu'il s'y trouvait *cinquante-six carrosses*, ce qui, pour l'époque, était très-considérable. Au moment où les courses excitaient au plus haut degré l'enthousiasme, le bruit se répand que la *bonne* reine vient de mourir. Aussitôt un frémissement électrique parcourt l'immense assemblée; la politique remplace dans les esprits l'intérêt qu'inspire les courses, et, semblable à cet hippodrome du bas-empire où se discutaient les plus grandes questions de

l'État, à l'aide des factions rouges et vertes, le turf devient un club improvisé. Il s'agissait alors de la restauration des Stuarts, ou de la continuation de la branche d'Orange. William Bedman et l'archevêque Daves saisissent l'occasion ; la noblesse du comté était dévouée à la maison de Hanovre ainsi que la majorité de la population, on se rend en foule à York et on proclame le roi George ; les chefs du parti tory sont arrêtés, Londres est investi, et les Stuarts sont pour jamais déchus du trône de la Grande-Bretagne.

Sous George I[er], le goût des courses s'étend et se matérialise, les prix royaux, bien éloignés déjà de la simple clochette des anciens temps, se changent en une somme d'argent, les *plates* sont remplacés par des prix fixes de 100 guinées.

George II s'occupa fort peu des choses chevalines, c'est peut-être le seul interrègne que le cheval puisse compter en Angleterre, car c'est vraiment lui qui est le chef suprême de ce gouvernement hippocratique. Cependant, c'est à ce prince que l'on doit divers règlements pour éviter les fraudes qui commençaient alors à s'introduire dans les affaires du turf. C'est sous le règne de George II que parut l'arabe *Godolphin-Arabian*.

George III, dans sa jeunesse surtout, s'occupa beaucoup de relever le goût du cheval ; il encouragea les courses et l'équitation. Un parc royal fut consacré spécialement par ses ordres aux divertissements équestres, auxquels il se livrait en compagnie des jeunes seigneurs de la cour. On doit à ce prince la fondation d'une école vétérinaire, dont il donna la direction à Wial de Saint-Bel. *Éclipse* naquit sous ce règne.

Mais le roi sportsman de l'Angleterre fut George IV.

Écuyer accompli par lui-même, connaisseur judicieux, éleveur distingué, chasseur infatigable, il réunissait tous les goûts qui pouvaient flatter la nation la plus hippique du monde. N'étant encore que prince de Galles, il avait fondé un haras florissant, et ses chevaux avaient gagné, dans l'espace de huit ans, *cent quatre-vingt-cinq* prix, montant à près d'un million. Ce fut alors qu'arriva l'aventure malheureuse qui força ce prince à vendre son haras et à s'abstenir pendant quelque temps de prendre part aux courses.

On sait qu'un de ses chevaux nommé *Escape*, engagé dans deux prix à Newmarket les 20 et 21 novembre 1791, battu honteusement la veille, fut vainqueur le lendemain : les propos les plus outrageants coururent à cette occasion sur le jockey de George et sur lui-même. Les pertes énormes essuyées par les parieurs, la jalousie des uns, peut-être un peu les passions politiques qui fermentaient à ce moment, firent donner une grande importance à cette affaire, que le temps a fait voir sous un tout autre jour. En 1805, George reçut la lettre suivante du club de Newmarket :

« Puisse ce qui suit être agréable à Votre Altesse Royale. « Les membres du Jockey-Club, regrettant profondément son « absence de Newmarket, la supplient instamment d'ou-« blier le passé et d'honorer, à l'avenir, les différents « meetings de sa présence. »

Cette noble et simple lettre fut reçue gracieusement. Le prince, qui avait déjà repris sur divers hippodromes son rang de sportsman, revint à Newmarket, et y envoya même plus tard courir ses chevaux.

C'est à lui qu'on doit la formation du beau haras d'Hampton-Court, dispersé sous le dernier roi.

Après le roi du turf vint le roi de la mer, à George IV

succéda Guillaume IV, le célèbre marin, dont la gloire hippique se borna aux faveurs qu'il accorda à l'hippodrome d'Ascot et au magnifique dîner qu'il donnait tous les ans aux membres du Jockey-Club.

Aujourd'hui, sous le gracieux sceptre de sa reine bien-aimée, la Grande-Bretagne jouit d'une prospérité chevaline sans rivale dans l'univers. La reine Victoria se plaît aux field-sports; charmante amazone, elle sait l'art de conduire un coursier rapide et plein de feu ; souvent sa main royale guida dans les allées de ses parcs un attelage de vigoureux poneys, sa présence embellit les meetings et les courses fameuses, et dans ses visites à ses nobles vassaux, aux descendants des vieux compagnons de Guillaume, elle assiste avec empressement à ces brillantes cavalcades, à ces chasses fougueuses, qui font les délices de la nation et dans lesquelles le prince Albert, son royal époux, s'est fait une véritable renommée. Ce règne, qui n'est encore qu'à son aurore, espérons-le, brillera dans les fastes d'Angleterre parmi les plus éclatants, et, au milieu de tous les glorieux fleurons qui formeront la couronne immortelle de Victoria, la palme d'Olympie ne sera point oubliée.

Nous venons de voir par quelles phases générales a passé l'amélioration chevaline dans la Grande-Bretagne ; mais il faudrait des volumes pour donner une idée des races et des espèces diverses que la nature et l'art ont créées dans ce pays ; des éleveurs distingués qui se sont fait un nom par leurs succès, leurs victoires, leurs revers ou leurs excentricités ; des jockeys fameux par leur adresse, leur loyauté ou leur friponnerie ; des chevaux célèbres qui ont brillé sur leurs hippodromes ; enfin des anecdotes curieuses que racontent les chroniques anglaises, sur l'élevage, les cour-

ses, les chasses, et dont le héros est toujours le cheval. Nous ne pouvons qu'effleurer ici ces intéressants sujets qui abondent dans les ouvrages spéciaux et les *sporting-reviews*.

Les races anglaises sont d'abord cette race pure, fruit exotique qui, à force de patience et d'or, semble avoir acquis le droit d'indigénat, bouture enlevée à la plante mère et destinée à briller presque son égale, autant toutefois que le permet la différence des climats, autant que la volonté et la puissance de l'homme peuvent égaler la création divine, lorsque, surtout, celle-ci n'a point été entourée de soins aussi assidus et aussi intelligents. C'est ensuite cette race du Cleveland à la haute et fière encolure qui paît les vertes vallées du Yorkshire, sœur de notre race normande. C'est le cheval trapu du Suffolk, si semblable au cheval de la Bretagne française, et qui, comme lui ne connaît pas de vainqueur au tirage; car c'est un dicton favori que le cheval du Suffolk meurt sur le trait. C'est l'ancien cheval noir d'Angleterre, frère de notre cheval boulonnais, et type ancien de ces races du Nord que nous avons retrouvées sur toutes les côtes de l'Europe centrale. Ce cheval, que des croisements et des soins judicieux ont amené à la plus haute taille et aux plus fortes proportions auxquelles la race chevaline puisse atteindre, tend à disparaître, par suite d'un état de civilisation qui rend moins nécessaire la force matérielle du cheval quand la vitesse n'y est pas jointe. Puis, c'est le petit poney du pays de Galles, connu sous le nom de *galloway*, qui n'a guère changé depuis le temps où il servait de monture aux damoiselles de la table ronde et aux bardes qui chantaient le retour d'Arthur. C'est le poney des montagnes d'Écosse, à l'œil hagard, à la crinière épaisse, qui semble encore porter, sur son flanc agité, la claymore des vieux

Highlanders. C'est, enfin, le bon *hunter* des pauvres habitants de la verte Erin, qui saute comme le daim en ramenant sous lui ses jambes de derrière, et pour lequel aucun fossé n'est trop large, aucune palissade trop haute.

Toutefois, la science et les progrès agricoles ont singulièrement modifié le cachet caractéristique de chaque contrée. Un mélange savant et approprié aux besoins de la civilisation règne maintenant parmi toutes ces variétés. Ce n'est plus par races créées par la nature, par le sol et le climat, mais bien par espèces façonnées de main d'hommes, que se divisent généralement maintenant les chevaux de la Grande-Bretagne.

Nous citerons les principales dénominations sous lesquelles sont connues, en Angleterre, les différentes espèces de chevaux. Le *Thoroughbred* ou *Blood-Horse*, cheval de pur sang; *Half-Bred*, cheval de demi-sang; *The Racer*, cheval de course; *The Hack*, cheval de promenade; *The Hunter*, cheval de chasse; *The Coach-Horse*, cheval de carrosse; *The Charger*, cheval de troupe; *The Cart-Horse*, cheval de gros trait; *The Cob*, petit cheval bien corsé et fortement établi; *The Poney*, très-petit cheval; etc.

Parlons maintenant des sportsmen célèbres de l'Angleterre. Si, comme nous l'avons vu, les rois qui se sont succédé sur le trône de cette nation ont compris l'utilité pratique de l'amélioration chevaline, il faut dire que le goût du cheval se trouvait aussi répandu parmi l'aristocratie et toutes les classes de la nation. Chacun y coopérait par sa fortune, par son intelligence, par ses soins. On voit des lords consacrer aux chevaux la plus grande partie de leurs immenses revenus. Lord Grosvenor dépensait, dit-on, pour sa seule écurie, trois millions par an. Si, par hasard, il se

trouvait un grand tenancier anglais indifférent par lui-même à la noble industrie chevaline, ou qui en soit détourné par son âge, ses infirmités ou ses fonctions, il n'en aurait pas moins son écurie montée, son haras et souvent sa meute, pour la jouissance de ses fermiers et du public ; c'est ainsi que l'aristocratie anglaise a conservé sa puissance : elle a compris que ses droits n'existaient qu'à la condition de se soumettre aux devoirs. Aussi, les exercices équestres sont-ils restés populaires en Angleterre et aussi chers au pauvre qui n'a pas un schelling dans sa poche, qu'au lord le plus riche du royaume.

Parmi les hommes éminents qui se sont fait un nom dans les annales du turf, nous citerons les suivants pour les temps anciens :

Le premier duc de Buckingham, auquel appartenait *Helmsley-Turk* ; M. Fairfax, possesseur de *Marocco-Barb*; lord Harleigh, qui soutint vaillamment le cheval indigène contre les importations orientales; Christophe Wyvill et George Fenwick, qui, comme nous l'avons dit, ramenèrent d'Arabie les chevaux de Charles Ier; Lord Darcy, qui fut un des premiers à posséder des *Royal-Mare*; Robert Sulton, qui ramena de Constantinople l'étalon *Holdwess-Turk*; Thomas Oglethorpe, qui donna son nom à un cheval fameux venu de Géorgie; le duc de Berwick ; le capitaine Byerley; M. Marshall, chef des écuries du roi Guillaume ; M. Curven, qui acheta à Paris, au comte de Toulouse, deux étalons précieux, que la France négligea comme tant d'autres; M. Hulton, possesseur de *Bald-Galloway*; les ducs de Devonshire, de Sommerset et de Rutland, qui les premiers se lancèrent dans la voie des paris considérables; le comte Godolphin, qui donna son nom

au fameux cheval arabe dont nous parlerons plus loin ; M. Frampton, dont la réputation est entachée de diverses fraudes et d'incroyables barbaries. C'est à lui que l'on rapporte l'anecdote si connue de la course de *Merlin*. On sait que ce cheval, engagé dans un pari entre les chevaux du Nord et ceux du Midi, fut essayé contre son adversaire portant secrètement sept livres de surcharge, tandis que, d'un autre côté, son concurrent les portait secrètement aussi. Le résultat fut la victoire de *Merlin* dans l'essai et dans la course qui suivit. Mais M. Frampton, qui, dans un but frauduleux, avait préparé dit-on, cette machination, en porta tout l'odieux. C'est encore à lui qu'on attribue la mutilation du célèbre *Dragon* ; mais heureusement cette histoire est très-douteuse.

M. Childers qui éleva *Flying-Childers* ; le duc de Cumberland, dans le haras duquel naquit *Éclipse* ; et le colonel O'Kelly, qui fut son heureux possesseur.

Plus tard les turfmen furent si nombreux, qu'il est impossible de les citer. Nous distinguerons parmi eux : Dick-Vernon, propriétaire de *Wood-Pecker* et le parieur le plus heureux de son temps ; son habileté pour échelonner les paris n'a point été surpassée. On cite une occasion où, pariant à la fois pour et contre plusieurs chevaux, il devait gagner 10,000 livres sterling ou ne rien perdre. Lord Castlereagh, qui dirigeait lui-même l'entraînement de ses chevaux ; lord Clermont, qui éleva *Trompator* ; Charles Bunbury, dont les écuries furent longtemps fameuses ; le duc de Queembury, connu sous le nom de Old Q, dont les exploits hippiques ont un cachet si bizarre et si spirituel. C'est à lui que l'on rapporte l'aventure suivante :

Dick Goodison, jockey du duc, vint un jour trouver celui-ci et lui dit :

—Notre adversaire pour la grande course d'après-demain est venu m'offrir six cents guinées si je voulais vous faire perdre.

— Prenez les six cents guinées, répondit Queembury, et laissez-moi faire.

Quand les chevaux furent prêts à partir, le comte s'approcha du sien, comme pour l'examiner et le caresser.

—Ce cheval doit être agréable à monter, dit-il, j'ai envie de courir moi-même.

Puis, ôtant sa redingote, il parut sous le costume des jockeys de profession, s'élança sur le cheval, et gagna la course.

Une des figures les plus brillantes du turf anglais est celle du colonel Mellish, surnommé l'Etoile de Newmarket. Possesseur d'une immense fortune, et doué par la nature des plus heureuses dispositions physiques et morales, il semblait réunir à lui seul toutes les spécialités : peintre, sculpteur, homme du monde, savant éclairé, poëte, soldat intrépide, cultivateur intelligent, parfait écuyer, admirable automédon et surtout turfiste consommé. Il y avait foule quand l'Alcibiade moderne entrait à Newmarket dans sa barouche, attelée de quatre chevaux blancs. Le colonel Mellish avait trente-huit chevaux de pur sang dans son écurie, dix-sept chevaux de tirage, douze chevaux de chasse dans le comté de Leicester, quatre chevaux de cavalerie à Brighton et une vingtaine de chevaux ordinaires.

Ceux qui soutiennent de notre temps la gloire hippique de la Grande-Bretagne sont, parmi les principaux : les ducs de Portland, de Autland, de Dorset, de Richemond,

Cleveland, de Hamilton et de Grafton ; les lords Grosvenor, Exeter, Egremont, Oxford, Chesterfield, Sowther, Tavistok, Fitz William, Jersey, Bolingbroke, Cavendish, Londonderry, Durham, Sligo ; les comtes de Lichfield, de Verulam, de Warwick, de Clarendon, Egremont, Sefton, marquis de Westminster, comte de Milltown ; lord Suffield, comte de Eglinton, lord Stanley, marquis de Normanby, comte de Zetland ; lord George Bentinck, sir Gilbert Heathcote, sir Thomas Stanley, sir Joseph Hawley, colonel Crawford, major Jarburgh, colonel Peel, sir Frank Standish, Captain Rous, colonel Auson, sir Charles Monck, général Jates, sir Thomas Mostyn, sir Richard Bulkeley, sir John Gerard, sir Fatton Sykes, sir Robert Pigot ; MM. Vansittart, Christophe Wilson, Gratwieke, Thornhill, Briggs, Payne, Asbaldeston, Delmé Radcliffe, Greville, Fulwar Craven, Gully, F. R. Price, Ramsay, Orde, Théobald, Watt, Orde Porolett, Foljambe, Thompson, Batson, Combe, Sloane Stanley, Tempest, Bowes, Copeland, Meiklam, Johnstone, Crockford, Ridsdale.

Nous devons rendre ici un dernier tribut d'hommages à ce regrettable lord George Bentinck, qui, avant de devenir un des plus grands ministres de son pays, en avait été un des plus intelligents et un des plus heureux turfistes.

L'art du jockey est poussé en Angleterre aussi loin qu'il puisse l'être. Ces hommes sont d'une nature à part ; ils contrastent, par leur petite taille et leurs allures vives, avec la grande race normande, type général des familles anglaises ; élevés près des chevaux, et pour ainsi dire avec eux, ils les connaissent et les aiment, ils savent étudier leur caractère, leurs mœurs, leurs habitudes : l'un est froid et veut être excité, cet autre veut être retenu, tel a besoin qu'on soulage

ses membres antérieurs, tel les postérieurs; ce jeune cheval doit être poussé dans ses épreuves jusqu'à telle limite, un pas de plus serait trop. Que dire maintenant de ces soins continuels, de ces attentions de toutes les heures, de toutes les minutes, de cette nourriture choisie, de cette hygiène appropriée à chaque circonstance, qui varie selon les temps, les saisons, les lieux, les besoins du moment? Il faut pour entrainer un cheval, pour le dresser à la course, pour le monter dans les épreuves, plus de combinaisons qu'il n'en faut pour gouverner une province; il faut une tête froide, un cœur honnête et un courage à toute épreuve. « La vie du jockey, a dit un auteur anglais, est une vie de « dévouement, de périls, d'abstinence, de contrainte et « d'empire sur soi-même. Une diète forcée, rigoureuse et « plus sévère que celle du trappiste lui est imposée. Le si- « lence le plus absolu est une de ses qualités les plus né- « cessaires. Si la nature ne l'a point créé pour son état, il « est perdu. Qu'il soit petit et vigoureux, tissu de nerfs, « maigre et musculeux; que ses genoux cagneux se dessi- « nent en relief sur ses jambes torses; qu'il soit intrépide, « insensible à toutes les provocations, sourd à tous les ou- « trages, infatigable, maître de lui-même, rompu à la dou- « leur; voilà l'homme qui risque sa vie mille fois par année, « qui, le corps brisé, l'estomac vide, supporte l'exercice le « plus pénible; le tout pour la misérable somme de 5 « guinées, 125 francs, s'il remporte le prix, et de 3 gui- « nées, 75 francs, s'il perd. »

Aussi, semblables à ces jockeys des jeux olympiques, auxquels on élevait des statues et que les poëtes chantaient dans leurs vers, les jockeys anglais partagent-ils avec les coursiers et leurs maîtres la gloire du triomphe; les noms des

jockeys célèbres passent à la postérité environnés d'une auréole particulière qui les classe, aux yeux des turfmen, parmi les artistes et les hommes de science. Un des premiers jockeys dont se soient occupées les annales du turf, est *Stephen Jefferson*, inséparable de sa bonne jument *Miss Neesham;* on raconte de tous les deux l'aventure suivante :

Un paysan, lourd et grossier, se présente un jour aux courses d'*York* pour disputer un prix; son cheval semblait maigre et souffreteux, on eût dit, à son poil long et couvert de poussière, que le pansage lui était inconnu ; le cavalier en outre paraissait en état d'ivresse, aussi l'un et l'autre excitaient les rires de l'assistance. A la première épreuve, ils firent triste figure et peu s'en fallut qu'ils ne fussent distancés. A la seconde, le résultat fut à peu près le même ; mais, au moment de disputer la troisième, un grand changement avait eu lieu : à la place du paysan ivre parut un brillant jockey, leste et dispos, la rosse efflanquée et sale s'était métamorphosée en élégante coursière au poil luisant et poli et à cette démarche fière qui *révèle une déesse.* Cette épreuve et les suivantes furent gagnées facilement par le paysan et sa rosse, ou plutôt, car c'était lui, par Stephen et sa bonne jument.

Le même auteur déjà cité parle de François Buckle comme de l'une des célébrités du turf.

Buckle était fils d'un sellier de Newmarket. Grâce à l'exéguïté de sa nature, il pouvait se présenter aux courses sans s'astreindre à l'obligation pénible de ces transpirations forcées que ses confrères s'imposent pour diminuer leur poids. Garçon d'écurie chez Richard Vernon, il gagna, très-jeune encore, sept fois le derby, trois oaks et deux fois le

Saint-Léger. Souvent les chevaux qu'il montait n'étaient pas de bonne qualité et inspiraient peu de confiance. Son habileté suppléait à tout. Monté sur *The Tyran*, cheval du duc de Grafton, et l'un des plus mauvais qui eussent concouru pour le derby, Buckle vit *Orlando* et *Young-Eclipse*, cheval de sir Charles Bumbury, le dépasser de dix toises ; mais son admirable coup d'œil lui fit prévoir que les deux compétiteurs ralentiraient bientôt leur course. Il les suivit du regard, les vit faiblir, s'arrêter, piqua des deux, les devança et gagna le prix. L'année suivante, *The Tyran*, monté par un autre jockey, fut battu par le même *Young-Eclipse*, surchargé d'un poids de quatre livres.

A ce beau talent, Buckle joignait une admirable probité. A Lewes, M. Durand faisait courir un fort beau cheval ; Buckle paria pour lui une somme assez forte, puis il monta un autre coureur qui disputa le prix au cheval de M. Durand ; ce dernier l'emporta. Buckle gagna le prix et perdit son argent.

Samuel Chifney hérita de la gloire de Buckle, fils lui-même de jockeys célèbres, nul ne le surpassa en élégance et en habileté.

Parmi les noms honorés par le caractère et par le talent de ceux qui les portent, on aime à citer encore les Robinson, les Goadison, les Edouards, dont on a dit qu'il y avait plus d'Edouards jockeys à Newmarket, qu'il n'y avait eu de Césars à Rome. Les plus fameux de notre époque sont : William Cliff, William, Sam et Richard Arnull, John et Sam Day, Sam Wheatley, George Dackeray, Francis Boyce, Arthur Pavis, Sam Darling, Sam Mann, Macdonald, James Robinson, Sam Rogers, Frank Butler, Nat Flatman, Sim Templeman, George White-House, Job Marson, Wil-

liam Scott, Mangle. John Jackson, Charles Marlow, James Chapple, John Holmes, Patrik Counelly, etc., etc.

L'immense mouvement industriel et intellectuel que fait naître en Angleterre le goût du cheval, produit une foule d'individualités inconnues dans les autres pays. Outre les jockeys, les entraîneurs, les éleveurs de la grande et de la petite propriété, les marchands, les turfistes de tous les degrés, il y a des hommes qui se consacrent uniquement à la science du cheval, des courses, des paris, et qui acquièrent ainsi une position honorable et honorée. Nous citerons, parmi eux, M. Christophe Wilson, intendant perpétuel des courses de Newmarket dont toute l'Angleterre reconnaît la haute supériorité ; M. Batson, le doyen du club des jockeys ; M. Tattersal, enfin, dont la spécialité hippique est si vaste qu'il manque une expression pour la dépeindre, M. Tattersal est l'homme essentiel des trois royaumes, en fait de chevaux, il en sait les noms et les généalogies, il en connaît les mérites et en fixe le prix, il est peu de chevaux remarquables qui ne lui passent au moins une fois par les mains. Il vend tout, il achète tout, toutes les ventes publiques se font par lui, le marché aux chevaux se tient chez lui, c'est lui qui délivre les pedegrés, sa maison de ville est un ministère des haras, sa maison de campagne est un ferme d'élevage. M. Tattersal est d'ailleurs un homme de mérite, d'une prodigieuse activité, d'une loyauté reconnue, d'une grande complaisance et d'une convenance parfaite de manières.

Les chevaux célèbres d'Angleterre sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'entrer dans de longs détails á leur égard, il suffira seulement de rappeler en peu de mots leur souvenir.

Il est généralement reconnu que les généalogies des che-

vaux de pur sang remontent aux types barbes et arabes importés en grand nombre à diverses époques dans la Grande-Bretagne. Mais deux étalons surtout se font remarquer dans cette brillante série, et leur nom passera à la postérité environné d'un éternel rayon de gloire ; ce sont *Darley-Arabian* et *Godolphin-Arabian*.

Le premier fut amené d'Alep en Angleterre en 1707, à la fin du règne de la reine Anne, et *Godolphin-Arabian* était, dit-on, barbe et non arabe; il fut d'abord conduit en France, où il ne fut pas apprécié. On connait la jolie historiette de M. Eugène Sue à ce sujet. Ce célèbre cheval, attelé à un ignoble tombereau, fut acheté par M. Coke qui le conduisit en Angleterre et en fit présent au café Saint-James, qui l'offrit au comte Godolphin. *Arabian*, d'abord méprisé, devint père de *Lath*, un des meilleurs chevaux de son époque ; sa renommée, comme producteur, ne tarda pas à s'accroître, et il mourut en 1755, à l'âge de trente ans, avec la réputation d'un des types les plus précieux qu'ait jamais possédé l'Angleterre. On connaît l'attachement singulier que *Godolphin-Arabian* avait pour un chat qui partageait sa boxe. Ce trait n'a point été oublié par le célèbre romancier, qui du reste a déployé sa brillante imagination dans une foule de détails ignorés de la sévère histoire.

Parmi les chevaux anglais premiers échappés du sang d'Orient, nous citerons ceux dont les noms sont devenus les plus populaires.

Flying-Childers, ou *Devonshire*, son père était *Darley-Arabian* et sa mère *Betty-Leedes*. Il fut élevé par M. Childers et vendu jeune au duc de Devonshire. Ce cheval ne fut livré aux courses qu'à l'âge de six ans, selon l'habitude de cette époque ; les opinions sont partagées sur son

poil alezan ou bai, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il était fortement marqué en tête et qu'il avait quatre balzanes. *Childers* était d'une haute taille, d'une admirable conformation et d'une grande force de membres. Les courses de ce cheval furent si brillantes à ses débuts, que sa carrière fut bien vite bornée comme coureur, car personne n'osa plus se mesurer contre lui. Il résulte de documents certains que *Childers* pouvait parcourir 4 milles, 6,436 mètres, à raison de 1,000 yards, 910 mètres, à la minute, vitesse qui n'a été égalée par aucun cheval de son époque ni de la nôtre.

Partner, par *Jigg* et une sœur du poney *Minbury*. Quoique descendant, par sa mère, de petite race, *Partner* était grand, fort et d'une magnifique conformation ; son galop embrassait une étendue considérable. Après de nombreuses victoires, il laissa une postérité nombreuse et digne de lui, et mourut en 1747.

Crab, cheval gris, par *Alcook-Arabian* et une fille de *Basto*, naquit en 1731. Il était neveu de *Childers* et fut grand-père d'*Éclipse*. On dit qu'après ses courses, épuisé de fatigue, il fut condamné à la voirie. Un groom lui sauva la vie après de longues et vives sollicitations. Depuis, ce cheval dédaigné et méprisé devint un étalon célèbre, et eut entre autres pour fils *Marske*, père d'*Eclipse*.

Matchem naquit en 1748 ; il fut élevé par M Holmes, de Carlisle, et vendu à M. William Fenwick ; il était fils de *Cade* et d'une fille de *Partner*. Le sang de ce cheval est considéré comme un des plus nobles d'Angleterre. Sa taille et sa conformation ne laissaient rien à désirer. Il fut vainqueur dans un grand nombre de courses. On cite principalement sa lutte contre *Trajan*, qui, seul de tous les chevaux qui partirent, ne fut pas distancé.

Eclipse, ce cheval célèbre entre tous, vit le jour en 1764, le 1[er] avril, jour d'une éclipse fameuse à laquelle il dut son nom. Il était fils de *Marske* et de *Spiletta;* il était alezan, marqué en tête avec de hautes balzanes. Élevé dans les haras du duc de Cumberland, il fut vendu à la mort de ce seigneur à MM. Wildeman et O'Kelly pour la modique somme de 75 guinées. *Eclipse* était d'une taille moyenne, mais très-fortement membré, et d'une robuste conformation. Il fit son apparition sur l'hippodrome, à l'âge de cinq ans, aux courses d'Epsom le 3 mai 1769, et gagna le prix des nobles et des gentlemen de 50 livres, quatre milles en partie liée, battant quatre chevaux. A la seconde manche, le capitaine O'Kelly fit le pari qu'il placerait les chevaux, c'est-à-dire qu'il indiquerait d'avance l'ordre de leur arrivée. Le pari fut tenu. « *Eclipse* premier, dit-il, tous les autres « distancés. » O'Kelly gagna son pari ! Dès lors la réputation d'*Eclipse* fut établie et ne fit plus que s'accroître.

Eclipse gagna onze prix royaux; il ne reçut jamais un coup de cravache ni un coup d'éperon, et vainquit facilement tous les chevaux qui lui furent opposés. Il rapporta dit-on, à son maître, comme cheval de course et comme étalon, la somme 625,000 livres sterling, plus de 15 millions de francs. Cet illustre cheval produisit plus de quatre cents vainqueurs. Il mourut le 20 février 1789, à l'âge de vingt-six ans. Il fut reconnu à sa mort que son cœur pesait treize livres.

King-Herod naquit en 1758, chez le duc de Cumberland; il était fils de *Tartar* et de *Cyprian*. Ses courses eurent lieu de 1765 à 1767, temps pendant lequel il battit tous les meilleurs chevaux de son temps. Il se fit remarquer par sa vitesse, sa force, sa taille et sa belle conformation; ses

produits, au nombre de six cents, gagnèrent plus de 20,000 guinées, c'est-à-dire plus de 500,000 francs.

High-Flyer naquit en 1774 chez Charles Bumbury, qui le vendit à lord Bolingbroke; il était fils de *King-Herod* et de *Rachel* par *Blank*. Ce cheval ne fut jamais battu, et les hauts faits de ses descendants l'ont classé parmi les gloires des généalogies équestres. Un de ses fils, *Sir Peter-Teazle*, produisit deux cent quatre-vingt-sept coureurs qui remportèrent mille quatre-vingt-quatre prix.

Nous nous arrêterons ici dans nos citations. Nous renvoyons nos lecteurs aux ouvrages spéciaux qui ont traité l'histoire des héros du turf anglais. C'est une question fort débattue de savoir si ceux de nos jours sont inférieurs ou supérieurs à leurs pères. Ce n'est pas ici le lieu de traiter à fond cette affaire de science; nous dirons néanmoins que si, parmi les chevaux de notre époque, il se rencontre souvent de brillantes individualités capables des plus nobles hauts faits, on doit avouer que les *Childers* et les *Eclipse* sont fort rares.

Les personnes étrangères à la noble science chevaline s'imaginent quelquefois que le cheval d'hippodrome est une spécialité superflue; que le mérite d'un cheval ne consiste pas à faire quelques milles plus vite que le vent, mais bien à résister à de dures et longues fatigues. L'étude approfondie du cheval en Angleterre doit les tirer d'erreur; car ces mêmes chevaux, qui semblent élevés avec tant de mollesse et dont l'ongle aristocratique n'est capable, pense-t-on, que d'effleurer un gazon moelleux, accomplissent tous les jours dans la chasse et dans les voyages, dans toutes les occasions de plaisir ou d'affaires, les plus incroyables miracles de force et de résistance. Les ouvrages anglais abon-

dent en récits qui constatent le fonds, la puissance et l'énergie à tous les services de cette race merveilleuse. Nous en trouverons un exemple remarquable dans l'aventure de la fameuse jument *Black-Bess*. Nous ne pensons pas qu'aucun peuple, ancien ou moderne, ait jamais pu constater des hauts faits hippiques supérieurs à celui-ci.

Dick Turpin était un de ces voleurs émérites dont l'espèce se perd, depuis que les chemins de fer et les routes Mac-Adam permettent de voyager autrement qu'à franc étrier. Il était au zénith de sa gloire en 1737. Il possédait une jument nommée *Black-Bess*, noire comme l'aile du corbeau ; elle avait pour père un étalon arabe, et pour mère une jument de pur sang. *Black-Bess* joignait à une grande vitesse un fonds tellement extraordinaire, que plusieurs fois Turpin, poursuivi pour vol, prouvait un alibi à une époque si rapprochée, que l'on ne pouvait croire à la possibilité de sa présence sur le lieu du crime. Cependant la prise de Turpin fut mise à prix, une forte somme fut offerte pour cette importante capture. Un soir qu'il était à Londres, il fut trahi, et un officier de police accompagné de deux agents, tous montés sur d'excellents chevaux, arrivent au lieu indiqué. Turpin sort par une porte dérobée et saute sur sa jument, qui l'attendait dans la cour. On s'élança à sa poursuite croyant le prendre bientôt, car on savait qu'il avait fait faire la veille une longue course à sa monture. La chasse se fit pendant douze kilomètres sans que Turpin ait semblé prendre un parti. Tout à coup il s'arrête un instant et s'écrie : « Par Dieu ! oui, je le ferai..... » — Il avait résolu de se rendre à York, distant de cent soixante-huit kilomètres de Londres, quatre-vingt-deux lieues. Il était alors sept heures du soir. Turpin passait pour l'écuyer le plus

hardi de son temps ; le danger avait pour lui un si grand attrait, que souvent on l'avait vu se faire poursuivre exprès pour se singulariser. — « Maintenant, mes amis, dit l'agent, « du courage, notre homme n'est pas à deux portées de « pistolet de nous, il faut le saisir avant qu'il ait pu s'esqui- « ver par un chemin détourné ? » On approchait alors de la bruyère d'Hamps, grande et magnifique plaine où se perd l'horizon, aussi la course prit-elle un intérêt des plus dramatiques. Turpin, sans éperons, encourageait de la voix sa bonne jument, qui semblait avoir des ailes et apprécier le danger de son maître. Au bout de la plaine se trouve une barrière de péage qui traverse la grande route, elle était garnie de pointes de fer et haute de six pieds ; averti par les cris des agents, le portier voyant arriver des chevaux au galop, ferme la barrière, Turpin lance sa jument et la franchit sans la toucher. Plus loin, en passant par un village, tout le monde se mit aux fenêtres aux cris répétés des agents, mais Turpin continua tranquillement sa course sans s'émouvoir. Déjà une distance de trente-deux kilomètres était parcourue, les chevaux des agents étaient en nage, ils sentaient qu'ils ne pouvaient plus lutter contre *Black-Bess*, qui était dans un état d'entraînement parfait. Ils décidèrent de s'arrêter à la première poste et de demander des chevaux frais. On envoya un postillon en avant sur le meilleur cheval de l'écurie pour commander des relais sur toute la route. Turpin, pendant ce temps, faisait respirer sa bête ; huit heures sonnaient. Il rencontre un charretier . — « Si « vous voyez de mes amis qui me suivent — lui dit-il — et « qu'ils vous demandent si vous m'avez vu, dites-leur qu'ils « me trouveront à York. » — La commission fut faite, et les agents se regardant l'un l'autre ne savaient ce que cela

voulait dire. — « A York, à York! — répétaient-ils — « Dépêchons-nous, nous savons toujours qu'il n'est pas « loin. — Le voilà! le voilà! » s'écrient-ils tous à la fois, et ils poussèrent leurs montures. En effet, ils venaient d'entrevoir Turpin, qui continuait sa course et ne paraissait pas s'inquiéter de leur présence. La nuit commençait à tomber et l'on ne distinguait qu'à peine le cavalier et sa monture. — « Je crois, Dieu me pardonne, qu'il allume « sa pipe, s'écrie un des agents, je vois les étincelles « qui tombent de son briquet ; il se moque de nous, mais « nous le tenons, la corde aura beau jeu, cela nous conso- « lera du train dont il nous mène. » Turpin passa la ville au grand galop. A une lieue de l'autre côté, les agents l'aperçurent à la porte d'une auberge qui buvait de la bière. On demanda à l'hôte pourquoi il ne l'avait pas arrêté. « — Je ne le connaissais pas, dit-il ; il m'a demandé de la « bière, je lui en ai servi, il en a donné la plus grande par- « tie à sa jument et m'a jeté une guinée au lieu d'un schel- « ling. — Partons, mes amis, dit l'agent, je soupçonne cet « honnête homme-là d'être un compère, mais je le signalerai « à mon retour à Londres. » A l'entrée d'un village, au travers duquel il fallait passer, un âne conduisait un petit tombereau, les agents crièrent d'arrêter, et l'homme barra la route avec son équipage. Turpin, d'un bond, franchit la charrette et continua son chemin. Cent quarante kilomètres, trente-cinq lieues venaient d'être faites, et Turpin, qui avait l'intention de s'arrêter au dernier relais, avait pris les devants ; il frappe à une petite auberge, on le reconnaît, on lui ouvre : — « Vite, deux bouteilles d'eau-de-vie et un « beafteek cru. — Diable! dit le garçon, s'il y a peu à « manger, il y aura beaucoup à boire! » Turpin bouchonne

sa jument, vide les deux bouteilles dans un seau d'eau, et lui lave le corps et les jambes. Cela fait, il enveloppe le mors de la bride avec le bœuf cru et se prépare à partir. Les agents se présentent, le groom rentre la jument dans l'écurie, et montrant à Turpin une autre issue.—« Par là ! » dit-il, et Turpin se trouve en face d'un ravin presque infranchissable. On enfonce la porte, l'écurie était vide, on ne voyait plus que les traces d'un cheval qui avait glissé sur les bords du ravin. Les agents n'osant affronter ce dangereux passage, revinrent sur la route et virent Turpin, au clair de lune, qui galopait dans les prairies, sautant barrières et haies. Ils ne doutèrent plus alors qu'il n'eût réellement l'intention de se rendre à York et résolurent de l'y suivre. Cependant *Black-Bess* trébuche et tombe, Turpin la croit morte, mais elle se relève et reprend son vol. Néanmoins ses flancs agités annonçaient sa prochaine détresse. Déjà les clochers d'York apparaissaient à peu de distance, *Black-Bess* depuis quelques instants soufflait horriblement, ses yeux étaient injectés de sang, sa respiration forte et inégale ; tout à coup elle s'arrête, tremble un instant et tombe morte. Turpin voit avec douleur le résultat de sa bravade ; frappé de stupeur, il restait penché sur sa jument ; quelqu'un de sa connaissance vint à passer : — « Turpin, « lui dit-il, qu'attendez-vous donc? entrez dans la ville, ou « vous êtes pris ! — Ecoutez, dit Turpin, n'entendez-vous « pas la cloche? J'attendais cela ! » En effet, six heures sonnaient. A ces mots, il bondit par-dessus la haie et disparut. Les agents arrivent, ils trouvent le corps de la pauvre *Black-Bess*, Turpin n'était plus là. Epuisés eux-mêmes de fatigue, ils entrent dans la première auberge qu'ils rencontrent, ils se plaignent de la fatigue, ils se plaignent surtout

d'avoir manqué Turpin. — « Turpin, dit un paysan en « blouse qui déjeunait tranquillement, est-il donc dans le « pays? c'est, assure-t-on, un redoutable bandit! » Les policemen racontent leur aventure. — « Vous avez dû changer sept ou huit fois de chevaux, dit le paysan, pour une « aussi longue route. — Sept ou huit fois! Nous avons « changé vingt fois nos chevaux! — Et moi je l'ai faite « avec un seul, » reprit Turpin, car c'était lui, mais il était si bien déguisé, qu'il leur échappa encore une fois.

Black-Bess morte, Turpin se procura un autre cheval; mais on ne trouve pas toujours des *Black-Bess*, aussi fut-il pris deux ans plus tard et pendu à York.

Voilà donc cent soixante-quatre kilomètres, quatre-vingt-deux lieues, faits en onze heures de temps, par un homme qui devait peser au moins soixante-quinze kilogrammes, car Turpin était d'une forte corpulence et d'une grande taille, et cela dans un temps où les routes étaient montueuses et défoncées, et bien loin de la perfection qu'elles ont atteint. *Black-Bess* n'avait rien mangé pendant le trajet, et, quoique cette bonne jument soit morte au bout de la tâche, ce fait est regardé en Angleterre comme le plus extraordinaire qui ait jamais été tenté. On jugera de la vitesse de cette course en la comparant au pari fait en 1823 par M. Osbaldeston. On sait que ce célèbre amateur paria de faire cette même distance, cent soixante-quatre kilomètres, en huit heures seulement, en changeant de chevaux à volonté. Il gagna de vingt minutes avec huit chevaux différents sur *Newmarket-Heath*.

Parmi les spectacles équestres, il en est deux qui se sont élevés en Angleterre à la hauteur d'institutions sociales, et qui tendent à remplacer chez les peuples modernes les

jeux à la barrière et les tournois du moyen âge. Je veux parler des courses et des chasses à cheval. Les courses de chevaux sont tout à la fois le but et la cause de l'amélioration du cheval en Angleterre. Nous ne traiterons pas ici la question de science, que nous renvoyons aux ouvrages spéciaux.

Les chasses se sont imprégnées du goût des courses, et ne ressemblent pas plus aux chasses des anciens barons que le cheval de pur sang, qui saute maintenant les *défenses* des champs en haute culture, ne ressemble aux anciens *hunters*, qui franchissaient les halliers touffus des landes incultes de la vieille Angleterre. Nous en parlerons plus loin, ainsi que des steeple-chases, qui semblent tenir tout à la fois des courses anciennes avant l'invention des hippodromes et des chasses modernes, dont elles sont maintenant comme le prélude et l'apprentissage pour les hommes et les chevaux. Nous donnerons ici, d'après l'auteur des Esquisses, la description d'une course qui résume les principales péripéties de ces drames émouvants.

« Qu'on s'imagine un hippodrome sur lequel se trouvent placés, sur la même ligne, une masse de vingt-quatre chevaux, tous âgés de trois ans, quoiqu'ils paraissent souvent en avoir cinq ou six, sveltes, dégagés de toute graisse, de toute chair superflue, ayant l'air très-maigres, et montrant un poil lisse et brillant, des yeux pleins de feu, et une ardeur qu'un trépignement d'impatience décèle constamment, autant qu'il annonce une santé parfaite. Ces coursiers vigoureux sont montés par des hommes petits, grêles et maigres, dont les vêtements sont de toutes les couleurs et d'une forme légère et gracieuse. Tout chétifs, tout faibles et blêmes que paraissent la plupart de ces jockeys, ils n'en sont pas moins actifs et intelligents; ils ont l'œil attentif,

leur contenance est calme et même quelquefois un peu sombre : ce sont des hommes importants. Quel sera le plus habile? Quel sera le plus heureux? Voilà la question que chacun se fait ; question qui intéresse des milliers de spectateurs, problème dont la résolution détermine souvent la possession de sommes immenses et décide de la fortune d'une foule de joueurs.

« *Go on!* crie la personne chargée du soin de lancer les coursiers. Tout s'ébranle, tout part. Cependant quelquefois le désordre se met parmi les chevaux au moment du signal : il y a de l'indécision parmi les uns, de la précipitation parmi les autres ; certains dérivent de la ligne droite, ils entravent la course des autres. Alors des cris s'élèvent de toutes parts : le départ est nul, disent les uns ; il est bon, répliquent les autres ; on ne s'entend plus. Enfin, au milieu d'un tumulte sans exemple, d'un orage effroyable, s'élève la voix puissante de celui qui commande. Il a jugé le départ faux et nul : il rappelle les cavaliers et les force, au grand regret de quelques-uns, à revenir au poteau et à recommencer. Obligés de respecter et d'exécuter cet ordre, les jockeys reviennent sur leurs pas avec lenteur ; plusieurs avaient déjà parcouru cent, deux cents et même trois cents toises. Regardez ce beau cheval bai, monté par un jockey en veste blanche et toque noire ; son cavalier fait des efforts inouïs pour l'arrêter, ce coursier si vite et si fougueux. Déjà il avait parcouru près de deux cents toises presque d'un seul bond, et il faut qu'il rebrousse chemin ! Quel chagrin ! quel désappointement pour ceux qui ont parié pour lui, qui, espérant en sa vitesse, en sa vigueur, ont risqué 1,000 livres sterling peut-être en sa faveur ! Mais aussi quelle joie pour ceux qui pariaient contre ! Ces incidents

fréquents sont bien faits pour exciter les passions, pour causer des émotions qui font le charme et l'attrait de ce genre de spectacle, si à la mode dans la Grande-Bretagne.

« Si souvent le hasard amène de pareilles circonstances, que de fois aussi elles ont pour motifs des calculs adroitement prémédités! Qui sait si le désordre, remarqué dans toute la troupe courante, n'a pas été causé par un jockey habile, qui aura cru pouvoir en profiter d'une manière avantageuse pour son cheval, pour augmenter ses chances de succès, ou diminuer celle de ses adversaires?

« Les chevaux replacés dans l'ordre indiqué, on repart au signal donné. Remarquez le prudent John Day, jockey du duc de Grafton : il cherche à placer son cheval au centre de la piste. Arthur Pâvis, le plus élégant de ses camarades, flatte son coursier en caressant sa crinière avec un air de satisfaction personnelle. Samuel Chifney, le plus habile, le plus expérimenté de tous les jockeys anglais, dit-on, mérite une mention toute particulière. Peut-être est-il intéressé dans les paris pour une somme considérable; il ne faut donc point s'étonner si sa physionomie est grave; il semble identifié à son coursier. Harry et Edward se suivent, ils sont botte à botte. Des sommes immenses se parient pour l'un et pour l'autre : tous deux sont également légers, également diaphanes. Samuel Day mérite cependant qu'on le remarque, et doit donner plus de chances au succès; car on croirait apercevoir ses os à travers sa peau transparente; il semblerait un squelette qui s'exerce dans l'équitation, et les morts vont vite, a dit Burger. Qu'on ne s'imagine pas que la nature l'a créé ainsi; c'est le régime auquel il a été soumis qui a fait qu'il est arrivé à ce point de perfection, à ce degré de maigreur. Il était autrefois gros et dodu; mais sa

graisse a disparu sans que pour cela sa force l'ait abandonné, ainsi qu'on le verra plus tard.

« Un seul jockey, qu'on aperçoit à quelque distance en veste rouge et toque jaune, pourrait peut-être rivaliser de maigreur avec Samuel Day, et cause autant d'épouvante ou d'admiration pour son parfait entraînement; car c'est la consomption personnifiée. Ses joues creuses et sèches comme un parchemin sont cependant d'un rouge vif. Engagé trop tard dans cette course, il a été forcé de réduire de quinze livres en vingt-quatre heures son poids primitif. Le pauvre malheureux! comment soutiendra-t-il cette lutte? comment pourra-t-il fournir sa carrière?

« Enfin la course recommence : c'est un beau coup d'œil, et toutes les couleurs de l'arc-en-ciel se fondent ensemble dans l'arène, spectacle brillant pour les spectateurs et les parieurs qui occupent toutes les éminences environnantes, et ne perdent pas de vue un seul instant les coursiers pour lesquels ils ont parié ou auxquels ils prennent intérêt. Le départ ne se fait pas cette fois avec une grande vélocité; les vingt-quatre chevaux se maintiennent plus ensemble, et chacun des combattants observe attentivement son concurrent. D'abord tous se meuvent en se pressant de près; mais bientôt les rangs s'éclaircissent, les plus faibles restent en arrière, et les plus vigoureux ont les coudées franches.

« Ah! ah! se dit en lui-même le vieux Robinson qui a pris les devants, si je conserve la vie jusqu'à la fin de la course, je pense, ma foi, que le prix ne m'échappera pas; j'ai l'avantage sur tous mes camarades. Descendons rapidement de cette colline dans la grande plaine de Newmarket : le cheval de Pâvis se maintient bien; celui de Chifney, d'abord ménagé, se développe et menace de dépasser celui de Harry.

— Allons, courage ! en avant ! s'écrie le jockey. — C'est une course terrible ! crient mille voix ensemble.

« Sept chevaux seulement se tiennent sur la même ligne, et ne laissent plus aucune chance aux autres. Voilà le moment décisif : les coursiers rasent presque la terre avec leur ventre ; les jockeys emploient la cravache et les éperons ; de tous les côtés s'élèvent des cris ; tous les cœurs battent ; les dames tombent presque en faiblesse, de crainte ou d'espérance, et les parieurs se penchent en avant, le cœur serré, vers le côté d'où viennent les coursiers. Enfin, un cri de joie frappe l'oreille, le cheval bai-cerise, monté par le jockey en veste blanche, touche au but. Robinson est vainqueur.

« Un nombre immense de cavaliers se précipite en bas de la colline : tous ces grands personnages, qui ont été témoins de la lutte, galopent ensemble vers le but de l'arène, et se pressent en groupe épais et compacte.

« — Qui a gagné ? qui a gagné ? — *Araxes !* fils de *Persepolis !* — Bravo ! je suis sauvé ! crie l'un. — Comment ? de par tous les diables, serait-il possible ? hurle un autre gentleman dont le cheval se cabre sous lui. — Oui, c'est bien lui, répond un troisième en manifestant sa joie. — Alors je suis perdu !... O ma femme ! mes enfants ! j'ai été joué, je n'en saurais douter ; comment ai-je pu être assez fou, assez insensé pour risquer une telle somme ? Que me reste-t-il maintenant ? Je n'ai plus qu'à mourir.

« On veut aussi savoir quel est le possesseur du cheval qui a remporté le prix. C'est un noble duc qui, là-bas, se carre sur le siége de sa berline.

« On lui crie : « *Araxes* a gagné ! »

« Il a peine à le croire : une bohémienne, au teint basané,

relève le chapeau que, dans l'excès de sa joie, le duc a jeté en l'air. De tous côtés on vient confirmer cette nouvelle, et pour la seconde fois la bohémienne rapporte le chapeau, qui a fait un saut plus élevé encore, et s'adressant à Sa Seigneurie : « J'avais bien prédit cela à Votre Excellence lorsqu'elle me consulta, j'espère qu'elle ne m'oubliera pas. » Quelques pièces d'or sont la récompense de la devineresse. »

Parmi les vieilles institutions que les Anglais ont su conserver, en les rattachant à l'époque moderne, par une suite de transitions appropriées au mouvement qui emporte le monde, la chasse vient briller en première ligne. Ce n'est plus la chasse à l'épieu des vieux Saxons, ni celle à l'arc normand, pour lequel Guillaume, refoulant d'une main la civilisation qu'il apportait de l'autre, brûlait des villes populeuses pour édifier *new-forest*, ni la grande chasse *à cor et à cri* des clans écossais, ni celle des lourds molosses aux voix retentissantes, que l'on suivait avec le puissant *hunter*, type perfectionné du destrier de nos pères. Maintenant la chasse en Angleterre est une course déguisée, l'animal n'est pas le but, mais le prétexte. La chasse par excellence est celle du renard, c'est là que se déploie tout le luxe, tout le merveilleux de la fashion anglaise. Tout y est combiné pour la vitesse; les chiens, sans voix, partent comme le vent, suivis d'une foule de chasseurs en habits rouges, montés sur des chevaux de pur sang. Le rendez-vous le plus fameux des chasses anglaises est *Melton-Mowbray*; l'aristocratie anglaise s'est bâtie une ville pour ses plaisirs, comme autrefois les rois se bâtissaient un pavillon de plaisance au coin des sombres forêts.

« Melton ! quel charme dans ce nom magique ; comme il « raisonne délicieusement à mon oreille, même en le dé-

« pouillant dans ma pensée du prestige des fleurs et de la « chasse ! ce mot puissant surgit dans ma mémoire comme « la rosée qui couvre la terre dans les matinées brûlantes « des journées d'été. Une fois dans ces lieux où retentissent « les mille voix harmonieuses des meutes ardentes et « disciplinées, et les bruyants hennissements des rapides « coursiers, tout souvenir du passé s'évanouit ! « Un cheval ! « Mon royaume pour un cheval ! s'écriait le roi lui-même, « et vivre au milieu de ces meutes rapides qui laissent sans « haleine l'animal des bois et l'oiseau dans les airs ! »

Nous citerons ici, d'après un auteur allemand, quelques souvenirs de Melton-Mowbray, qui feront connaître les chasses anglaises.

« Ce terrain si éminemment propre à la chasse au renard commence aux environs de Northampton. C'est un pays semé de collines, presque exclusivement couvert d'un gazon court et épais et coupé de nombreuses haies.

« Je dois avouer que la première vue de ce pays fit naître en moi des réflexions assez sombres. Ces fâcheuses impressions devinrent encore plus fortes lorsqu'en sortant de Northampton, où lord Chesterfield tient une meute extrêmement fashionable, je rencontrai une charrette à deux roues sur laquelle étaient couchés deux individus en *habits rouges*, dont la mine trahissait une grande souffrance. Peu après, je vis un grand nombre de chasseurs qui s'en retournaient chez eux dans toutes les directions. Je sus bientôt que le *run* du jour avait été un des *meilleurs* de toute la saison, et que, des deux messieurs que je venais de rencontrer, l'un s'était cassé la clavicule et l'autre avait failli se noyer dans le *brook*.

« Dans un rayon de trois milles autour de Melton, il y a trois

meutes : celle de lord Suffield, à Billesden ; celle de lord Lonsdale, à Cottesmore ; et celle du duc de Rutland, à Belvoir-Castle.

« ....Depuis mon arrivée j'ai chassé tous les jours, à l'exception d'un seul, où un froid excessif ne pouvait permettre de songer un seul instant à la chasse. La meute de lord Suffield a été vendue au prix inouï de 3,000 livres sterling. Les chiens de lord Suffield sont extraordinairement petits et fins, tandis que ceux du duc de Rutland et de lord Lonsdale sont très-grands et très-forts. La meute du duc compte parmi les meilleures d'Angleterre. Son veneur, vieillard de soixante-dix ans, a depuis longtemps la réputation d'être un des plus habiles de son métier.

« Chacune des trois meutes dont je viens de parler chasse cinq fois par semaine ; on choisit celle qu'on préfère. Tous les samedis on désigne, dans les feuilles publiques, les rendez-vous de chasse pour la semaine suivante.

« Chaque meute forme deux divisions, qui alternent à la chasse, et dont chacune se compose d'environ quarante chiens.

« Le terrain est, comme je l'ai dit, le plus favorable qu'on puisse imaginer ; les enclos y sont d'une grande étendue, et il n'y a que fort peu de champs labourés.

« Les principaux obstacles qu'on rencontre souvent sont des haies flanquées d'un côté, et souvent même des deux côtés, d'un fossé de deux à trois mètres de large. Ces obstacles sont les plus nombreux, mais pas les plus difficiles pour celui qui en a l'habitude. D'ailleurs les premiers chasseurs font toujours des brèches dans les haies, et frayent ainsi le passage à ceux qui les suivent.

« Quand la chasse va trop vite pour qu'on puisse se dé-

tourner de la ligne suivie pour traverser les brèches, on peut s'en remettre à la vigueur et à la sagacité des chevaux, qui ne manquent jamais les haies les plus épaisses, les fossés les plus larges, et les franchissent avec intrépidité.

« Des obstacles beaucoup plus difficiles que ceux dont je viens de parler, sont les clôtures qu'on appelle *oxfenses*. Elles se composent d'un fossé de deux mètres de large, d'une estacade très-forte de un mètre vingt centimètres de hauteur, d'une petite digue en terre, d'une seconde estacade et d'un second fossé. On franchit ordinairement les clôtures de biais et en deux temps, en sautant d'abord sur la petite digue en terre, puis de l'autre côté du second fossé; mais souvent on les franchit en une seule fois.

« Les obstacles les plus difficiles sont les petites rivières (brooks), qui, en général, ont les bords très-escarpés et une profondeur telle, qu'il n'est pas aisé d'en sortir une fois qu'on y est tombé. Du reste, il passe pour certain que, sur trente chevaux qui sautent les haies avec la plus grande facilité, il s'en trouve à peine un seul qui franchisse bien les brooks.

« Melton est une petite ville très-coquette, dans laquelle se réunissent, pendant la saison de chasse, environ quarante gentlemen, dont quelques-uns y ont des établissements des plus brillants. D'autres amateurs de chasse résident dans les villes voisines et dans les nombreuses maisons de campagne des environs.

« Ce ne sont pas, comme on pourrait le penser, des hommes oisifs et inoccupés; il s'en faut, car il se trouve parmi eux des membres du parlement, des officiers, des artistes et même des savants. Mais, quelle que soit la position ou la profession des membres de cette réunion pendant leur

séjour dans ce pays, ils n'ont d'autre but que de chasser six fois par semaine. Les plus acharnés choisissent toujours, sans avoir égard aux distances, les rendez-vous dans le rayon duquel il y a le plus de pelouses. On envoie les chevaux de chasse au lieu désigné et on les suit monté sur un hack ; comme les rendez-vous sont souvent éloignés de douze à vingt-cinq milles, on peut juger à quelles fatigues les chevaux sont exposés. Et encore ne se contente-t-on pas d'un seul renard, on en cherche souvent un second, fût-ce à quatre heures de l'après-midi !

« La plupart des chasseurs se font accompagner d'un cheval de rechange, d'où il devient nécessaire, pour ceux qui veulent chasser tous les jours, d'avoir un grand nombre de chevaux, c'est-à-dire au moins dix chevaux de chasse et deux hacks ; il y a des amateurs qui en possèdent le double.

« ......Pour un amateur de chevaux, il n'y a pas au monde de coup d'œil plus agréable que celui offert par un rendez-vous de chasse, surtout par un beau temps. On y voit les grooms promenant les chevaux, tandis que les chasseurs, en habit rouge, arrivent au galop de tous côtés.

« Un rendez-vous bien situé attire souvent quelques centaines d'habits rouges, sans compter les autres chasseurs.

« Ce que les trois royaumes contiennent de plus distingué en chevaux de chasse est concentré dans ce pays.

« Le trop grand nombre de chasseurs a pourtant des inconvénients; notamment celui de vous faire fouler aux pieds des chevaux si vous avez le malheur de tomber, surtout dans les premiers rangs.

« Il va sans dire qu'il arrive de fréquents et graves accidents, et qu'il y a tous les jours quelques bras, jambes ou

clavicules fracturés, sans compter les têtes fêlées, les contusions, foulures, entorses, etc., etc. Heureux quand cela ne va pas jusqu'à la perte de la vie.

« Tout cheval de chasse, pour peu qu'il ne soit pas trop mauvais, soutient un galop de deux heures, bien qu'il ait à franchir de nombreux obstacles; mais il n'y a que très-peu de hunters qui soient capables de suivre les chiens pendant une course d'une demi-heure faite à travers champs.

« Les *farmers* se présentent toujours en grand nombre aux chasses, et, bien que montés souvent sur des chevaux jeunes, peu dressés ou de qualité inférieure, ils abordent avec une hardiesse incroyable tous les obstacles et prennent souvent la tête.

« L'intérêt que tout le monde prend aux chasses étonne l'étranger. Autour des *covers* toutes les hauteurs et tous les arbres sont couverts de spectateurs, et, dès que la chasse commence, la foule se précipite à sa suite et l'accompagne jusqu'à perdre haleine.

« Parmi les cavaliers on voit souvent des hommes appartenant aux basses classes, montés sur des chevaux misérables, quelquefois même sur des ânes, suivant la chasse avec la plus grande ardeur, autant que les forces de leur monture le leur permettent.

« Quand vous retournez chez vous, les gens du peuple vous saluent poliment et vous demandent avec empressement : « Good day, sir? good sport, sir? » Cela prouve que la chasse, comme tous les spectacles équestres, est un plaisir vraiment national en Angleterre, et qu'on en a une idée tout à fait différente de celle qu'on y attache sur le continent. »

Les *steeple-chases*, ou chasses au clocher, devraient être

un dérivé des chasses, le prélude, le portail qui mène à l'édifice, c'est là leur unique raison d'être; mais malheureusement il n'en est pas ainsi, pratiqués comme ils le sont et entourés des difficultés qui les rendent si périlleux pour les hommes et pour les chevaux. C'est un reste de barbarie sans but et sans utilité pratique, quelque chose comme les combats de taureaux ou les *jeux* des anciens cirques païens. Nous ne voyons pas que la cause chevaline ait rien à gagner à ces luttes terribles, auxquelles succombe souvent le meilleur coursier. Il y a des bornes à tout, la force animale a ses limites; autant il est beau, grand, utile d'user des dons de la Providence, autant il est regrettable d'en abuser, quand on porte devant soi l'un des premiers flambeaux de l'intelligence du monde. Aussi, tout admirateur passionné que nous sommes du sport anglais, nous n'approuverons jamais les courses de chevaux de deux ans et ces steeple-chases excentriques, où des obstacles factices et presque insurmontables viennent à chaque pas compromettre la vie du cheval et celle du cavalier.

Malgré cette réprobation, il faut avouer pourtant qu'au point de vue du spectacle et des émotions dramatiques un steeple-chase nombreux et bien couru est une de ces poétiques réalités qui réveillent dans l'homme l'orgueil de sa puissance. Que l'homme, en effet, entasse Ossa sur Pélion, que ses steamers fumants parcourent les océans inconnus, que ses lignes de fer aillent porter en Chine un wagon parisien, tout cela est affaire au temps, c'est l'empire de l'homme sur la matière, c'est le génie aux prises avec la nature inerte, avec un caillou, du bois ou de l'eau qui bout... Mais ici ce sont deux êtres vivants, unis ensemble pour accomplir, à force d'énergie, de courage, d'adresse et

de sang-froid, tout ce qu'il est donné à l'un de vouloir, à l'autre de pouvoir. C'est un noble animal qui vient courber sous l'homme son front soumis et qui lui dit : Je suis ta jambe! pense seulement et j'exécuterai; les fleurs de la montagne, nous irons les cueillir sans dévier de notre route. Noüs franchirons le ravin, nous sauterons la haie, nous passerons sans imprimer nos pas sur la tourbière où nous attend un cercueil béant, notre ongle mordra le granit des collines et se posera sur les galets roulants des pentes, aussi calme que sur les verts tapis des prés... Et l'homme dit au cheval : Je serai ta pensée; là où le torrent sera trop large, je te détournerai; là où ta fougue est inutile, je la modérerai; là où il faut voler, je t'exciterai... Et tous deux, aiguillonnés par l'émulation, par la soif de l'inconnu, par ce feu intérieur qui brûle au cœur des braves, réalisent, dans toute leur poétique acception, la fable des centaures thessaliens.

Le plus fameux des steeple-chases anglais a lieu à Liverpool ; il réunit chaque année un nombre considérable de souscripteurs, et le vainqueur jette un reflet sur sa propre famille presque égal à celui qui brille au front de celle des vainqueurs du Derby.

Honni soit qui mal y pense! — Terminons maintenant par un résumé rapide ce que nous avons vu dans la vieille Angleterre. dans ce pays des chevaux, où voyagea Gulliver, où il vit l'homme esclave et le cheval commander en maître superbe. On s'est demandé par quelle bizarre idée ces hommes de mer, resserrés dans leur île comme sur un vaste radeau, s'étaient fait un Dieu du symbole de la vitesse et de l'espace? Qu'avait besoin de chevaux l'Angleterre? C'était bon pour les peuples antiques qui voyageaient d'un monde à

l'autre à travers les déserts ; c'est bon pour les peuples continentaux, qui franchissent leurs barrières en un saut *vif et parfait*, comme disent les légendes. Mais l'Anglais, séparé du reste du monde par l'abîme des mers, ne devait mettre son âme que dans ses légers vaisseaux. — A lui les douces carènes, les blanches voiles, les poupes dorées ! A lui les longs voyages et les courses périlleuses ! — Aux peuples du continent les bons chevaux aux vastes poitrines et à l'œil de feu, aux pieds rapides comme la pensée, au cœur brave et généreux. — A lui les vaisseaux qui bondissent sur les mers ! — A eux les chevaux qui bondissent sur la poussière ! — Mais non, l'Anglais a tout pris à la fois, il a pris les vaisseaux, il a pris les chevaux, et cela sous prétexte d'un vieux conte mythologique, d'où il appert que Neptune, dieu de la mer, était aussi le patron du cheval.

On connaît le fameux vers de Lemierre, qui, selon lui, eût dû lui ouvrir les portes de l'Académie :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde !

Eh bien ! il faudra y ajouter maintenant *le fouet du sportman*, quoique cette seconde attribution soit moins brillante que la première. Oui, voilà quelques siècles déjà, ainsi que nous l'avons vu, que l'Angleterre se vante avec raison d'être la nation écuyère par excellence. Depuis un siècle surtout le cheval est devenu, pour les Anglais, quelque chose comme le dieu Apis et l'éléphant blanc des Siamois, et vraiment ils ont raison de lui consacrer leur culte et leurs hommages ; il y a pour eux, dans les exercices équestres, une question d'hygiène physique et morale : l'activité, le courage, l'action que le soin des chevaux

et l'équitation nécessitent, combattent les prédispositions lymphatiques que le peuple anglais eût puisées dans son climat brumeux. Sans le cheval, un Anglais serait un gros homme gonflé de *stout* et de *pudding*, propre tout au plus à jeter aux morues de paisibles filets; mais l'habitude du cheval et des exercices équestres a entretenu et développé chez lui l'amour des grandes choses et des entreprises aventureuses. Si l'Angleterre a les Indes et un pied sur tous les rivages du monde, c'est au cheval qu'elle le doit. Aussi n'est-elle pas ingrate, elle lui fait un ciel d'azur, un lit de duvet et une couronne d'or. Le cheval anglais est devenu un être à part, une création nouvelle, un genre particulier inconnu des naturalistes : un Cuvier futur lui trouvera un squelette différent de celui du solipède classé parmi les vertébrés pachydermes! Cherchez bien! il doit avoir quelque chose de plus, quelque os rudimentaire qui le rapproche d'un degré du mammifère bimane, vulgairement appelé *homme*.

Aussi, comme un homme poli doit parler à chacun la langue qu'il comprend, vous parlerez à un Américain de Washington et du Niagara, à un Chinois de sa muraille, à un Russe, de Pierre le Grand et de Pultava, à un Italien de musique, à un Autrichien de blason; aux oreilles d'un Français vous ferez rimer gloire et victoire, guerriers et lauriers; à un Anglais vous parlerez du *cheval*, et ce mot vous ouvrira toutes les portes de ses hôtels, toutes les herses de ses manoirs, plus sûrement que le fameux *Sésame* des *Mille et une nuits*.

A horse! a horse! my kingdom for a horse! « Tout mon royaume pour un cheval! » disait un roi d'Angleterre poursuivi par un montagnard d'Écosse. Eh bien! il y a maintenant des chevaux qui payeraient des royaumes, des che-

vaux qui soulèvent sous leurs pas une poussière d'or, des chevaux dont un galop, que dis-je? une promenade au pas, fait crouler de vieilles baronnies et élever des châteaux nouveaux. Les courses! mot magique qui agite jusqu'en ses fondements cette vieille terre saxonne; les courses, qui remuent le cœur, l'esprit, la pensée de tout un peuple, bien plus qu'aux jours d'Olympie où une couronne d'*ache* faisait tous les frais de la victoire, alors que tout un peuple neuf et poétique, sous le plus beau ciel du monde, partageait ses plaisirs entre les nobles coursiers d'Elis et les chants d'Homère et d'Orphée. Les courses anglaises ont le privilége de faire palpiter jusque dans leurs plus secrets replis les fibres desséchées d'un vieux peuple boréal usé par quinze siècles de gloire. Aussi, voyez comme chaque année elles gagnent en importance! Cette soif de l'inconnu qui dévore le civilisé n'a jamais été mieux désaltérée que dans les chances éventuelles du turf; cette étude mathématique du destin n'a jamais été mieux analysée que dans un *stud-book* ou un *racing calendar*; les combinaisons de sang, de soins, de sols, d'aliments, sont autant d'observations qui plaisent à l'oisive activité de ces vieux adolescents de nos âges.

Grand peuple anglais, vous avez bien des gloires à léguer à l'avenir, mais votre gloire hippique comptera parmi les plus brillantes de celles qui illustreront à jamais votre nom.

CHAPITRE X.

Le cheval en France. — Légendes. — Chevaux fameux. — Races françaises, cheval boulonnais, normand, breton, poitevin, limousin et navarin. — Le cheval à Paris.

Reine des arts, ô France ! ô ma patrie !
Relève enfin ton front cicatrisé;
Sans qu'à mes yeux ta gloire soit flétrie
De tes enfants le sceptre s'est brisé.

Oui, le sceptre hippique de la France est brisé, nous l'avouerons sans honte et sans faiblesse ; mais, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, si nous trouvons que l'avantage n'est plus en notre faveur, à Dieu ne plaise que ce soit de notre part l'effet de ce dénigrement honteux qui met sa gloire à s'abaisser devant l'étranger ; à Dieu ne plaise qu'on

veuille y voir l'effet de cette anglomanie qui a subjugué notre époque, qui adopte sans raisonnement et sans but les modes de nos voisins. Mais aussi arrière de nous ce patriotisme étroit qui consiste à ne voir de bien que ce qui se fait chez soi, à suivre pas à pas le sentier battu d'une routine aveugle ; arrière de nous cet esprit chinois qui circonscrit sa pensée aux limites d'un territoire et se refuse à cueillir une étincelle au foyer de son voisin pour allumer son propre feu. La science hippique est une grave affaire, elle influe sur la prospérité d'une nation, sur sa gloire, sur son avenir, et tient aux plus hautes questions de l'ordre social. Si l'Angleterre nous a dépassés, ce n'est pas que son climat fût plus favorable que le nôtre ; ce n'est pas que les races de chevaux que les Anglais ont importées chez eux l'emportassent sur celles que pouvaient se procurer les autres nations ; ce n'est pas qu'ils eussent plus que nous l'instinct belliqueux et plein de charmes qui porte tout homme de cœur à l'amour d'un noble coursier, mais c'est que l'élève du cheval, comme l'agriculture et le commerce, demande deux choses : une *patience séculaire* et des institutions solides ; voilà pourquoi l'Angleterre réussit en ces sortes d'affaires ; voilà pourquoi la France y est inhabile.

Nous avons vu naître le glorieux royaume de France du dernier soupir des civilisations de l'ancien monde. Les peuples nouveaux qui frappaient de leurs haches les portes ébranlées des *oppida* gaulois y conduisirent les chevaux de toutes les nations : la haquenée de Germanie à l'épaisse crinière, le coursier Numide des fils d'Abderam, le destrier des paladins de la Table ronde, et la cavale sauvage des fils d'Attila.

Après quelques siècles de laborieux enfantement, un

homme sort de la foule, il prend d'une main le globe surmonté d'une croix, de l'autre une épée. Type mystérieux des héros légendaires, il s'assied au seuil du monde moderne, et, de son souffle civilisateur, fait sortir du chaos dix nations puissantes, à la tête desquelles il plaça la France comme un phare. Ce dieu terrestre s'appela Charlemagne.

Nous ne ferons pas remonter au delà de cette époque les chroniques équestres de la France. Nous avons d'ailleurs esquissé, dans un autre chapitre, tout ce qui précéda l'ère carlovingienne.

Charlemagne, comme tous les hommes vraiment grands, savait que la nature est aussi bien dans les plus petites que dans les plus grandes choses : celui qui vendait les légumes de ses jardins composait les capitulaires, recueillait les poésies des vieux fabliaux, et passait de l'administration d'une ferme à celle de l'empire d'Occident. Le soin des chevaux fut une des principales occupations du grand empereur. On sait qu'il visitait lui-même chaque année tous les chevaux de ses domaines. On lit dans les capitulaires :

« Les intendants du domaine sont tenus d'amener au pa-
« lais où Charlemagne se trouvera, le jour de la Saint-Mar-
« tin d'hiver, tous les poulains, de quelque âge qu'ils soient,
« afin que l'empereur, après avoir entendu la messe, les
« passe en revue. »

L'histoire nous apprend que Charlemagne était parfait écuyer, et qu'il dressait lui-même ses chevaux de chasse et de bataille. Ce furent de ses haras que sortirent ces coursiers dont il fit présent au roi Alfred d'Angleterre, au pape Adrien et même au roi de Perse.

A l'époque dont nous parlons, les chevaux étaient élevés

à l'état demi-sauvage, on lâchait, dans les vastes forêts et les landes incultes, des étalons et des cavales, comme cela se fait encore aujourd'hui chez quelques peuples du continent. Chaque grand feudataire avait ainsi des haras considérables, dont il donnait le soin, suivant la coutume germaine, à un *mare-shall*. Nous en voyons l'exemple dans l'histoire de Corbécénus et dans celles des haras des premiers ducs de Normandie et des barons normands dont nous avons parlé.

Nous avons vu aussi, par l'*Histoire de Bayard* et par le fabliau breton de Merlin Barz, que les courses de chevaux étaient usitées à cette époque, soit qu'elles rappelassent la pensée des courses grecques et romaines, de celles des peuples du Nord ou des exercices équestres des Zégris et des Abencerages. C'est une curieuse étude que de rechercher les origines des courses de chevaux dans la France d'autrefois; il est probable qu'elles remontent à l'époque celtique, et que les Gaulois, dont on connaît les habitudes cavalières, en faisaient non-seulement un amusement, mais encore un but d'amélioration.

La Normandie avait ses courses de bague, si fameuses, que, dans plusieurs chartres, des terrains sont concédés par les seigneurs pour cet usage ; elle avait aussi ses chasses à travers les halliers et les *buissons* touffus, qui, plus tard introduites dans la nouvelle conquête, ont donné naissance aux steeple-chases d'Angleterre. La Bourgogne avait des courses qui remontent aux temps les plus anciens, et dont il reste encore quelques vestiges dans les environs de la petite ville de Semur. Au moyen âge, les propriétaires de vignobles des environs de Montibaut devaient se rendre au château de Chevigny, à cheval, éperonnés et la lance au

poing ; là, après un déjeuner que faisait servir le seigneur, une course avait lieu. Le premier qui arrivait au but recevait une *paire de gants :* le second, un *chapel de roses :* les autres, des rubans. Ces courses ont reçu quelques modifications et subsistent encore aujourd'hui.

On trouve aussi, dans les Pyrénées et dans certaines contrées du Midi, des courses locales dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Ces courses furent célébrées par les troubadours et les jongleurs :

Le bon cheval coureur
Nous verrons vers Tarzanne !

Mais nulle part les courses n'ont si profondément marqué dans les habitudes et les mœurs d'un pays et ne prouvent une origine plus ancienne que dans la petite Bretagne.

Voici comme, après mille ans, le pauvre Breton des montagnes, qui mange du pain noir et n'a pas de quoi payer du sel pour la soupe de ses enfants, a gardé cet usage, souvenir du temps où il balançait les destins de l'Europe aux applaudissements des Oriane et des Yseult de Cornouailles.

La fête du village, ou pardon, aura lieu dimanche ; les jeunes gens ont fait une collecte entre eux ; une partie sera employée à payer la musique champêtre qui fera danser les jeunes filles, l'autre à donner une course de chevaux. Noces, baptêmes, réjouissances, tout se célèbre, en Bretagne, avec des danses et des courses de chevaux. Une jeune génisse, un mouton, un chapeau et des rubans, voilà les prix réservés aux vainqueurs ; quelques francs en ont fait les frais, mais l'honneur n'est pas là : il est dans la branche de laurier que le vainqueur aura droit d'attacher à la tête de

son cheval, dans les applaudissements de la foule, dans l'honneur de la victoire achetée par des périls, il n'en est point de noble sans cela. La nouvelle se répand auprès et au loin, on la publie à l'issue de la messe. Les c'hemeners, ou tailleurs, la portent de chaumière en chaumière, et, le jour dit, les concurrents arrivent de toutes parts, quelquefois de trente à quarante kilomètres. Le coureur est un cheval des montagnes, plus laid que beau, plus petit que grand; sa tête est toujours belle et expressive, ses jambes sont nerveuses et sèches, ses sabots durs et parfaitement conformés, tout annonce la vigueur et l'énergie dans ce petit être dégénéré, orgueil et trésor de son pauvre maître. Sa selle est un sac garni de paille attaché avec une corde; le plus souvent, il n'en a pas. Sa bride est une longe nouée au-dessus de sa tête; quelquefois un mors y est attaché, quelquefois la corde seule en tient lieu. Le jockey est un petit homme de dix à quinze ans; sa chemise et sa culotte de toile composent tout son ajustement. Un mouchoir relève la longue chevelure noire qui flottait sur ses épaules; ses jambes sont nues; il porte un éperon, mais la boucle de cet éperon blesse ses pieds, et souvent son sang se mêle à celui qui jaillit de la veine de son coursier. Cependant la foule se presse autour des concurrents. Ils sont à cheval. Le départ s'apprête, un fouet léger siffle dans leurs mains; les parents, les amis les entourent; on leur fait les dernières recommandations, on leur donne les dernières instructions. Leur œil brille de joie et d'espérance, et rien n'est gracieux comme leurs poses nobles et assurées sur ces petits chevaux fringants et impatients qui se cabrent et mordillent leur frein rustique. Ils partent souvent au nombre de dix à douze, quelquefois plus. Mais quel terrain ont-ils choisi?

C'est tantôt des marais fangeux, tantôt des sentiers serpentant dans des rochers. Quand on n'a pas vu ces luttes périlleuses, on ne peut s'en faire l'idée. Là est un torrent à franchir, là une descente à pic suivie d'une montée aussi rude, là un bourbier épais. Rien ne les arrête ! Ils volent à travers les bruyères, parmi les rocs et les ravins, comme un groupe de sylphes aériens suspendus aux crinières des chevaux errants dans les bois. Ils font ainsi des courses de quatre à cinq kilomètres. Les accidents sont rares ; le pied sûr des chevaux, la main ferme et l'œil vigilant du cavalier sont leur sauvegarde. Ils arrivent ! La foule se partage ; des cris d'enthousiasme s'élèvent de toutes parts ; chacun s'intéresse au victorieux ; l'homme et le cheval sont l'objet des empressements de l'assistance ; le laurier et les rubans brillent à leur tête. On veut savoir le nom du cheval, son âge, sa race ; c'est le héros de la fête, on ne s'entretient que de lui. Il a quatre ans, et a déjà gagné deux moutons au pardon de Scaër, une génisse à celui de Rostrenen, L'année dernière, il avait gagné dix moutons en divers lieux ; il a battu un fils de *Bijou* à la course de Langonnet. Pour lui, il est fils de *Bédouin ;* sa mère n'avait jamais été battue. On dirait une scène de Newmarket : mais ce n'est pas pour 25,000 livres sterling que le Breton a couru, c'est pour un mouton de 3 francs.

Partout, dans la France ancienne, le goût du cheval et les habitudes équestres se trouvent liés aux usages de la vie. Pouvait-il en être autrement chez une nation batailleuse, sans cesse aux prises avec les invasions et les conquêtes ? Aussi, tandis que, dans les campagnes, à l'abri des tours féodales, nous trouvons les jeux de bague, les grandes chasses, les courses à travers les champs, — dans les villes

s'organisaient les tournois de la chevalerie. Les champs clos s'ouvrent de toutes parts à l'ardente jeunesse, qui vient y chercher l'image des combats et préluder à ces grands coups de lance et d'épée, qui feront à jamais, à travers les âges, rayonner le nom de la France au premier rang des nations belliqueuses. La plupart de nos anciennes cités ont gardé jusqu'à nos jours le souvenir de ces jeux. Sous les murs de la ville, ordinairement au soleil levant, se dessine fièrement encore une avenue plantée de vieux arbres : ce sont les *lices*, nom mystérieux qu'entoure une auréole de gloire et d'amour. Là combattaient les héros des anciens jours, là, sous les yeux de la beauté, se déployaient les bannières des chevaliers ; là les ménestrels célébraient les hauts faits des guerriers, là s'échappa d'une lyre ce vers si français :

On en vaut mieux quand on est regardé.

Dès l'origine de la société française, société tout à la fois mystique et guerrière, les chevaux et ceux qui s'en occupaient furent placés sous l'invocation de deux illustres patrons, saint Éloi et saint Martin.

L'orfévre Éloi avait été chargé par Clotaire de lui faire une selle pour son cheval de bataille; le roi en avait lui-même dessiné le modèle; il avait fourni l'or et les bijoux qui devaient en faire l'ornement. Mais l'habile ouvrier trouva moyen, non-seulement de faire une selle, mais encore d'en faire une seconde. Le roi dès lors mit en lui sa confiance et plus tard en fit son ministre. Saint Éloi est resté le patron des forgerons et des maréchaux. Dans certaines contrées, on promène les chevaux malades autour

des chapelles dédiées à ce bienheureux saint, et sa fête était naguère célébrée avec pompe par les corporations cavalières. En Bourgogne, il y avait toujours sur la table des ducs un plat d'élite qui n'était présenté qu'au duc seulement. Le jour des grandes fêtes, il était ensuite remis à certains dignitaires de l'État; mais, le jour de la Saint-Éloi, le plat était remis au maréchal qui ferrait les chevaux du prince.

Saint Martin partageait avec saint Éloi la protection des cavaliers; on sait que Clovis avait donné son cheval de bataille à l'église de ce saint, honoré spécialement dans la ville de Tours; on avait soin de conduire un destrier bardé de fer aux processions qui avaient lieu en son honneur. Dans plusieurs lieux où s'élevaient des chapelles en l'honneur de saint Martin, les voyageurs et les hommes d'armes faisaient rougir la clef de la porte et en marquaient leur cheval à la cuisse afin de les préserver de tout malheur.

Nous l'avons vu dans un autre chapitre, les chevaux français se divisaient, au moyen âge, en plusieurs catégories; quelques espèces, comme les roussins destinés aux litières, aux basternes et à porter les gens de basse condition, et les sommiers qui transportaient les bagages du commerce et de l'armée, se trouvaient dans tous les pays, et s'élevaient sans soins et sans intelligence. D'autres, comme les palefrois et les destriers, étaient pris parmi les races les plus précieuses, on les entourait de tous les soins, et chacun rivalisait à qui aurait les plus beaux et les meilleurs.

On s'étonne de ne pas rencontrer dans l'histoire de France, comme dans celle de certains pays, et spécialement de l'Angleterre, la preuve des améliorations apportées

à la race équestre par des institutions publiques propres à développer le goût du cheval et à favoriser son élevage: mais on doit concevoir que la France était de tous les pays du monde celui qui pouvait le plus se passer de ces éléments artificiels et souvent factices de prospérité. En effet, la France possédait dans son vaste territoire tous les éléments favorables à la production : le Midi lui fournissait le cheval congénère de l'arabe, et le Nord possédait les magnifiques types de cette race armoricaine que quelques auteurs ont regardée comme une création particulière.

Aussi la grande cause de l'amélioration du cheval français, de sa constante supériorité sur tous les chevaux du monde pendant de longs siècles, vient, d'une part, de cette constante introduction des régénérateurs orientaux, qui date des premiers temps de son histoire et qui continua sans interruption jusqu'à nos jours, et, de l'autre, de la consommation qui se faisait du cheval français, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Nous avons vu que les Romains avaient placé dans leurs campements un grand nombre de légions africaines. La notice des dignités de l'empire renferme plusieurs indications ainsi conçues :

Præfectus Maurorum..... Præfectus militum maurorum,

auxquelles viennent se joindre le nom des localités où stationnaient ces troupes moresques.

Plus tard, les soldats d'Abderame inondèrent le midi de la France de leurs coursiers Numides; après la célèbre bataille de Poitiers, un nombre considérable de ces chevaux

restèrent sans maître et répandirent leur sang dans les races du centre de la France.

Bientôt vinrent les croisades, et, comme nous l'avons déjà vu, il faudrait des volumes pour énumérer les haras fondés par les croisés, où ils placèrent les chevaux ramenés par eux. Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit au sujet des haras arabes de Normandie et de Bretagne, il n'est pas une province dont les archives ne contiennent la preuve que ces établissements pullulaient dans la France ancienne; le Limousin, la Navarre, la Franche-Comté, la Picardie, la Lorraine, l'Auvergne, le Poitou, ont tous dans leurs souvenirs mainte histoire d'outre-mer qui fixe à une époque déterminée l'origine de la race équestre. Il y a du vrai et du faux dans cette appréciation. C'est moins à une importation déterminée que nous reporterons l'amélioration des races françaises qu'à une suite non interrompue d'importations.

Ordéric Vital nous apprend que le roi de Tripoli, dont les chevaux étaient regardés comme appartenant aux races les plus pures de l'Orient, en fit largesse aux croisés français. Une fois, entre autres, il leur envoya *dix magnifiques coursiers, quatre mulets et une somme d'or*. Une autre fois *quinze mille besants et quinze chevaux d'un grand prix*.

Le cheval français conserva sa prééminence sur ceux de l'Europe pendant tout le moyen âge, l'usage du cheval était un besoin pour les hommes de cette époque; le don d'un cheval français était regardé comme un des plus beaux présents que l'on pût faire, nous avons vu ceux de Charlemagne aux souverains de son temps; cet exemple fut suivi par ses successeurs; Hugues le Grand envoya dix chevaux nor-

mands à Athelstane avec l'épée de Constantin et la lance de Charlemagne.

D'après les lois de la chevalerie, les chars, les basternes, les litières même étaient défendus aux chevaliers ; ils ne pouvaient voyager qu'à cheval, pour montrer qu'ils ne craignaient point les fatigues et qu'ils étaient toujours prêts à remplir leur glorieuse mission. Nous avons vu que les rois fainéants furent déchus du trône le jour où ils promenèrent leur indolence dans un char traîné par des bœufs; on sait que Lancelot, errant à la recherche de Genièze, eut le malheur de monter sur une charrette, conduite par un nain et traînée par des vaches; son amour lui fit oublier qu'il dérogeait ainsi aux règles de son ordre, mais il en fut puni par les combats que ce méfait lui attira, et par le mépris même de celle pour laquelle il avait tout bravé. D'ailleurs les chemins et les routes de cette époque étaient impraticables aux voitures, il n'existait que des routes laissées par les Romains, mais qui, faute d'entretien, se rompaient de toutes parts ; puis la nature montagneuse du pays, les torrents débordés et les vastes marais ne permettaient aucun perfectionnement aux véhicules connus jusqu'alors. Les nobles, non-seulement ne voyageaient qu'à cheval, mais encore c'était à cheval qu'ils se faisaient visite dans les villes ou se rendaient à leurs affaires; les dames voyageaient à cheval, soit assises, selon la mode romaine, soit affourchées, selon l'usage des femmes du Nord; dans les villes elles se faisaient porter dans les litières. La reine Berthe filait en chevauchant; on voit encore à Payerne, où se trouve son tombeau, la selle de cette belle filandière; on y remarque le trou où elle mettait sa quenouille. Les magistrats se rendaient au palais montés sur des mules; les marchands, as-

sis sur des ânes, ainsi que les frères Mathurins, qui, pour cette raison, étaient appelés frères aux ânes. Les bourgeoises se servaient quelquefois de chars découverts, c'est ce qui détermina l'ordonnance de Philippe le Bel, portant: Art. 1er. *Nulle bourgeoise n'aura char.*

Les femmes allaient encore en croupe derrière les cavaliers, même dans les cérémonies publiques; lorsque Charles VII vint de Montauban à Toulouse, la reine fit son entrée dans cette ville, portée en croupe par le dauphin, sur un cheval blanc. Les capitouls mirent la reine, le dauphin et le cheval blanc sous un dais aux armes de France, porté par chacun de ces magistrats en grand costume.

Dans les villes, et principalement à Paris, il y avait de place en place des *montoirs* ou *pierres équestres*, ainsi appelées parce que ces pierres, taillées en degrés, servaient à monter à cheval. Cet usage venait des Romains, ainsi que nous l'avons dit. On voit encore près d'antiques demeures, ou dans les rues isolées des vieilles villes, des imitations de ces anciens montoirs. Ces monuments, qui deviennent plus rares de jour en jour, sont du nombre de ces vieux débris dont l'usage est presque ignoré maintenant.

Nous avons donné ailleurs l'origine du nom de *baillet*, que portent un grand nombre de chevaux dans les campagnes; le nom de *Moreau* n'est pas moins usité : il sert à désigner un cheval noir; au moyen âge on disait Moreau ou Morel; on lit dans une vieille ballade :

J'atache Morel
A un rincel (branche d'arbre).

Lorsqu'un gentilhomme avait commis quelque crime,

forfait à ses devoirs ou encouru le déplaisir du souverain, un des plus rudes châtiments était la confiscation des chevaux. Nous en trouvons l'exemple dans plusieurs chartres et ordonnances; mais l'une des plus curieuses est une pièce signée de la main de Charles VI, portant « confiscation de « chevaux sur le sir N... par suite de la mort perpétrée en « la personne de Jean Raoul. »

Une coutume touchante, et qui prouve jusqu'à quel point le soin du cheval était poussé dans la vieille France, c'était l'usage de donner les invalides aux vieux chevaux, appelés chevaux *vétérans* ou chevaux *de quittance*. On nommait ainsi les coursiers, qui, par leur vigueur ou leur légèreté, avaient sauvé leur maître de quelque grand péril dans les batailles, ou qui leur servirent à gagner le prix des tournois ou des passes d'armes. En reconnaissance de ces nobles services, on faisait vœu de ne plus les monter et de les nourrir convenablement dans la retenue du manoir, portant au cou une *billette* où leurs services étaient mentionnés.

Le prix des chevaux a toujours été en proportion de leur mérite. Dans les pays et dans les temps où ce prix, non-seulement dédommage l'éleveur de ses avances, mais encore vient lui offrir un bénéfice assuré, l'espèce s'améliore et prospère, tandis qu'au contraire elle dégénère et s'épuise là où les prix ne sont point en proportion avec les déboursés. Ce serait un travail utile et curieux d'établir l'échelle des valeurs commerciales des chevaux dans la France d'autrefois et dans la France moderne, on trouverait en regard les phases diverses de ses progrès ou de sa décadence équestre. Parmi les documents épars qui se pressent sous notre plume, nous citerons le fait suivant, qui prouve l'importance que l'on attachait au moyen âge à la possession d'un

noble coursier. En 1155, l'évêque de Soissons cherchait un beau cheval pour faire son entrée solennelle dans sa ville épiscopale : on lui en présenta un superbe pour lequel il donna *cinq serfs de ses terres, deux femmes et trois hommes.*

Mais si le soin des chevaux était poussé fort loin, il n'en était pas de même de la science vétérinaire, cette science était plus instinctive et préventive que raisonnée.

La plupart des maladies étaient attribuées aux enchantements. « Si le cheval est enchanté, soit pour avoir passé « sous la croix de Fétu ou sur la bûchette charmée, il suf- « fira de lui faire aspirer du bitume judaïque, du soufre et « de la graine de laurier. » Tel était au quatorzième siècle l'état de la médecine équestre.

Le plan de cet ouvrage ne nous permet pas d'entrer dans des considérations étendues sur l'état de l'équitation militaire dans les diverses conditions politiques de la France, nous noterons seulement que le quatorzième siècle vit poindre les premières lueurs de l'infanterie régulière ou *chevalerie à pied.*

On lit dans les Mémoires de Philippe de Commines :

« Le dit comte de Saint-Paul, à toute diligence, signifia « cette venue au comte de Charoloys, lui requérant qu'il le « vînt secourir en toute diligence, car jà s'étaient mis à « pied hommes d'armes et archiers...

« Le dit comte de Charoloys trouve le comte de Saint- « Paul à pied, et tous les autres se mettaient à la file comme « ils venaient... De prime face, fut advisé que se mettrait à « pied sans nul excepter, et depuis meurent propos, car « presque tous les hommes d'armes montèrent à cheval. « Plusieurs bons chevaliers et écuyers furent ordonnés à de- « meurer à pied, car entre les Bourguignons, lors étaient le

« plus honorés ceux qui descendaient avec les archers, et
« toujours s'y en mettait grande quantité de gens de bien,
« afin que le peuple en fût plus asseuré et combattît mieux,
« et tenaient cela des Anglais avec lesquels le duc Philippe
« avait fait la guerre en sa jeunesse. »

Pendant de longs siècles, le nombre des domestiques, et surtout des chevaux, réglait pour ainsi dire la considération et le rang des individus. Princes et gentilshommes ne marchaient jamais qu'entourés d'une suite nombreuse, selon leur puissance et leur fortune. Les juges et les ecclésiastiques avaient aussi leur contingent déterminé par des règlements spéciaux. Il en était de même des avocats, qui, comme on le sait, formaient au quatorzième siècle une des principales corporations de l'État. Leur maison était *tenue noblement*, comme on disait alors; on lit dans le Traité de Beaumanoir : « qu'il n'est pas raison que ung ad-
« vocat, qui va à un cheval, doit avoir aussi grant journée,
« comme chil qui va à deux chevaux, ou à trois ou à
« plus. »

Fournel ajoute que la coutume d'alors était qu'un avocat se fît suivre d'un ou de plusieurs domestiques à cheval, et qu'un avocat de quelque célébrité avait toujours une suite de quatre chevaux et plus.

La cérémonie du cheval *Mallet* a excité les savantes recherches des antiquaires; on a pensé qu'elle avait une origine très-ancienne qui même pouvait remonter à l'époque druidique. Nous ne savons jusqu'à quel point la singulière coutume dont il était l'objet peut se rattacher à l'histoire du cheval; quoi qu'il en soit, cette fête avait lieu tous les ans à la Pentecôte, à Saint-Lumine, ancien pays de Retz, près de Nantes : le principal personnage était un cheval de bois. Il

avait au milieu du corps une ouverture par laquelle s'introduisait l'acteur chargé de lui donner le mouvement. Huit jours avant la Pentecôte, les nouveaux marguilliers se rendaient chez les anciens, qui gardaient le cheval de bois et le portaient chez l'un d'eux. Neuf parents ou amis des nouveaux marguilliers formaient le cortége. Chacun d'eux avait pour costume des habits de toile peinte, en forme de dalmatique, semés d'hermines et de fleurs de lis, armes de Bretagne et de France.

Deux sergents de la juridiction précédaient le cheval et tenaient chacun à la main une baguette ornée de fleurs, comme la verge sacrée des druides.

Le cheval était suivi de deux autres personnages qui avaient chacun à la main une longue épée avec laquelle ils ferraillaient pendant toute la marche. La veille de la Pentecôte, les marguilliers, assistés de sergents en costume et accompagnés d'une foule de peuple se rendaient dans quelque bois voisin où l'on arrachait un chêne, qui était porté au son de la musique sur la place publique de l'église.

Le jour arrivé, les marguilliers, accompagnés de leur cortége, faisaient apporter le cheval dans l'église et le plaçaient dans le banc du seigneur. On procédait ensuite, au son de la musique, à la plantation du chêne. Aussitôt après la grand'messe, tous les personnages de la cérémonie apportaient le cheval sur la place, et faisaient en dansant et en caracolant, au son de la musique, trois fois le tour de l'arbre.

Après les vêpres, on reportait le cheval sur la place, et, comme le matin, on formait une danse autour du chêne. Cette danse était composée de neuf tours, après lesquels on

approchait le cheval de l'arbre, qu'on lui faisait baiser trois fois.

Cette dernière cérémonie achevée, les sergents criaient trois fois silence, et le *bâtonnier* entonnait une chanson de quatre-vingt-dix-neuf couplets. Cette chanson nouvelle, tous les ans, contenait toutes les anecdotes du pays, les événements remarquables arrivés pendant l'année dans la paroisse. Un double de cette chanson était déposé à la chambre des comptes de Nantes, et l'original restait aux archives du lieu, avec le procès-verbal de la cérémonie.

La chanson finie, on portait le cheval *Mallet* dans la maison d'un des marguilliers, qui en restait dépositaire jusqu'à l'année suivante.

Au milieu des brillantes dynasties de ces rois de France, ornement de l'histoire du monde, la race des Valois se distingua par son élégance, sa galanterie et son goût pour les beaux-arts. La France s'inspirait alors du génie italien, qui éclairait de ses feux la civilisation de cette époque, consacrée sous le nom de Renaissance. Tandis que la poésie se réveillait à la voix du Dante, la peinture à celle de Perugin et de son élève Raphaël, d'habiles écuyers formulaient en préceptes savants les méthodes d'équitation et en formaient un art spécial, que les écoles de Pignatelli devaient propager rapidement parmi les nations civilisées.

Ce fut Henri II, ce roi vaillant et cavalier, qui, défiant Charles-Quint à la journée de Renti, le chercha pendant deux heures au fort de la mêlée, où l'Espagnol ne se trouva pas; ce fut lui qui fonda les premières écoles d'équitation.

Les tournois avaient déjà passé de mode, chassés par l'invention de la poudre, comme nous l'avons dit, quand la mort de ce roi les fit enfin abandonner; mais ils furent

remplacés par les carrousels, où l'art du manége put déployer ses plus minutieuses délicatesses. La cour accueillit avec empressement ces perfectionnements, et bientôt, à côté des écoles italiennes, espagnoles et allemandes, qui s'imprégnèrent peu à peu du génie de chaque nation, s'éleva l'école française, destinée à briller la première entre toutes. Les princes se firent un devoir d'étudier profondément un art si bien fait pour la puissance. Tous s'y rendirent plus ou moins célèbres. « Car, dit Montaigne en citant le philo-« sophe Carnéades, les enfants des princes n'apprennent « rien à droict qu'à manier des chevaux, d'autant qu'en tout « autre exercice chascun fléchit soubs eux et leur donne « gaigner ; mais un cheval, qui n'est ni flatteur ni cortisan, « verse le fils du roy par terre, comme il ferait le fils d'un « crocheteur. »

Le prince qui se distingua particulièrement à cette époque par ses talents en équitation fut le duc de Nemours, sous Charles IX. Parmi les faits merveilleux qu'on lui attribue, on prétend qu'il descendait et montait au galop les degrés de la Sainte-Chapelle sur un cheval dressé par lui, qui s'appelait *le Réal*.

Nous trouvons dans Montaigne de curieux détails sur les écuyers les plus fameux de son temps, sur le dressage des chevaux et l'art de la voltige. « Je n'estime point, dit-il, « qu'en suffisance et en grâce à cheval, nulle nation nous « emporte. Bon homme de cheval, à l'usage de nostre « parler, semble plus regarder au courage qu'à l'adresse. « Le plus scavant, le plus seur, le mieulx advenant à mener « un cheval à raison que j'aie congnu, feut, à mon gré, le « sieur de Carnevalet, qui enservoit notre roy Henri second. « J'ai veu homme donner carrière à deux pieds sur sa

« selle, démonter sa selle, et, au retour, la relever, réaco-
« moder et s'y rasseoir; fuyant toujours à bride avalée;
« ayant passé par-dessus un bonnet, y tirer par derrière des
« bons coups de son arc: ramasser ce qu'il vouloit, se
« jettant d'un pied à terre, tenant l'autre en l'estrier, et
« autres pareils singeries de quoi il vivoit. »

« On a vu de mon temps, à Constantinople, dit encore
« Montaigne, deux hommes sur un cheval, lesquels, en sa
« plus roide course, se rejetoient tour à tour à terre et puis
« sur la selle, et ung qui seulement des dents bridoit et
« harnachoit son cheval; ung autre qui entre deux chevaux,
« un pied sur une selle, l'autre sur l'autre, portant un se-
« cond sur ses bras, piquoit à toute bride, ce second, tout
« debout sur lui, tirant en sa course des coups bien certains
« de son arc. Plusieurs qui, les jambes contrement, don-
« noient carrière, la teste plantée sur leur selle, entre les
« pointes des cimetères attachés aux harnais.

« En mon enfance, le prince de *Sulmone*, à Naples, ma-
« nioit un rude cheval de toutes sortes de maniemens, te-
« noit sous ses genouils et sous ses orteils des réals, comme
« si elles y eussent esté clouées, pour montrer la fermeté de
« son assiète. »

Les chevaux les plus estimés à cette époque étaient les chevaux barbes, turcs et espagnols : on mettait un soin infini à les dresser et on les ménageait beaucoup en leur jeunesse; aussi servaient-ils dans un âge très-avancé. C'est ce que nous apprennent encore les auteurs du temps. « Le
« brave Avaret eut un coursier que M. le connétable avait
« donné au roi Henri, et l'appelait-on *le Compère*. Tout
« vieux qu'il étoit, n'en fut vu un meilleur, et son maître le
« fit trouver en de bons combats où il servit très-bien. Le

« capitaine *Bouraet* eut le turc, sur lequel le feu roi Henri « fut blessé et tué (Henri II), que feu M. de Savoie lui avoit « donné, et l'appeloit-on *le Malheureux*. On l'appeloit ainsi « quand il fut donné au roi Henri, ce qui fut un très-mau- « vais présage. Jamais il ne fut si bon en sa jeunesse, « comme il fut en sa vieillesse ; aussi son maître, qui étoit « un des vaillants, le faisoit bien valoir. J'ai vu un cheval « en l'écurie de nos rois, qu'on appeloit *le Quadragant*, « dressé du temps du roi Henri. Il avoit plus de vingt-deux « ans ; mais, tout vieux qu'il étoit, il faisoit très-bien et n'a- « voit rien oublié, si bien qu'il donnoit encore à son roi et « à tous ceux qui le voyoient manier un plaisir bien grand.

« J'en ai vu faire de même à un grand coursier qu'on ap- « peloit *le Gonzague*, du haras de Mantoue ; il étoit contem- « porain de *Quadragant*. J'ai vu *le Moreau-Superbe*, qui « avoit été mis pour étalon. Le seigneur Mantorino, chargé « du haras du roi, me le montra, un jour que je passois, « allant à deux pas et au saut et à volte, aussi bien que « lorsque M. de Carnavalet l'eut dressé ; car il étoit à lui, et « feu M. de Longueville lui en voulut donner trois mille livres « de rente ; mais le roi Charles ne voulut pas qu'il le prît pour « lui, et le récompensa d'ailleurs. Une infinité d'autres, en « nommerois-je ; mais je n'aurois jamais fait, m'en remet- « tant aux braves écuyers qui en ont usé. Le feu roi Henri, « au camp d'Amiens, avoit choisi pour son jour de bataille « *le Bay-de-la-Paix*, un très-beau et fort coureur et vieux, « exprès le choisissant au camp d'Amiens, ce qu'on trouva « étrange.

« Feu M. de Guise envoya à son haras d'Esclairon *le Bay-* « *Sanson*, qui servoit d'étalon, pour lui servir en la bataille « de Dreux, où il le servit très-bien. Aux premières guerres,

« feu M. le prince prit dans son haras vingt-deux chevaux, « qui servaient d'étalons, pour s'en servir en ses guerres. »

A l'époque dont nous parlons, chaque propriétaire avait son haras et entretenait un grand nombre de chevaux dans sa maison. Les guerres, les chasses, les cavalcades, les cérémonies publiques entraînaient l'obligation des habitudes équestres ; la noblesse se servait de chevaux appartenant aux races les plus distinguées du midi de la France; les vassaux montaient de bons et puissants roussins, produits de juments indigènes et des étalons barbes et espagnols qui peuplaient les haras dans toutes les parties du royaume. Sully fut un des plus puissants moteurs de l'amélioration ; excellent écuyer lui-même, il s'occupa spécialement de l'élevage du cheval. Son haras fournissait aux besoins de sa maison, une des plus brillantes du royaume. C'est à lui qu'on peut reporter l'idée première de la fondation des haras en France et surtout du choix qui fut fait plus tard, des environs d'Exmes au pays normand, pour y établir le haras du Pin. Dès cette époque, les belles prairies qui avoisinent la petite ville du Merlerault étaient reconnues comme très-favorables à la production chevaline, et ce fut à l'instigation de Sully que plusieurs étalons furent placés dans cette localité, qui a mérité de donner son nom à une des races les plus importantes de France.

Henri IV, élevé dans les forêts du Béarn, y prit le goût des plaisirs équestres, qu'il poussa au plus haut degré. Dès l'âge le plus tendre, il jetait son cheval navarin, à travers les précipices et les halliers touffus, à la poursuite du loup des montagnes. Il légua à la famille des Bourbons cet amour de la chasse qui la distingue encore, et qui s'est

perpétué chez elle jusqu'à nos jours avec celui des bons et vigoureux coursiers.

Le souvenir du roi populaire s'allie toujours aux idées glorieuses et nationales et aux joyeusetés de la vieille gaieté française. On raconte qu'il donna une récompense à l'auteur de ce quatrain sur un petit cheval qu'il montait d'ordinaire.

Joli, gentil, petit cheval,
Propre à monter, propre à descendre,
Tu n'es pas tant que Bucéphal,
Et tu portes plus qu'Alexandre.

Henri IV possédait un haras dans le Berry, dont les produits avaient alors une certaine renommée; ce fut là qu'il fit choisir les coursiers dont il fit hommage à la reine Élisabeth, et qui surpassaient tout ce que l'Angleterre possédait alors en chevaux indigènes. D'autres disent que ces chevaux provenaient de la Normandie, et qu'ils étaient au nombre de quarante. Quoi qu'il en soit, ce présent fut fait en retour d'une compagnie d'Écossais que la reine d'Angleterre offrait au roi de France.

Le commencement du règne de Louis XIII fut peut-être la belle époque du cheval en France; au moins on peut dire avec vérité qu'aucun peuple de l'Europe n'était sous ce rapport à la hauteur de la nation française. Un grand fait s'accomplissait alors: c'était l'épanouissement de la puissance féodale, que devait bientôt suivre sa chute. Jusqu'alors cette puissance, sans cesse en guerre, soit entre elle, soit avec l'étranger, n'avait pu faire éclater ce luxe intérieur que donne seule une opulence tranquille; mais, depuis que l'avénement de Henri de Bourbon avait réuni tous les partis, les seigneurs avaient tourné vers les arts de la

paix leurs facultés morales et matérielles. Chaque province, chaque baronnie, chaque fief même, était un petit centre d'activité et d'ambition, très-favorable aux améliorations positives. Aussi est-ce l'époque où l'agriculture a le plus gagné, où les exploitations se formaient de toutes parts, et où d'immenses travaux de desséchement et d'irrigation furent entrepris. La branche commerciale que cet état de choses devait le plus favoriser fut celle du cheval. Les races se fixèrent et se modifièrent dans le sens des nouveaux besoins de l'époque : le destrier devint cheval de carrosse ; les races armoricaines du Poitou, de la Bretagne, de la Normandie et du Boulonnais, se spécialisèrent pour le tirage, soit au pas, soit au trot, et les races du Midi, particulièrement la race limousine, qui était alors dans toute sa gloire, firent concurrence au barbe et à l'espagnol pour le manége et les cavalcades.

Un des devoirs qui entretenaient au plus haut degré, chez la noblesse, le désir et le besoin de posséder de bons et brillants chevaux, était les *montres* des gentilshommes, qui se tenaient par ordre du roi dans chaque élection, et où les possesseurs de fiefs étaient tenus d'assister, eux et leurs hommes, avec armes et chevaux *bons* et *puissants*. La négligence, à l'endroit d'une de ces formalités, pouvait entraîner la privation du fief ; car, à cette époque, le métier de gentilhomme n'était pas une sinécure, comme on le pense généralement. Les droits n'existaient qu'à la condition des devoirs : celui qui possédait un fief devait en échange être prêt, à toute heure, à verser son sang pour son pays, et, pour preuve, il devait à toute réquisition paraître à cheval et l'épée à la main.

En parcourant les campagnes des diverses provinces de

France, particulièrement de celles que l'on considère comme les berceaux principaux de la race chevaline, on peut se convaincre de l'importance qu'acquit le cheval à l'époque dont nous parlons. Ces vastes écuries, qui nous étonnent par leur dimension et le luxe dont elles étaient entourées, datent presque toutes de Louis XIII. Pas un château, pas un manoir, pas une villa isolée, qui ne soient accompagnés de quelque magnifique dépendance à l'usage de la famille équestre, souvent plus confortable que le château lui-même. Cette modeste ferme, jadis humble gentilhommière, est attachée à une écurie de cent chevaux ; aussi, bizarre conséquence des retours de ce monde, on voit souvent ces somptueux bâtiments servir à notre époque de logement principal.

Il n'était pas rare de voir des éleveurs posséder des centaines de chevaux, et souvent des compagnies de gens d'armes se remontaient dans deux ou trois maisons.

Mais, si le cheval régnait en province, il trônait encore avec plus d'éclat à la ville, et surtout à la cour.

Alors les plus grands seigneurs du royaume tenaient à honneur d'avoir une place, si petite qu'elle fût, dans les écuries du roi. La charge de grand écuyer était la plus enviée de l'État, et Cinq-Mars était écuyer de la petite écurie.

Alors le duc de Chevreuse faisait faire quinze carrosses à la fois pour essayer le plus doux.

Alors les *dix-sept seigneurs* de France étaient prêts à soutenir, contre tout venant, qu'ils étaient les plus nobles, les plus riches et les meilleurs cavaliers du monde. Les plus parfaits écuyers s'appelaient La Broue, Beauvilliers, Coislin, Craon, Saint-Aignan, La Ferté, d'Harcourt, prince de Nassau de Saarbruck.

Alors les seigneurs anglais venaient apprendre en France, non-seulement les belles manières, mais encore l'exercice des armes et l'art de l'équitation. On sait que le brillant duc de Buckingham dut à son éducation française et aux leçons des *académies* de Paris, les succès qu'il obtint à la cour d'Angleterre et à la cour de France.

Alors Pluvinel, qui avait eu l'honneur de mettre Louis XIII à cheval, apportait de grands perfectionnements à l'équitation, et inventait l'usage du sauteur dans les piliers.

Alors le roi lui-même, aussi bon écuyer que hardi chasseur, retrouvait dans ces fougueux exercices une activité, une énergie et une adresse qui contrastaient avec la froideur de son caractère.

Alors enfin, les grands et les riches n'allaient pas se remonter à l'étranger : non-seulement tous les chevaux de la cour étaient achetés en France, mais d'intelligents encouragements venaient récompenser l'éleveur de ses soins. Nous lisons dans M. d'Aure :

« Sous Louis XIII, tout le monde devait savoir monter à « cheval. On faisait d'énormes achats pour les maisons « royales. Les achats se faisaient par un écuyer courtier en « permanence dans les pays d'élève. Lorsque ces chevaux « arrivaient aux écuries, on les classait selon leur mérite : « ceux chez lesquels le dressage développait d'heureuses « qualités étaient mis au rang des chevaux de tête, ou *bri-* « *des d'argent ;* s'ils répondaient dans la suite aux exigences « des écuyers, ils passaient au rang des chevaux du roi, ou « *brides d'or.* Une prime de 500 livres pour chaque cheval « bride d'argent, et une prime de 1,000 livres pour chaque « cheval bride d'or, était accordée à l'éleveur, à titre de « gratification.

« Après le service des écuries du roi, venaient la remonte « des écuries des princes, celle des gardes du corps, celle « des maisons rouges, enfin celle des régiments de l'armée. « Chaque service avait son manége, commandé par des « écuyers expérimentés, tous sortis de la même source. Le « manége du roi était le type sur lequel on devait se mo- « deler. »

Parvenu au sommet de la montagne, un pas de plus, et le voyageur descend. La mer n'a pas plutôt mouillé de son flot ascendant sa dernière limite sur la grève, que déjà elle retourne à ses abîmes.

Richelieu parut, il subjugua la puissance des grands tenanciers au profit de l'absolutisme du trône, et fonda sur l'échafaud des Chalais et des Montmorency la centralisation forte et sans bornes que devait plus tard imposer Louis XIV. Au lieu de diriger l'aristocratie et de faire tourner sa force à la grandeur de la nation, le cardinal aima mieux la décimer, la ruiner et l'avilir.

La noblesse, déshéritée de ses droits, s'affranchit de ses devoirs; les gentilshommes quittèrent les champs pour la ville, de laboureurs ils se firent courtisans et valets. Aussi le poëte favori de la cour put dire un jour à la face de tous :

Qu'est-ce qu'un gentilhomme... un pilier d'antichambre :
Combien en as-tu vu, je dis des plus huppés,
A souffler dans leurs doigts dans ma cour occupés.

Les chevaux tombèrent des écuries de marbre des châteaux dans les crèches humides des chaumières; la misère distribua les aliments, l'ignorance disposa des croisements. Ce fut alors que commencèrent, pour la France, des jours

de honte qui malheureusement ne sont pas finis. Alors, on divisa en deux la famille équestre : le *bon* cheval et le *beau* cheval. Le consommateur ne fut plus producteur, le producteur ne fut plus consommateur. De là deux ordres d'idées : l'un de faire un cheval brillant à l'œil, l'autre d'accepter ce cheval faute de mieux, et tel quel, en s'en rapportant à une conformation trompeuse. Le gouvernement même encouragea cet état de choses ; il recommanda dans les règlements « de ne se donner aucun mouvement pour engager les gen- « tilshommes à prendré des étalons du roi, de crainte que « ces chevaux ne soient employés à un service quelconque. » Il fallait une permission expresse pour leur faire faire même une promenade d'une ou deux lieues, sous peine de 500 livres d'amende. Bientôt la mode, qui se mêle de tout en France, corrompit le jugement : on rechercha les chevaux busqués, les chevaux de tel ou tel poil, les chevaux travast ou transtavast. Les chevaux à liste ou à étoile, et, par-dessus tout, la graisse et la corpulence. La beauté, une beauté toujours idéale et variable, fut comptée comme seul diagnostic de l'achat, la fraude et le maquignonnage comme seul élément de la vente. La bonté fut reléguée dans le cheval de mince valeur ; elle fut réservée au roussin, au cheval d'amble ou d'allure, au bidet de route et au cheval de gros trait. Un mot cynique se forma dans la langue française, celui de *cheval gras*, comme si jamais ces deux mots pouvaient se trouver réunis ensemble chez une nation un peu civilisée. On eut des foires de chevaux *gras*, et un proverbe courut : « Que la graisse la plus chère était celle du cheval. » Tout cela se fit peu à peu, comme toutes choses. Il y eut bien de vieux seigneurs campagnards qui continuèrent à faire courir dans les forêts leurs vigoureux coursiers élevés

par eux à l'ombre de leurs vieilles tourelles; mais la paresse, la mollesse, l'abâtardissement des villes aidant, il se forma dans ces fausses idées une ligue si forte et si tenace, qu'elle a subsisté jusqu'à aujourd'hui, et qu'au milieu de notre France bourgeoise la perfection idéale du cheval est un gros mastoc gras et douillet, potelé et luisant, rond et charnu, exempt de toute tare, quelles qu'elles soient, du reste, sans énergie, sans vigueur, et surtout sans rapidité.

Molière nous apprend quels étaient les mérites que les petits marquis du dix-septième siècle recherchaient dans leurs chevaux :

Mon cheval alezan, l'as-tu vu?

ÉRASTE.

Non, je pense.

DORANTE.

Comment! c'est un cheval aussi bon qu'il est beau,
Et que ces jours passés j'achetai de Gaveau.
Je te laisse à penser si, sur cette matière,
Il voudrait me tromper, lui qui me considère;
Aussi je m'en contente, et jamais, en effet,
Il n'a vendu cheval ni meilleur ni mieux fait.
Une tête de barbe, avec l'étoile nette,
L'encolure d'un cygne, effilée et bien droite;
Point d'épaules, non plus qu'un lièvre court jointé,
Et qui fait dans son port voir sa vivacité;
Des pieds, morbleu, des pieds, le rein double, à vrai dire;
J'ai trouvé le moyen, moi seul, de le réduire,
Et sur lui quoiqu'aux yeux il montrât beau semblant
Petit-Jean de Gaveau ne montait qu'en tremblant.
Une croupe en largeur à nulle autre pareille,
Et des gigots, Dieu sait! bref, c'est une merveille,
Et j'en ai refusé cent pistoles, crois-moi,
En retour d'un cheval amené pour le roi.

C'est sous l'empire de cette décadence qu'advinrent les

remontes à l'étranger de 1688 et 1700. Premiers et funestes indices d'un mal qui devait, plus tard, mordre au cœur l'industrie chevaline.

Jusqu'alors, la France avait non-seulement fourni à ses propres besoins, mais encore elle peuplait de chevaux de parade et de luxe les manéges d'Allemagne, d'Espagne, d'Angleterre et d'Italie. Or, toute industrie est en progrès quand elle exporte! Elle est en décadence tant qu'elle importe! Une fois la frontière ouverte aux chevaux étrangers, ils ne quittèrent plus nos marchés, et un cercle vicieux s'étendit autour du commerce du cheval.

L'introduction étrangère sera d'autant plus active, que l'amélioration fera moins de progrès, et l'amélioration fera d'autant moins de progrès que cette introduction sera plus active.

Ce fut pour remédier à ces importations que Louis XIV fit établir une administration des haras, qui eut charge et mission de former aux éleveurs un choix approprié d'étalons.

On recueillit avec soin les meilleures espèces et les meilleures races françaises, et on fit venir à grands frais de l'étranger une immense quantité de chevaux régénérateurs. La Barbarie, l'Espagne, furent mises à contribution pour le cheval de selle; la Flandre, la Frise et le Danemark pour le cheval de carrosse. On faisait venir aussi quelques chevaux anglais, que l'on appelait turcs d'Angleterre, dont la renommée commençait à poindre, et qui, connus maintenant sous le nom de chevaux de pur sang, ont conquis la première place parmi les chevaux du monde.

L'importation des chevaux orientaux, et principalement des barbes, était si considérable, qu'elle formait un com-

merce régulièrement établi ; c'était ordinairement les consuls qui étaient chargés de ce soin ; toutefois, la mission de ces agents se bornait aux chevaux de service ordinaire. « Rarement, dit un vieil auteur, s'en trouvait-il d'excellents dans les *voitures* qui arrivaient par leur entremise. Aussi les barbes, destinés aux haras ou aux écuries du roi, étaient-ils l'objet d'une mission spéciale donnée à quelque écuyer de la cour. » Le prix de ces chevaux était peu élevé : une importation de vingt-deux chevaux, faite en 1690, fit monter la valeur de chaque cheval à 226 livres.

Malgré les reproches qui ont été faits aux principes sur lesquels était basée l'administration des haras de cette époque ainsi qu'à la marche qu'elle suivit, on doit reconnaître qu'elle fit un bien immense, puisque le commerce étranger diminua sensiblement, et que, s'il continua, ce fut seulement pour le cheval de troupe ou de peu de valeur, et non pour le cheval de luxe, que la France produisait encore. En effet, d'énormes débouchés s'offraient de toutes parts aux nobles fils de nos provinces chevalines ; les maisons du roi, celles des princes et des seigneurs, les manéges, les corps militaires attachés aux personnes princières, ne se remontaient qu'en chevaux français. Il en était de même des parlements, des riches abbayes, des corporations. Les chasses employaient un nombre considérable de chevaux, tous choisis parmi les plus rapides et les plus énergiques. Enfin, le nombre des pages, écuyers, académistes, était immense, car chacun alors se vantait du titre de cavalier. Etre un beau cavalier ou un beau gendarme, était le *nec plus ultrà* de la fashion, et les plus grands seigneurs s'occupaient eux-mêmes du dressage de leurs chevaux. Nous lisons dans les Mémoires de Saint-Simon :

« Le duc de Lauzun, peu de mois avant sa dernière ma-
« ladie, à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans, dressait en-
« core des chevaux. Se trouvant au bois de Boulogne, il fit
« des passades devant le roi, qui allait à la meute, sur un
« poulain qu'il venait de dresser et qui à peine l'était en-
« core, où il surprit les spectateurs par son adresse, sa fer-
« meté et sa bonne grâce. »

Avant de devenir le premier général de son temps et un des plus grands hommes de guerre du monde, Turenne avait fait ses preuves comme écuyer. On connaît cette anecdote, que l'on s'est plu à rapprocher de l'histoire d'Alexandre domptant Bucéphale.

Turenne avait quinze ans. Le comte de Roussi, qui devint plus tard son beau-frère, conduisit un jour à Sedan, chez la princesse de Bouillon, un superbe cheval polonais à peine soumis au frein et d'un caractère intraitable et farouche. Le jeune prince entreprit de le monter, malgré les représentations qui lui furent faites. Il fit sortir le cheval, s'élança sur son dos, et le mena avec tant de justesse et de liant, que le cheval ne put se livrer à aucune défense. Bientôt il s'élança à toute vitesse et le ramena complétement vaincu.

Si un cheval se trouve pour quelque chose dans les débuts de la glorieuse carrière de Turenne, le souvenir touchant d'un cheval se trouve encore au seuil de son tombeau. Le maréchal montait de préférence une jument appelée *la Pie*, née dans les champs du Limousin ; elle soutenait dignement la réputation des chevaux de cette race fameuse ; elle avait porté son maître dans dix batailles, et c'était elle qu'il montait encore le jour de sa mort. L'histoire a conservé, en cette occasion, un mot échappé du cœur des sol-

dats, le plus bel éloge qu'on eût jamais prononcé sur un chef. Voyant, après la mort du maréchal, l'incertitude qui régnait dans le commandement sur la direction à suivre : « Qu'on mette *la Pie* à notre tête, s'écrièrent-ils, elle nous « conduira à la victoire. »

Le roi qui eut l'honneur de donner son nom au plus grand siècle du monde devait être aussi célèbre par l'amour du cheval, « ce piédestal des rois, » que par celui qu'il portait à toutes les choses fécondes et glorieuses. Aussi brillant et calme dans les manéges et les revues militaires, où il déployait cette bonne grâce et cette majesté qui lui étaient familiers, qu'énergique et bouillant dans ces chasses où vingt fois il risqua sa vie, Louis XIV doit compter parmi les plus savants écuyers de son époque.

Le siècle de Molière et de Condé, de Racine et de Bossuet, vit naître Robichon de la Guérinière, que la France peut opposer avec orgueil aux plus célèbres écuyers de tous les temps et de tous les pays. Faire connaître les écuyers de la cour de Louis XIV, serait nommer tous les princes, tous les seigneurs, tous les gentilshommes du temps; on pouvait ne pas savoir lire, mais on ne pouvait pas ignorer l'art de monter à cheval. Les femmes mêmes se faisaient honneur de ce talent, que plusieurs dames poussèrent au plus haut degré de perfection. Nous citerons parmi elles : Philis de la Tour-du-Pin, la Charce, qui fit armer, sous les ordres de Catinat, les communes de sa juridiction et les conduisit elle-même à la rencontre de l'ennemi; Marie-Anne de France, princesse de Conti; la duchesse d'Orléans, mademoiselle de Soubise, madame de Chabot, épouse de François de Rohan, prince de Soubise.

Un des spectacles équestres les plus fameux de l'ancienne

France, fut le célèbre carrousel de 1662, qui eut lieu sur la place auquel il donna son nom, entre le Louvre et les Tuileries.

Louis XIV était alors digne de sa superbe devise : *Nec pluribus impar.* Dans la fleur de l'âge, entouré d'une cour éclatante, déjà la terreur et l'admiration de l'Europe, il jeta, comme un défi aux vanités du monde, cette fête où s'alliaient les souvenirs de ses victoires au prestige enivrant des merveilles et des gloires de son règne.

La poésie, la musique, la peinture, s'unirent à l'équitation pour donner à cette fête un cachet qui la place au-dessus des fêtes de l'antiquité et des jeux équestres des Maures de Grenade et de Cordoue. Nous en devons la description à Charles Perrault, un des seigneurs de cette cour élégante et savante, aussi célèbre lui-même par sa bravoure que par ses talents. Son ouvrage est resté à tout jamais un des plus beaux spécimen de la typographie française.

Le mestre de camp (*præfectus castrorum*) était le duc de Grammont, celui qui, lors du passage du Rhin, s'était jeté le premier dans le fleuve. Les *tenants* et les *assaillants* furent divisés en cinq quadrilles, dont chacun figurait une nation. Chaque nation avait son chef (*imperator propositus*) : le roi commandait les Romains, Monsieur, frère du roi, les Persans; le prince de Condé, les Turcs ; le duc d'Enghien, les Indiens ; le duc de Guise, les Américains.

La reine de France, la reine veuve de Charles Ier, Madame Henriette, épouse de Monsieur, les princesses de la cour, prirent place sous un dais magnifique, sur des carreaux de velours.

Le roi, à la tête de son quadrille, brillait de tout l'éclat de sa propre majesté, rehaussé par un magnifique costume.

Après les maréchaux d'Estrées, du Plessis, de Villeroy, d'Aumont, venaient les ambassadeurs et les ministres des cours étrangères.

Chaque combattant portait un emblème avec sa devise, où brillait cet esprit galant et guerrier, dernier reflet de la chevalerie.

On sait que cette fête, dont les frais furent énormes, fut une source de fortune pour le commerce de Paris. Colbert, à qui le roi craignait d'en parler à cause de l'état des finances, feignit d'y consentir par obéissance, tandis que l'habile ministre avait déjà calculé tout le bien qui devait en résulter. Aussi quelques jours après, tandis que Louis XIV recevait timidement des mains de son ministre la feuille qui contenait les dépenses, celui-ci, aussi bon courtisan que grand financier, lui présentait celle des recettes qu'avait faites la ville de Paris, et qui constituaient pour elle un véritable événement.

La fin du règne de Louis XIV fut signalée par des essais de toute nature pour l'amélioration du cheval. Nous citerons principalement les efforts tentés au haras de Saint-Léger. Cet établissement fut d'abord formé de juments du plus haut mérite, provenant d'achats faits en Turquie, en Barbarie et en Espagne. Après un séjour convenable en Provence, pour s'acclimater, elles furent placées à Saint-Léger, près de Versailles. Plus tard, Garsault fut chargé d'aller acheter à Naples quelques-unes de ces fameuses cavales si renommées alors dans les manéges de l'Europe. Il en ramena quarante. Enfin, des juments de fortes races belges furent placées à Rambouillet, mais le succès ne répondit pas à tant de soins, de sollicitude et de sacrifices. La science de l'amélioration était alors entièrement renfermée dans la

question de la race, et les épreuves ne comptaient pour rien dans l'élevage, tandis que, sur cette donnée, réunie à celle du sang, l'Angleterre commençait sa glorieuse ascension vers l'idéal de la perfection. La conformation étant tout chez le cheval, on négligea les types les plus précieux : les étalons furent choisis non plus d'après leurs qualités, comme autrefois, mais d'après le caprice et la mode. C'est alors que, suivant la tradition, l'arabe, ou plutôt le barbe, qui plus tard rendit si fameux le nom de lord Godolphin, son maître, fut acheté à une ignoble charrette et passa en Angleterre. C'est alors que les barbes du comte de Toulouse suivirent le même chemin. Hélas! faut-il remonter si loin dans l'histoire pour voir méconnaître les trésors que nous possédons, et ne pourrait-on pas citer, de nos jours, des Godolphin et des Toulouse barbe destinés à périr sans laisser trace de leur passage :

Ainsi, vain ornement d'une rive inconnue,
La rose du désert rougit sans être vue.

Le règne de Louis XV fut l'époque la plus brillante de l'équitation française. On vit paraître la Guérinière, Nestier, Dupaty de Clam, Montfaucon de Rogles, enfin Bourgelat, tout à la fois savant hippiatre et habile écuyer, Bourgelat, le savant le plus homme de cheval, et l'homme de cheval le plus savant que le monde ait encore produit. Ce furent ces hommes célèbres qui fondèrent ces principes de manége qui ne seront jamais dépassés chez aucun peuple et dans aucun temps. Mais, comme il faut toujours que l'homme gâte ce qui est bien, en voulant le mieux, on ne fut pas plutôt arrivé à la perfection, que l'exagération s'en mêla.

L'équitation, d'abord rationnelle, du temps des tournois et des combats d'homme à homme, devint par la suite maniérée et exagérée. « Ils arrivèrent, dit M. d'Aure, à ce « degré d'exagération qu'une réaction ne tarda pas à suivre. « Un écuyer de cette époque était désigné à l'admiration « des amateurs quand il était parvenu à mettre trois quarts « d'heure pour parcourir au galop la distance du manége « de Versailles à la cour de marbre ; cette distance est d'en- « viron cinq cents mètres. Il avait donc résolu ce singulier « problème : de faire une lieue en six heures au galop, c'est- « à-dire à l'allure où le cheval est sensé déployer la plus « grande vitesse.

« Maintenant il faut, au contraire, faire six lieues en une « heure, et c'est peu. Un pareil tour de force prouve cer- « tainement l'habileté de l'écuyer et l'énergie du cheval, « mais quelle utilité pratique peut-on tirer de semblables « exemples? »

Cette époque vit fleurir les académies de Paris et des principales villes de France. C'étaient des écoles où l'on enseignait l'escrime, la danse, la natation, et principalement l'équitation. Tout jeune homme, avant de paraître dans ce monde, devait avoir fait *son académie*. Cela équivalait à ce que l'on appelle maintenant faire *son droit*, et on peut dire qu'il s'est peut-être fait d'aussi grands hommes par l'une que par l'autre méthode. Jamais l'épée, a dit Chateaubriand, n'émoussa la plume, ni la plume l'épée. Nous disons, nous, jamais la science du cheval n'a éclipsé le génie, ni le génie la science du cheval. Une remarque qui ne manque pas d'originalité, c'est que deux des plus illustres ministres d'Angleterre, Pitt et Fox, sont venus faire *leur* académie en France : l'un étudiait à Caen, l'autre à Angers. Les aca-

démies de ces deux villes brillaient alors parmi les plus fameuses. Bougainville, Choiseul, Maupeou, Malherbes, Maurepas, d'Aiguillon, la Chalotais, Necker, Turgot, Calonne, Mirabeau...., avaient fait leur académie !

Bien que dès cette époque le goût du cheval étranger se fût éveillé en France, principalement pour la chasse, le cheval français conservait presque partout sa prééminence sur une partie des chevaux d'Europe.

Lord Pembrock écrivait à Bourgelat : « Je ne conçois pas « la fureur que les Français ont pour nos chevaux, quand « je vois vos belles races normandes et limousines. » Aussi les chevaux et les juments de ces contrées étaient-ils fréquemment envoyés à l'étranger, où on a surtout longtemps parlé en Normandie d'un convoi d'étalons de cette province que Bourgelat et Chabert furent chargés d'acheter pour le compte de l'Angleterre.

La plupart des grands seigneurs tenaient à honneur de n'avoir que des chevaux français dans leurs écuries. Le dauphin de France, qui aimait surtout la chasse du loup, dont les *fuites* et la *tenue* sont connues de tous les chasseurs, ce qui rend cette chasse très-fatigante et presque impossible, ne montait que des chevaux normands.

Au moment de la révolution, la France était le pays le plus riche du monde, eu égard à sa population, en belles et bonnes races et en éleveurs zélés et intelligents. Chaque province avait des haras entretenus, soit par l'État, soit par les états des provinces, soit par les seigneurs, les abbayes ou les particuliers.

Le nombre d'étalons que possédait ou subventionnait l'administration des haras était de plus de trois mille chevaux. Outre les haras principaux qui étaient établis au Pin

et à Pompadour, et à Asnières, près Paris, il y avait des établissements à Fontenay-le-Comte, à Tarbes, à Apath, à Rhodez, à Périgueux, à Rienfort, à Perpignan, à Rosières, à Jeben, à Besançon, à Dienay, à Annoncel, à Strasbourg, à Niort. Louis XV avait établi un haras dans l'île de la Camargue; c'est de là que vient la réputation des chevaux de ce pays. Mais le nombre de ceux entretenus par les particuliers était au moins aussi considérable.

Parmi ces derniers établissements, on remarquait ceux des Rohan, à Guéménée; du comte Esterhazy, près Rocroy; de MM. d'Escars, de Jumillac, de Caux, Mailhard, en Limousin; de Rouget, Boucher-Lagetière, en Poitou; de Matignon, prince de Monaco, à Thorigny. Le maréchal de Saxe avait fondé un haras à Chambord, qui fut vendu à la mort de ce prince; mais il fut rétabli par M. de Polignac. Les chevaux qui y furent placés venaient du haras de Thorigny. Mais ce n'est pas tout, l'emploi des chevaux anglais pour les chasses ayant fait reconnaître l'avantage des méthodes de ce pays pour le croisement et l'élevage des chevaux, on commençait à adopter les institutions qui réussissaient si bien chez nos émules.

Des courses anglaises eurent lieu pour la première fois, en France, en 1776. Le comte d'Artois, le duc de Chartres, le marquis de Conflans, le prince de Nassau, le prince de Rohan-Guéméné, et quelques Anglais distingués qui se trouvaient alors en France, firent courir dans la plaine des Sablons des chevaux venus d'Angleterre.

Le 6 septembre 1776, une course eut lieu entre *Barbary* et *Comus*, au comte d'Artois; *Partner*, au duc de Chartres; *Pilgrim*, au duc de Lauzun; *Nip*, au marquis de Conflans; *l'Abbé*, au prince de Guéméné. Ce dernier fut vainqueur

dans un des engagements : c'était un cheval français ; les autres étaient anglais. On ne dit pas à quelle race ce cheval appartenait.

En 1777, on retrouve encore *l'Abbé*, battant huit chevaux anglais. La même année, on organisa à Fontainebleau une poule où figurèrent et concoururent quarante chevaux. Cette course fut suivie d'une seconde, où parurent quarante ânes. Le vainqueur obtint un superbe chardon d'or et cent écus d'argent. On raconte que cette ridicule parodie eut un grand succès ; les journaux et les mémoires du temps en parlèrent comme d'un spectacle qui fit courir la cour et la ville, triste effet du caractère français, qui couvre trop souvent d'un vernis dérisoire les innovations les plus sérieuses.

Pendant les années qui suivirent, des courses eurent lieu, à Vincennes, à Fontainebleau et dans les plaines des Sablons, mais sans organisation ni époque déterminée. C'est dans ces courses que parut le fameux *King-Pepin* et divers autres chevaux de pur sang, qui plus tard furent livrés à la reproduction. Ces courses étaient seulement des spectacles ; mais l'avenir était au bout. La révolution les interrompit, comme tant d'autres institutions qu'elle sécha dans leurs germes.

Pendant l'ère républicaine, on n'osa pas continuer les courses anglaises, entachées d'aristocratie ; mais, par l'esprit d'imitation des républiques grecques et romaines qui régnait alors, on tenta de ressusciter les courses de chars. Les accidents qui en résultèrent, par suite de l'impéritie des cochers, firent bientôt renoncer à cette restauration stupide, peu récréative comme spectacle et inutile pour l'amélioration équestre.

Cependant les réquisitions portèrent un coup funeste à l'amélioration des races françaises. On enleva les étalons et les poulinières ; on dételа non-seulement le carrosse du seigneur, mais la charrue du laboureur. Les choses en vinrent au point que l'on craignait d'élever un bon cheval qui pût tenter l'avide réquisition, et qu'on recherchait de préférence les chevaux tarés et sans valeur.

Cependant un élément de vie restait encore à l'élève du cheval : c'était le débouché qui venait s'offrir de toutes parts. On avait conservé les plus beaux étalons de ceux qui existaient en si grand nombre dans les anciens haras ; les pauvres éleveurs les dérobaient comme ils pouvaient à la fureur des Vandales. Les chevaux se vendaient bien, et il s'est fait à cette époque des fortunes en chevaux ; car la frontière était fermée aux introductions étrangères. C'est là le secret d'un problème que quelques auteurs ne se sont pas expliqué. On s'est demandé comment il se faisait que la France, après la dispersion des haras, l'abaissement et le massacre de l'aristocratie, au milieu des guerres continuelles qui la pressaient d'incessantes réquisitions, pût encore fournir des chevaux aux remontes des soldats de l'Empire. C'est que, ainsi que nous l'avons dit, la plupart des précieux étalons des haras vivaient encore cachés dans les écuries des éleveurs, et qu'un prix d'autant plus grand y était attaché, qu'ils étaient *le reste du sang des dieux*. Et puis qu'en l'absence de la concurrence étrangère le commerce du cheval français avait pris un tel élan, que les éleveurs mettaient tout en œuvre pour produire de bons et beaux chevaux.

La nation française est, par sa position continentale, forcée de s'occuper du soin de sa cavalerie, en face des

nations voisines et principalement de celles du Nord, qui fournissent une immense quantité de chevaux propres à cette arme. La Russie en possède vingt-cinq millions, l'Autriche six millions et l'Allemagne de quatre à cinq millions. La cavalerie est essentielle à la France; une armée sans cavalerie ne peut protéger le pays autour d'elle et ne peut prévenir les entreprises de l'ennemi. Dans la campagne de 1814, les armées alliées gagnèrent deux marches sur l'armée française, ce qui causa sa perte.

La grande pensée qui avait fait établir des haras par Louis XIV, engagea Napoléon à les rétablir; il avait compris que, dans les pays de démocratie, le gouvernement devait prendre la place des grands propriétaires.

Les courses furent adoptées comme bases d'amélioration et organisées sur un certain pied; des prix, donnés par le gouvernement, furent disputés à époques fixes et réglementés par l'administration. Ce fut au camp de Boulogne, en 1805, que l'empereur décréta l'établissement des courses dans les départements les plus renommés par la bonté des chevaux qu'on y élève. Serait-ce qu'une inspiration lui fût venue de la patrie des institutions chevalines, sur l'aile de ces vents qui enchaînaient l'aigle sur le rivage? Les premières courses établies furent celles de Paris, de Saint-Brieuc et du haras du Pin. Il faut le dire, ces courses avaient peu d'importance et firent faire peu de progrès à l'amélioration; les chevaux qui les disputaient, mal entraînés et mal montés, ne pouvaient, ni par eux-mêmes, ni par leur descendance, rendre d'utiles services.

Les règlements d'alors, imprégnés de ce patriotisme qui signalait l'époque impériale, s'éloignaient tant qu'ils pouvaient des habitudes anglaises, qui cependant devaient

servir de base à la nouvelle institution. Quinze années de troubles intérieurs, et l'anéantissement de l'aristocratie, nous avaient abaissés aux pieds de notre superbe rivale, qui avait su profiter habilement de nos disputes et de notre imprévoyance.

Napoléon n'était pas un homme de cheval; sur le sol aride de la Corse, il n'avait vu que le poney dégénéré des montagnes, et l'école de Brienne n'avait pas développé en lui les instincts merveilleux du sentiment équestre que les Alexandre et les Charlemagne puisaient dans les habitudes cavalières de l'ancienne Grèce et dans les goûts chevaleresques des Francs. Le cheval était pour lui, comme toutes choses, un moyen! Cependant, comme tout ce qui était grand allait à son génie, il devina le secret hippique, et posa dans son vaste empire les deux bases de toute amélioration, la production et la consommation. Il rétablit, comme nous l'avons dit, l'administration des haras, qui seule a conjuré la ruine de nos races chevalines, et bannit de nos marchés le cheval étranger, sinon de droit, au moins de fait. Il reconstitua l'école des pages, et Paris eut son manége commandé par M. de Sourdis. Il décréta la réorganisation d'un grand nombre d'écoles d'équitation subventionnées par l'État. Enfin, comme le dit M. de Montendre : « Le rétablissement d'une cour brillante, la création d'une « nouvelle noblesse, fondée sur l'illustration militaire, l'in- « stitution de majorats portant titres et distinctions, le luxe « obligé des nouveaux enrichis, des hauts fonctionnaires, « étaient des moyens employés par le souverain pour faire « prospérer le commerce et l'industrie. » Aussi voyons-nous, sous le règne impérial, se reproduire le même fait que pendant l'ère républicaine : c'est que, malgré les guerres

et les réquisitions, le commerce du cheval offrait encore des chances favorables, et que le prix des chevaux à cette époque était de beaucoup supérieur à ce qu'il est maintenant.

Napoléon ne montait que des chevaux français ou des chevaux arabes, et les soldats connaissaient le cheval blanc comme la redingote grise, quand il les voyait rayonner parmi la poudre au sein de la victoire.

Un jour il demanda à David de le peindre *calme, sur un cheval fougueux*: c'était le mot de Xénophon, que nous avons cité à l'occasion des bas-reliefs de Phidias. Grandes pensées et grands hommes se retrouvent à travers les temps, comme ces aimants mystérieux qui joignent entre eux les infinis par des routes inconnues au vulgaire.

On peut se faire une idée des magnificences des écuries impériales par la description des équipages de campagne de Napoléon en 1812, au moment du départ pour la guerre de Russie.

Un équipage léger, fort de soixante-seize chevaux, et un équipage d'expédition, fort de cent soixante chevaux; deux cent quarante chevaux devaient transporter les gros bagages; il y avait en outre un dépôt de vingt-quatre chevaux, ce qui faisait un total de cinq cents chevaux et soixante-quatre voitures.

Une somme de 700,000 fr. fut mise à la disposition du grand écuyer pour l'entretien de ces équipages.

Le budget ordinaire de l'écurie s'élevait à trois millions. Les voitures de l'empereur se divisaient en trois classes : celles du service particulier, celles des gens de suite et celles du cabinet et des archives.

Six chevaux ou mulets, conduits par trois hommes, menaient chacune de ces voitures.

Il y avait encore dix brigades de douze chevaux de selle, deux chevaux de bataille, un d'allure pour l'empereur, et neuf pour le grand écuyer, l'écuyer de service, le page, le chirurgien, le piqueur, le mameluk et trois palefreniers.

Chacune de ces brigades était désignée par le nom d'un des chevaux de l'empereur. Jamais les portemanteaux n'étaient portés en croupe des chevaux ; ils restaient toujours déposés sur quatre petites charrettes en osier qui suivaient.

Le cheval de l'empereur était équipé d'une selle à la française en velours cramoisi, la housse en drap de même couleur avec un double galon d'or ; les jours de revue, la housse était garnie de franges d'or, à grains d'épinards, et le cheval était natté.

Le cheval que l'empereur montait à Waterloo s'appelait *l'Accacia;* c'était un charmant navarin gris moucheté, âgé de quatre ans, souple, rapide, énergique et gracieux. Vers la fin de la journée, Napoléon s'avança triste et découragé sous la mitraille pour y chercher le seul remède possible à sa grande infortune. Sous les pieds de son cheval, un soldat blessé se releva à demi : *Vive l'empereur!* s'écria-t-il, et il retomba parmi les mourants.

Trois mois après, *l'Accacia*, comme ces meubles d'auberge qui sont au service de tous, était aux Tuileries, au service d'un nouveau maître. Le blessé de Waterloo, Pierre R..., orné d'une jambe de bois, s'était fait ménétrier de village, près la petite ville de Vire. On sait ce qu'était devenu Napoléon.

Après 1830, *l'Accacia* fut vendu comme tant d'autres nobles débris, il quitta Paris et fut conduit en province. Un jour Pierre R..., cadençant les pas d'une noce de village, descendait un chemin creusé par les temps. Tout à coup

son archet s'arrêta sur une mesure inachevée, et un cri de *vive l'empereur* s'échappa de sa poitrine. Il avait cru reconnaître dans un cavalier, vieil officier à tenue impériale qui venait à lui, le type du héros populaire. Après quelques explications, nécessitées par cet incident, il reconnut que si le maître n'était pas son empereur, le cheval était celui sur lequel il l'avait vu dans son dernier jour. Pierre demanda et obtint la faveur de monter le noble coursier. Plus tard, le propriétaire ayant résolu de donner l'hospitalité à cette grandeur déchue et de ne l'employer à aucun service, Pierre en fit son compagnon, et s'en servait quelquefois pour escorter d'un village à l'autre les noces campagnardes. En 1832, le ménétrier descendait une côte rapide en jouant du violon, les rênes flottant sur le cou de *l'Accacia*, quand un caillou roulant se trouvant sous le pied du pauvre animal, celui-ci tomba, se cassa une jambe et du même coup tua l'infortuné ménétrier.

Ainsi, le premier maître de ce cheval devait en descendre pour perdre la plus belle couronne du monde ; le dernier pour mourir...

Les événements de 1814 et de 1815 apportèrent de grands changements dans la question chevaline.

Nous avons signalé un fait bizarre et presque inexplicable : c'est la richesse chevaline que possédait encore la France après l'effrayante consommation qui s'était opérée et le peu de ressources qu'avait la production ! Mais les chevaux se *vendaient cher*, et les éleveurs sortaient de sous terre à la voix puissante de l'or. Aussi voyons-nous les nations étrangères venir à cette époque chercher chez nous des types régénérateurs. Plusieurs étalons furent achetés des prix fabuleux dans le Merlerault, pour l'Allemagne et l'I-

talie. Un assez grand nombre de juments cotentines partirent pour l'Angleterre : tandis que huit mille juments poulinières et dix mille chevaux passaient en Espagne. Cette terre de France est si féconde! mais il faut lui demander poliment, l'argent ou le chapeau à la main. C'est ce qui cessa d'être compris plus tard.

La Restauration, en ramenant la paix, supprima ces réquisitions volontaires ou forcées qui venaient sécher dans leur germe toutes les espérances hippiques du pays. Si, en même temps, les frontières fussent restées fermées au cheval étranger, la France eût atteint rapidement une prospérité hors ligne. Malheureusement il n'en fut point ainsi; à peine la liberté commerciale fut-elle déclarée, que l'on se jeta aveuglément sur les chevaux des nations voisines. L'Angleterre fut la première à nous inonder de ses chevaux de chasse. L'Allemagne fut plus longtemps à nous offrir ses ressources, et la raison en est simple : c'est que l'Allemagne était encore plus épuisée que nous, et qu'il fallut attendre son réveil à la prospérité hippique, réveil qui eut lieu promptement, grâce à nous; car, ainsi que le disait un éleveur allemand : « Les achats faits par les Français ont « aidé puissamment, après les désastres des guerres de la « fin de l'Empire, à la régénération de nos races. »

En vain les princes achetaient-ils la plupart de leurs chevaux dans les écuries des éleveurs de Normandie et du Limousin; en vain la remonte des compagnies des gardes était-elle affectée spécialement au Merlerault; en vain les haras payaient-ils à des prix élevés la plupart de leurs étalons : le luxe de Paris, fort peu patriote, se plut à choisir de préférence le cheval anglais ou le cheval allemand. On s'aperçut bientôt, plus qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, des

différences qui existaient, pour l'espèce et le dressage, entre le cheval français, resté stationnaire depuis trente ans, et celui des nations voisines. On demanda à nos races indigènes plus de similitude avec les produits améliorés que nous faisait connaître l'Angleterre. Ce fut une des causes qui commencèrent à faire prendre aux courses les errements qui pouvaient les amener à rendre d'utiles services.

Quelques chevaux de pur sang furent introduits à cette époque dans les haras et chez les particuliers. Vers 1819, Louis XVIII fit régulariser les courses et augmenter le nombre des prix dans les départements. Un des premiers chevaux français qui eurent de la réputation fut *Latitat*, à M. le comte de Narbonne ; on vit aussi paraître à cette époque les chevaux de M. de Royères, célèbre sportsman du Limousin. Plusieurs établissements se formèrent pour l'élevage du cheval de course. Parmi eux se distingua le haras de Meudon, qui, sous l'habile direction du duc de Guiche, se fit promptement une haute réputation, inaugurée en 1823 par les succès de la *Nell*. M. Rieussec fonda, vers 1820, le haras de Viroflay, où le célèbre *Rainbow* devait se faire une éternelle renommée.

M. d'Escars fit courir *Lucy* vers 1824 ; c'est un des hommes qui ont fait faire le plus grand pas à la question chevaline. Il fut nommé, en 1829, président de la commission chargée de présenter un rapport au roi sur l'administration. Ce travail, qui fut rédigé sous son inspiration par M. Didon, est un monument à jamais digne de toute l'attention des hommes sérieusement occupés de la science du cheval.

De son côté, l'administration des haras s'attacha à créer le cheval de pur sang. Les haras de Rosières, de Pompa-

dour, et spécialement celui du Pin, dirigé par M. de Bonneval, peuplèrent le pays des plus précieux types de cette race. *Snail*, *Tigris*, *Eastham*, laissèrent des produits qui marqueront à jamais dans l'amélioration des races françaises.

Outre les sportsmen que nous avons cités, les premiers qui patronnèrent les courses et l'élevage du pur sang anglais furent MM. de Kergariou, Seymour, de la Rocque, de la Bastide et de Vantaux.

A cette époque, tout faisait espérer un retour assuré vers une prospérité hippique éclatante : l'administration des haras, utilement et consciencieusement dirigée; la plupart des remontes du luxe et des maisons princières se faisant en France; la question du pur sang pour régénérateur s'élaborant à la fois dans les haras de l'État et chez les riches particuliers ; les manéges, subventionnés par les principales villes de France, répandant parmi la jeunesse le goût de l'équitation et des connaissances hippiques ; l'école des pages, commandée par les plus illustres écuyers et professant tout à la fois les doctrines nouvelles et les anciennes pour arriver à une équitation éclectique, appliquée aux besoins de l'époque, dont M. d'Aure devait être la plus brillante expression : tel était alors l'état de la cause chevaline !

Le prince de Lambesc avait conservé le titre de grand écuyer jusqu'à sa mort, arrivée en 1824; le commandement des écuries fut confié à M. de Vernon. M. d'Absac fut placé à la tête de l'école des pages ; à sa mort, il fut remplacé par M. de Boisfoucaud ; les écuyers sous ses ordres étaient MM. de Goursac, de Charrette, et, plus tard, MM. d'Aure, O'Hégerty, de Vendière, de Messange et de Vaugiraud.

Charles X, se rappelant les jeux hippiques de sa jeunesse,

encourageait les courses et l'élève du cheval de sang. Par son ordre, le haras de Meudon reçut une impulsion plus active. M. le duc de Guiche continua à le diriger, et, pour ajouter à sa couronne d'éleveur, il produisit, en 1827, *Vittoria*, par *Milton*, et *Sylvio*, par *Trance*, en 1829. M. de la Rocque fit courir, en 1828, son cheval *Zéphyr*, par *D. I. O.* En 1830 *Vesta*, à M. de la Bastide, eut les honneurs des courses de l'année.

Tandis que le pur sang anglais s'impatronisait en France, on comprenait aussi qu'il ne fallait pas abandonner le sang arabe, ce type universel de toute amélioration chevaline. Aussi, vers 1818, M. de Portes fut-il chargé d'explorer la Syrie, d'où il ramena une vingtaine d'étalons arabes. La plupart de ces chevaux étaient du plus incontestable mérite. Malheureusement, ils furent négligés ou mal employés, comme tous ceux que, depuis un siècle, l'Orient nous envoie. A peine quelques gouttes de ce sang précieux sont-elles restées dans les haras français comme spécimen d'un caractère effacé.

En 1815, après la destruction des manéges de Saint-Germain et de Saint-Cyr, eut lieu la fondation de l'école de Saumur; mais ce ne fut qu'en 1826, sous le commandement de M. Oudinot, qu'elle prit les proportions qui en font maintenant une des premières écoles militaires du monde. Tandis que l'illustre général dirigeait l'école de Saumur, il paria avec le major Goodmet de faire vingt-huit kilomètres en une heure, au trot, avec une jument de race anglaise. Cette distance fut mesurée sur la route de Saumur à la Flèche, et s'étendait du faubourg de la Croix-Verte à la côte de Longpré et retour. M. Oudinot mit soixante-trois minutes à franchir la distance. Il perdit de

trois minutes ; mais, en comptant les difficultés que lui offrait une route encombrée de voitures, il n'en a pas moins accompli une des tâches les plus merveilleuses qui puissent être consignées dans les annales hippiques de tous les pays.

Au moment où la question chevaline commençait à refleurir à l'ombre de la paix, une révolution nouvelle vint lui porter encore une rude atteinte. Les événements de 1830 enlevèrent aux éleveurs français le peu de débouchés qui leur restaient. Les maisons militaires, qui se remontaient dans le Merlerault, furent supprimées ; les princes, qui fournissaient leurs écuries en France, quittèrent le sol de la patrie. Il semble que deux forces contraires luttent sans relâche à qui compromettra le plus la question chevaline. Quand l'amélioration est dans l'enfance ou dans l'impuissance, la consommation la soutient ; quand l'amélioration progresse, la consommation disparaît et la laisse agir toute seule.

Cette époque fut encore signalée par une de ces erreurs inexplicables qui, malheureusement, se sont fréquemment renouvelées dans le commerce des chevaux français : celle d'acheter des chevaux à l'étranger quand un bourdonnement de guerre vient à gronder à l'horizon ; on pense ainsi atteindre deux buts : priver l'étranger des chevaux dont il peut avoir besoin, et ménager nos propres ressources. Mais, au lieu de cela, on tombe dans deux piéges : on encourage le commerce étranger en lui portant notre *or*, et on décourage le commerce intérieur en lui fermant les débouchés. L'éleveur, qui non-seulement perd la vente de son cheval, mais encore est obligé de le nourrir, égorge la poule aux œufs d'or : il vend ses poulinières, il néglige ses poulains ;

il perd en un jour le fruit de dix ans de labeurs. On ne ménage pas des chevaux comme autre chose, et le cheval que vous n'aurez pas acheté disparaît, malgré vous, dans le gouffre d'une consommation sans profit. Voulez-vous n'en jamais manquer? Achetez jusqu'à l'épuisement. Ne craignez pas, puisez, puisez toujours dans cette source féconde ; elle rejaillira toujours plus limpide et plus vive.

C'est à ce moment qu'il faut encore reporter l'abandon de l'équitation en France. Jusqu'alors, comme nous l'avons dit, le gouvernement et les villes principales entretenaient des écoles d'équitation, qui répandaient l'habitude et l'amour du cheval parmi la jeunesse, et renouaient au présent la chaîne traditionnelle du passé. Mais, suivant cette déplorable manie des extrêmes qui ternit tout en France, on s'imagina que l'équitation des courses pouvait suppléer à tout, et que, puisque l'Angleterre n'avait pas de manéges, on devait s'en passer en France.

Le gouvernement montra la route. Les villes s'empressèrent de la suivre. On reprochait aux manéges des doctrines vieillies et routinières, et, au lieu de les modifier, en les obligeant à joindre à leur enseignement celui de l'équitation nouvelle et du manége plus convenable aux besoins de l'époque, on aima mieux les anéantir. Dès lors, la jeunesse des provinces, éloignée à jamais de tout enseignement rationnel, s'accoutuma à ne plus voir dans le cheval qu'un instrument de locomotion. Ce fut une des causes de la nouvelle recrudescence vers le cheval étranger, qui, mieux dressé que le cheval indigène, convenait mieux à l'ignorance équestre qui allait imprimer son sceau fatal sur la noble France.

Enfin les haras français, forte et puissante organisation

jusqu'alors, et qui seuls avaient conjuré, malgré tant d'obstacles, la ruine complète du cheval français, furent considérablement amoindris; le budget fut réduit d'un tiers, et le nombre des établissements diminué à proportion.

Cependant, tandis que ces choses s'accomplissaient, la science théorique du cheval s'élaborait dans les hautes classes sociales. Les efforts de l'administration des haras, les travaux de plusieurs de ses membres, parmi lesquels nous citerons MM. de Bonneval, de Bony, de Vaugiraud, de Lastic, de Montendre, de Moussy et plusieurs autres, portaient leurs fruits. Un écrit remarquable, de M. le duc de Guiche, aida puissamment aussi au mouvement qui s'opérait. Dès lors la question de l'amélioration, par les doctrines anglaises, fut adoptée en principe par l'administration, qui marcha résolûment dans cette voie, dont elle n'a pas dévié, autant toutefois que peuvent le permettre les différences de climat et d'organisation politique des deux pays.

Il est juste de placer ici le souvenir d'un homme éminent, qui contribua puissamment à cette révolution chevaline : M. Dittmer, littérateur distingué et ancien officier de cavalerie, nommé inspecteur général des haras en 1833, et plus tard directeur de l'agriculture et des haras, doit être considéré comme le principal moteur des améliorations administratives qui eurent lieu à cette époque.

Depuis longtemps on reprochait justement à l'administion des haras de ne point exercer ses produits. Qu'est-ce, disait-on, que des chevaux de pur sang qui n'ont point prouvé leur mérite? Quelle confiance peuvent-ils inspirer aux éleveurs? Ces reproches étaient fondés. L'administration produisit ses élèves sur l'hippodrome en 1833. Son début fut une victoire : *Agar* remporta quelques prix sur

l'hippodrome de Paris. Les années suivantes furent signalées par d'éclatants triomphes. Toute la France a entendu parler des succès de *Corysandre*, de *Frétillon*, d'*Eylau*. Ces succès finirent par déconcerter ceux mêmes qui les avaient provoqués, et bientôt défense fut faite à l'administration de faire paraître ses produits sur l'hippodrome. Cela rappelle un peu la fable du fanfaron qui appelle le lion en champ clos, et qui, à son approche, prie Jupiter de le faire rentrer dans son antre.

Le haras de Meudon passa, en 1830, sous la direction de M. de Cambis; le duc d'Orléans et plus tard le duc de Nemours, amateurs distingués tous les deux, s'occupèrent activement d'y introduire des améliorations considérables. De grands travaux furent faits aux prairies, le nombre des juments fut augmenté, et le haras de Meudon, bien qu'avec des fortunes diverses, n'en continua pas moins d'être un des établissements les plus importants de l'Europe pour la production de la race pure.

C'est vers 1832 et 1833 que le haras de Viroflay atteignit son apogée; il suffit de citer les noms de *Georgina*, *Paméla*, *Hercule*, *Félix*, tous fils de *Rainbow*. *Félix* fut le premier cheval français qui ait parcouru les deux tours du Champ de Mars en 4 minutes 30 secondes.

C'est à cette époque que l'on doit rapporter aussi les efforts que fit M. d'Aure, le grand écuyer, pour ramener le luxe au goût du cheval français. Malheureusement, cette patriotique entreprise échoua devant des difficultés matérielles, plus encore que par suite du sentiment antinational qui règne, en fait de chevaux, chez toute la jeunesse française.

Nous ne passerons pas sous silence un des plus curieux établissements de l'Europe, celui de Saint-Contest, près de

Caen, appartenant à un éleveur normand, M. Basly, où l'on trouve réunie chaque année l'élite des étalons normands qu'achète annuellement l'administration des haras.

Vers 1833, quelques éleveurs et amateurs se réunirent et fondèrent à Paris la Société d'encouragement pour l'amélioration de la race chevaline, connue sous le nom de Jocky-Club. Cette Société établit des courses et provoqua l'acclimatation du pur sang anglais, en proscrivant les chevaux dont la généalogie n'était pas inscrite au *Stud-Book* des trois royaumes. Ces doctrines, trop exclusives, ont certainement favorisé l'introduction de cette race précieuse ; mais elles ont eu le tort de laisser perdre sans fruit le sang de quelques remarquables étalons arabes, qui peut-être eussent créé d'illustres familles chevalines. Qu'est devenu le sang des *Massoud*, des *Bédouin*, des *Aboufar* et de tant d'autres? Qui nous dit qu'ils n'eussent pas brillé à côté des *Godolphin* et des *Darley-Arabian*, s'ils eussent vécu de leur temps ? Ces doctrines absolues se sont modifiées de nos jours. Le Jockey-Club reconnait maintenant comme base de ses encouragements l'inscription au *Stud-Book* français, c'est-à-dire qu'il admet l'origine arabe à l'égale de l'anglaise ; à part cette exclusion, qui a duré près de dix-sept ans, nous ne pouvons que rendre une éclatante justice à cette Société célèbre, qui, par l'importance des prix qu'elle offre chaque année aux éleveurs, a concouru puissamment à l'amélioration des races françaises.

La Société fait courir principalement à Paris, et les courses de Versailles et de Chantilly ont été fondées par elle.

Cependant, malgré les efforts de l'administration et des particuliers, les courses prenaient lentement ; un très-petit

nombre d'hippodromes existait en France, il ne dépassait pas dix environ, et le budget qui leur était assigné par l'administration des haras ne s'élevait, en 1834, qu'à quatre-vingt-dix mille francs. C'est alors qu'un grand fait vint leur donner une vie nouvelle et signaler une ère de progrès remarquable.

Les courses au trot, inconnues jusqu'alors et si favorables au dressage des chevaux de commerce, furent créées en Normandie. Des hippodromes furent établis, et des Sociétés de courses organisées dans les provinces. Le gouvernement, les départements, les villes, les Sociétés d'agriculture, secondèrent ce mouvement. Une fois l'organisation arrêtée, il fut facile de la faire profiter aux courses de vitesse. En effet, quelque intérêt qui s'attache aux luttes du trot, il ne peut jamais égaler celui des courses de vitesse; il fallut donc adjoindre partout ces dernières aux concours préparés pour leurs rustiques rivales. Aussi, depuis ce moment, chaque année la France vit-elle augmenter le nombre de ses hippodromes. Les deux provinces de Normandie et de Bretagne, qui, en 1834, n'avaient encore que deux courses, Saint-Brieuc et le Pin, en comptaient quinze en 1849. Le budget des haras n'a fait que s'accroître dans les mêmes proportions, et chaque année de nouveaux hippodromes viennent constater la vogue toujours croissante de l'institution des courses, institution devenue désormais populaire et appelée à remplacer les vastes réunions publiques des temps anciens et modernes.

Les principaux hippodromes de France sont ceux de Paris et de Chantilly. Le Champ de Mars offre un mauvais terrain, tandis que Chantilly est comparable aux plus beaux et aux meilleurs turfs de l'Angleterre; malheureusement,

il est loin de Paris, et, malgré les chemins de fer, qui abrégent la distance, le Champ de Mars lui sera toujours préféré.

Nous allons donner la liste des principaux amateurs qui se sont fait un nom par leurs établissements hippiques ou leurs succès sur l'hippodrome depuis le commencement des courses :

MM. de Guiche, d'Escars, de Narbonne, Seymour, de la Rocque, Rieussec, de Royères, du Ponceau, de Rosmorduc, de Kergariou, de la Place, de la Bastide, Wallaston, de Cambis, Fasquel, Rivière, Rothschild, Fould, Santerre, Lupin, d'Hédouville, Sabatier, de Beauvau, de Perregaux, de la Rochette, de Morny, Hocquard, de Pontalba, Eugène et Alexandre Aumont, Lafitte, Bouton-Lévêque, de Baracé, Lavech, Bouvier de Germigny, de Nexon Trewhitt, de Montécot, de la Motte, Talon, Latache du Fay, de Blangy, etc.

Nous citerons encore, parmi les chasseurs et les écuyers : MM. de Vaublanc, de Normandie, de Mac-Mahon, d'Hinnisdal, de Noailles, d'Allemans, de Chalais, de l'Aigle, de Croix, Ney, Caccia, Lacaze, de Beaurepaire, Lecoulteux, de Mornay, de Vallon, de Nieuwerkerke, de Béthune, de Jouffroix, de Beauregard, de Maccarthy, de Coislin, de Montbrun, de Marolles, d'Aubigny de Curnieu, Daru, de Grandmaison, de Miramont, de Brèves, de Tournon, Fleury, etc.

La Révolution de 1848, comme toutes les révolutions, ne fut pas favorable à la cause chevaline ; en ébranlant les fortunes, en inquiétant le luxe, elle jeta la perturbation dans le commerce des chevaux.

Plusieurs établissements importants furent supprimés, entre autres celui de Meudon, qui dépendait des apanages royaux. On doit, en cette occasion, rendre hommage à M. le

président de la République, qui, amateur distingué lui-même et parfait écuyer, a fait tout ce qui était en son pouvoir pour conserver à la France les étalons arabes du haras de Saint-Cloud, dont quelques-uns joignent à une bonne conformation une illustre origine.

L'histoire du cheval serait incomplète, si nous passions sous silence les exercices de voltige et de dressage perfectionné, qui, dès le commencement du siècle, immortalisa le nom des Franconi. Nous avons vu que, du temps d'Homère, on voyait des cavaliers se tenir debout sur des chevaux. Cet art fut cultivé dans les fêtes de l'antiquité, il fut continué dans le bas-empire et pendant tout le moyen âge.

Nous avons cité un curieux passage de Montaigne, qui prouve que, de son temps, cet art était arrivé à une haute perfection; mais ce ne fut que vers 1767 que l'on a conservé les noms des écuyers qui s'y consacrèrent. Le premier fut le sieur Bates, écuyer anglais, dont les exercices, sans avoir toute la finesse d'exécution et toute la perfection qu'ils ont atteint sous ses successeurs, méritent cependant l'attention par la hardiesse de son jeu et le dressage parfait de ses chevaux. Le sieur Hyam parut en 1795, et recula les bornes de la science; on admirait surtout l'audace avec laquelle il se servait, pour ses exercices les plus difficiles, de chevaux qu'il voyait pour la première fois.

En 1785, les sieurs Astley ouvrirent un cirque dans le faubourg du Temple, sur la place adoptée depuis par leurs successeurs. Ils entremêlèrent, avec un goût infini, l'art de voltige et celui des exercices les plus difficiles et les plus précieux de la haute école de manége. Enfin le sieur Franconi, écuyer français, profitant des travaux de ses devanciers et y ajoutant tout ce que l'adresse et l'intelligence peu-

vent combiner de plus parfait, a définitivement constitué l'art de la voltige, et l'a élevé aussi haut qu'il le sera sans doute jamais. Les fils, MM. Franconi, se sont montrés dignes du nom de leur père, qui maintenant est classé désormais parmi ceux des hommes de cheval les plus célèbres, et ce n'est pas sans regret que nous voyons notre ingrate patrie refuser à cette intéressante famille les moyens de perpétuer leur art. Les dynasties s'en vont. Celles des rois passent vite, quand elles font peser un joug d'airain sur les nations; plus vite encore peut-être, quand elles les rendent heureuses; car ce n'est pas seulement les bourgeois d'Athènes qui s'ennuient de voir régner des justes. Les dynasties des richesses passent aussi : la fortune ne suit pas souvent quatre générations; mais, celles qui ont pour base le talent et pour aliment le plaisir, devraient au moins durer toujours. Les Franconi ont fait l'admiration de trois générations. Quel est l'homme de nos jours qui ne se souvient du plaisir que lui causèrent, pendant sa jeunesse, les exercices brillants du Cirque-Olympique? Qui oubliera jamais les noms des Paul, des Cuzent, des Jolibois, des Auriol, des Lejard? Les Franconi, abandonnés du public, furent obligés de renoncer à leur art vers 1839; ils eurent M. Dejean pour successeur, et plusieurs artistes distingués se livrent maintenant, par toute l'Europe, à cette profession intéressante.

En terminant, il nous sera permis d'émettre un vœu en faveur des anciens manéges, dont la destruction a contribué puissamment au discrédit des races françaises. La plupart des villes de France possèdent encore d'anciennes constructions qui peuvent être utilisées en écoles d'équitation et de dressage, où l'on formerait tout à la fois des écuyers, des

cochers, des hommes de service, et où les chevaux indigènes recevraient une éducation appropriée aux besoins de l'époque. La science de l'équitation est une des plus importantes chez toute nation civilisée ; et dans un siècle qui se vante de porter la lumière sous les voiles de tous les mystères, ne devrait-on pas au moins conserver un haut enseignement hippique, des écoles nationales qui maintiendraient à la France le sceptre équestre qu'elle a toujours porté ? En ce moment, il ne reste que deux écoles principales d'équitation, où se propagent dignement les préceptes des grands maîtres, ce sont celle de Saumur, dirigée par M. d'Aure, et celle du Pin, par M. de Montigny.

La France compte huit chevaux par cent habitants ; les deux termes de la comparaison sont, pour les États européens : le Danemark, qui en compte quarante-cinq ; l'Espagne, un seulement, et l'Angleterre est à peu près dans la même proportion que la France.

Nous distinguerons deux grandes familles dans les chevaux français, la race armoricaine et la race méridionale. La race armoricaine, à la haute encolure, aux formes massives, à la crinière abondante et aux formes athlétiques, fille d'un climat égal et tempéré, des contrées humides et plantureuses, couvre la ceinture maritime de la France, elle prend sa source au pied des Alpes, sur les collines de Franche-Comté, descend les bords du Rhin, occupe les provinces belges, le nord de la France, la Picardie, le pays de Caux, la Normandie, les côtes nord de la Bretagne et les marais du Poitou, jusqu'à l'embouchure de la Charente. Sa couleur primitive était le noir ; on la retrouve encore sous son ancien aspect dans quelques contrées de la France, de la Belgique et de l'Angleterre.

La famille méridionale, à la tête carrée, aux naseaux fumants, au sabot aristocratique, au poil soyeux et à la jambe nerveuse, est entrée dans les Gaules à la fois par les Alpes et les Pyrénées, répandue sur les côtes de la Provence, dans les plaines de Tarbes; elle est venue planter sa tente jusque dans les guérets du Limousin. Sa couleur prédominante était le gris, qu'elle a conservé dans beaucoup de localités par suite de croisements fréquents avec le sang arabe.

Nous dirons un mot des principales variétés qui se sont établies dans ces deux vastes familles, dont le mélange a donné naissance, en y joignant la différence du sol et du climat, à toutes les espèces qui se rencontrent sur la surface de la France.

Nous citerons d'abord la race de l'Alsace, sœur de la race allemande, qui, dans certaines contrées, a conservé son caractère de force et de pesanteur, tandis que dans d'autres des croisements fréquents avec la race deux-pontoise lui a donné un cachet particulier qui la rend propre aux usages du tirage de luxe et aux remontes de la grosse cavalerie.

L'Alsace est un des pays de France où le cheval reçoit les soins les plus intelligents et les plus éclairés; nous devons une description des habitudes équestres des Alsaciens à la plume d'un ancien inspecteur général des haras, auquel nous avons déjà fait plusieurs emprunts.

« Le paysan alsacien naît homme de cheval; il l'aime et aurait pour lui les soins les meilleurs et les plus minutieux si on le lui enseignait. »

« Il attelle quatre ou six chevaux à son char pour mener les plus légers fardeaux; il marche rarement sans son quadrige. Pauvre, il est simple, mais propre, et l'on n'y voit jamais figurer les ficelles échevelées, les rapiécetages grimaçants

et les courroies pantelantes et crottées, misérables cachets de nos attelages dans les provinces réputées les plus chevalines de France, et sur toutes les lignes de la poste royale. »

« Riche, le charretier alsacien, fièrement assis sur son porteur, conduit ainsi à grandes guides: ses bottes sont cirées: dans ses harnais, tout ce qui est noir est noir, tout ce qui est fer est fer, tout ce qui est cuivre est poli et brille comme de l'or. »

« Son attelage est fringant, luisant et entraîné; mais c'est sur son porteur que repose tout son orgueil, celui-là est le favori : c'est toujours le plus beau et le meilleur des quatre. »

« Tenez-vous le vendredi, à cinq heures du matin, en été, à la porte de Saverne, et voyez défiler devant vous les centaines d'équipages de toutes grandeurs, mais uniformes, qui viennent au marché. Suivez-les sur la place, et voyez-en descendre la jolie fille de Kokesberg avec son jupon vert et son bonnet de drap d'or; elle va faire amitié avec la jeune mariée du Brisgaw, au large chapeau de paille si artistement tressé et orné de houppes, de fleurs et de rubans de toutes couleurs; mais n'arrêtez pas vos regards à sa jambe fine, couverte d'un bas de laine si blanc, qu'on dirait une peau d'hermine; ne vous laissez pas distraire par ce bras potelé que voilent à peine ses larges et courtes manches de toile blanche et fine; n'allez pas succomber à la tentation de regarder de plus près ce cou que vous n'entrevoyez que çà et là, grâce au modeste et pudique gorgerin de velours noir dont elle ferme la porte à vos désirs. »

« Mais observez le père de la jolie fille, le mari de la jeune épouse, à qui prodiguent-ils leurs soins? A *Schimmel*, à *Rapp*, à *Fuchs*, à *Adler*, *Adler* surtout : c'est le porteur. »

« Il y aura bien du malheur si l'on ne trouve pas pour lui quelque bonne place où il sera à l'abri du soleil et des mouches; d'ailleurs il aura la plus forte part de grain et de pain. »

« Mêmes soins, mêmes habitudes chez ces deux hommes, dont l'un est Allemand et dont l'autre a cessé de l'être. Le titre de Français n'a pu corrompre ce dernier; il sent encore tout le prix de son cheval, il l'affectionne comme un membre de sa famille, comme chose inhérente à sa fortune, à son bonheur, et remarquez qu'il n'a pas encombré sa voiture de quelques bottes de son plus mauvais fourrage, comme cela se pratique dans nos fameux départements hippiques : une ration copieuse de bon grain, et son propre pain, formeront la nourriture de l'équipage, qui attend à son aise que les affaires soient terminées. »

L'histoire du cheval belge ou gros cheval de trait doit commencer comme les contes de fées, par : *il était une fois*... Il était une fois un cheval qui paissait les grasses prairies, baignait ses lèvres dans les brouillards et chargeait ses flancs paisibles d'une graisse paresseuse et sans gloire; dédaigné pendant les siècles d'ardentes chevauchées, il attendait son jour comme tant de grandeurs du monde. Ce jour arriva... L'homme, fatigué de monter à cheval, façonna de lourdes charrettes auxquelles il attacha ces lourds chevaux, dont les qualités prédominantes furent la taille et le poids. Une forte tête, des articulations inflexibles, des allures courtes et pesantes, des pieds énormes, un poil long et frisé, tels furent les avantages recherchés avidement par le commerce et produits facilement par l'éleveur; car, une fois sur la route de la dégénération, les choses vont vite, et l'on ne fut pas longtemps à obtenir des monstres sans pres-

que aucune ressemblance avec le type primitif. Il se trouva même qu'une sorte de beauté particulière fut attachée à cette spécialité. Cette ampleur gigantesque, cette chevelure épaisse et hérissée, cette vaste poitrine, cette énergie, puisée dans la force matérielle et entretenue par un travail constant ; tout cet ensemble, accompagné le plus souvent de harnais brillants, de pompons éclatants, de clochettes sonores, offrait un beau spectacle qui disparaît chaque jour dans les habitudes ordinaires et qui ne se remarque plus que dans les grandes villes, aux camions des brasseurs et des maisons de roulage. Les chevaux de trait des fortes races se trouvaient naguère dans le Boulonnais, le pays de Caux et quelques contrées de la Picardie. A mesure que les routes devinrent plus belles, les voitures plus légères, on simplifia les harnais, et le cheval de gros trait disparut peu à peu, comme ces dieux qui n'ont plus d'autel. La vapeur lui porta le dernier coup; maintenant on demande au cheval de trait des allures plus longues, une conformation plus régulière et plus d'énergie musculaire. Les races de trait léger, spécialement cultivées sur le littoral du nord de la Bretagne, et dans les campagnes du Perche, sont seules recherchées aujourd'hui. Elles tendront peu à peu à rentrer dans le type commun du cheval propre à tous les services, à mesure que les routes se perfectionneront et que la vitesse sera de plus en plus comptée comme le plus impérieux besoin dans les habitudes commerciales des peuples.

Une des provinces de France les plus renommées par sa race chevaline est la vieille Normandie. Nous avons eu occasion de parler de son ancienne gloire hippique, qui lui forme encore une brillante auréole. Elle possède plusieurs berceaux principaux. Le Cotentin, le Merlerault, le pays

d'Auge et le pays de Caux, pays de vastes pâturages et où règne une verdure éternelle.

La Normandie n'est séparée de l'Angleterre que par un bras de mer, c'est le même ciel, le même sol, les mêmes eaux et les mêmes fleurs, aussi la race chevaline naturelle est-elle la même dans ces deux contrées. La jument du Cotentin et celle du Cleveland sont deux sœurs paissant sur une même prairie, rompue par un large ruisseau.

De tous temps ce fut en Normandie une noble et fructueuse occupation de nourrir et d'élever des chevaux, maintenant encore chaque herbager possède parmi ses nombreux troupeaux de bœufs quelques précieuses cavales dont il fait remonter la famille à de longues générations. Une jument, pour être digne d'estime, doit être fille des étalons en renom dans le pays; si elle en compte parmi ses frères, son prix est singulièrement rehaussé; mais, si elle joint à ces mérites celui d'en compter parmi ses fils, alors elle passe au premier rang de la célébrité.

Les influences du sol et du climat ont toujours marqué d'un cachet profond toutes les races animales, et le cheval normand est un des exemples les plus éclatants de ce grand fait physiologique; mais, à la différence de ceux que produisent des contrées moins favorisées, ce caractère d'homogénéité réunit chez lui les proportions les plus idéales de la beauté plastique et celles qui constituent la force et l'aptitude à tous les travaux. Le cheval normand a l'encolure haute et fière, la queue touffue et ondoyante, l'œil hardi, les membres larges et nerveux, le poil soyeux et un ensemble qui plaît au connaisseur comme à l'ignorant. Les nuances les plus ordinaires sont le bai, le noir et le gris son congénère. Le cheval normand est doux de caractère, se plie à

tous les services et supporte les plus rudes fatigues avec un merveilleux courage. Il a porté sans fléchir les compagnons de Tancrède et de Robert sous le ciel brûlant de la Syrie, et les soldats de Napoléon sur les neiges de Moscou.

Ce serait une belle histoire que celle de tous ces vaillants coursiers qui partagèrent la gloire de leurs maîtres dans les combats, les rudes chevauchées, les courses longues et rapides, qui paradèrent avec eux dans les jeux du moyen âge, et qui maintenant remportent chaque jour les palmes olympiques sur les hippodromes modernes. Le cheval normand est le rival du cheval anglais; comme lui, il est propre à tout; selon que le sang oriental coulera plus ou moins abondamment dans ses veines, vous aurez *Eylau*, *Young-Emilius* ou *la Clôture*; vous aurez le cheval de chasse aux puissantes épaules, le carrossier aux aigrettes flottantes, le cheval d'allure à la tête pesante, à la charpente cornue et aux muscles d'acier.

Autrefois, quand l'acheteur du roi arrivait dans une ferme normande, il posait sa canne sur le manteau de la cheminée, s'asseyait près du large foyer, dans le fauteuil de chêne, et réglait le prix d'un de ces robustes attelages noirs, qui n'avaient point alors de pareils au monde pour le tirage rapide, ou de quelques-unes de ces belles cavales grises pommelé, de la race *du Sacre*, ainsi appelées parce qu'elles servaient aux cérémonies publiques dont elles augmentaient la pompe par la majesté de leur prestance et le tride de leurs allures. Maintenant encore, si vous voulez voir le cheval normand dans tout son lustre, trouvez-vous à l'une de ces foires où les femmes portent de hauts bonnets aux longues barbes de dentelle, au milieu de ces hommes au front large, à la pensée profonde, au geste sobre, caractères con-

sacrés des fils de Rollon; voyez ces longues files de jeunes chevaux qui bondissent et frappent la terre de coups retentissants; voyez leurs crinières flottantes, leurs naseaux fumants, leurs dos luisants comme celui de la panthère! Voilà le cotentinois à la vaste poitrine, le premier carrossier du monde; voilà le cheval de Merlerault, à l'air narquois et au pied léger, qui demande à tous les vents la voix du cor dans les forêts ou celle de la trompette de guerre. Voilà le poney de la Hague, aussi dur que le granit des dunes de Tourlaville; voilà enfin la puissante cavale du pays d'Auge, qui semble pleurer à côté du bœuf son vieux compagnon, les grands carrosses de messieurs du parlement, qu'elles traînent avec tant de majesté.

La Bretagne passe à bon droit pour une des provinces les plus chevalines de France, sa gloire hippique se lie intimement à sa gloire guerrière. Le souvenir des Grandlon, des Tristan et des du Guesclin se mêle à celui des coursiers du moyen âge. C'était sur des coursiers bretons que les quarante bannerets de ce pays, qui combattirent à Bouvines, affrontèrent la cavalerie du roi d'Angleterre, du comte de Flandres et de l'empereur d'Allemagne. Aujourd'hui, deux divisions profondes se font remarquer dans les races bretonnes : l'une suit le littoral des côtes du Nord, depuis Dinan jusqu'à Brest; c'est la forte espèce de tirage, énergique et rustique comme ses antiques guérets; l'autre habite les montagnes et le littoral du Midi, c'est la vraie race celtique, chantée par les trouvères et les bardes.

Les Bretons de la montagne ont conservé le goût du cheval, qui se lie à tous leurs besoins, à toutes leurs habitudes, à toutes leurs croyances. Les Bretons des montagnes sont toujours à cheval; rien n'est plus curieux que de voir, au

retour des foires et marchés, serpenter au flanc des collines ces rustiques cavalcades. Le harnachement du cheval consiste ordinairement en un léger bât, garni d'une peau ou d'un coussin, serré au milieu par une sangle; leur bride est fort dure, et les étriers sont remplacés par deux cordes doubles, dans lesquelles le pied s'enfonce jusqu'au talon. Leur pose a quelque chose d'oriental, le corps est droit et parfaitement d'aplomb, les genoux sont relevés à la hauteur de l'arçon. Assis ainsi sur leurs petits chevaux à l'œil de feu et au sabot de fer, avec leurs guêtres serrées à la jambe, leurs larges pantalons, leur gilet étroit, leur veste flottante et leurs longs cheveux noirs pendant sur leurs épaules, ils ne ressemblent pas mal à une caravane de quelque peuplade levantine. Les femmes vont assises à droite, usage ancien qui remonte aux Romains. C'est à cheval que l'on se rend aux assemblées appelées *pardons*, aux baptêmes, aux enterrements, aux plaisirs ou aux affaires de la famille. Mais c'est surtout aux noces que la cavalcade est de rigueur; malheur au convive qui n'a pas un cheval à monter dans cette occasion solennelle; honneur à celui qui possède un brillant et surtout un rapide *bidet*, car la fête ne sera pas complète s'il ne se fait plusieurs courses en l'honneur du jeune ménage.

C'est dans les marais de la Vendée, du Poitou et de la Saintonge que vient mourir par degrés la race d'armorique.

Sur ce sol factice, sorti des flots comme Délos, elle conserve sa forte constitution. Le cheval poitevin est l'intermédiaire entre le breton à la forte poitrine et le carrossier normand à la vaste encolure et aux brillantes allures. Tout à côté, sur les dunes du rivage, le petit cheval limousin vient

flairer de ses naseaux ouverts son robuste confrère. La transition animale est brusque comme la transition géologique. Du sol marécageux des carrées aux glèbes légères des collines qui les dominent, il y a toute la différence qui existe entre les races diverses de ces contrées.

Deux sortes d'éléments concourent à former les bonnes races chevalines : la nature et l'homme; ils ne peuvent rien l'un sans l'autre, mais souvent leur influence se fait sentir dans des proportions différentes. Jusqu'à quel point cette influence s'est-elle fait sentir dans l'espèce du cheval limousin? C'est ce qu'on ne peut dire. Vers la fin du règne de Louis XV, la renommée du cheval limousin avait atteint son apogée; à cette époque une centaine d'éleveurs au moins, dans un rayon peu étendu, s'occupaient à l'envi de la propagation du cheval. Le goût du manége, de la chasse, les nombreux équipages de chevaux de selle, assuraient à cette industrie une vente facile et avantageuse. Le cheval limousin de cette époque se recommandait par son liant, sa souplesse, sa hardiesse de caractère, sa solidité et sa santé à toute épreuve. C'était le véritable cheval de selle, tel que l'entendait l'équitation du temps, et tel qu'il se montrera chaque fois que des conditions analogues se réuniront pour le produire, mais surtout lorsque la production sera favorisée par une consommation assurée. On a répété de la race limousine ce qu'on a dit des autres, qu'elle est perdue, qu'elle a été détruite... Cela n'est pas plus vrai pour celle-là que pour les autres, mais simplement les éleveurs ont cessé d'élever, parce qu'ils ont cessé de vendre !

La renommée des écuries de quelques éleveurs limousins, parmi lesquels nous citerons les noms de MM. de Vanteaux, de la Bastide, de la Place, de Nexon, Maillard de

la Couture, a prouvé jusqu'à ces temps derniers que le secret du cheval limousin vit encore.

Le cheval limousin remplirait à lui seul une histoire: nous avons vu que le coursier de bataille de Turenne était limousin. On sait que l'écurie de l'empereur se remontait principalement dans cette contrée. Parmi les plus fameux se faisait remarquer un cheval alezan, qui fit avec lui les campagnes d'Italie, *l'Embelle*, qu'il monta depuis 1806 jusqu'en 1814, ce cheval entra ensuite au manége de Versailles et ne fut réformé qu'en 1827. Il avait accompagné son maître à Iéna, en Espagne, en Russie, et était son favori dans les chasses de Fontainebleau.

M. de Caulincourt, grand écuyer, montait, en 1809, *le Léger*, cheval du même pays. Ce cheval existait encore en 1835.

Volage, *Lucie* et *Vesta*, vainqueurs de prix importants, ont prouvé dans les courses de vitesse que le cheval limousin était toujours digne de sa haute renommée.

Le midi de la France est peuplé d'une foule de variétés chevalines; on y trouve en majorité ces chevaux dégénérés, n'appartenant à aucun type spécial, qui naissent et meurent sans laisser d'autre trace de leur passage que l'impression de leur pas dans les ravines, ou leur hennissement sur les montagnes; puis le cheval camargue, à demi sauvage et infatigable; le corse à l'œil mutin et à la jambe intrépide; jusqu'au cheval de trait, à la tête lourde et massive, qui, suivant le cours des fleuves en traînant son bateau, est tout étonné de se trouver sous un ciel d'azur et de voir attacher ses guides aux troncs noueux de l'olivier.

Mais le cheval sans rival du midi de la France, c'est le cheval navarin. Déjà du temps de César ce cheval passait

pour un des meilleurs de la Gaule. La Navarre est l'Arabie de la France; dans ces belles vallées, arrosées par les gaves du Bigorre, dans ces plaines et sur ces collines abritées par les Pyrénées, la famille orientale retrouve tout à la fois l'éclat de son soleil et les pâturages abondants des bords de l'Euphrate et du Tigre. Du temps où le cheval espagnol régnait dans les manéges de l'Europe, le cheval navarin se bornait à rivaliser avec lui, maintenant il lui est bien supérieur : des importations du type oriental lui ont donné une tête plus carrée et plus courte, une croupe plus gracieuse, et plus d'harmonie dans l'ensemble. Il serait peut-être impossible de trouver maintenant dans tout l'Orient une tribu qui possède autant de poulinières remarquables que la plaine de Tarbes. Un petit commerce avec l'Espagne entretient cette mine précieuse, qui ne demande qu'un plus vaste débouché pour reprendre sa glorieuse fécondité. Si les hommes le voulaient, il viendrait un jour où l'on pourrait se demander sous quelle tente est née au désert la fière cavale qui trouva son nid sous un chêne vert des pâturages du Béarn.

Le midi de la France semble participer des habitudes orientales pour la douceur et la bienveillance envers le noble compagnon de l'homme. En Provence, les conducteurs de voitures punissent leurs chevaux en leur reprochant leur indolence à grands renforts de paroles encourageantes; s'ils refusent de marcher, ils se bornent à leur enlever leurs grelots, et, pour suprême châtiment, ils les détellent et les attachent derrière la voiture! Ils pensent que, sensibles à ce honteux traitement, ils accompliront leur tâche avec plus de vigueur et d'énergie; c'est ainsi que, dans la France d'autrefois, le maréchal de Richelieu

punissait ses soldats en les menaçant de les priver de l'honneur de monter à l'assaut qu'il devait livrer à la ville assiégée.

Si le cheval a créé la nationalité française, et s'il est le nœud des relations entre les villes et la province, il est encore le premier élément de la vie parisienne. Sans lui, Paris est mort comme Pompeï, pétrifié comme Herculanum ; sans lui, vous ne donnerez jamais à ses rues, à ses édifices, à ses théâtres, à ses boulevards, ni mouvement, ni vie. Comment pourrait-on se peindre, en effet, Paris sans fiacres et sans omnibus, sans voitures de ville et de campagne, sans courriers, sans estafettes, sans diligences, sans cavaliers qui courent, sans rouliers qui ambulent !

L'homme n'anime que les petites échelles; il n'est grand que par le moral, il faut plus de vitesse physique que la sienne pour imprimer le mouvement à l'espace, il faut au désert la caravane des hauts dromadaires, à l'océan les grands navires, à Paris le pied du cheval ! En attendant que la vapeur ait pris sa place, l'activité, l'âme de Paris, sera le cheval. Aussi sous combien de formes et de transformations diverses ce noble animal n'y vient-il pas s'immoler à notre intérêt, à nos plaisirs, à nos ambitions! Nous l'y voyons dans sa gloire et dans son opprobre : tantôt il balance avec orgueil sa tête ornée de fleurs parmi des groupes de jeunes femmes, il cadence ses pas sous l'appareil brillant des armes ! tantôt, chargé d'ans et de misères, accablé de coups qu'il ne sent plus, il traîne dans l'abjection les restes oubliés d'une vie laborieuse et utile.

Autrefois le cheval de Paris était le cheval de la France, c'était là que brillait l'élite chevaline des vallées normandes, des coteaux parfumés du Limousin, des landes gra-

nitiques de Bretagne; maintenant le cheval de Paris est né sur les bords de la Tamise ou de la Vistule, et si par hasard un pauvre indigène vient à se glisser parmi la brillante cohorte, il est obligé de prendre des lettres de grande naturalisation britannique ou mecklembourgeoise.

On se demande alors si c'est là ce Paris si vanté pour son élégance et son bon goût, ce Paris modèle des nations, et dont toutes les capitales humbles vassales venaient copier les mœurs et singer les manières. C'est lui maintenant qui va demander des modes à l'étranger et devenir imbécile élève de savant professeur. Il est, nous le savons, des changements nécessaires dans les républiques : les mœurs, les lois et les modes qui les suivent toujours ne peuvent rester stationnaires; mais, quand du faîte de l'élégance et du bon goût on vient à tomber dans la misère et l'imitation, c'est en vérité grand'pitié. Eh bien! tel est en France l'état de la question chevaline : nous avons tout pris à l'Angleterre, chevaux, équipages, voitures, grooms, langage, jusqu'à la cocarde noire du jockey. Si cet état de choses ne portait en soi que le ridicule, s'il n'avait pas plus d'importance que la coupe d'un gilet ou la désinvolture d'un chapeau, nous ne nous en occuperions pas; mais c'est que nous y trouvons la cause première du discrédit où sont tombées nos races de chevaux; c'est qu'il en résulte une perte énorme pour le commerce et l'agriculture française; c'est qu'un jour peut-être la France demandera en vain un bon cheval pour garder ses portes, et qu'à la place du robuste destrier de nos pères elle ne trouvera qu'un fantôme qui pliera le genou devant les hordes du Nord.

L'Arabe est fataliste; il juge son cheval par la direction des épis, par la finesse du poil ou la transparence de la peau : la destinée de son coursier et la science équestre

sont inscrites pour lui dans ces signes mystérieux, que lui seul sait connaître.

L'Anglais est positif; il juge son cheval par ses qualités et son organisation, il se demande : Qu'a-t-il fait? qu'est-il capable de faire?

Le Français est esclave de la mode et de la forme; autrefois il voulait une tête de barbe, un front busqué, un poil bai ou alezan, une étoile ou une liste, des balzanes plus ou moins hautes; maintenant il lui faut avant tout le *chic* étranger.

Les hommes riches, les grands du jour, banquiers et juifs, ne veulent plus entendre parler des chevaux français, et les pauvres gens qui les singent en veulent encore bien moins par conséquent, car il est du propre de tout esclave de surpasser son maître, et les esclaves de la mode et de la vanité sont les plus serviles de tous. Autrefois les chevaux français pouvaient exceller dans les combats et les jeux à la barrière; ils pouvaient vaincre le cheval anglais à Hasting, le cheval arabe à Jéricho, ils pouvaient briller en Espagne parmi les coursiers andalous de la cour d'Isabelle; ils pouvaient faire trembler le monde sous leurs pieds, mais ils ne pourraient plus maintenant monter un élégant dans les rues de Paris.

De grâce, messieurs, mettez ailleurs votre fierté : officiers de nos armées, consentez à monter les destriers des Charlemagne, des du Guesclin, des Bayard, des Turenne, et des soldats d'Austerlitz et d'Iéna. Nobles dames et riches élégantes, consentez à chevaucher sur les palefrois de Berthe la filandière et d'Iseult de Cornouailles, daignez permettre que les chevaux que le galant Henri envoyait en présent à la reine Élisabeth s'attellent à vos chars légers. Ministres et hommes

d'État, ne rougissez pas, pour Dieu, de voir traîner vos voitures par les chevaux qui traînaient celles des Sully, des Colbert et des d'Aguesseau : et vous, petits marquis, beaux fils, élégants, incroyables, dandys, lions, vous qui êtes toujours les mêmes, quelque nom qu'on puisse vous donner, dans le passé, le présent et l'avenir, honorez d'un regard protecteur les palefrois des d'Épernon, des Lesdiguières, des Lauzun, des Richelieu et de tous ces roués fameux qui vous valaient bien. Allons, un peu de honte est bientôt passée, et vous aurez le bonheur de voir la nation française reprendre le premier rang parmi les nations hippiques du monde et la gloire d'y avoir contribué.

FIN.